P.
7E,
18

mocsP

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

ORAISONS FUNEBRES
ET
PROFESSIONS RELIGIEUSES.

A PARIS, RUE ST. JACQUES,

Chez { LES FRERES ESTIENNE, à la Vertu. ET HERISSANT, Fils, à St. Paul & à St. Hilaire.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

UNIVERSITAS BIBLIOTHECA

BX
890
.M335
1745
v. 9
Coll copy

AVERTISSEMENT.

Il est rare qu'un même homme sache aller au cœur, le touche, le remue à son gré par la force de son éloquence, & qu'il réussisse également bien, lorsqu'il sera question de faire un éloge. C'est une réflexion que fait Cicéron, en parlant des Orateurs. Ces deux talents sont aussi différents dans le but qu'ils se proposent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'esprit par des traits brillants & ingénieux, l'amuser par des descriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie & la pureté du style; il est presque plus occupé de la maniere d'exprimer les choses, & de la tournure qu'il doit leur donner, que des choses elles-mêmes. L'autre ne pense qu'à intéresser le cœur, & à le faire entrer dans ses sentiments, s'il ne néglige pas

les ornements qui naiſſent du fond du ſujet, il écarte avec ſoin tout ce qui ne feroit qu'une vaine parure dans le diſcours. Chacun de ces talents demande donc un caractere d'eſprit qui lui ſoit aſſorti. Voilà pourquoi il n'eſt pas ordinaire de les trouver réunis dans la même perſonne.

Ce fut cependant par des oraiſons funebres que le Pere Maſſillon ſi touchant, ſi intéreſſant dans ſes ſermons, commença à ſe faire un nom dans le monde parmi les Orateurs. Il étoit extrêmement jeune, lorſqu'il fit celle de Henri de Villars, Archevêque de Vienne; & peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroi, Archevêque de Lyon : & néanmoins quels applaudiſſements ces deux pieces ne reçurent-elles pas? Dèslors ſes Supérieurs le deſtinerent à la chaire. Ils avoient été indécis juſqu'à ce moment ſur le genre d'étude auquel ils devoient le fixer; parce qu'il avoit paru juſqu'alors

également propre à tout : Belles-Lettres, Philoſophie, Théologie, tout paroiſſoit être ſon talent dès qu'il s'y appliquoit. Mais le ſuccès étonnant qu'il eut, dès qu'il ſe montra dans la chaire, fit juger qu'il devoit s'y conſacrer uniquement : on eut bien de la peine à ſurmonter ſa répugnance ; enfin il ſe rendit, & ne ſongea plus qu'à répondre aux vues de ſes Supérieurs.

La premiere Oraiſon funebre qu'il compoſa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du Prince de Conty, fort-applaudie, lorſqu'elle fut prononcée, fort critiquée enſuite, lorſque l'impreſſion l'eut rendue publique. Il en a depuis compoſé trois autres qui n'avoient point encore vu le jour ; celle du grand Dauphin, celle du feu Roi, & celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV. une nobleſſe d'expreſſion, qui égale en quelque ſorte la grandeur du ſujet qu'il traitoit.

Nous aurions bien ſouhaité ne

faire entrer dans ce volume, que des Oraiſons funebres, d'autant plus que c'eſt ainſi qu'on a imprimé ſéparément de leurs autres ouvrages, celles de MM. Boſſuet & Fléchier, & de quelques autres célebres Prédicateurs. Mais il eût fallu pour cela changer le caractere & en employer de plus gros; autrement ce volume n'eût point été proportionné aux volumes précédents. Cet inconvénient nous a déterminés à joindre aux Oraiſons funebres quatre diſcours pour des Profeſſions religieuſes. Nous ſupplions que le titre de ces diſcours n'empêche perſonne de les lire. Ce ne ſont pas ſeulement les Religieuſes, que le Pere Maſſillon y inſtruit : c'eſt pour les gens du monde, qu'il parle; rien n'eſt plus fort & plus plein de religion, que ce qu'il y dit, pour leur faire connoître la ſainteté & l'excellence de l'état d'un chrétien, & combien on ſe trompe dans l'idée qu'on s'en forme communément.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce volume.

ORAISON funebre de M. de Villars, Archevêque de Vienne, page 1

Oraiſon funebre de M. de Villeroy, Archevêque de Lyon, 42

Oraiſon funebre de François-Louis de Bourbon, Prince de Conty, 88

Oraiſon funebre de Monſeigneur Louis, Dauphin, 139

Oraiſon funebre de Louis-le-Grand, Roi de France, 182

Oraiſon funebre de Madame, Ducheſſe d'Orléans, 231

I. Sermon pour une profeſſion religieuſe, 264

II. Sermon, ſur le même ſujet, 314

III. Sermon, ſur le même ſujet, 359

IV. Sermon, ſur le même ſujet, 397

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Oraiſons funebres & les Sermons pour des Profeſſions religieuſes*, prononcés par M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les vertus des grands dont le célebre Orateur fait l'éloge, & les devoirs qu'ils ont eu à remplir, font la matiere des premiers Diſcours contenus dans ce volume : il loue dans Louis-le-Grand un Roi qui a également conſacré ſon regne à la gloire de la religion & à celle de la Monarchie : il loue dans les autres les monuments qu'ils ont laiſſés de leur foi & de leur amour pour les peuples ; & dans les Sermons pour les Profeſſions religieuſes, il expoſe les dangers du monde & les avantages de la vie religieuſe pour le ſalut, les obligations des perſonnes engagées à Dieu par des vœux ſolemnels, & les facilités qu'elles y trouvent pour les remplir. Quels heureux fruits ne doit-on pas attendre de la lecture de ces différents Diſcours, dans leſquels on n'admire pas moins les graces d'une noble éloquence, que les attraits d'une piété tendre & ſoutenue ! A Paris, ce 25 Juin 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

ORAISON

ORAISON FUNEBRE DE *MESSIRE DE VILLARS*, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ;.. zelatus sum bonum, & venter meus conturbatus est; propterea bonam possidebo possessionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse, j'ai eu du zele pour le bien, & mes entrailles ont été émues sur les miseres de mon peuple; & je posséderai un héritage éternel. Au ch. 51 de l'Ecclésiastique, vers. 20 & suiv.

TOIS-JE destiné, Messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux Prélat? & le Ciel n'avoit-il donc permis que je vinsse être le témoin de sa vie, que pour me ménager, ce semble, de loin un si triste & un si lugubre ministere? Contraint tant de fois

par ſa modeſtie à ſupprimer ſes louanges dans la chaire évangélique, falloit-il que je ne fuſſe autoriſé à les publier que par ſa mort? Il eſt donc vrai, que le premier hommage public que ſa vertu devoit avoir de moi, ſeroit un éloge funebre.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que du haut de votre ſageſſe, vous réglez nos deſtinées; c'eſt ainſi que confondant nos conſeils, ſurprenant nos deſirs & anéantiſſant nos eſpérances, vous affermiſſez notre foi: c'eſt ainſi que diverſifiant vos voies, vous inſtruiſez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, conſumé de langueur & d'infirmités, voit de loin l'appareil de ſon ſacrifice, exhale chaque jour une portion de ſon ame, & ſe ſent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une ſeule: l'autre encore plein de force & de ſanté, eſt frappé ſoudain; ſon ame toute entiere, pour ainſi dire, devient la proie de la mort, & entre les horreurs du tombeau & les délices d'une ſanté parfaite, ne met preſque que le dernier ſoupir d'intervalle.

Heureuſe l'ame qui, pendant ſes jours les plus ſereins, a ſu prendre des meſures contre la ſurpriſe des vents & de l'orage! heureuſe celle qui ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zele pour le bien, & dont les entrailles ont été émues ſur les miſeres publiques! Ah! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'inſtant lui ouvrir les portes éternelles:

sa mort peut être différente, mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, chrétiens : vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événements éclatants, où l'orateur peu instruit de son ministere, vient dans ce lieu saint étaler avec art la figure d'un monde profane; & jusques sur le tombeau fatal, donne du corps & de la réalité au fantôme que le siecle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Messieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le Pontife du sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du siecle, & sous le spécieux prétexte du bien public l'autorisent à violer ses devoirs particuliers; ni de ces intrigues pénibles, où l'on voit les interpretes des secrets du Ciel devenir les dépositaires des mysteres des Cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jérico, & les docteurs des tribus d'Israël se glorifier d'être les législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux Prélat n'est mêlée qu'avec celle de son diocese : ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministere : ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs; & pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du sanctuaire même les ornements sacrés, qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'Oint du Seigneur;

nous ne prendrons que ſur l'autel les fleurs que nous allons jetter ſur le tombeau du Prince des prêtres. Le ſiecle qui n'eut jamais de part à ſes actions, n'en aura point auſſi à ſes louanges. Nous ſortirons de l'Egypte pour rendre les devoirs ſuprêmes à cet autre Jacob : mais les pompes de Pharaon ne viendront plus comme autrefois juſques dans une terre ſainte, honorer les cendres & la mémoire des Patriarches.

Ce n'eſt pas que j'ignore là-deſſus les vaines penſées des mondains. Admirateurs inſenſés de cette viciſſitude de fantômes ; ſur quoi roule tout le ſiecle préſent, il leur faut des ſpectacles pour les frapper, de vaſtes projets, des entrepriſes éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obſcures, quand on n'a pas des vices glorieux ; & ce n'eſt guere qu'aux grands défauts, qu'ils ſavent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ſes devoirs, la miſéricorde ont, je ne ſais quoi de tranquille & d'uni, qui ne donne rien aux ſpectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilege que les illuſions des ſens. Ce qui ſert de ſpectacle à Dieu & aux anges, paroît à peine digne de l'attention des hommes. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir ſu être autre choſe qu'homme de bien. La ſolemnité des éloges veut preſque être ſoutenuë par le faſte du Héros qu'on loue ; &

il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art, que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité & la justice.

Telle est la prudence du siecle, je le sais: mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte, durant la solemnité même de l'immolation de l'agneau? viens-je par un discours profane suspendre l'attention des ministres gravement assemblés autour de l'autel & appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique? viens-je mêler aux chants lugubres de la triste Sion les cantiques de Babylone? viens-je en un mot, honorer mon ministere, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs, & dégrader l'honneur du sacerdoce? Ah! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux, où l'orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, & où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau, ne brillera dans cet éloge funebre.

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu, & touché presque de vos mains, ce sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un Pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministere, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet éloge, ont mille fois servi de matiere aux vôtres: & s'il étoit permis au

peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place. il diroit comme moi, que sa vie fut toujours réglée par la loi, *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ;* que son autorité fut toujours utile à l'Eglise, *Zelatus sum bonum;* & que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres, *Et venter meus conturbatus est.* Représentons-le donc comme un homme juste & irréprochable, comme un Pontife fidele, & comme un pere charitable.

C'est l'éloge que je consacre à la mémoire de MESSIRE HENRI DE VILLARS, ARCHEVÊQUE ET COMTE DE VIENNE, PRIMAT DES PRIMATS. Esprit-Saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchants, qui en faisant le discernement des pensées du juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, & qui n'éleve ce pieux & lugubre monument à la religion, que sur les débris de l'idole du monde.

I. PARTIE

L'INNOCENCE des mœurs, je le sais, n'est pas toujours le fruit de la piété des ancêtres, ni des secours de l'éducation. Il y a des enfants de colere, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déja méditer l'iniquité parmi les leçons de vertus qu'ils reçoivent de leurs peres, & qui ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en-haut & descend du Pere des lumieres; qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un pere foible & mortel, & que la piété est le don d'un esprit qui souffle où il veut, & non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien. *Sap. 9. 10.*

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées; qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos peres font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été, & que dans les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendants secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit l'Apôtre, les branches le sont aussi; & il est mal-aisé que d'une masse pure & brillante, on ne tire que des portions viles & flétries. N'en cherchons pas des exemples hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, & je ne sais quelle élévation d'ame coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat & la vertu paroissent presque de la même date, où les exemples qui la reglent, sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avoit depuis long-temps établi sa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions. *Rom. 11. 16.*

Un Pere, dont la mémoire ne mourra

jamais, lui fit priſer les voies du Seigneur par ſes inſtructions, & les lui montra par ſes exemples. Effrayé de la déplorable vanité des perſonnes de ſon rang, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une poſtérité digne d'eux; qui regardent comme des ſoins roturiers le ſoin de l'éducation, ſans quoi ſe ſouille & s'épaiſſit la nobleſſe du ſang; confient à des mains étrangeres le ſoin de cultiver des vertus domeſtiques; mettent à prix la deſtinée de leurs enfants; & pour ſe trop ſouvenir de leurs grandeurs, laiſſent après eux des ſucceſſeurs qui ne s'en ſouviennent pas aſſez : effrayé, dis-je, de ce déſordre, il l'évita; & le Seigneur béniſſant ſes ſoins, il ébaucha ſans le ſavoir, à la France, un Miniſtre ſage & illuſtre dans les Cours étrangeres, diſtingué dans la nôtre, né pour ménager l'eſprit des rois & la fortune des royaumes, habile à ramener à l'utilité de la patrie & à la gloire de ſon Prince, les humeurs & les intérêts divers des peuples voiſins; & le pieux Prélat qui fait le triſte ſujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle eſt toute enſevelie dans l'obſcurité des fonctions du ſacerdoce.

Auſſi les amuſements de ſon enfance ne furent que des eſſais de vertu. Incapable encore de connoître la créature, il levoit déja ſes mains pures vers le Créateur. Il apprit à conſacrer ſon cœur au Seigneur dans

un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même ; & la piété qui toujours est le fruit tardif de la grace, n'attendit pas jusques ici la raison.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces heureuses prémices ? Le ciel qui brille le matin, n'annonceroit-il, selon la parole évangélique, que des brouillards & des tempêtes ? le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur & de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire ? & à peine sorti des mains de Samuel, suffira-t-il à cet autre Oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs & les vains transports des prophetes du siecle, pour devenir furieux & prophétiser avec eux ? De si belles espérances ne donneroient-elles qu'un sort commun, qu'une jeunesse emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge, & qui ne laisse guere qu'aux passions le soin de régler ses plaisirs ; qu'une maturité ambitieuse qui ne connoît point d'autre honneur que le secret de s'en attirer ; qu'une vieillesse endurcie, qui dans les débris d'un corps usé & à demi-mort, nourrit des passions encore toutes vivantes, qui au-lieu de soupirer sur les iniquités qu'elle s'est permises, ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre, & qui de sa vie passée, ne regrette rien sinon qu'elle soit passée.

Ah ! si je n'avois que ces mysteres d'ini-

quité à vous annoncer au milieu des myſ-
1. *Reg.* 15. 30. teres ſaints; ſi, comme autrefois Samuel envers Saül, il falloit honorer l'Oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à ſon rang la honte de ſes foibleſſes que pour édifier notre piété par le ſouvenir de ſes vertus, je me ſerois contenté d'accorder en ſecret des larmes à une mort qui me fut ſenſible, ſans donner ici à ſa mémoire des éloges qui ne lui ſeroient pas glorieux. Loin de venir interrompre le ſacrifice terrible, pour faire revivre le ſouvenir de ſes actions, moi-même je l'aurois offert au Très-Haut, pour obtenir que le ſouvenir en fût effacé du livre éternel: & toute chere que me ſera toujours ſa mémoire, j'aurois ſatisfait à ma reconnoiſſance, ſans manquer à mon miniſtere.

Mais la religion défend-elle de ſonder un cœur qu'elle occupa tout entier? Graces au Seigneur, je ne craindrai point de l'expoſer à vos yeux; & je n'aurai pas beſoin pour vous le faire eſtimer, de vous le faire méconnoître; & pour ſauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obſcure mort, il ne faudra pas comme Mi-
1. *Reg.* 19. 13. chol le dérober aux yeux, & ne ſubſtituer que ſon fantôme à ſa place.

Quelle fut ſa retenue en un âge, où pour être vertueux & régulier, il ſuffit preſque d'empêcher que le vice ne nuiſe, & ſavoir bien choiſir ſes débauches!

Quels fonds de candeur, d'affabilité, de

modération dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur; où le poids des affaires & les bienséances de la dignité, alterent l'humeur, ou la déconcertent; & où l'on est d'autant plus vif sur les injures, qu'on se voit toujours investi d'hommages!

Quelle noble simplicité dans un siecle où l'art des raffinements a passé jusqu'au peuple; où tout est confondu, & par sa misere & par sa vanité; & où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos peres, frappés de calamités inouies dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouis!

Vous qui vîtes couler ses premiers jours, sages vieillards d'Israël, qui témoins de la premiere gloire de ce temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes, sans pouvoir être consolés par l'espérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté? Fallut-il excuser les égarements de son cœur sur la fatalité de l'âge, envelopper des désordres présents dans l'espoir d'une régularité à venir? chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus? attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste; & de la violence du mal, en faire presque le seul présage de guérison?

Son ame fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour; & comme ces trois jeunes Princes Juifs, il vécut parmi les délices des Ba- *Dan.* 2. 8.

byloniens ſans toucher aux viandes, & ſans s'enivrer du vin de Babylone.

L'uſage & les réflexions qui enveloppent l'ame, & font qu'elle ne ſe montre plus que par regle, & changent en art le commerce de la ſociété, aiderent la droiture & la candeur de la ſienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés & impénétrables, ſur le cœur de qui un voile fatal eſt toujours tiré; qui s'attirent, en ſe cachant, le reſpect des peuples; que l'on ne révere tant, que parce qu'on ne les a jamais vus; & qui, comme ces antres qu'une vaine religion conſacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obſcurité. Déguiſements artificieux de la prudence du ſiecle! vaine ſcience des enfants d'Adam! coupable trafic de menſonge & de vérité! je n'aurai pas beſoin aujourd'hui pour m'accommoder à mon ſujet, de vous donner ici des titres ſpécieux, & qui ne ſont dus qu'à la ſageſſe de la croix, & à la ſimplicité chrétienne.

Je loue un homme juſte & droit, ſimple dans le mal, & prudent pour le bien; un homme dont ce ſiecle malin n'étoit pas digne; une de ces ames faites pour le ſiecle de nos peres, où la bonne foi étoit encore une vertu; où une noble ingénuité tenoit lieu d'art & de fineſſe; où dans les plaiſirs innocents d'une douce ſociété, le plus loyal étoit toujours le plus habile; où l'art des précautions étoit inutile, parce que l'art de ſe contrefaire n'étoit pas en-

core inventé ; & où toute la ſcience du monde ſe réduiſoit à ignorer les loix & les uſages du nôtre.

Ici, je ſens que mon diſcours s'anime : je me repréſente notre Prélat avec cet air affable & ſerein, toujours acceſſible, toujours accueillant, mettant, pour ainſi dire, ſa perſonne & ſa dignité à toutes les heures, ne retenant de ſon rang que le privilege de pouvoir être importuné : je me le repréſente, & pourrois-je le dire ſans réveiller votre douleur ? je me le repréſente au milieu de vos familles ; enveloppé dans une aimable obſcurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiariſant l'Epiſcopat avec les fideles, & ne ſe faiſant pas une vaine bienſéance de ſe rendre inviſible, & de jouir tout ſeul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il pour pénétrer juſqu'à lui, acheter, par des lenteurs éternelles, une audience d'un moment, & par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles ? Quelle barriere y eut-il jamais entre lui & nous, que celle du reſpect & de la diſcrétion ? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments ſacrés de ſolitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la pareſſe ? Sa maiſon reſſembloit-elle à ces maiſons d'orgueil & de faſte, où ceux que les affaires y attirent, penſent preſque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui expoſer leur droit & leur juſtice ; où dans un ſilence profond

& avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre ; où mille malheureux souffrent moins de leur misere que de leur ennui ; & où comme
Joan. 5. 4. autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu long-temps, cet autre ange du Seigneur paroît enfin, & guérit à peine un malade ?

La contagion des dignités & de la grandeur, ne lui forma pas cet œil superbe, & ce cœur insatiable d'honneurs dont parle
Ps. 100. 5. le Prophete. Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger; disons plus, il ne sut pas les souffrir : on auroit dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisoient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins & de longues assiduités peuvent expier; vaines idoles qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, & qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperoient de mort, si pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand & de plus digne de la religion, s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages par ostentation, & pour en paroître plus digne : la modération, je le sais

assez, souvent n'est que le sceau de l'orgueil : la vanité qui se montre, n'est ni la plus habile, ni la plus à craindre ; & celui qui s'empresse pour se faire honorer, ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs, ni des outrages ; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses ; ne distinguer même ses ennemis que par les graces qu'on leur accorde ; être armé de la verge pour punir les murmures, & ne s'en servir, comme Moïse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne sauroit bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore ; on auroit dit que le seul secret, pour se le rendre favorable, étoit de l'avoir offensé. Les traits les plus piquants n'alloient, ce semble, jusques dans son cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avoient lancés ; & comme ce lion mystérieux, dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisoit presque de l'avoir déchiré, pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur & la rosée des graces. Puissiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis, c'est leur pardonner ; & qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec mesure ! Passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, & représentons-le comme un Pontife fidele.

II. PARTIE.

DIEU ne nous a pas donné, disoit autrefois saint Paul, parlant pour tout le corps de l'Episcopat, un esprit de foiblesse, mais un esprit de force & d'amour : *sed spiritum virtutis & dilectionis.*

2. *Tim.* 1. 7.

Qu'est-ce en effet, mes freres, qu'un Evêque si peu soigneux de faire revivre la grace de l'imposition, s'il a éteint cet esprit; ou si ayant franchi par une ambitieuse intrusion, cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu? Hélas! faut-il le dire ici? c'est un arbre deux fois mort & déraciné, & qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée : c'est un roseau que le vent agite, & sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur : c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le temple, & qui nous la dérobe par sa noirceur : c'est un astre errant, qui destiné à nous garder parmi les obscurités des sens & de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route : c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, & qui placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie & de mort: & pour tout recueillir en un mot, c'est un mystere d'iniquité inconnu presque à ces siecles heureux qui nous ont précédés, dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, & qui ne sera révélé que dans son temps.

Ep. Jud. v. 12.

Luc. 7. 24.

4. *Reg.* 18. 4.

2. *Thess.* 2. 7.

Né, pour ainſi dire, dans le ſein de l'épiſcopat, & trouvant à côté de ſes ancêtres une ſi longue ſucceſſion de ſages pontifes, notre pieux Prélat en recueillit tout l'eſprit avec le nom. Déja depuis plus d'un ſiecle, étoient aſſis ſur le trône ſacré de ce ſaint temple des prélats de ſon ſang : la ſouveraine ſacrificature étoit preſque devenue l'héritage de ſa tribu ; & par un privilege nouveau au ſacerdoce de Melchiſedech, elle étoit tranſmiſe ſelon les loix d'une ſucceſſion charnelle, ſans s'y tranſmettre ſelon les loix de la chair & du ſang. Mais que ne puis-je paſſer rapidement ſur cet endroit de mon diſcours ! Nos peres élevés à reſpecter ce nom, nous avoient élevés au même reſpect ; nos vieillards voiſins preſque de ces temps heureux, où commencerent à gouverner l'Egliſe les pontifes de cette maiſon, en racontoient avec alégreſſe au milieu de leur famille, l'hiſtoire à leurs neveux, & les marquoient chacun par leur propre caractere : nous-mêmes accoutumés à vivre ſous de ſi paiſibles loix, promettions à ceux qui viendroient après nous le même avantage. Trop cruelle Italie ! pourquoi vîtes-vous couper le fil d'une ſi longue ſuite de pontifes ? & pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'eſpoir d'un ſucceſſeur, nous ôtâtes-vous la ſeule reſſource qui nous reſtoit, dans la perte que nous venons de faire ?

Mais, hélas ! ſuis-je deſtiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille ?

& faut-il pour vous rappeller la glorieuſe ſucceſſion des prélats qu'elle vous a fournis, vous faire ſouvenir à ſes yeux que vous n'en devez plus attendre ? Épargnons à l'illuſtre Fille qui m'écoute, le ſouvenir encore trop cher d'un frere dont la mort lui cauſa tant de larmes ; & pour la conſoler ſur le triſte accident qui nous aſſemble ici, ne faiſons pas revenir ſes malheurs paſſés.

L'épiſcopat eſt un miniſtere de force & de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit ſacré du ſacerdoce, l'Evêque ſoit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux ſurpriſes de la bienſéance, à la rapidité de l'uſage, qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des loix & de la diſcipline de nos peres ; qu'il ſache ramener les abus à leur
Joſ. 3 16. origine ; & que comme l'arche d'Iſraël au milieu du Jourdain, il faſſe remonter les eaux vers leur ſource, & ne s'y laiſſe pas entraîner ſoi-même.

Ne croyez pas, Meſſieurs, que ſur ces traits primitifs de l'épiſcopat, je vienne ici pour faire honneur à mon ſujet, vous former à loiſir un de ces portraits originaux, où tout ſe ſent de la plus pure antiquité, & que l'on ne trouve ſi beaux, que parce qu'ils ne reſſemblent à perſonne. Malheur à moi, ſi je faiſois d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, & ſi par des louanges exceſſives, aidant les fideles à ſe perſuader qu'on leur ſurfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumois à en rabattre.

J'aime mieux vous faire ſouvenir que dans un ſiecle, où la charité eſt refroidie, où les devoirs de l'épiſcopat ſont ou réduits par l'uſage, ou bornés par la puiſſance ſéculiere, ou adoucis par le déréglement des fideles, c'eſt preſque faire le bien que de le ſouhaiter; & que ſi le Prélat que je loue n'a pu remonter juſques à la ſource, & ramener ces premiers âges de l'épiſcopat, il ne s'eſt du moins pas laiſſé aller aux foibleſſes & aux relâchements du nôtre.

Appellé à l'agence dans ces temps périlleux, où l'autorité du gouvernement mal affermie, ne laiſſoit eſpérer aux droits de l'Egliſe qu'une foible protection; il ne fit paroître ni moins de zele, ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom ſi honorable à la France, ſi cher à nos troupes, ſi redoutable encore aux ennemis: je ne craindrai pas de rappeller quel fut pour l'erreur de ſes ancêtres, un attachement ſi glorieux à la vérité qu'il embraſſa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'héréſie, entreprit de lui bâtir un temple dans une de ſes terres; & comme un autre Michas, il voulut avoir auprès de la maiſon de ſes peres ſes dieux, ſon Lévite, & tout l'appareil ſuperſtitieux de ſon culte. Il n'y avoit point alors de roi en Iſraël, comme le dit l'Ecriture, du temps de ce Juif, & chacun étoit à ſoi-même ſa loi & ſon juge. *Judic.* 17. 5.

Qu'attendez-vous ici du miniſtere de no-

tre Agent ? une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Evangile, mais des plus sacrées dépouilles du sanctuaire ? une timide dissimulation, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une foible résistance qui paroît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru ? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'Agent : il s'oppose au nom du clergé; trop zélé sacrificateur du temple de Sion, pour souffrir que sous son ministere, les hauts lieux se multiplient dans Israël. Heureux d'avoir vu depuis pendant le jour de son sacerdoce, la piété d'un autre Ezechias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les dieux étrangers, & obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem ! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

4. Reg. 18. 22.

Sacrés Prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire; redonner à l'Episcopat sa premiere liberté; n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir; être le Gamaliel de l'assemblée des princes des prêtres, & savoir opiner dans des conjonctures, où il ne falloit savoir que consentir ? Que ne puis-je ici publier sur les toîts ce qui s'est passé dans le secret ! Vous verriez des instances éludées, des espérances mépriſées, les intérêts de la chair & du sang oubliés, l'autorité souveraine

ramenée aux intentions du Souverain, & une droiture inflexible dans un siecle où toute la fermeté semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement; de ces merveilles destinées à l'obscurité, & qui nous révélant des maux secrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philistins, demeurer cachées dans l'arche. Avec quelle constance le vîmes-nous négliger un repos si cher à l'épiscopat, pour rendre à son autorité ses premieres bornes, y rejoindre les titres sacrés & inaliénables, que l'ignorance ou la superstition des siecles passés en avoit détachés; soutenir contre une puissante & célebre abbaye, les plus anciens droits du sacerdoce; arracher des mains étrangeres les dépouilles de son épiscopat; rétablir le premier Pasteur, chef des pasteurs subalternes; rejetter un traité pernicieux, & ne vouloir pas vendre une paix qui laissoit la division dans le sanctuaire; en un mot, ne pas souffrir comme Salomon, que le corps de Jesus-Christ fût divisé entre deux Eglises, & faire déclarer la seule & véritable mere, celle qui ne vouloit point de partage.

Les égards, la bienséance même du sang & de l'amitié, lui surprirent-ils jamais de ces graces qui minent la force des loix, & s'élevent sur leurs débris, dessechent peu-à-peu cette seve précieuse qui anime en

core le tronc, achevent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre & de régularité, qui à travers tant de siecles, ne sont arrivés jusqu'à nous, que foibles & presque défaillants; donnent, par une officieuse cruauté, le dernier coup à la discipline mou-
2. *Reg.* 1. 10. rante, & comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül, font rendre le dernier soupir à la puissance & à la majesté d'Israël, sous prétexte d'avoir égard à ses maux? Ah! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité, que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étoient chers: sa main retenoit les graces que le cœur avoit trop de penchant d'accorder; & on auroit dit que le droit de tout obtenir de lui, étoit un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos ministres cet esprit de force & de circonspection: ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie des nations, & l'opprobre de ceux qui vous haïssent.

Ce fond de droiture & d'intégrité prenoit sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Eglise. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jesus-Christ pure & belle, & lui faire perdre les taches & les rides, que l'ignorance des siecles passés & la licence du nôtre y avoient laissées? Quelles étoient les ruines de ce temple, lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife! Ah! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers. Je vois la fille de Sion enveloppée de sa honte & de son igno-

minie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux, & devenue presque toute semblable aux filles de Tyr : je la vois sortir comme l'aurore du sein de ces ténebres, rentrer peu-à-peu dans son éclat, & reprendre le soin de sa gloire : je la vois sous des images si différentes, & je me trouve également embarrassé, & par ce que je dois dire & par ce que je dois taire.

Oui, Messieurs, vous le savez, les malheurs du temps & les dissentions civiles, la licence & le crédit de l'erreur avoient presque éteint la foi dans nos Gaules, & confondu les droits & la discipline de nos Eglises. Celle-ci moins heureuse que la terre de Gessen, ne fut pas à couvert des plaies communes : l'Ange exterminateur y passa. Les traces de la colere divine furent longtemps empreintes sur nous ; & malgré tout ce qu'avoient fait ses prédécesseurs, le Prélat que nous pleurons, y trouva encore beaucoup à faire. *Exod 9. 26.*

La premiere marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel, fut de ne la jamais perdre de vue. Oracles éternels des livres saints, loix vénérables de nos peres, vœux si ardents & si anciens de toute l'Eglise sur la résidence des Pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre Frere, le mérite & le crédit d'un Neveu, qui vole si rapidement à la gloire & aux honneurs, lui laissent *Apoc. 21. 2.*

entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du sacerdoce ; en vain le Monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'épiscopat ; lui reproche qu'on le voit rarement à la Cour : cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas ; & ce sage Vieillard, comme autrefois le vieillard Jacob présenté à Pharaon, & si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer pasteur devant ce Prince, pour être moins de temps à sa Cour, & avoir le droit de se retirer plutôt dans la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siecle où l'épiscopat ne sert presque plus que de décoration aux palais des rois ; où les Cours semblent être devenues des dioceses communs ; où les sentinelles de Jérusalem & les trompettes du temple, ne voient & ne parlent plus qu'avec des yeux & des bouches étrangeres, & où l'on voit souvent les princes de la tribu de Lévi indignes dépositaires de l'arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, & la laisser errer à l'aventure.

Genes. 47. 10.

L'ignorance & le déréglement des clercs défiguroient la beauté de l'Eglise : c'étoit une noire vapeur, qui du sanctuaire alloit se répandre dans le reste du temple, & en ternissoit l'or & l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper ! Vous l'apprendrez à la postérité, édifice sacré, qui hors des murs de cette ville, renfermez les sources précieuses où se puisent à loisir la doctrine & la vérité ; qui de votre sein voyez couler

les

les esprits de sacerdoce & d'apostolat, répandus dans nos villes & dans nos campagnes; qui fûtes le pieux fruit & le plus cher objet de ses empressements: vous l'apprendrez à la postérité; & en faisant passer jusqu'à nos neveux l'amour qu'il eut pour l'Eglise, vous ferez passer jusqu'à eux le tendre respect & la reconnoissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi instruit du précepte de l'Apôtre, avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, & donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jesus-Christ? Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sage Coopérateur de son Episcopat! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministere, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse; & comme Samuel dans la maison d'Isaïe, il ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'onction sainte, & donner des princes à Israël. 1. *Tim.* 5. 11. 1. *Reg.* 16. 7.

Moi-même, & je dois le dire ici, dussai-je réveiller ma douleur, en rappellant le doux souvenir de ses entretiens & de ses bontés: oui, moi-même je l'ai vu avec cet air de candeur & de sincérité, qui peignoit sur son visage les sentiments de son cœur; je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces prélats, qui sans discernement & à toutes les heures du jour reçoivent des ouvriers, & les font passer

du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence & de dignité d'autres enfants prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint & pénible, que l'impuissance de fournir plus long-temps à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du Pere de famille.

S'il s'applique à éloigner du sanctuaire ces vases de honte & de rebut, avec quelle distinction & quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur & d'élite! Ses yeux, *Ps.* 100. 6. comme ceux du Prophete, étoient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fideles jusques dans les terres étrangeres, & les faire asseoir avec lui. Vils & odieux au siecle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchants & aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité? Sur les traces de l'Evêque de nos ames, Jesus-Christ, ne fut-il pas justifier le zele de ses disciples contre les reproches des Pharisiens; & rendre, comme le pontife Achimélech, le glaive sacré à ceux qui n'étoient persécutés que pour s'en être servis peut-être trop glorieusement contre les Philistins? *1. Reg.* 21. 9.

Ah! si je pouvois ici vous repésenter cette tendresse pour les pasteurs vigilants, changée en indignation contre les infideles! si je pouvois raconter là-dessus & ses entreprises & ses desirs, & le louer égale-

ment ſur ce qu'il a fait, & ſur ce qu'il auroit voulu faire! Mais qu'un voile éternel couvre ces myſteres de honte & d'ignominie; ne touchons pas aux oints du Seigneur; reſpectons ce qu'ils aviliſſent; & que leurs vices nous ſoient en quelque ſorte auſſi ſacrés que leurs perſonnes.

Puiſſe ſeulement la révolution fatale des temps, à qui tout cede, reſpecter auſſi un jour les traces encore vives de ſon amour pour l'Egliſe! Puiſſent les ſiecles à venir dater de ſon Epiſcopat la renaiſſance de la foi, de la doctrine, de la piété; & dire de lui : Il retrancha des abus, ou autoriſés par la licence, ou conſacrés par la ſuperſtition : il rétablit des loix, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume; il rendit au culte extérieur la bienſéance & la majeſté, la dignité aux miniſtres, & l'honneur au miniſtere : ſous lui furent diſtribuées avec précaution les graces des ſacrements, & reçues avec fruit : ſous lui s'éleverent dans nos villes ces aſyles publics, ou contre l'indigence ou contre le crime : ſous lui une nouvelle lumiere commença de luire à ceux qui étoient aſſis dans les ténebres & dans l'ombre de la mort; des terres preſque inconnues ouirent la parole de vie; on fit dans nos campagnes des courſes apoſtoliques; les pauvres furent évangéliſés; & au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un inſtinct brutal & à peine encore hommes, ils connurent enfin le

Dieu de leurs peres, & l'espérance commune des chrétiens. Tel fut l'usage qu'il fit de son autorité; il ne reste plus qu'à vous le représenter comme un pere tendre & charitable.

III. PARTIE. QUELLE autre religion que celle des chrétiens avoit jamais oui parler d'une vertu, qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse, & qui attentive aux calamités étrangeres, s'oublie volontiers soi-même? *Omnia suffert, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt:* c'est le caractere de la charité; disons mieux, c'est celui du charitable Prélat que je loue.

1. Cor. 33. 37.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Eglise, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que feroit-ce en effet, Messieurs, que de détourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire? Ce seroit changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos peres: trouver dans les vœux innocents des premiers fideles, de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très Haut, vous le savez, avoient formé à notre charitable Prélat un de ces cœurs tendres & miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces

ſenſibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choiſir les miſeres, & qui en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieuſement cruels. Sa charité fut univerſelle; & il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoit entr'eux leur miſere même.

Quel tendre ſpectacle s'ouvre encore à mes yeux! Ici la veuve, couverte de deuil & d'amertume ſous un toît pauvre & dépourvu, jette en ſoupirant de triſtes regards ſur des enfants que la faim preſſe; & hors d'eſpoir de tout ſecours, elle va comme celle d'Elie, ſoulager leur indigence de ce qui lui reſte, & mourir enſuite avec eux, quand par un nouveau prodige, elle voit tout-à-coup ſa ſubſtance multipliée, & ſes triſtes jours conſolés. Ici des vierges conſacrées au Seigneur, levent au fond de leur retraite, des mains pures au ciel, & offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ſes largeſſes. Le citoyen, qui ſous des dehors encore ſpécieux, cache une profonde miſere; privé du confident charitable de ſa honte & de ſes beſoins, cherche les ténebres pour leur confier ſon affliction; & comme Joſeph, il s'éloigne pour verſer des larmes, de ceux qui trompés encore par les apparences, s'adreſſent à lui pour avoir du pain, de peur de ne paſſer pour leur frere.

Mais dans quel détail immenſe vais-je

m'engager! Ici, des vaſes de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un aſyle, & doivent à ſes libéralités, ou le deſir de la vertu, ou du moins l'impuiſſance du crime; vous le ſavez, miniſtres pieux qui veillez ſur une œuvre ſi ſainte. Ici s'élevent ou ſubſiſtent par ſes ſoins, ces lieux ſacrés, deſtinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à ſoulager la miſere affligée : ici, un rayon de lumiere perce l'horreur des cachots, & va faire ſentir à cet infortuné qu'il y a encore de l'humanité ſur la terre : ici, des ouvriers apoſtoliques, ſaintement occupés à parcourir nos campagnes, & à diſtribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en ſon nom & la roſée du ciel, & les bénédictions de la terre; & par un innocent artifice, en ſoulageant les miſeres du corps, ſe fraient un chemin juſqu'à celles du cœur : ici, par les ſoins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent conſoler la ſtérilité de la terre de Canaan; & ſa charité toujours ingénieuſe, va chercher juſques chez un peuple étranger, des reſſources à la calamité de ſon peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les miſeres publiques, qui appréciez les larmes & l'indigence de votre frere, & qui ne lui tendez la main que pour achever officieuſement de le dépouiller, écoutez ce
Job. 20. que dit l'Eſprit-Saint : Quand vous ſerez
23. raſſaſié, vous vous ſentirez déchiré; votre félicité ſera elle-même votre ſupplice, &

le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance & la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de sa miséricorde, & dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zele par l'histoire de ses largesses! que ne puis-je rappeller ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des miseres publiques: une sainte tristesse se répandoit sur son visage; des paroles de douleur & de charité sortoient de sa bouche; & touché de pitié, comme Jesus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au ciel, & multiplier presque ses trésors afin de la rassasier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle & le pied du boiteux; qu'il jetta sur l'orphelin des regards précieux, & qu'il consola le cœur de la veuve; que comme cet homme instruit dans le royaume des cieux, il tira de son trésor l'ancien & le nouveau; qu'il sortoit toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageoit toutes les miseres; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui alloit inonder la terre; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheureux, que sa charité à les découvrir; & qu'on eût dit que de tendres pressentiments venoient lui annoncer les besoins les plus secrets.

Car ne vous repréſentez pas ici un de ces zélés faſtueux, qui n'aiment, pour ainſi dire, à placer leur argent que ſur le public; qui révelent avec art la honte de leurs freres, moins pour leur attirer du ſecours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont ſecourus; qui ſous prétexte d'édifier les ſpectateurs, ſe donnent eux-mêmes pieuſement en ſpectacle; qui n'ont des yeux que pour les miſeres d'éclat; & qui comme les foibles diſciples ſur la mer, lorſque Jeſus-Chriſt ſe préſente à eux pendant les ténebres, s'écrient que c'eſt un fantôme, & ne veulent pas le reconnoître. Œil inviſible du Pere céleſte, vous fûtes le ſeul témoin des ſecretes effuſions de ſa charité. Que d'œuvres de lumiere n'a-t-il pas enſevelies dans de pieuſes ténebres? Ne crut-il pas, ô mon Dieu! que ſes œuvres ſaintes, flétries preſque par les regards étrangers, n'étoient plus ſi dignes des vôtres; & qu'afin qu'elles allaſſent effacer ſes iniquités de votre ſouvenir, il falloit qu'elles fuſſent elles-mêmes effacées du ſouvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-deſſus: la charité s'étoit dreſſée dans ſon cœur une maniere de ſanctuaire, où le Pontife ſeul avoit droit d'entrer: & ſa mort même n'a pas pu, comme celle de Jeſus-Chriſt, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux myſteres.

Matth. 14. 26.

Ah! ſi je pouvois du moins pénétrer dans le ſecret des familles; là je trouverois l'innocence prête à enfoncer & préſervée du

naufrage; ici l'iniquité devenue plus rare, parce qu'elle n'étoit plus si nécessaire. Mais que vais-je faire, Messieurs? Ah! je ne respecte pas assez ces sacrées ténebres : il me semble que ses cheres cendres en souffrent; il me semble que ses os arides se raniment en m'écoutant; que ce visage où étoit peinte autrefois la douceur, se couvre d'une modeste indignation; & que du fond de ce triste mausolée : Epargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau; & ne viens pas fouiller jusques dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secretes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jesus-Christ.

Et ne croyez pas, Messieurs, que comme tant d'autres, il n'employât au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, & que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il sut honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux prélats par les loix de l'Eglise, furent les fonds d'où il tira les trésors des pauvres; & sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son palais! elle nous rappelloit ces temps heureux où l'épiscopat entouré de sa seule dignité, savoit encore s'attirer le respect des fideles; où le faste n'étoit pas devenu une bienséance à un ministere d'humilité; où l'éminence du caractere étoit une raison de modéra-

tion, & non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du Roi étoit encore au-dedans; & où le peuple de Dieu n'avoit pour pontifes, que des Aarons revêtus de juſtice & de ſainteté. Quel détachement de la chair & du ſang! Etoit-il de ces paſteurs cruels qui nourriſſent l'ambition & la vanité de leurs proches, du ſang & de la ſubſtance des pauvres; qui font ſervir les tréſors du ſanctuaire à des décorations profanes; qui érigent des idoles des débris de l'autel; & par un renverſement honteux, enrichiſſent l'Egypte des dépouilles mêmes du tabernacle? Ah! il employa ces pieuſes richeſſes à couvrir la nudité, & non pas à parer la vanité; à raſſaſier la faim, & non pas à flatter la volupté; à étancher la ſoif, & non pas à irriter la cupidité; & le ſeul vice qu'on lui peut reprocher là-deſſus, c'eſt peut-être d'avoir pouſſé trop loin cette vertu.

Prêtre éternel! Prince des paſteurs! divin Apôtre de notre foi & de notre confeſſion! Jeſus-Chriſt! que me reſte-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Egliſe affligée un pontife comme lui, innocent, ſéparé des pécheurs, attentif à offrir des dons & des ſacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, & qui ſache compâtir aux infirmités de ſon peuple? Ah! permettriez-vous qu'une Egliſe, dont la naiſſance a été celle du chriſtianiſme dans les Gaules, élevée preſque ſur le fondement

des Apôtres & des premiers prophetes, gouvernée par une ſi glorieuſe ſucceſſion de ſaints paſteurs, & tant de fois illuſtrée de tout leur ſang; ſi pure dans ſes loix, ſi vénérable dans ſon culte, ſi illuſtre par ſes droits, devînt l'héritage d'un diſpenſateur infidele; & qu'une ſi chere portion de votre troupeau fût la proie d'un loup raviſſant?

Pieux Prélat! ſi dans le ſein d'Abraham, (car, ô mon Dieu! ſans ſonder ici la profondeur de vos conſeils, auriez-vous pu fermer votre ſein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le ſien en la perſonne de vos ſerviteurs affligés?) ſi, dis-je, dans le ſein d'Abraham, ame charitable, vous jouiſſez déja du fruit immortel de tant d'œuvres de vie; ſi vous moiſſonnez les bénédictions que vous avez ſemées ici-bas, jettez ſur les tendres gémiſſements de cette triſte Sion, quelques regards favorables: ſoyez toujours ſon époux inviſible; que les liens ſacrés qui vous ont uni avec elle, ne périſſent jamais; choiſiſſez-lui vous-même dans les tréſors éternels un pontife fidele, & que les ſoins de ſa gloire aillent encore vous toucher & troubler preſque votre repos juſques dans le ſein de la félicité.

Mais pourquoi vous le repréſenter jouiſſant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir repréſenté dans le ſein même de la mort? Prétends-je amuſer votre affliction? Rappellons, puiſqu'il le faut, ce triſte

ſpectacle. L'innocence de ſes mœurs, la fidélité aux devoirs de ſon miniſtere, la profuſion de ſes tréſors; cette piété tendre & conſtante, cette foi vive & ſimple, le ſacrifice redoutable qu'il offrit ſi ſouvent, & toujours avec tant de recueillement & de frayeur; le bain ſacré de la pénitence, où il venoit réguliérement avec tant de douleur & d'humilité, laver les ſouillures de ſon ame; ces moments précieux qu'il déroboit, ou à ſes occupations, ou à ſon repos, pour ſe nourrir des vérités du ſalut par des lectures édifiantes; en un mot, le ſouvenir de ſa vie doit nous raſſurer ſur le ſouvenir de ſa mort.

Oui, Meſſieurs, la main du Seigneur s'étendit ſur lui, & elle le frappa; mais ſi légérement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'étoit, ce ſemble, pour tromper notre douleur: le coup fut preſque tout inviſible; l'hiſtoire du ſonge de Daniel s'accomplit une ſeconde fois, & nous vîmes une pierre légere détachée des montagnes éternelles, venir heurter foiblement contre une des jambes de cette ſtatue précieuſe, dont la ſtructure ſembloit nous promettre une ſi longue durée, & la réduire d'abord en poudre. La légéreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un Neveu, que le choix glorieux du Prince & les beſoins de l'état avoient fait paſſer du Rhin en Italie, ſéduit par les mêmes apparences, le laiſſe dans le lit de

ſa douleur, & part pour la Cour, où le rappelloit la reconnoiſſance & le devoir. Mais les triſtes circonſtances de cet adieu, les tendres embraſſements du vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendreſſe mourante, & d'une ſéparation plus cruelle. Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel aſſoupiſſement vint nous annoncer le ſommeil de la mort : des préſages de trépas couvrirent ſon viſage, ſon arrêt y parut écrit, & l'affreuſe mort juſques-là cachée dans ſon ſein, ſe laiſſa preſque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur univerſelle ſe répand : les prêtres du Seigneur montent à l'autel ; on cherche dans le ſacrifice de la mort de Jeſus-Chriſt une ſource de vie pour le Pontife mourant ; la Victime adorable eſt expoſée à la douleur publique ; les citoyens en foule rempliſſent nos temples, & environnent les autels : les pauvres au milieu de nos places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémiſſements le Pere qu'ils ſont ſur le point de perdre : des vierges ſacrées gémiſſent tout bas dans le ſanctuaire ; & triſtes témoins de la douleur & de la ſoumiſſion chrétienne d'une Abbeſſe à qui de tendres nœuds rendent cette ſéparation ſi cruelle, elles répandent leurs cœurs aux pieds des autels, mêlent leurs ſoupirs & leurs vœux, les font monter juſqu'aux pieds du trône de l'Agneau, qu'elles doivent un

jour ſuivre ; & par ce tendre ſpectacle, vont preſque arracher des mains de l'Eternel, le glaive fatal qui doit trancher des jours ſi précieux. Mais les fléaux comme les dons de Dieu, ſont ſans repentir, & ſon heure, ou plutôt la nôtre, étoit venue. On a donc recours aux derniers remedes de l'Egliſe ; & à leur aſpect, l'aſſoupiſſement ceſſe : ſa foi ſe réveille ; ſes yeux s'ouvrent pour voir ſon Sauveur ; il demande non-ſeulement à manger ſa chair, mais encore à boire ſon ſang ; & veut ſur le point de ſa mort, comme ſon Maître, s'enivrer de ce vin précieux, dont il ne devoit plus boire que dans le royaume du Pere céleſte.

Matth. 26. 2c.

Cependant le mal gagne : une famille déſolée fond en larmes autour du lit : un ami ſage & fidele tâche en vain de s'attirer encore la derniere conſolation de quelques paroles mourantes, & l'exhorte de diſpoſer à ſa maiſon terreſtre. Un frein éternel avoit déja été mis ſur ſa langue, & on ne tiroit plus de lui qu'une réponſe de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous ? Votre palais retentit de leurs plaintes ; quelles reſſources voulez-vous leur laiſſer après votre mort ? Que vois-je ici, mes freres ? Ah ! la charité ne meurt jamais. A ces mots cette ame miſéricordieuſe ſe réveille toute entiere pour faire un dernier effort : ſes yeux, que la mort avoit déja fermés, ſe

rouvrent pour jetter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les malheureux : ses mains défaillantes, depuis si long-temps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre ami, comme pour se plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangere paroît animer ce corps mourant; il se tourmente, il s'agite ; mille fois il s'essaie de redire ses anciens & pieux desseins : mais ces paroles de charité qu'il forme dans le cœur, viennent expirer sur sa langue froide & immobile, & se changent en profonds soupirs. Que se passoit-il alors dans cette ame, ô mon Dieu ! Quelles saintes inquiétudes! quels tendres gémissements ! quels nouveaux transports! quels brûlants desirs! Ce feu sacré n'acheva-t-il pas de consumer les restes de ses foiblesses ? & ne parut-elle pas sans tache à vos yeux, lorsque détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes & les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre tribunal redoutable ?

Que vous dirai-je ici, mes freres? qu'ainsi disparoît tout-à-coup la figure du monde; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort; que la fleur de l'âge se flétrit; que les plus vives passions s'éteignent; que les plaisirs nous lassent par leur vuide, ou

nous échappent par leurs excès ; que la gloire n'eſt qu'un nom qui ſe fait cependant acheter de tout notre repos ; que la pompe & l'éclat ne ſont que des décorations de théâtre ; que les honneurs ne ſont que des titres pour nos tombeaux ; que les plus belles eſpérances ne ſont que de douces erreurs ; que les mouvements les plus éclatants ſont comme les agitations de ces feux nocturnes, qui paroiſſent & ſe replongent à l'inſtant dans d'éternelles ténebres ; en un mot, qu'il n'eſt rien de ſolide dans cette vie, que les meſures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela ? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil & d'amertume ? qui fut jamais plus fécond ſur les abus du monde, que le monde même ? Au milieu des plaiſirs on nous voit diſcourir ſur leur fragilité : nous inſultons le monde en l'adorant. Auſſi quel fruit recueillons-nous de ces ſtériles réflexions ? quelques projets éloignés de changement, qui ne ſont que nous calmer ſur nos déſordres préſents ; & contents d'avoir connu nos plaies, nous en ſommes, ce ſemble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triſte Sion, & gémiſſez ſur les cendres de l'Epoux ſacré qui vous a été enlevé : remontez à l'autel, prêtres du Seigneur ; & ſi un reſte de fragilité, ſi quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible miniſtere, arrêtoient encore le Prince des prêtres que nous pleu-

rons, dans cet endroit myſtérieux du temple où achevoient de ſe purifier les miniſtres, ah! diſpoſez l'appareil du ſacrifice; mettez entre les mains de ce pieux Pontife le ſang de l'Agneau, afin qu'il puiſſe entrer dans le ſanctuaire éternel, & ſe préſenter avec confiance devant la face du Roi de gloire. Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE DE *MESSIRE DE VILLEROY*, ARCHEVÊQUE DE LYON.

Sacerdos magnus..... qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, & ingressum domûs & atrii amplificavit.

C'est ici un Pontife illustre qui a su augmenter le bonheur & la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, & qui a été honoré par les fonctions de son ministere, dans la maison du Seigneur & dans l'enceinte du temple. Au ch. 50 de l'Eccl. vers. 5.

INSI pour consoler Israël de la mort du grand prêtre Simon, un Auteur inspiré d'en-haut immortalisoit jadis, par des louanges nobles & divines, la mémoire de ce Pontife, & cherchoit dans le souvenir de ses vertus, une triste ressource à

la douleur de sa perte. D'abord le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talents, & dont le nom vivra dans la succession de tous les siecles, il va puiser dans la nature mille images vives & brillantes, & célebre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble & de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, & montrer même de loin les sentiers de la justice & de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étoient jettés dans les voies glissantes & ténébreuses de la rebellion & de l'injustice.

Egalement attentif à régler les différents du peuple & des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif & perçant qui va jusques dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion & de l'équité.

Enfin, se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics; usant pour le salut & la sûreté de Juda, jusques aux restes mourants d'une vie infirme & défaillante, c'est un doux parfum, qui pendant les jours de l'été exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore & s'éteint à force de se communiquer.

Delà, l'Auteur sacré rappellant des spec-

tacles plus saints & plus augustes, le représente au milieu des enfants d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël, étendant sa main pour offrir le sang de la victime, soutenant la maison du Seigneur, & affermissant les fondements du temple; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, & faisant couler sur lui par des canaux purs & fideles, les graces des sacrements, & les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines; oserai-je le demander ici, Esprit-Saint, quelles furent vos vues? Prétendîtes-vous raconter, ou prédire? Consoliez-vous la synagogue sur la mort de ce fameux Pontife; ou promettiez-vous à l'Eglise la vie de MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE DE VILLEROY, ARCHEVÊQUE ET COMTE DE LYON, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte?

En effet, Messieurs, avoit-on jamais vu dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du Prince, & tant d'attention à l'utilité des particuliers; tant d'application aux besoins de l'état, & tant de vigilance sur le détail des familles; tant d'égards pour la noblesse, & tant de bonté pour le peuple; tant de respect pour les droits de la royauté, & tant de zele pour

ceux du ſacerdoce; tant de part aux ſollicitudes du ſiecle, & tant de goût pour les choſes du ciel; tant de grandeur, avec tant de modération; tant de périls, avec tant d'innocence?

Vous le ſavez, illuſtres citoyens de cette ville affligée; & le magnifique appareil de cette triſte cérémonie, où il ſemble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adouciſſement que dans un excès de reconnoiſſance, fait aſſez connoître que vous croyez devoir à la conduite & à la piété de ce grand homme, les richeſſes de la terre & celles du ciel, puiſque vous les jettez avec tant de profuſion ſur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui chargés des affaires publiques, trouviez dans une ſeule de ſes réponſes ces expédients heureux, qui ne ſont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions & des cruelles perplexités! vous, qui l'établiſſant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider ſur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune: toujours contents de ſes arrêts, lors même que vous étiez mécontents de votre ſort! vous, qui malheureux ſans avoir la triſte conſolation d'oſer vous plaindre, alliez verſer dans ſon ſein votre honte & votre miſere, & le trouvant toujours également diſcret & charitable, en ſortiez raſſurés ſur votre honneur, & ſou-

lagés de votre indigence! vous enfin, miniſtres du Seigneur, zélés confidents de ſon amour pour l'Egliſe, qui aſſemblés autour
Hebr. 1. de lui, comme les eſprits céleſtes autour
14. du trône de l'ancien des jours, en étiez ſi ſouvent envoyés pour aller exercer votre miniſtere en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du ſalut; que ne pouvez-vous parler ici à ma place! Mais ce lugubre ſilence, cette profonde conſternation, cet air de triſteſſe & d'étonnement répandu ſur vos viſages, n'en diſent-ils pas aſſez? Faut-il donc que j'en ſois en ce jour le triſte interprete, & que je vienne juſtifier par un éloge public, une douleur & des larmes publiques?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illuſions de la vie, & que je vous rediſe avec cette noble ſimplicité qui ſied ſi
Gal. 6. 8. bien aux vérités du ſalut : *Au reſte, mes freres, ce que l'homme aura ſemé, il le re-*
1. *Cor.* 7. *cueillera; uſez de ce monde comme n'en uſant*
31. *pas; c'eſt une figure qui paſſe; c'eſt une mai-*
Matth. 7. *ſon bâtie ſur le ſable mouvant, qui ſera de-*
26. 27. *main le jouet des vents & de l'orage.*

Je ſais quelle eſt toujours dans ces touchantes cérémonies la preſcription de la vanité contre la piété chrétienne : je ſais que loin de laiſſer périr la mémoire de l'impie, comme un ſon qui ſe diſſipe dans les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du juſte : je ſais qu'une bouche ſacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que

pour annoncer avec le Prophete les merveilles du Seigneur, y vient ſouvent raconter les ouvrages de l'homme : je ſais que du plus humiliant objet que nous propoſe la foi, on en fait un ſpectacle de faſte & de vaine gloire ; qu'on vient recueillir même ſur de viles cendres, des eſprits de grandeur & d'élévation ; qu'on mêle à la penſée du tombeau, à qui la grace doit tant de conquêtes, le ſouvenir de mille événements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin ; & que le Démon ſemble enfin avoir trouvé le ſecret de triompher, comme Jeſus-Chriſt, de la mort même : je le ſais. Mais je ſais auſſi, Seigneur, que vous perdrez les levres *Pſ.* 11. 4.
trompeuſes, & la langue qui parle avec orgueil : je ſais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majeſté du temple où réſide la gloire du Dieu très-haut ; à la ſainte horreur du ſanctuaire, où le Pontife éternel eſt toujours vivant afin d'intercéder pour nous ; à l'appareil du ſacrifice terrible que je ſuſpends ; à la préſence du Pontife ſacré qui va vous l'offrir, & dont je dois reſpecter le recueillement ; à la piété des fideles qui m'écoutent ; & ſur-tout à la mémoire du grand Prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le ſais ; & vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahiſſe lâchement là-deſſus les plus vives lumieres de votre grace.

Donnons donc à une cérémonie ſi chrétienne, un air & un tour de chrétien : ne

louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices : laissons là cet art profane, qui, selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affectation, ou laisse échapper avec adresse des faits douteux & délicats : en un mot, sanctifions dans cet éloge funebre les qualités que le siecle admire, par celles que la religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jesus-Christ, & découvrons dans notre illustre Archevêque de grands talents & de grandes vertus : considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'état ; & comme un grand Evêque établi pour l'utilité de l'Eglise. Il sut ménager les intérêts du Prince & les intérêts du peuple ; c'est l'usage qu'il fit de ses talents : il sut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Eglise ; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est-à-dire, il fut un Pontife illustre, qui a su augmenter le bonheur & la puissance de la ville ; qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, & qui a été honoré par les fonctions de son ministere, dans la maison du Seigneur & dans l'enceinte du temple. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge.

I. PARTIE. À QUOI se réduisent ces vastes talents qui nous élevent si flatteusement sur le reste des hommes, & qui sont comme un caractere de souveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu sur certaines ames, si la

la grace de Jeſus-Chriſt, toujours attentive à ramener au Pere des lumieres tous les dons qui ſont ſortis de ſon ſein, n'en fait elle-même la deſtination, & n'en regle l'uſage, n'en redreſſe les vues, n'en corrige les diſſipations, n'en marque les routes, n'en ſanctifie les écueils? Car, Meſſieurs, je le répete, n'attendez pas ici un éloge païen, mais une inſtruction chrétienne. Je me ſouviens que je loue un oint du Seigneur, & non pas un héros du ſiecle. Eh! le monde eſt aſſez ingénieux à ſe ſéduire, ſans que nous l'aidions encore nous-mêmes, miniſtres du Seigneur, dans un lieu deſtiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des chrétiens, ces qualités éclatantes, lorſque la foi n'en regle pas l'uſage? Ce ſont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui; des reſſources de ſalut qui facilitent notre perte; des lumieres étendues qui nous aveuglent ſur les objets que la foi nous met comme ſous l'œil; des diſtinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchants; des penchants d'immortalité que nous uſons après des ombres qui périſſent, des ſemences de vérité que nous étouffons par les ſollicitudes du ſiecle; des attentes de grace que la cupidité remplit; des amuſements brillants qui nous font perdre de vue notre unique affaire; un art de ſe damner avec un peu plus de contrainte & de ſolemnité; des fleurs enfin, qui le matin brillent, &

sechent le soir sur le tombeau : terme fatal, où tout aboutit ; abyme éternel, où tout va se perdre ; écueil inévitable, où après plus ou moins d'agitations, vient enfin se briser le fantôme qui nous joue & que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées ; & cherchons dans l'histoire de notre Prélat des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire, Messieurs ; car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques, réunir des titres pompeux, rassembler des alliances augustes, rapprocher une longue suite de siecles passés ; & dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes, donner une maniere de réalité à celles qui ne sont plus ? Je le pourrois ; & la gloire de l'illustre maison de Villeroy embelliroit, sans doute, cet endroit de mon discours : mais je parle d'un Pontife établi selon l'ordre de Melchisédech ; & vous savez que les livres saints, où nous lisons l'éloge de ce Roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un prêtre du Très-Haut, la gloire des ancêtres, ni la vanité des généalogies.

La capitale de l'univers, Rome fut le lieu que la Providence choisit pour donner à son peuple MESSIRE CAMILLE DE NEUVILLE. Il semble que cette grande ame, qui devoit un jour réunir dans sa per-

ſonne, la ſcience de régir les peuples, & celle de les ſanctifier, ſoutenir le trône d'une main & l'autel de l'autre, diſpenſer les myſteres de l'état & ceux de l'Egliſe, ne pouvoit devoir ſa naiſſance qu'à cette ville ſi célebre, où l'autorité de l'empire & du ſacerdoce ſe trouve réunie dans la même perſonne.

Auſſi l'éducation qui d'ordinaire dans les autres hommes, embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richeſſes du ſien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine eſt-il permis d'avoir de la raiſon; & dans les amuſements mêmes de ſon enfance, on découvrit preſque les ébauches de ſes grandes qualités : ſemblable à ce grain évangélique, qui dans ſa myſtérieuſe petiteſſe, laiſſoit entrevoir ces eſpérances d'accroiſſement qui devoient l'élever ſur les plus hautes plantes, & dont les branches ſacrées devoient même un jour ſervir d'aſyle aux oiſeaux du ciel. *Matth.* 13. 31. 32.

Au-lieu que les méchants, dit le Prophete, ſe détournent de la droite voie dès le ſein de leur mere, il rendit ſes paſſions dociles à la raiſon, en un temps où les égarements du cœur entrent, pour ainſi dire, dans les bienſéances de l'âge; & comme ce pieux Roi d'Iſraël, il ſe joua dans ſa jeuneſſe avec les lions, ainſi qu'on ſe joue avec les agneaux les plus doux & les plus traitables. *Pſ.* 57. 4. *Eccli.* 47. 3.

Dans les éloges qu'on entreprend de

la plupart des hommes extraordinaires, on eſt obligé de tirer le rideau ſur les premieres années de leur vie : on laiſſe dans un ſage oubli un temps où ils ſe ſont oubliés eux-mêmes : on ne leur donne ni enfance ni jeuneſſe : on ne commence leur hiſtoire, que par où l'on peut commencer leur éloge : & l'on voit l'orateur habile produire tout-à-coup ſon héros ſur le théâtre du monde, à peu-près comme Dieu y produiſit Adam ; je veux dire dans la perfection de l'âge & de la raiſon.

En effet, qu'eſt-ce que la jeuneſſe des perſonnes d'un certain rang ? C'eſt une ſaiſon périlleuſe, où les paſſions ne ſont pas encore gênées par les bienſéances de la grandeur, & où elles ſont facilitées par ſon autorité : c'eſt une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux ; où le plaiſir eſt autoriſé par l'uſage ; l'uſage ſoutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi ; les exemples facilités par la puiſſance ; & la puiſſance miſe en œuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Seigneur, à qui ſeul appartient la force & la ſageſſe, votre grace a-t-elle des attraits aſſez puiſſants, votre conſeil éternel des reſſources aſſez heureuſes, pour préſerver une ame au milieu de tant de périls ? Vous le pouvez, Seigneur ; mais qu'il eſt rare que vous uſiez de cette puiſſance !

Tel fut le privilege de notre Archevêque. Mais ſur quoi arrêtai-je votre atten-

tion ? Il semble que j'ai à louer des talents ordinaires ; & je ne m'apperçois pas que ce qui ailleurs seroit un sujet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la province, veillant aux intérêts & à la gloire du Prince ; présidant à la fortune & au repos des peuples ; toujours occupé, & toujours au dessus de ses occupations ; se faisant un vrai soulagement de son devoir, & se faisant un devoir du soulagement de son peuple ; si pénétrant, qu'il ne lui falloit pour décider, que le temps qu'il faut pour entendre ; si éclairé, que ses décisions paroissoient toujours dictées par la sagesse même ; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé ; d'un esprit vif, facile, insinuant ; d'un jugement vaste, élevé, fécond ; d'un cœur droit, noble, bienfaisant ; toujours au-dessus de ses dignités & de sa grandeur, toujours à portée de la misere & de l'infortune ; ami sincere, maître généreux, pere commun.

Ici, qu'une piété craintive & peu instruite ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, ames zélées qui m'entendez. Je sais avec l'Apôtre, que tout pontife n'est choisi d'entre les hommes, que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu ; qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du sanctuaire, le tu- *Hebr. 5. 1.*

multe des occupations séculieres; que ceux
Ps. 72. 9. qui, comme dit le Prophete, vont placer leur bouche jusques dans le ciel, ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre; & qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons & des sacrifices. Vérités saintes! vous ne m'êtes pas étrangeres; & je ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Eglise est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des princes, à la sûreté des états, à la tranquillité des peuples, à l'observance des loix, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane? La royauté n'est-elle pas le soutien du sacerdoce? & travailler à l'agrandissement d'un Roi très-chrétien, n'est-ce pas préparer des triomphes à Jesus-Christ? Le Pontife de la loi, souvent au sortir du tribunal, d'où il venoit de prononcer sur la fortune & sur les biens des enfants d'Israël, ne montoit-il pas à l'autel, pour leur attirer des biens invisibles & une fortune plus durable? Samuel n'étoit-il pas également l'interprete des droits du Roi & des volontés du Seigneur envers le peuple? Saints Evêques des premiers temps, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité? & l'application à terminer les différends des fideles, ne faisoit-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale?

Pourquoi donc, lorsque sous un Prince

qui fait entrer l'Eglise en commerce de ses victoires, & en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines ames en qui la Providence a versé ces dons rares & excellents, nécessaires pour ménager les intérêts des rois & la conduite des royaumes; pourquoi, dis-je, ne pourroient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce & ceux de la royauté? Or, Messieurs, ces dons rares & excellents, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat, que dans le Prélat dont nous pleurons la perte?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds, ce que l'étude & l'expérience ne sauroient guere remplacer quand on ne l'a pas; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les mysteres de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; & que comme cet habile conducteur du peuple Juif, il fut *Act. 7. 22.* dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Egyptiens. Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'applanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit; & que partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, & qui substitue à la véritable idée

des choſes, un fantôme de ſa façon; il n'eſt perſonne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'eſt lui: cependant ce n'eſt pas à quoi je m'arrête.

Perſuadé que les talents les plus diſtingués ſont inutiles ou dangereux, lorſque le devoir n'en regle pas l'uſage, quel fut ſon attachement pour la perſonne du Monarque! Que ne puis-je rappeller ici ces temps fâcheux, où la minorité du Prince, l'ambition des grands, les intérêts des miniſtres, & je ne ſais quelle fureur de révolte & de changement qui ſaiſit en certains ſiecles l'eſprit des peuples, firent éprouver tour-à-tour à la France, toutes les calamités des diſſentions domeſtiques! Que ne puis-je rapprocher ſur-tout ce moment fatal, où la capitale du royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne & la Guienne déja ſéduites, le Dauphiné prêt à les ſuivre, & n'attendant plus que l'exemple de cette province; notre illuſtre Défunt, ſollicité de toutes parts, décida preſque par ſa fermeté, de la fortune du Monarque & de celle de la monarchie!

Mais faut-il pour vous repréſenter le calme & la tranquillité dont la province fut redevable à ſes ſoins, mêler dans une cérémonie inſtituée pour honorer le paiſible ſommeil des juſtes, les images affreuſes de la guerre & de la rebellion répandues par-tout? Faut-il pour vous expoſer tout le mérite de ſa fidélité, faire revivre le ſouvenir de tant de chûtes déplorables,

qui penſerent traîner après ſoi celles de tout l'état ? Faut-il pour le louer ſur des eſpérances mépriſées, ſur des offres rejettées, inſulter aux cendres de ceux qui le ſollicitérent de ſe déclarer contre ſon devoir, & faire d'un éloge particulier, une invective publique ? Ah ! que plutôt cette gloire *Pſ. 48. 18.* deſcende avec lui dans le tombeau ! Je trouve bien dans les livres ſaints qu'on doit propoſer les vertus du juſte mort, pour con- *Sap. 16.* damner les vices des pécheurs qui vivent, mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne ſont plus.

Dans ces fatales révolutions, c'eſt une conjoncture bien délicate de ſe trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On eſt tenté d'entrer, ſans aveu, dans les affaires publiques : on aime encore mieux ſe rendre néceſſaire à l'aſſemblée des méchants, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à ſon mérite des moyens de paroître, on procure à ſon ambition des occaſions de crime & de déshonneur ; & ſouvent on abandonne ſon devoir ſans autre intérêt, que celui de n'avoir pu le remplir avec aſſez d'éclat & de dignité. Des talents auſſi vaſtes que ceux de notre Prélat, ne devoient guere ſe borner aux ſoins d'une province : mais voyant d'un œil tranquille l'abondance & la gloire des injuſtes, ſortir de leur iniquité même, il fut toujours content de ſa fortune, parce que la Cour le fut toujours de ſes ſervices.

De ſes ſervices, Meſſieurs? Ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaiſe éloquence : parlons ſans art ; nous ne riſquons rien. Quelle ſuite glorieuſe & conſtante de ſoins & de fatigues ſoutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de ſon Prince! Vigilant, rien n'échappoit à la force de ſon eſprit : intrépide, rien n'ébranloit la fermeté de ſon cœur : infatigable, rien ne pouvoit abattre la foibleſſe de ſon corps. Combien de fois, par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus déſeſpérés, ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'oſoit ſe promettre! Tandis que dans les autres provinces l'héréſie attend des coups pour expirer, & qu'il faut tailler ces pierres ſpirituelles pour les faire entrer dans l'édifice ſacré de l'Egliſe; notre ſage Prélat emploie-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ſes raiſons? Et comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un temple à la vérité, ſans employer le fer, ni ſans donner un coup de marteau? Combien de fois l'a-t-on vu pendant les déſordres de l'état reſpecté même des rebelles, aller à travers leurs armées, porter aux pieds du trône le tribut de ſa conſtance & de ſa fidélité?

Vous le ſavez, Meſſieurs; injures de l'air, incommodités des ſaiſons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux préſents, crainte des maux à venir, ce n'étoient plus pour lui des obſ-

tacles. Ecoutez, ames toutes livrées à vos ſens, & pour qui la ſeule abſence du plaiſir eſt un vrai ſupplice; du lit même de ſa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit, avec un eſprit tranquille & ſerein, régler les beſoins de la province & les intérêts de la Cour. Et bien différent de ces dieux dont parle le Prophete, qui avoient des yeux & ne voyoient pas, des pieds & ne marchoient pas, des mains & ne s'en ſervoient pas : ah ! il avoit perdu par ſes longues & continuelles fatigues, l'uſage des yeux, & il voyoit encore tout; des pieds, & il voloit par-tout où l'appelloit le ſervice du Prince; des mains, & il donnoit le branle & le mouvement à tout. Quelles étoient là-deſſus vos juſtes frayeurs & vos reſpectueuſes remontrances; vous que d'heureux engagements attachoient depuis long-temps à ſa perſonne & à ſon ſervice ? Redites tout ce que votre amour pour lui & pour la province, vous faiſoit alors dire de plus tendre & de plus touchant, tout ce que ſon zele pour le Prince lui faiſoit répondre de plus ferme & de plus généreux.

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours paſſés, au bruit d'une émeute populaire, recueillir les reſtes précieux de ſon ame défaillante; ramaſſer, ſi je l'oſe dire, les débris d'un corps tout uſé; trouver dans la vivacité de ſon zele de quoi ranimer ſes forces mourantes; s'arracher comme Moïſe à la tranquillité de ſa montagne,

& venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétabliſſant comme lui l'abondance? Oui, Meſſieurs, aux premieres nouvelles du tumulte, les ſoins de la ſanté ſi chers à la vieilleſſe, ne l'arrêtent plus; il part, il vole, il paroît, tout ſe calme: quel eſt cet homme à qui les vents & la mer font gloire d'obéir? Mais où m'emporte tout-à-coup l'ordre de ma matiere? Ah! je touche preſque au moment fatal qui nous l'enleva; & en vous rappellant une action glorieuſe, je ne m'apperçois pas que c'eſt la derniere de ſa vie, & peut-être la cauſe funeſte de ſa mort. Ne hâtons pas un ſi triſte ſpectacle.

La France a vu ſur la ſcene preſque dans tous les ſiecles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes, & faire mouvoir les reſſorts infinis d'un état: mais, hélas! ſouvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des inſtruments de la colere du Seigneur, que comme des miniſtres de la puiſſance du Prince, & ils ſont morts avec la triſte conſolation d'avoir eu aſſez de mérite pour déplaire à tout un royaume. C'eſt que le même zele qui nous attache au Prince, nous endurcit ſouvent envers le public; c'eſt que le même crédit qui nous rend néceſſaires au reſte des hommes, nous rend quelquefois le reſte des hommes mépriſable. Mais j'en atteſte ici la foi publique: reconnoiſſez-vous là-dedans le Pere com-

mun que nous pleurons? Néceſſaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous? Cette muraille funeſte de ſéparation, qu'un uſage peu chrétien met entre les grands & le peuple, ne l'avoit-il pas détruite? Falloit-il pour pénétrer juſqu'à lui, acheter la faveur d'un domeſtique, ou mériter, par de longues & ennuyeuſes aſſiduités, le moment favorable du maître? Le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ſes yeux? Et en étoit-il de ſon cabinet comme du ſanctuaire du temple de Jéruſalem, où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornements pompeux & une parure magnifique? Portoit-il ſur ſon front ces marques odieuſes de puiſſance, qui ſemblent reprocher au reſte des hommes leur miſere ou leur dépendance? N'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité? Et enfin, en l'abordant, s'apperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorſqu'il accorda des graces? *Pſ.* 71. 14.

Quelle leçon pour vous, homme vain! qui à peine échappé de parmi le peuple où vous avoient laiſſé vos ancêtres, & devenu par une dignité le défenſeur de ſes droits, affectez de ne jamais détourner ſur lui vos regards, comme ſi vous craigniez d'y retrouver le ſouvenir de votre premiere baſſeſſe! Ah! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces ames viles; & le Seigneur fera ſécher la racine de votre orgueilleuſe poſtérité, & entera deſſus une race qui connoîtra la juſtice & fera la miſéricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumieres vaſtes & ſûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands événements, & cette facilité populaire qui ſe délaſſe ſur le détail des familles, rallie des intérêts domeſtiques, & ne ſait ſe refuſer à des beſoins obſcurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude & de fierté, plus accablants que le refus même ? Ses mains, comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne ſavoient-elles pas ſe détourner ſur les plus obſcures ? Et ſi j'oſois le dire dans un diſcours chrétien, ne nous rappelloit-il pas le ſouvenir de ces Romains tant vantés, qui après avoir été à la tête des affaires publiques, & ménagé le deſtin de Rome, de retour chez eux, enveloppés de toute leur gloire, ſavoient auprès d'un foyer ſimple & champêtre, prononcer ſur les démêlés de leurs clients, & ſe renfermer dans les bornes de cette magiſtrature domeſtique, comme s'ils euſſent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre.

Le détail infini du commerce de cette grande ville, eut-il jamais rien de ſi bas, où on ne le vît deſcendre avec plaiſir, y maintenant par ſon autorité la paix & la bonne foi, qui en ſont comme les nerfs ? N'en régloit-il pas ſouvent les vaſtes reſſorts par la prudence de ſes conſeils & par l'étendue de ſes lumieres ? Ce nouveau tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre

du commerce de tout le royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, & où des provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés; n'est-il pas un monument bien tendre & de son crédit auprès du Prince, & de son amour pour le peuple? Nous avions, à la vérité, ses premiers soins; mais les avions-nous tout entiers? Et par l'application qu'il eut toujours à connoître & à régler les plus petits intérêts de la province, n'auroit-on pas dit qu'il étoit le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement?

Ici, Messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas; vous suppléez à ce que je ne dis que foiblement; vous rappellez mille circonstances, ou que je passe ou que j'ignore. Chacun de vous se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son éloge. Ah! que n'est-il permis à votre douleur & à votre reconnoissance de s'expliquer ici elles-mêmes! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchants & plus énergiques que moi, qu'il avoit délivré le *Ps. 71. 12.* pauvre de la tyrannie du puissant; que les magistrats subalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'ils l'étoient eux-mêmes au public; que sa plus délicieuse félicité étoit de contribuer de ses soins à la félicité publique; qu'il étoit plus jaloux du rang qu'il avoit dans nos cœurs, que de celui qu'il tenoit dans le royaume; qu'il ne connois-

ſoit vos noms, vos familles, votre fortune, que par les ſervices qu'il vous avoit rendus; que plus d'une fois dépoſitaire des vœux & des intérêts publics, il les avoit portés au pied du trône avec une reſpectueuſe fermeté, & ſans ces timides ménagements, injurieux au Prince dont ils expoſent la gloire, injuſtes envers le public dont ils ſacrifient les droits; exemple rare & digne lui ſeul d'un éloge entier! en un mot, qu'il étoit le pere, le ſoutien & le protecteur de la province; l'eſpérance, la joie & les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il diſtingua toujours avec tant de bonté, nobleſſe illuſtre, & qu'il honora de ſa plus étroite familiarité? Avec quelle confiance l'établiſſiez-vous arbitre de vos différends! Que d'animoſités étouffées dans leur naiſſance par ſa ſageſſe! que de querelles invétérées, & ſi ſouvent immortelles parmi les gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par ſon autorité! que de prétentions injuſtes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par ſa pénétration! Mais quel ami plus ſincere & plus généreux? Vous le ſavez, Chapitre illuſtre de la plus noble égliſe de France. La grandeur, je le ſais, ne manque guere d'adulateurs; mais les grands manquent ſouvent d'amis: comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'eſt auſſi que leur fortune que l'on aime en eux: l'amitié, cette tendre reſſource de tous les chagrins de la vie, dit le Sage, ce doux

Eccli. 6. 16.

lien de la société, cet unique plaisir du cœur est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux : aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi. Ici, étoit-ce la personne ou la dignité, qui lui attiroit vos hommages? Vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé? Vous le fit-il demander, quand il l'eût prévu? souffrit-il vos justes remerciments, quand il l'eût rendu? Plaisir délicat cependant, & qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'étoit-ce là qu'une vertu de parade : peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, Maison désolée de ce grand homme; je réveille ici votre douleur, je m'en apperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre & plus généreux? Ne suffisoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de soin sur votre fortune, que sur votre fidélité? Etoit-il de ces hommes vains & bizarres, qui croient faire grace de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, & qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend, tiennent lieu de récompense? Enfin, exigea-t-il vos hommages comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai pere?

Que ne puis-je ici de ſes actions paſſer à ſes principes! Jamais ame ne fit de plus grandes choſes par de plus grands motifs : on auroit dit que tout ce qu'il faiſoit de louable, perdoit ſon prix du moment qu'il étoit loué : c'étoit dégrader le mérite de ſes actions que de l'en faire appercevoir; & en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il falloit preſque oublier les ſiennes.

Sacrés diſpenſateurs de la parole évangélique, combien de fois en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il ſur celles qui le regardoient?

Et nous-mêmes aujourd'hui, ne ſommes-nous pas obligés de trahir par cet éloge public, non-ſeulement ſes plus chers ſentiments, mais encore ces dernieres intentions des mourants qui ſont comme d'autres reſtes précieux auxquelles il n'eſt pas permis de toucher, & qu'une eſpece de religion civile a rendu preſque auſſi ſacrées pour les hommes, que les cendres mêmes & les dépouilles de leurs tombeaux? Mais il falloit, ame généreuſe & modeſte, que vous euſſiez la gloire de refuſer les louanges, & qu'une juſte reconnoiſſance eût la liberté de vous les donner.

Ah! ſi après la diſſolution de ce corps terreſtre, vous pouvez encore être ſenſible à la gloire de la terre, ame bienfaiſante & généreuſe! jettez ſur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois ſi utilement ſur eux;

& venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsèques, la plus douce récompense de vos fatigues, & le plus sincere tribut de leur reconnoissance. Venez voir le plus grand Roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime & de confiance, & vous recevant avec tant de distinction au milieu des grands de sa Cour, mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies & des acclamations de ses victoires, & paroissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudroit ici finir son éloge : les regrets de Louis-le-Grand laissent-ils quelque chose à dire? Il faudroit même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales, & d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand CAMILLE & de toute son illustre Maison. Je ne puis qu'affoiblir une circonstance si honorable à sa mémoire : ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en pense : les paroles des rois ont je ne sais quoi d'énergique, qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis-le-Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre Prélat. Il semble que, comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâ- *Hebr.* 11. 21.

ton de commandement entre les mains de Joseph ; de même notre glorieux Vieillard devoit rappeller les siennes, en voyant son illustre Neveu honoré du bâton de maréchal de France. Ce grand Prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa Cour, & l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui.* Regnez, Prince, seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand Prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre Gouverneur ? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'ame, cette élévation d'esprit, ces manieres dignes encore d'une plus plus haute fortune, & mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore ; & que la parole de paix, dont je suis le ministre, me défend de redire ici ? Puis-je ne pas ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir & d'une éternelle reconnoissance, la mémoire de ce sage & vaillant Maréchal, qui jetta dans son ame royale les premieres semences de valeur & de sagesse, & qui le premier fut ébaucher Louis-le-Grand ? Quelle gloire pour cette célebre Maison !

L'opprobre de Jesus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur, que toute cette pompe de l'Egypte, * il-

* *Madame de Villeroy, Carmélite.*

luſtre Fille qui m'écoutez. Auſſi en vous entretenant de la gloire de votre famille, je n'ai pas voulu affoiblir votre foi, mais aider votre reconnoiſſance, & vous expoſer plutôt les périls dont la grace vous a délivrée, que vous faire eſtimer de faux biens & de vains honneurs, que vous avez ſi généreuſement mépriſés.

Paſſons à notre derniere partie. Je vous ai montré comment ſes talents le rendirent néceſſaire au Prince & utile au peuple : montrons qu'il fut fidele à Jeſus-Chriſt & utile à l'Egliſe par ſes vertus chrétiennes & épiſcopales.

II. PARTIE.

IL eſt glorieux, je l'avoue, à un Pontife ſacré, d'avoir été, ce ſemble, formé des mains du Très-Haut, pour ménager les intérêts des rois & la fortune des royaumes : c'eſt ſans doute un endroit éclatant, & l'on peut en faire honneur à ſa mémoire. Mais ſi en honorant le prince, il n'a pas craint le Seigneur ; ſi en veillant ſur les membres de l'état, il a eu les yeux fermés ſur les membres de Jeſus-Chriſt : en vain aura-t-il amaſſé à grands fraix une fragile gloire devant les hommes ; il n'en a point de ſolide devant Dieu : *Habet gloriam, ſed non apud Deum.* Que l'homme nous conſidere, diſoit autrefois ſaint Paul, comme les miniſtres de Jeſus-Chriſt & comme les diſpenſateurs des myſteres de Dieu. Or, Meſſieurs, comment diſpenſer fidé-

1. *Petr.* 2. 17.

Rom 4. 2.

1. *Cor.* 4. 1.

lement des myſteres terribles, ſi l'on ne connoît toute leur grandeur & toute ſa miſere ? & quelle foi vive & pleine ne faut-il pas pour cela ? Comment les diſpenſer ſaintement, ſi ces lumieres divines ne ſont pas la regle conſtantes de nos mœurs ? Quelle pureté ! De plus, pour être aſſocié au miniſtere de Jeſus-Chriſt, il faut être ingénieux à découvrir les beſoins des fideles ; quelle vigilance ! Toujours il faut être prêt à les ſoulager ; quelle charité !

En effet, qu'eſt-ce que l'honneur de l'épiſcopat, ſi l'on s'en tient à ce que la chair & le ſang nous révelent la-deſſus, & ſi l'on en juge par la corruption & le relâchement de ces derniers temps ? C'eſt un poſte éminent qu'il eſt permis de ſouhaiter, auquel il eſt glorieux d'atteindre, & dont il eſt doux de jouir : c'eſt un titre pompeux, mais vuide ; qui retient tous les honneurs du ſacerdoce, & qui en diſtribue aux autres les fatigues comme des faveurs : c'eſt une autorité tranquille, qui à l'ombre du faſte qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur. Mais ſi l'on conſulte le Pere des lumieres, & ſi nous remontons à ces ſiecles de ferveur & de pureté ; c'étoit un poids redoutable & ſaint, qu'on ne deſiroit jamais ſans témérité, dont on ne pouvoit ſe charger ſoi-même ſans profanation, ſous lequel on devoit gémir avec crainte & tremblement : c'étoit une ſervitude pénible, qui nous éta-

blissant sur tous, nous rendoit redevables à tous ; un ministere d'amour & d'humilité, qui établissoit le pasteur dépositaire & des miséricordes du Seigneur, & des miseres du peuple. Siecles si honorables à la foi ; sainte antiquité si connue en nos jours & si peu imitée ; temps heureux, où êtes-vous ?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand Archevêque, à l'exemple de Jesus-Christ, ne s'étoit pas lui-même établi pontife ; que les desirs du Prince prévinrent ses desirs, & que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais oserai-je le dire, & croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge ? Il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en emploient pour l'obtenir : il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander : en un mot, il fut être évêque, après l'avoir refusé. *Hebr.* 5. 5.

Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu ! les conseils des princes, combien de fois répandant son cœur aux pieds de vos autels, vous conjura-t-il comme autrefois Moïse, d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels ? Combien de fois mettant entre vos mains le sort de son ame & celui de sa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des foiblesses de l'une, ou du fardeau terrible de *Ps.* 32. 10. *Exod.* 4. 13. *Ps.* 30. 16.

l'autre ? Ah ! c'eſt qu'éclairé de vos lumieres, il apperçut peut-être dans ſon cœur quelques reſtes de ces deſirs du ſiecle, qu'une ſainte diſcipline a bannis du ſanctuaire, & qui bleſſent, ſans doute, l'excellence & la gravité du ſacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçût ſon épiſcopat ; vous l'oignîtes de l'onction ſainte, & vous relâchâtes, ce ſemble, un peu de la ſévérité de vos loix en faveur de celui qui devoit un jour les faire obſerver avec tant de ſoin & de bénédiction.

Et ce n'eſt pas ici, Meſſieurs, un éloge de bienſéance. A Dieu ne plaiſe que je dégrade ainſi mon miniſtere, & que je vienne inſulter la vérité juſques ſur les autels où on l'adore ! Vous le ſavez, vous qui eûtes la triſte conſolation de recueillir ſes derniers ſoupirs : hélas ! ſuis-je deſtiné à vous rappeller ſans ceſſe un ſouvenir ſi amer ? Vous vîtes ſon ame mourante chercher à ſe raſſurer ſur les devoirs immenſes du miniſtere dont elle étoit ſur le point d'aller rendre compte, par le ſouvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant ; & n'eſpérer une place dans le ſein d'Abraham, que parce qu'elle l'avoit toujours refuſée dans le ſanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jeſus-Chriſt ; vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le deſirer ; qui ne devez qu'à des baſſeſſes profanes

fanes une élévation toute ſainte; qui n'êtes monté qu'en rampant ſur le trône ſacerdotal? Vous qu'on ne voit aſſis dans le ſanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-temps debout dans les antichambres des grands, & qui n'auriez jamais été placé ſur la tête des hommes, pour parler avec David, ſi vous n'aviez *Pſ* 65. 12. été mille fois lâchement à leurs pieds?

Les mêmes lumieres qui lui firent entrevoir l'éminence du miniſtere, lui découvrirent auſſi juſqu'où devoit aller la pureté du miniſtre. Il comprit que c'eſt un ſpectacle monſtrueux de voir les mains ſouillées du Pontife, tantôt levées au ciel pour en attirer ces précieuſes roſées qui purifient les conſciences; tantôt étendues ſur des têtes ſacrées, verſer juſques dans les ames des caracteres auguſtes & ineffaçables de puiſſance, & les marquer du ſceau du Seigneur; tantôt trempées dans le ſang de l'Agneau, parmi le bruit ſacré des cantiques, & la fumée des encenſements, préſenter avec ſolemnité au Dieu ſaint, le ſacrifice redoutable; tantôt lancer ſur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devroit être frappé; tantôt offrir à des pécheurs humiliés, des tréſors dont il eſt lui-même indigne: de voir une bouche impure, tantôt offrir pendant les myſteres terribles, le baiſer ſaint à des miniſtres purs & irrépréhenſibles; tantôt prononcer les paroles myſtiques, & créer ſur les autels le pain ſacré qui nourrit les an-

ges, le vin délicieux qui produit les vierges; tantôt sanctifier les temples de Sion, & y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces; tantôt y consacrer à Jesus-Christ des vierges innocentes; tantôt y raconter ses justices & les merveilles de son alliance.

Aussi avec quel honneur & avec quelle sainteté, posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre? N'avoit-il pas, ce semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Pere, qui fait que la vertu la plus pénible à la nature, nous devient la plus naturelle, & qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds?

1. *Thess.* 4. 4.

S. Hyvon. Epist. ad Trid.

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité & aux foiblesses d'une passion, mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité & aux amusements des conversations? Et ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieillesse; une de ces régularités tardives, qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur; qui parent les débris du corps au-lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienséance que de grace, & qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avoit semé pendant les jours de l'été: ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parce qu'il en avoit amorti les ardeurs

naiſſantes; & dans une carriere de plus de quatre-vingt ans, on ne s'eſt jamais apperçu que ſon cœur fût ſenſible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne ſait cependant quelles ſont là-deſſus les complaiſances & les adouciſſements de l'uſage? Hélas! cette foibleſſe a preſque perdu ſon nom & ſa honte parmi nous : c'eſt une lepre qui n'éloigne plus même du ſanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir ſans horreur un feu profane s'élever du même autel où repoſe le feu ſacré, & le même cœur qui vient de ſoupirer en ſecret devant l'idole, préſenter publiquement au Dieu ſaint les ſoupirs & les ſupplications de toute l'aſſemblée des fideles.

Saintes & pieuſes ordonnances, où il pourvoit avec tant de ſoin à la pudeur des miniſtres de Jeſus-Chriſt, où il renouvelle les plus anciennes loix de l'Egliſe ſur l'âge des perſonnes d'un autre ſexe dont ils peuvent recevoir des ſecours; de peur que les mêmes ſoins qu'on prend pour la vie de leur corps, ne ſoient des ſoins meurtriers pour leurs ames : vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu ſacerdotale!

Ah! ſi les livres ſaints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le repréſenterois ici par la ſévérité ſalutaire des peines canoniques foudroyant les miniſtres ſcandaleux, & mettant des vaſes d'honneur à la place de

ces vaſes de honte & d'ignominie ; là, par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la ſeule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abyme, & arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la paſſion en avoit peut-être arraché mille fois de criminelles; ſouvent enfin découvrant par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces ſépulcres blanchis, dont les crimes ne repoſent, ce ſemble, qu'à l'ombre de la vertu, & faiſant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avoient répandu juſques-là qu'une odeur funeſte de mort.

Sages & zélés coopérateurs de ſon épiſcopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, ſi elles ſont exceſſives : mais plutôt ajoutez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu, fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit juſques aux ſoins de ſa ſépulture; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jéruſalem rendiſſent les derniers devoirs à ſon corps; & qu'il fût jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais ſuffit-il à un Evêque d'avoir été attentif à ſoi-même? Ne faut-il pas pour accomplir toute juſtice, qu'il ait encore veillé
Act. 20. 28. ſur le troupeau de Jeſus-Chriſt?

Or rappellez, Meſſieurs, le triſte état où ſe trouvoit ce vaſte dioceſe; cette Egliſe ſi vénérable qui va prendre ſa ſource juſques dans les temps apoſtoliques; qui la

premiere de nos Gaules, reçut de l'orient les richeſſes de l'Evangile; qui vit arriver & recueillir avec alégreſſe les Photins & les Irénées, ces hommes divins teints encore du ſang de Jeſus-Chriſt fraîchement épanché, & qui avec la foi alloient répandre par-tout des eſprits de ſouffrance & de martyre : cette Egliſe, qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illuſtrée de tout leur ſang; & qui encore aujourd'hui, pour avoir été la premiere éclairée des lumieres de la foi, en a les premiers honneurs dans le royaume : rappellez, dis-je, le triſte état où elle ſe trouvoit, quand notre illuſtre Archevêque fut appellé à ſa conduite.

Hélas! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obſcurci; ſes prophetes, ou n'avoient plus de viſions, ou n'en avoient que de fauſſes; ſes ſolemnités & ſes ſabbats n'étoient preſque plus que des diſſolutions ſuperſtitieuſes; les pierres du ſanctuaire ſe traînoient indignement dans les places publiques; la langue de ceux qui devoient diſtribuer le lait de la doctrine, s'étoit attachée à leur palais; l'or & l'argent étoient preſque les ſeuls canaux par où l'eau des ſacrements couloit juſques à nous; & Lyon, cette cité ſainte, que la dignité de ſon trône met à la tête de tant de provinces, gémiſſoit dans une maniere de triſte veuvage, & étoit preſque devenue la tributaire de Garizim : *Princeps provinciarum facta eſt ſub tributo.*

Thren 1 6.
Ibid. 2. 14.
Ibid. 2 6.
Ibid. 4. 1. 4.
Ibid. 1 1.

Parlons sans figure. Le prêtre admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittoit avec indignité : le fidele pendant sa vie dans un oubli profond de nos mysteres & de la loi de Dieu, mouroit tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance & des déréglements du ministre : & l'hérésie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténebres, profitoit de celles-ci pour renverser ses murs, & venir lui enlever de vrais adorateurs jusques dans l'enceinte du sanctuaire.

Depuis long-temps même cette Eglise n'avoit pas vu ses pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses contrées de sa dépendance : les vieillards, qui jadis au fond de leurs campagnes avoient eu la consolation de les voir, le racontoient à leurs neveux comme une aventure singuliere ; & si l'on veut me passer ce mot, l'apparition & la course annuelle de ces astres saints, étoit devenue un phénomene presque aussi rare & aussi surprenant que les cometes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du Prélat que nous pleurons ! Je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes : je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux ; que ces désordres étoient plutôt les vices de leur siecle, que de leurs personnes ; & que s'ils n'ont

pas mieux fait, c'eſt qu'il n'étoit guere alors permis de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maiſon du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau Pontife. Quelles furent alors nos acclamations & nos tendres réjouiſſances! Temple majeſtueux, où l'onction ſainte fut répandue ſur ſon chef ſacré, vous vîtes pendant les joyeuſes ſolemnités de cette auguſte cérémonie, nos mains en foule levées au ciel, porter le doux parfum de nos prieres & de notre reconnoiſſance, juſqu'aux pieds du trône de l'Agneau; le remercier d'avoir donné pour évêque à cette ville, celui que le Prince lui avoit déja donné pour gouverneur; & le prier de faire revivre les jours & les bénédictions de l'épiſcopat d'Ambroiſe, puiſqu'il en faiſoit revivre l'hiſtoire & preſque toutes les circonſtances.

En cet endroit, Meſſieurs, je me ſens comme tranſporté dans ce premier âge de ſon miniſtere : j'y vois ce vaſte dioceſe, comme un cahos informe & ténébreux, ſe développer peu-à-peu : chaque jour offre à mes yeux de nouveaux ſpectacles.

Ici s'élevent ſucceſſivement des maiſons de retraite, des ſources publiques de l'eſprit eccléſiaſtique, des écoles de ſacerdoce & d'apoſtolat, de pieux ſéminaires ſi néceſſaires alors & ſi rares dans le royaume, où loin du commerce du ſiecle, & ſous les yeux de directeurs graves & conſommés, on ſauve de bonne heure l'innocence

des clercs de la contagion du monde; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes; & où dans les semences de doctrine & de vérité qu'on jette dans une seule ame, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un ministre savant & infatigable, les pasteurs assemblés conferent ensemble sur ce qui regarde le royaume du ciel, se communiquent leurs doutes & leurs lumieres; puisent dans les plus pures regles des mœurs, de quoi régler sûrement les consciences; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes; apprennent à fuir également, & ce zele amer & intraitable, qui, sans nul égard, acheve de briser un roseau déja cassé, & d'éteindre une lampe encore fumante; & qui par les difficultés extrêmes, dont il investit l'observance de la loi, fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer; & cette molle complaisance, qui, en voulant applanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux fideles.

Ici s'établissent d'utiles retraites, où les pasteurs accourus de toutes parts, réparent dans le silence, dans la priere, les dissipations inévitables dans leur ministere. Là, sortis de ce nouveau Cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses apostoliques, & qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers disciples. En cet endroit, on

jette les fondements d'un édifice sacré, où les pauvres sont évangélisés, où les petits trouvent le pain qui nourrit l'ame, qu'ils avoient demandé jusques-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps. Dans un autre, de nouvelles communautés de l'un & de l'autre sexe, attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'apperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre Pontife infatigable, présidant à tant de pieux établissements? Tantôt il parcourt ce vaste diocese, & montre enfin un évêque aux peuples de la campagne; tantôt, de son palais épiscopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville; tantôt jaloux des droits vénérables de son siege, on le voit résolu de ne point monter à une des premieres dignités de l'état, plutôt que de dégrader son Eglise du rang & de la dignité de premiere Eglise de France.

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses ordinations? Hélas! nous le vîmes il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge & la vivacité des maux, recueillir ce qui lui restoit de forces, pour donner encore à l'Eglise des ministres, & lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur: tantôt enfin à la tête d'une assemblée de prêtres prudents, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour éten-

dre le royaume de Jesus-Christ ; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec estime, le suivre avec religion ; soutenir par son autorité ce qu'on y délibere par sa sagesse. Oui, Messieurs, l'esprit le plus élevé de son siecle, le plus vaste, le plus droit, le plus riche de son fonds, ne peut se rassurer sur ses propres lumieres, & ne croit pas que dans un ministere où les fautes sont irréparables, les précautions puissent être excessives.

Sacrés ministres de Jesus-Christ, qui formiez cette sage & savante assemblée, puisse le Pasteur que la Providence destine à la conduite de cette illustre Eglise, avoir la même déférence pour vos salutaires avis ! puissent vos anciennes & saintes fatigues, vous en attirer de nouvelles !

Ah ! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire, je vous mettrois comme sous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement : les clercs attentifs à leur ministere, les peuples instruits par leur doctrine, secourus par leur zele, édifiés par leur exemple, tout ce grand diocese, où regnoient avec tant de licence, les abus & les déréglements de ces derniers siecles, renouvellé & rapproché presque de la discipline des premiers temps.

Pere des miséricordes & Dieu de toute consolation ! n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous

vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles & tant de boiteux? Ah! il me semble que je le vois devant votre tribunal redoutable, où il attend la décision de son éternité : Il est vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre & poussiere, je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, & peut-être que les sollicitudes du siecle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature & vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du sanctuaire, & peut-être y avois-je introduit un reste de tumulte & d'amusement encore un peu séculier : mais jettez les yeux sur cette vaste Eglise que je laisse si affligée de ma perte. Non, je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul : *Apud te laus mea in Ecclesia magna.* Je vous offre les sueurs & les peines de tant de ministres que j'ai formés; les supplications encore toutes ferventes, les précieuses larmes de componction de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleste & les vertus du siecle à venir; les scandales & les profanations de tant de dispensateurs infideles que j'ai corrigés; la piété de tant de chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abyme. Je présente au trône de votre miséricorde, les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés; les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées, & sur- *Ps.* 21. 26.

tout les vœux & l'affliction des Filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuſe immortalité : ah ! quand l'odeur de leurs ſacrifices montera juſqu'à vous, ſouvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux & préparé preſque tout l'appareil.

Mais oubliai-je, Meſſieurs, qu'il a raſſaſié la faim, étanché la ſoif, couvert la nudité des membres de Jeſus-Chriſt? Quel plus juſte ſujet de confiance! Faut-il que je ſois réduit à paſſer ſi rapidement ſur un des plus beaux endroits de ſa vie? Publiez-le donc à loiſir, vous dont il ſoulagea l'indigence, & cette même voix dont ſi ſouvent vous vous êtes ſervis pour lui expoſer vos beſoins, ſervez-vous-en déſormais pour raconter ſes largeſſes.

A combien de familles de gentilshommes preſque chancelantes, n'a-t-il pas tendu des mains charitables? Combien de jeunes perſonnes de l'autre ſexe doivent à ſes ſoins leur éducation, leur établiſſement & peut-être leur innocence? Ces familles infortunées, qui ſont comme les aſyles ſecrets de l'indigence & de la miſere; combien de fois l'ont-elles été de ſes dons & de ſes richeſſes? La pauvreté honteuſe fut-elle jamais ſi ingénieuſe à ſe cacher, que ſa charité à la découvrir? La pauvreté publique fut-elle jamais ſi empreſſée à ſe produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin, le revenu de ſon archevêché, n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pau-

vres de ſon dioceſe ? & ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur ſein, comme dans un ſanctuaire vivant, les tréſors ſacrés qu'il retiroit du ſanctuaire même ?

Tel fut le grand homme & le charitable Prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces triſtes & pompeux devoirs, illuſtres & affligés citoyens ! Les leçons que fournit une longue vieilleſſe ſur la vanité des grandeurs humaines ; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchoient, ce ſemble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante ; une attention plus ſérieuſe à la loi de Dieu, dont il ſe faiſoit lire tous les jours les vérités les plus touchantes & les plus eſſentielles ; ſa foi & ſa religion, qui ſe fortifioient par l'affoibliſſement de ſon corps terreſtre, préparerent ſa grande ame à voir enfin approcher ſans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, & il renferma toutes ſes frayeurs dans le ſein de la miſéricorde divine : & autant éloigné de cette fauſſe ſécurité dont le ſiecle ſe fait honneur, que de ces foibles inquiétudes qui déshonorent la foi ; alarmé à la vue de ſon juge, raſſuré par la préſence de ſon Sauveur, tout couvert du ſang de l'Agneau que l'Égliſe venoit de lui appliquer par ſes ſacrements, accompagné des larmes de la ville & de la province, des ſoupirs & des gémiſſements des pauvres, de l'élévation des mains de tant de miniſtres, honoré des regrets ſinceres de ſon Prince,

il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jesus-Christ ; & laissa dans une seule mort, un sujet commun de deuil & de tristesse, comme le dit saint Ambroise à l'occasion de la mort de son frere :

S Amb. orat. fun. in ob. fratris. *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus.*

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi ; & qu'à l'aspect même de la mort & de ses dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir : n'attendez pas que sur un tombeau, où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance & les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom ; les dignités des distinctions vaines ; la faveur un vrai amusement ; la réputation un son qui bat l'air & qui passe ; la naissance un fantôme que les hommes sont convenus de respecter ; en un mot, que tout ce que nous voyons passera, & que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah ! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif & si touchant, le soin de vous désabuser lui-même, & ne point affoiblir par des réflexions la force secrete qu'ont sur les cœurs ces sombres & religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel, saint Ministre de Jesus-Christ ; achevez d'arroser ces che-

res cendres du ſang de l'Agneau; marquez-en ce tombeau ſacré, afin que l'Ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah! puiſſe cet Agneau ſaint, cette Victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illuſtre Défunt, comme autrefois pour les enfants d'Iſraël, un paſſage heureux des ténebres de l'Egypte, de ces lieux obſcurs où achevent de ſe purifier les ames des fideles, à la terre des vivants & au ſéjour de l'immortalité. Ainſi ſoit-il.

ORAISON FUNEBRE DE FRANÇOIS-LOUIS *DE BOURBON*, PRINCE DE CONTY.

Habebo claritatem ad turbas, & honorem apud seniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, & habebo immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, & je me ferai respecter des sages & des vieillards, même dès ma jeunesse. Les princes & les puissants admireront l'étendue de mes lumieres & la pénétration de mon jugement, & je jouirai de l'immortalité. Sap. 8. 10. 11. 13.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE l'esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un Prince de Juda, ces talents rares & éclatants, qui forment les grands hommes; pourquoi viendrois-je ici, Messieurs, vous

tenir un autre langage ? pourquoi, pouſſant trop loin, ou le devoir de mon miniſtere, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funebre nous met devant les yeux, emprunterois-je le langage de la piété, pour vous dire que la gloire des armes eſt un vain bruit ; que les vertus civiles, qui font toute la douceur & toute l'harmonie de la ſociété, ne ſont que des noms; que les vaſtes connoiſſances & l'élévation du génie ſont de fauſſes lueurs qui n'ont rien de plus réel, que la mépriſe qui les admire; & qu'enfin les plus grands hommes ne ſont que néant.

Laiſſons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix & tout leur uſage : reſpectons ces grands ſpectacles, dont ſa puiſſance décore de temps en temps l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires; & ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'uſage légitime que l'homme en devroit faire.

Il eſt vrai que la gloire des pécheurs n'eſt qu'un ver, qui en brillant au-dehors, les ronge & les dévore en ſecret par l'injuſtice de leurs deſirs, & fait de leur grandeur même un ſupplice. 1. *Mach.* 2. 62.

Mais les pécheurs ne ſont pas l'ouvrage de Dieu : ce qu'ils ont de grand, vient de lui : il met en eux ces dons éminents, pour le bonheur des peuples, pour la ſûreté des états, pour la défenſe des autels,

pour l'honneur de l'humanité, & pour les rappeller eux-mêmes par ces traits d'élévation, dont il les avoit ennoblis, de la baſſeſſe des choſes préſentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables dès qu'ils font ſervir les dons de Dieu à l'injuſtice, & qu'ils trouvent dans ces reſſources de ſalut, la plus inévitable occaſion de leur perte.

Ainſi, Meſſieurs, ſi le TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-EXCELLENT PRINCE, FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTY, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent, que nos ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils durent autrefois à ſa valeur, honorent de leur douleur & de leurs éloges : ſi ce Prince n'avoit été qu'un grand homme ſelon le monde, & qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes, mais vuide de foi & de charité devant Dieu, hélas ! que viendrois-je faire ici ? Et quelle part la religion pourroit-elle avoir à ſon éloge ?

Iſ. 57. 18. Mais graces à vos miſéricordes éternelles, ô mon Dieu ! vous avez vu ſes voies ; vous l'avez rappellé lorſqu'il étoit éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne dans ſes infirmités. Ce fonds de raiſon, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grace les préparations de tout ce qui devoit le

rendre agréable à vos yeux. Ses lumieres qui lui avoient toujours montré de loin le salut & la vérité, l'en ont enfin rapproché; & vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent. *Is.* 57. 18.

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion, un éloge où la religion paroîtra toujours honorée; & qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne feront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs; non, si cet éloge remplit votre attente & toute la dignité de mon sujet : eh! qu'importe à la gloire de ce Prince, qu'un foible discours qui ne passera point à la postérité, soit au-dessous de ses grandes qualités! Qui de vous ne les porte gravées dans son cœur? Vous les raconterez à ceux qui vous succéderont : nos histoires & celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples, en conservera le souvenir aux âges les plus reculés, & sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un Prince auguste, qui fait revivre avec le nom, l'esprit & la valeur du grand Condé; que l'amitié, encore plus que le sang, lioit au Prince que nous louons; & qui par sa douleur toute seule, va justifier nos louanges.

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons, sont pour vous une instruction, & non pas un simple spectacle.

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siecle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas ;* comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores, juvenis ;* comme un des plus éclairés par la singularité des connoissances, & la supériorité des lumieres : *Acutus inveniar in judicio ;* comme un héros, comme un sage, comme un esprit supérieur & universel. Rassemblons tous ces caracteres, de valeur, de sageſſe, de lumiere ; & cherchons à la douleur de sa perte, une consolation dans le récit des merveilles de sa vie & dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

I. PARTIE.

QU'UN Prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilege de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage & l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres & les couronnes ; & comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillants.

Oui, Messieurs, que le PRINCE DE CONTY n'eût rien ici de plus personnel, que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule auroit embelli son éloge, & il eût fallu chercher dans la gloire de son sang, le plus noble de l'univers, les distinctions qui auroient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élévation de ſon ame, que par celle de ſa naiſſance; quel puiſſant génie pour la guerre ſa premiere jeuneſſe même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaiſir! quelle intrépidité dans les périls! mais quelles vues! quelles reſſources! quelle ſupériorité dans ſon intrépidité & dans ſon courage!

Né avec toutes les graces que la nature partage aux autres hommes; la vivacité de l'eſprit, la douceur des manieres, les charmes de la converſation, les agréments de la perſonne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire & pour y périr.

Dieu, qui ſembloit lui ouvrir toutes les voies des paſſions, lui fermoit en même temps celles des ſecours & des remedes.

Le Prince ſon pere, dont la pénitence édifioit l'Egliſe, & honoroit la religion, une mort prématurée le lui ravit avant preſque qu'il pût le connoître; & s'il ne perdit pas avec lui des inſtructions, qu'il a pu retrouver dans ſes ouvrages, les monuments éternels de ſes lumieres & de ſa piété, il perdit du moins des exemples, qui aſſurent le ſuccès des inſtructions.

O profondes diſpoſitions de votre providence, ô mon Dieu! peu d'années s'écoulent, & meurt encore la pieuſe Princeſſe qui l'enfantoit tous les jours à Jeſus-

Chriſt. Dieu qui couronne ſes vertus, ne paroît pas exaucer ſes deſirs. Mais laiſſons croître les deux Princes ſes enfants : les moments de la grace viendront ; le deſſein de Dieu s'accomplira ; les larmes d'une mere ſainte ne couleront pas en vain, & la race des juſtes ne périra pas.

Les grands talents qui diſtinguent les hommes dans leur état, ſe manifeſtent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant, cherchoit parmi les lions & les ours une matiere à ſa valeur, & ſe déroboit volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'inſtruire auprès de ſes freres, au milieu des armées d'Iſraël.

Le goût du PRINCE DE CONTY pour la guerre, fut le premier penchant que la nature montra en lui ; & ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres eſt d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de ſon génie, il ſe fit d'abord de l'art militaire une étude, & non pas un amuſement : il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue, d'élévation, de ſang-froid, de vivacité, de profondeur, de reſſources, de connoiſſances pour y exceller ; & crut qu'un prince devoit compter pour rien de combattre, s'il ne ſe rendoit digne de commander.

A la lecture des anciens, & ſur-tout des commentaires de Céſar, dont il traduiſit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche & la converſation des hommes les

plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres : il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux, persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions; c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards & des souhaits de toute la Cour, au milieu de tout ce frivole, il a des vues vastes & sérieuses : il pense déja qu'un prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand, & que les traits qui le rendront immortel, doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions, que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès-lors, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos miséricordes; & en lui formant ce caractere sage & solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie & vanité.

La France jouissoit alors d'une paix, que nos victoires & la modération du Roi venoient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie étoit encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, menaçoient le nom chrétien. Le Prince son frere y vole. Sur des pas si chers, marche celui que nous pleurons : ses réflexions cédant à sa tendresse, la complaisance l'y mene, & la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne

lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom françois; au milieu de la rudesse germanique, il trouve les mêmes applaudissements qu'à Versailles; & ses charmes tout seuls vainquent déja la fierté d'une nation, sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne : voyons-le attaché au prince Charles de Lorraine, général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célebre Général pour notre jeune Héros! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France! ce sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs & les enchaînements de sa vie lui eussent formé d'autres destinées.

A ses pas s'attache le PRINCE DE CONTY. A l'action, dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentiments du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modele; & l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens, que pour devenir bientôt après en les quittant, un

des

des conducteurs du peuple qui doit briſer leur orgueil, & humilier leur empire.

Mais il étoit réſervé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le PRINCE DE CONTY va eſſuyer à Chantilli les larmes qu'il venoit de répandre ſur le tombeau du Prince ſon frere.

Là, dans un glorieux loiſir, le grand Condé jouiſſoit du fruit de ſa réputation & de ſes victoires; & ayant juſques-là vécu pour la poſtérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le PRINCE DE CONTY étoit là à la ſource des bons conſeils & des grands exemples. Il ne lui falloit que l'hiſtoire du Héros qu'il a devant les yeux. Que d'inſtances tendres & reſpectueuſes! que d'aimables artifices, pour la tirer de ſa propre bouche! Mais la véritable gloire eſt toujours ſimple & modeſte; & Condé ne peut ſe réſoudre à raconter ſes actions, parce qu'il ſent bien que c'eſt raconter ſes louanges.

Quel nouveau genre de combat, Meſſieurs! La vieilleſſe, toujours prête à raconter ſes exploits paſſés, ſe refuſe ici à des inſtructions domeſtiques & néceſſaires; & le premier âge qui ne ſe prête jamais qu'à regret au ſérieux des leçons & des préceptes, y court ici comme aux plaiſirs, & les ſollicite comme des graces. C'eſt que les grands hommes le ſont dans tous les âges.

Enfin sa tendresse pour ce cher Neveu adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son ame toute entiere : il ouvre à ce jeune Prince les trésors de sagesse, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardiesse, de retenue, qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre & de vaincre. Vrai & simple, il mêle au récit de ses glorieuses actions l'aveu de ses fautes, & montre dans le cours de sa vie, de grandes regles à suivre, & de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le PRINCE DE CONTY! ses yeux, ses oreilles, son ame toute entiere peut à peine suffire à tout ce qu'il voit & à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouies, & se remplir en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé, si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse & de précision, étoient enfin mis au jour! rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel & de si grandes espérances dans ce Neveu si chéri, tiroient des yeux du Prince de Condé, des larmes de joie, d'admiration & de tendresse : il se voyoit revivre en lui; il y retrouvoit toutes ses rares qualités, (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avoit tracé jusques dans la ressemblance de

leur visage, celle de leur ame. Il acheve, il embellit en le formant, sa propre image; & comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content, en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes & une partie de sa gloire : *Et dabis ei præcepta cunctis videntibus, & partem gloriæ tuæ.* Num. 27. 20.

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées ! Il préparoit une gloire plus durable au PRINCE DE CONTY : il vouloit le sanctifier par de longues infirmités, & nous montrer seulement ses talents éclatants, & sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du Prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvoient-elles former que la valeur même ?

C'est-à-dire, une valeur noble dans les sentiments, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues & dans les ressources. Remarquez tous ces caracteres.

Avec quelle dignité avoit-il déja soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance ? & parmi cette foule de souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avoit-il pas fait rendre aux Princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes ?

Ailleurs la circonstance n'auroit peut-être rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fiere & jalouse, entre les

UNIVERSITAS BIBLIOTHECA

mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit! L'expression du Prophete paroît préparée pour mon sujet. C'est penser en prince, en un âge où les autres hommes ne pensent pas, & mériter par la grandeur des sentiments, les préé-
Isa. 32. 8. minences déja dues à la naissance : *Princeps ea quæ digna sunt principe, cogitabit, & ipse super duces stabit.*

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Messieurs, que pourrois-je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; & où sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappellez ses premieres campagnes; on croyoit revoir le grand Condé dans sa vive & vaillante jeunesse.

A Courtray, où pour la premiere fois il montra un nouveau héros aux ennemis & à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des grenadiers, il monte à l'assaut d'un bastion l'épée à la main, & où blessé d'un éclat de grenade, & échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chere.

A Novigrade, où une escarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du Prince qui

y vole ; & plusieurs officiers d'un grand nom doivent à sa valeur, & aux périls qu'il court en cette occasion, la vie & la liberté, qu'une audace indiscrete leur avoit fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où après avoir repoussé les infideles jusques sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussiere & de gloire, il court encore avec l'Electeur de Baviere, rétablir un ouvrage où les assiégés avoient mis le feu ; & par l'amitié que l'âge & les belles qualités forment entre eux, il fait naître dès-lors dans le cœur de ce Prince ces premieres dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru ; & où, si cet allié généreux & fidele n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes & l'affection du Roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où à la tête du premier régiment de l'Empire, il arrête la premiere fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyoit déja tenir, affronte mille fois la mort qui paroît le respecter plus qu'il ne paroît la craindre ; porte par-tout la terreur du sang de France toujours fatale aux infideles ; fait déja redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre ; & montre de loin aux vœux des Polonois, témoins & admirateurs de ses ac-

tions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits, le reconnoissez-vous, Messieurs? ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paroître de jour
2. *Reg.* 3. 1. en jour au-dessus de sa valeur même : *David proficiscens, & semper se ipso robustior.*

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, & le souvenir de ces deux mémorables journées, où le PRINCE DE CONTY parut si grand, est encore trop récent, & trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce regne; trop honorable sur-tout au vaillant Prince qui nous honore ici de sa présence, & qui en a partagé avec tant de distinction la gloire & les dangers; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires & des batailles! ou plutôt, pourquoi ce temple & ces autels m'avertissent-ils que mon ministere ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix & de réconciliation?

Vous l'auriez vu à Steinkerque rappellant la victoire qui d'abord nous échappe; rétablissant par-tout ce que la premiere surprise nous a déja fait perdre d'avantages; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé, le drapeau qu'il est hors d'é-

tat de porter ; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire ; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse, la gloire du nom François jusques-là accoutumé à vaincre, & de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite ; courant porter au milieu des ennemis avec l'étendard de la France, le signal de la victoire ; au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, & la victoire se déclare dès qu'il paroît : éclairant le maréchal de Luxembourg même, par la justesse de ses conseils & par la pénétration de ses vues ; enfin l'ame de ce grand Général dans cette fameuse journée, comme ce Général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel & encore plus grand paroît-il peu de temps après à Nervinde. L'ennemi retranché dans son camp, comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort partout, en défendent l'approche ; nos troupes déja plusieurs fois repouſſées, le soldat découragé, le général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si long-temps aujourd'hui, court au PRINCE DE CONTY : *Grand Prince*, lui dit-il, *tout va manquer, & il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* CONTY paroît ; avec lui la confiance revient aux troupes ; la valeur de la nation reprend le dessus ; on le suit, rien ne résiste ; les retranchements sont forcés

en plusieurs endroits; ils ouvrent à CONTY autant de voies à la victoire; il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différents. L'ennemi qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang & de feu, CONTY perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déja, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir; & le téméraire qui porte le coup, est puni à l'instant de son audace; & percé de la main du Prince, il expire à ses pieds. Enfin, soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire, & sa valeur l'acheve.

Je dis ses conseils, Messieurs; & le maréchal de Luxembourg n'en trouvoit pas de plus justes & de plus solides: le PRINCE DE CONTY étoit son oracle.

Ce grand Général en qui la nature avoit formé un si beau génie pour la guerre, si pénétrant dans ses vues, si prompt à prendre son parti, si fécond en ressources, si heureux dans ses entreprises, & qui avoit ajouté à la gloire des Montmorency, ses ancêtres, le bonheur qui sembloit avoir manqué à la plupart d'entr'eux; ce grand homme disoit tous les jours que le PRINCE DE CONTY lui apprenoit son métier. S'offroit-il des difficultés? c'étoit avec le Prince qu'il cherchoit des expédients. Formoit-il des projets? c'étoit le Prince, ou qui le rassuroit dans ses vues, ou qui lui facilitoit l'exécution. Entreprenoit-il? c'étoit sur le Prince

qu'il se reposoit du succès. Enfin le génie du PRINCE DE CONTY étoit comme le guide du génie de ce fameux Général ; & l'ayant sous ses ordres, il se soumettoit, pour ainsi dire, lui-même à ses conseils.

Et delà, combien de fois lui avoit-on oui dire, *qu'il devoit au PRINCE DE CONTY le principal honneur de ses victoires.* Par cet aveu il honoroit le Prince, & il ne s'ôtoit pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avoient acquis, & que sa modestie lui assuroit.

En dis-je trop, Messieurs? Ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-t-il pas à son éloge?

Quel homme jusqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainsi dire, que des espérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue suite de commandements & de victoires avoient enfin acquis aux Condé & aux Turenne, s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des officiers, l'affection des peuples, les suffrages de la Cour, le respect des princes, qui sembloient oublier leur rang pour déférer à son mérite; l'admiration des plus grands capitaines de son siecle, l'estime de nos ennemis, les applaudissements de toute l'Europe, où son nom étoit aussi célebre que parmi nous? Quelle supériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique, de donner à des espérances seules, ces louanges una-

nimes qu'elle ne donne pas toujours aux succès !

Aussi, Messieurs, ces espérances étoient fondées sur la supériorité de ses talents : la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumieres. Ce fameux Romain lui-même, dont les commentaires ont immortalisé les exploits & la capacité, n'écrivoit pas mieux sur la guerre. Quelle élévation ! quelle netteté ! quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après sa mort, les fruits de son loisir & d'une santé infirme, & où ce grand Prince se délassoit souvent à mettre par écrit ses vues sur les événements qui se passoient tous les jours en Europe !

Et dans ces révolutions, où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes ; & où par les conseils impénétrables de vos jugements, ô mon Dieu ! la victoire jusques-là attachée à la sagesse & aux grandes destinées du Roi, a semblé se refuser même à sa piété : dans ces révolutions, où l'amour du PRINCE DE CONTY, pour le Roi & pour l'état, montroit en lui une douleur si noble & si sincere, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu ! la fragilité des choses humaines : vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grace : vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes ; qui égalera tous les hommes ; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès, où

les événements les plus glorieux, rappellés à leurs motifs, ne feront plus que de fausses vertus, ou de grands crimes; & où l'on ne mettra au nombre de nos victoires, que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel étoit le PRINCE DE CONTY: un des premiers hommes de son siecle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas :* vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores, juvenis.* Vous avez admiré en lui le héros, admirez encore le sage.

II. PARTIE.

LES grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public & la gloire du succès prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangere : l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu : l'homme se surmonte, & ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérants, fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroissent au-dessus des héros; & dans le détail des mœurs & de la société, à peine étoient-ils des hommes ?

C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est comme sur le théâtre; il représente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même; c'est lui qu'on voit;

il quitte le personnage, & ne montre plus que sa personne.

Aussi lorsque l'Auteur sacré loue ces hommes illustres, qui ont été riches en vertu, & qui se sont acquis parmi leur peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : Ils ont maintenu & embelli au-dehors, l'ordre & la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Eccli.* 44. 6. *Pulchritudinis studium habentes ;* & ils ont été au-dedans comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis.*

Oui, Messieurs, que le PRINCE DE CONTY ait été un grand homme de guerre ; c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux, que la France a eus dans tous les siecles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible & privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables : c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage ; & dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit son respect & son attachement pour le Roi ! Combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de princes qui avoient fait servir leur naissance à leur ambition ; qui loin de porter aux pieds du Souverain, les vœux & les

reſpects des peuples, portoient au milieu des peuples le mépris du reſpect dû au Souverain; loin d'être les liens du Prince & des ſujets, en étoient *le mur de ſéparation*, armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de ſiecles la protege, & n'étoient les premiers ſujets, que pour être les premiers rebelles!

LE PRINCE DE CONTY diſoit ſouvent, que la naiſſance n'approche les princes de plus près du trône, que pour les lier plus inſéparablement au Souverain; qu'il leur eſt plus glorieux d'obéir à leur propre ſang, que de commander à des étrangers; que la déſobéiſſance dans le commun des ſujets eſt un crime contre l'état, mais qu'elle eſt dans les princes un outrage qu'ils ſe font à eux-mêmes; que les princes ne ſont nés que pour le bonheur de leur patrie; que l'état ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille; & que les premiers regards du trône tombant ſur eux, ils doivent les premiers baiſſer les yeux devant ſon éclat, & donner les premiers exemples de ſoumiſſion au reſte du peuple.

Tels étoient les ſentiments du PRINCE DE CONTY; telle ſa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ſes voies ont été belles, & tous ſes ſentiers pacifiques: *Viæ ejus viæ pulchræ, & omnes ſemitæ illius pacificæ.* Et nous n'avons pas beſoin ici de recourir aux ménagements de *Prov.* 3. 17.

l'art; & en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela, son inclination secondoit son devoir. Les vertus du Roi l'attachoient à sa personne, autant que la royauté le soumettoit à ses ordres. Il obéissoit, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modele, plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzik, déja près du trône, & sur le point d'y monter, sa qualité de sujet lui est encore plus chere, que le titre de Roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis : *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, & éclairé par vos lumieres.* Son état de sujet peut changer; ses sentiments de respect & de soumission seront toujours les mêmes.

Et delà, son attachement tendre & respectueux pour MONSEIGNEUR : attachement que l'enfance avoit vu naître, & qui avoit toujours crû avec lui. Malgré l'amitié & la confiance dont ce grand Prince l'honoroit; malgré la familiarité formée depuis le premier âge; malgré cette liberté facile & aimable, qui fait les délices de sa Cour, quelles manieres toujours pleines de respect, & d'une noble attention, dans le PRINCE DE CONTY! On apprenoit en le voyant à respecter ses maîtres; & son rang ne paroissoit lui donner plus d'accès & de liberté, que pour mon-

trer plus d'égards & plus de retenue aux autres.

Autant qu'il respectoit ses maîtres, autant exigeoit-il peu de contrainte & de respect de ses amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment; mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge, & que le respect du lieu avoit jusqu'ici suspendus, ne le disent-ils pas assez? & pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre?

N'étoit-il pas, *cet homme aimable pour la société*, dont parle l'Ecriture, *& cet ami plus cher mille fois qu'un frere?* Prov. 18. 24.

Les princes connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié : leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop mépriſables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne : ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs; ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au PRINCE DE CONTY? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidele, plus digne d'être aimé? L'amitié ne l'égaloit-elle pas à vous? Et la supériorité que lui donnoit

le rang & le mérite, l'apperceviez-vous que dans le ſoin aimable qu'il avoit de l'oublier ?

Quelle douceur dans les mœurs ! quelle ſûreté dans la tendreſſe ! quelle vérité dans les ſentiments ! quelle fidélité dans le ſecret ! quels charmes dans le commerce ! quel goût dans le choix de ſes amis ! quelle attention à les conſerver juſqu'à la fin ! Et la mort même, la mort dans l'inſtant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir ſon cœur ? N'avez-vous pas été les dépoſitaires de ſes ſecrets, & de ſes derniers ſoupirs ? N'a-t-il pas verſé dans votre ſein les derniers regrets de ſon ame ? Sa confiance & ſon amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort ? Et ſi votre douleur vous permettoit ici d'être ſenſibles à quelque autre choſe qu'à ſa perte, ne le feriez-vous pas à ce que la poſtérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture : Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, & que votre amitié a comblés d'honneur & de gloire ! *Beati qui te viderunt, & in amicitiâ tuâ decorati ſunt !*

Eccli. 48. 11.

Mais il n'étoit pas de ceux qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur, au reſte des hommes ; qui renfermant tout ce qu'ils ont d'eſtimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des grands & du peuple en

répond ici pour moi. Les larmes de ſes amis ſont confondues avec les larmes publiques: & ſi le deuil général n'a pas laiſſé à leur amitié le triſte plaiſir de ſe diſtinguer par la douleur de ſa mort; elle leur a du moins laiſſé la conſolation de n'être pas les ſeuls à la pleurer.

En quel homme ſe ſont jamais trouvé raſſemblées à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes?

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres: nul intérêt n'étoit jamais entré dans ſa grande ame en concurrence avec la vérité: elle lui paroiſſoit le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laiſſoit aux ames vulgaires, les déguiſements & les fineſſes utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables: toutes ſes paroles étoient dictées par la vérité même: il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité: il ne cherchoit point ſes amis parmi ſes flatteurs: ſon rang même lui étoit ſouvent à charge par les ménagements qu'on s'impoſoit devant lui; & on lui a ſouvent oui dire que dans ſes voyages, lorſque la bienſéance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaiſir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, & ſe montrer tels qu'ils ſont: plaiſir aſſez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hom-

mes que la ſurface, & qui n'en aiment ſouvent que le faux.

Et ne vous repréſentez pas ici, Meſſieurs, cet amour farouche & outré de la vérité qui dégénere en humeur cinique, & qui eſt plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Auſſi affable que vrai, la vérité ne montroit pas en lui cet abord auſtere & cenſeur, qui rend ſouvent le ſage odieux, ſans rendre la ſageſſe aimable.

Vit-on jamais dans un rang ſi élevé, & avec tant de ſupériorité de génie, tant de bonté & d'affabilité ? Vous le ſavez, Meſſieurs; & vous vous le repréſentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air ſimple & noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui; ne retenant de ſon rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faiſoit deſcendre; & raſſurant ſi fort, ou le reſpect, ou la timidité, par un attrait inſéparable de ſa perſonne, qu'au ſortir de ſon entretien, on goûtoit toujours à la fois, & le plaiſir d'être charmé de lui, & le plaiſir de n'être pas mécontent de ſoi-même.

Par-là, il laiſſoit à l'auguſte éclat de ſa naiſſance, la dignité qui la fait reſpecter, & en ôtoit l'humeur & la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux grands.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée, où la politeſſe & les ma-

nieres ont plus de part que le ſentiment; un ſimple uſage plutôt qu'une vertu : c'étoit un fonds d'humanité.

La valeur, l'élévation forment preſque toujours un caractere d'inſenſibilité : la gloire des armes eſt toujours teinte de ſang; & lorſque le rang laiſſe le reſte des hommes ſi loin de nous, il eſt rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros & un prince humain : voilà, Meſſieurs, ce que le PRINCE DE CONTY alliоit enſemble. Il diſoit ſouvent que quand même la religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos freres, il ſuffit d'être né homme pour être touché du malheur de ſes ſemblables.

Et delà, à la priſe de Neuhauſel, où la place emportée d'aſſaut, ſembloit autoriſer le carnage & la fureur du ſoldat; combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort ? Combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inſpire la ſeule cruauté ? Apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur eſt commune avec nous, à l'humanité qui nous eſt propre.

De là, le lendemain du combat de Steinkerque, il vient ſur le champ de bataille, encore tout couvert de morts & de mourants; fait tranſporter tous les bleſſés, ſans diſtinction de François & d'ennemis; aſſure à une infinité de malheureux, la vie ou le ſalut; & force les ennemis mêmes de bé-

nir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

Et dès-lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il sauvoit, les graces & les miséricordes qui lui préparoient le salut à lui-même.

En cela, Messieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissements & des éloges : il ne faisoit que se prêter aux mouvements & à la bonté de son cœur.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation & de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter ; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux, ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire & la lumiere qui brille autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à son rang, l'éclat extérieur que l'usage y attache ; vivant parmi nous comme un citoyen ; accompagné de cette dignité toute seule qui suit par-tout les grands hommes ; n'empruntant rien de l'appareil & du dehors ; devant tout à lui-même ; plus grand lorsqu'il paroît tout seul, que tant d'autres ne le sont, enflés de tout le faste & de toute la pompe qui les environne.

Sa modestie prenoit sa source dans la modération naturelle de son ame. On l'a vu en garde contre lui-même, se refuser aux goûts les plus innocents ; à la curiosité même des peintures, où ses infirmités auroient pu trouver un délassement : & aux instances que lui fait là-dessus la Princesse son épouse,

toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux : que répond-il ? *Qu'en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous les autres ; & qu'il faut savoir, ou ne pas tout desirer, ou se passer souvent de ce qu'on desire.*

Ecoutez, vous à qui rien ne suffit, & dont les goûts bizarres & fastueux ne servent qu'à rappeller tous les jours la bassesse de votre naissance, l'injustice de vos trésors, & les miseres publiques qui en sont en même temps & le fruit & la source.

Et, caractere admirable, Messieurs! dans toutes ces vertus, quelle égalité! Ses grandes qualités ne se bornoient pas, comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, & qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements; s'il n'avoit pas toujours la gloire du succès, il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que sa fortune. Les couronnes manquées le laissent aussi tranquille que l'avoient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyoit pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires ; au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, & les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'ame, on auroit cru à le voir

que tout étoit décidé; & sa tranquillité ne perdoit rien par l'incertitude des événements, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui, Messieurs, ce caractere de raison l'accompagnoit par-tout. Quel habileté à ménager les esprits! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires! quelle connoissance profonde des hommes! quelles vues sur tout ce qui peut assurer le bonheur des peuples & des états! quel fonds de modération sur les points mêmes où la vivacité paroît le plus à sa place: quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre!

Mais ne seroit-ce point ici de ces images que l'orateur ne peint que d'après lui-même; qui expriment ce que le héros auroit dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été; & plus propres à rappeller ses défauts, qu'à servir à son éloge?

Vous m'interrompez ici, Messieurs; & je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour & par la douleur, s'éleve contre moi, & me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parois craindre d'en donner d'excessives?

Et que manqueroit-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il étoit grand devant les hommes?

Et quand je dis, devant les hommes,

Meſſieurs, ne penſez pas que ſe ménageant, comme tant d'autres, l'eſtime du public, par les dehors de la modération & de la ſageſſe, il vînt ſe démentir dans l'enceinte des devoirs domeſtiques; que laſſé de ſoutenir en public le perſonnage de grand homme, il vînt porter parmi les ſiens le chagrin de la contrainte, & s'y délaſſer, par des vices, des apparences de la vertu?

S'il eut le premier caractere de ces hommes illuſtres, loués dans les livres ſaints, qui avoient été chacun dans leur ſiecle, l'ornement de la ſociété : *Pulchritudinis ſtudium habentes :* il ne leur reſſembla pas moins par le ſecond, qui les avoit rendus comme les génies pacifiques & tutélaires de leurs propres maiſons : *Pacificantes in domibus ſuis.*

Bon mari, bon pere, bon maître, mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois! Et la Princeſſe déſolée, qu'un lien ſacré lui avoit unie, que le cœur lui unira toujours, ne ſent-elle pas aſſez la violence du coup? & faut-il rappeller toute ſa douleur, en lui rappellant tout ce qu'elle a perdu? Ainſi nous échappent, ô mon Dieu! les objets les plus chers; ainſi finiſſent les liaiſons les plus tendres : ainſi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur, ſe tourne en amertume; & hors l'eſpérance de la foi, ne nous laiſſe plus qu'un cher ſouvenir, qui en paroiſſant ſoulager notre douleur, en perpétue le dueil & la triſteſſe.

Le PRINCE DE CONTY, Meſſieurs,

pouvoit dire de lui, comme le Roi David,
Ps. 100. 2. 3. 4. *Qu'il avoit eu en partage un bon cœur, qu'il marchoit au milieu de sa maison dans la paix & dans l'innocence.*

Quels égards pour la Princesse son épouse, dont la conduite & les vertus ont toujours honoré le rang! les plus petites attentions qui sembloient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappoient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les Princes ses enfants! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur & d'élévation si dignes de leur naissance; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés; en un mot, tout ce qu'il étoit lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille; respectant les liens de la religion & de la nature, les doux titres de pere & de mari; & ne connoissant pas cet usage insensé, qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la premiere institution de la nature, est un privilege de la grandeur, & regardent tout ce qui lie, comme un joug qui les déshonore.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusques dans ces devoirs obscurs & domestiques, où l'homme se relâche toujours, & où l'humeur prend si aisément la place de la vertu, un caractere toujours égal de grandeur & de sagesse!

Vous

Vous me prévenez ici, Maiſon affligée de ce Prince, & je pourrois en atteſter votre douleur : quel maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être ?

Les grands croient que tout eſt fait pour eux, & que les autres hommes ne ſont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le PRINCE DE CONTY n'exerçoit ſon autorité que ſur lui-même. Quel fonds de bonté & de douceur envers les ſiens ! n'exigeant preſque rien pour lui ; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en ſouffroit tout ſeul ; aimant mieux quelquefois ſouffrir de leur peu d'habileté, que de contriſter leur tendreſſe ; jamais d'humeur, jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu marquer que ſa grande ame étoit ſortie de ſon aſſiette naturelle ; pouſſant même ſi loin la bonté, que l'affection toute ſeule des ſiens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pu faire : paroiſſant leur ami plutôt que leur maître : les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'uſage bien plus qu'au beſoin : les regardant comme les compagnons de ſa fortune, & non pas comme les jouets ou les miniſtres de ſes humeurs ou de ſes paſſions ; & faiſant voir, choſe rare ! que les grands peuvent trouver des amis même parmi ceux qui les ſervent.

Voilà cet homme ſage, l'amour des peuples, le modele des princes, la joie des ſiens, l'admiration de tous. Achevez, Sei-

gneur, en lui votre ouvrage, couronnez vos dons : ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie : faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles, des fruits d'immortalité : conduisez ce jour de l'homme jusques au jour parfait de la grace : formez de tous ces trésors de l'Égypte un tabernacle à votre gloire : ne perdez pas la sagesse du Sage ; mais donnez-lui la foi des humbles & des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *Et honorem apud seniores juvenis.* Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connoissances & la supériorité des lumieres : *Acutus inveniar in judicio : in conspectu potentium admirabilis ero, & habebo immortalitatem ;* non-seulement un Héros & un Sage, mais encore un esprit supérieur & universel.

III. PARTIE. LA science & la lumiere dans un prince, est presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines & frivoles, étrangeres aux devoirs & à l'élévation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le Prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, & n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or admirez, Meſſieurs, dans les connoiſſances rares du PRINCE DE CONTY, deux avantages, marqués d'abord dans mon texte, & fort oppoſés à ces deux écueils.

Le bruit de ſa ſcience & de ſes lumieres lui attire des extrêmités de la terre, non pas une Reine étrangere, mais les vœux d'un royaume entier. Les grands & les puiſſants de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une couronne, qui a toujours été le prix de la valeur & du mérite : *In conſpectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ces lumieres, ajoutez-en un autre : c'eſt le gage de la couronne d'immortalité par ſon retour à Dieu au lit de la mort : *Et habebo immortalitatem.*

Oui, Meſſieurs, quelle étendue de connoiſſances dans le PRINCE DE CONTY! On eût dit qu'il étoit de toutes ſortes de profeſſions : guerre, belles-lettres, hiſtoire, politique, juriſprudence, phyſique, théologie même : il ſembloit qu'il ne ſe fût appliqué qu'à chacune de ces ſciences, ſelon les différents hommes qu'il entretenoit; & en l'entendant, on s'écrioit encore, comme autrefois ſur ce Prince le plus ſage & le plus éclairé de l'orient : « Quelle abon-» dance de lumiere & d'érudition dans vo-» tre jeuneſſe! La ſcience & la ſageſſe cou-» lent de votre bouche comme les eaux

» d'un fleuve majeſtueux : les lumieres de
» votre ame ont ſondé tous les ſecrets
» de la terre; & dans cette gloire pacifi-
» que, vous avez été les délices des peu-
» ples, comme la gloire des armes vous en
» avoit rendu l'admiration & le ſoutien :
Eccli. 47. 15. 16. 17. *Quemadmodum eruditus es in juventute tuâ, & impletus es, quaſi flumen, ſapientiâ; & terram retexit anima tua. .... & dilectus es in pace tuâ.*

Et dans ces lectures immenſes, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles, qui ne ſont que le délaſſement de l'oiſiveté, & qui corrompent le cœur ſans inſtruire la raiſon.

Un grand goût pour les livres ſaints; beaucoup de reſpect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu! qu'il ne goûtoit pas encore combien vous êtes doux, il avouoit que vous êtes le Saint & le Véritable : ſa raiſon reſpectoit les bornes de la foi, tandis qu'il en oublioit les devoirs : ſa bouche rendoit hommage à la vérité de vos myſteres, lors même que ſon cœur étoit encore loin de vous; il ne trouvoit dans ſes grandes lumieres que les motifs de ſa ſoumiſſion : & s'il n'aimoit pas encore la vérité qui délivre, du moins, il avoit toujours offert un reſpect religieux à la vérité qui ſoumet & qui captive.

Dois-je le dire ici, Meſſieurs? Dans un ſiecle, où la religion eſt devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fauſſe ſcien-

ce : dans un siecle, où l'impiété est comme la premiere preuve du bel esprit : dans un siecle, où croire encore en Dieu, est presque la honte, ou de la raison, ou du courage : dans un siecle, où pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité : dans un siecle enfin, où tant d'hommes superficiels blasphêment ce qu'ils ignorent; se croient plus habiles à mesure qu'ils sont plus téméraires ; apprennent à douter de la religion avant de la connoître ; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi; & s'élevent contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes.

Au milieu de ces abus, la foi du PRINCE DE CONTY, si supérieure en lumieres & en connoissances, honore la vérité de la religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidele devant la majesté de celui qui pese les esprits; & *qui regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étoient pas.* Sa curiosité ne va qu'à se convaincre, que la raison ne sauroit aller à tout; que l'homme ne connoît des voies de Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme ; que le point fixe de nos lumieres, c'est la foi; qu'on retrouve en secouant le joug, les mêmes abymes & les mêmes incertitudes que dans la soumission ; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair & de plus intelligible, que les mysteres de la religion; & qu'en refusant de croire, *If.* 40. 28.

on perd la foi, ſans que la raiſon y gagne & s'éclairciſſe.

Sentiments dont ce grand Prince ne s'eſt jamais départi.

Mais à tant de valeur, tant de ſageſſe, tant de religion, tant de lumiere, que manquoit-il, Meſſieurs? qu'une couronne. Content du rang que lui donnoit ſa naiſſance, le PRINCE DE CONTY ne l'avoit jamais deſirée. La gloire de tenir par le ſang au premier trône du monde; le zele qui le lioit au Roi encore plus que le ſang; le plaiſir de vivre ſous ſes yeux, & d'obéir à ſes ordres; c'eſt là que fixé par ſon cœur, il avoit toujours borné ſon ambition : & comme cette Princeſſe dans l'écriture, qui préféroit à la royauté la condition des ſerviteurs de Salomon, il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers ſujets de Louis, que roi d'une nation étrangere : *Beati ſervi tui, qui ſtant coram te ſemper!*

3 *Reg.* 10. 8.

Mais enfin, la Pologne l'envie à la France. Son trône vacant par la mort d'un Roi qui avoit été la terreur des infideles, redemande un prince du ſang de nos rois. La grande réputation du PRINCE DE CONTY eſt la ſeule intrigue qui lui gagne d'abord tous les ſuffrages.

Il falloit à une nation guerriere, un prince belliqueux; à une nation libre, un prince ſage & modéré; à une nation zélée pour la foi, un prince éclairé & religieux, qui ſût en même temps reſpecter la foi & la défendre; à une nation qui ſe donne elle-

même ſes rois, un prince que l'eſtime générale eût appellé à la royauté, que l'amour eût fait regner, & qui eût regardé ſes ſujets comme ſes bienfaicteurs; enfin à une nation preſque toujours diviſée par des factions domeſtiques, un prince d'un génie ſupérieur, habile dans l'art de connoître les hommes & de les gouverner; qui ſût ménager les eſprits, concilier les intérêts, & réunir à la défenſe de la patrie, les paſſions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux, ſi Dieu, qui diſpoſe des rois & des royaumes, ne l'eût refuſé dans ſa colere à tes premiers vœux; ou plutôt, ſi toi-même, tu n'euſſes conjuré contre ton propre bonheur! tes jours couleroient dans la paix, dans l'abondance & dans la gloire : tes loix ſeroient encore ta force & ton ſoutien : ſur tes autels ne s'offriroient que des ſacrifices de joie & d'action de graces : les malheurs des regnes précédents ſeroient oubliés : tes nouvelles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes paſſées, & ta valeur ne ſeroit redoutable qu'à tes voiſins.

Mais une faction ennemie des loix, de la religion & de la liberté, s'éleve : des ſuffrages ſéditieux traverſent une élection légitime; les droits les plus ſacrés ſont violés; les loix cedent à la force; un vil intérêt prévaut ſur la gloire de la nation, ſur le bonheur de la patrie & ſur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam diviſe les tribus, s'aſſied ſur un trône uſurpé; & ſous les apparences du

culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur, un culte profane. Le roi que Dieu avoit choisi, est rejetté : il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne : il en retire avec lui sa protection & ses miséricordes; & le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal & la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation & d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe! L'esprit de discorde & de fureur souffle la guerre & la dissention parmi les citoyens : la valeur de sa nation se tourne contre elle-même : l'idole qu'elle avoit élevée sur le trône, en est renversée : sa couronne devient le jouet des peuples & des rois : ses villes la proie de ses alliés & de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens :* le Moscovite appellé court venger, sur ceux mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes : un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme *son esclave*, *devient son tyran.* Ses autels sont renversés; ses prêtres arrachés du sanctuaire, & menés en servitude; ses vierges déshonorées; *ses princes, comme des brebis timides, marchent sans force & sans valeur devant celui qui les poursuit ;* ses campagnes inondées de sang, refusent la nourriture à son peuple; *au-dehors le glaive, la mort au-dedans.* Le Seigneur qui les frappe, ne se lasse point : il répand d'une main une coupe de venin & de mortalité, & tient élevé de l'autre le glaive de la guerre & de la vengean-

Jerem. Orat. ℣. 6.

Ibid. ℣. 8.

Thren. 1. 6.

Ibid. ℣. 20.

ce : tous les fléaux de sa colere tombent à la fois sur cette terre infortunée : toutes *ses voies pleurent*, & ne sont plus qu'une triste solitude ; & au milieu de tant de calamités, la fureur de ses citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe & qui les terrasse, ne les désarme point : ils achevent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu : la ruine de la patrie ne peut être la fin de leurs dissentions & de leurs querelles ; & accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre, & non pas pour corriger ? Ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham & de Jacob ? N'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfants en faveur de la piété de leurs peres ? Les Hedwiges & les Casimirs, tant de saints rois qui ont porté cette couronne, & qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance ? *Avez-vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prieres & les gémissements de cette Eglise désolée, ne montent pas jusques à votre trône ?* & ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes ? *Thren.* 3. 44.

Voyez, peuple, & considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejetté son Roi & son Christ ;* vous avez éloigné celui que vous aviez appellé ; & le Seigneur vous a rejetté ; & vos rois *Ps.* 88 39.

ſont devenus en même temps, & votre punition & votre crime.

Mais quoi, Meſſieurs? les jugements de Dieu ſe déclarent. Il ne vouloit donner au PRINCE DE CONTY que la gloire de la royauté & d'une couronne terreſtre, & le préparer à une couronne immortelle. Car enfin : *Que le héros*, dit le Prophete, *ne ſe glorifie pas de ſa valeur ; que le ſage ne mette pas une vaine confiance dans ſa ſageſſe ; que celui qui eſt riche en eſprit & en connoiſſance, ne s'éleve pas des richeſſes de ſa ſcience & de ſa lumiere.* Talents éclatants que Dieu donne, & qui preſque toujours éloignent de Dieu; ſources de perdition, ſi Dieu qui en eſt l'auteur, n'en eſt la fin & n'en regle l'uſage; ſi vous connoître & vous aimer, ô mon Dieu! ne donne le prix à tout le reſte.

Jerem 9. 23. 2

Nous touchons enfin au moment où le PRINCE DE CONTY goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui! terrible pour la France, qui le pleure; pour les ſiens, qui ſemblent le rappeller par leurs cris du fond de ce tombeau ; pour une Princeſſe déſolée, qui le redemande ; pour ſes amis, qui le perdent, (ſi on doit compter pour perdu celui que Dieu a ſauvé.) Et que me reſte-t-il ici, après que ſes talents glorieux l'ont conduit preſque ſur le trône, que de vous montrer l'uſage qu'il en a fait pour le ciel?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur, & nous prépa-

roient à ſa perte. Mais les reſſources de l'âge, le ſuccès des remedes, ou plutôt nos deſirs raſſuroient nos frayeurs. Vaines eſpérances des hommes! Les moments de Dieu ne ſont jamais les nôtres : le coup eſt frappé ; la mort que nous croyions encore loin, paroît à la porte, & la lumiere d'Iſraël eſt ſur le point de s'éteindre.

Quelle conſternation répandue dans le public avec cette triſte nouvelle! Perſonne ne s'en fie au bruit commun : on veut voir de ſes yeux & entendre de ſes oreilles : tout vient en foule s'en inſtruire, & tout le public par ſa douleur ; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne ſent que ſes propres pertes, eſt ſenſible à celle qui nous menace. Que d'offrandes portées aux pieds des autels, pour demander le retour d'une ſanté ſi précieuſe! chacun croit aller donner en ſecret cette pieuſe conſolation à ſa douleur ; & il trouve dans le temple ſes larmes & ſes oblations, mêlées avec les larmes & les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu! vous laiſſer fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna ; nos craintes ſe changerent en eſpérances. Mais vos ordres ne changent point : cette lueur paſſagere qui nous montroit la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau : vos deſſeins éternels s'accompliſſent, & le coup ſuſpendu ne trompe notre eſpoir, que pour nous faire encore mieux ſentir la douleur de ſa perte.

Qu'attendez-vous ici, Meſſieurs, de ce

héros, de ce ſage, de ce grand eſprit? Une pénitence où ſe trouvent tous ces caracteres; conſtante, ſage, éclairée : les mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire, le conduiſent au ſalut.

Il eſt vrai, ce Héros ne regarde pas la mort d'un œil fier & tranquille. Car, ô mon Dieu! le vaſe de terre peut-il encore s'enorgueillir ſous la main toute-puiſſante qui va tomber ſur lui & le briſer? Et qu'eſt-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort? qu'une lâcheté de déſeſpoir, qui n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugements, trouve plus aiſé de les mépriſer; & n'oſant eſpérer le ſalut, ſe fait un honneur affreux de ſe perdre?

Le PRINCE DE CONTY laiſſe paroître comme le roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces ſentiments de trouble & de crainte, que tout homme doit à la nature & à la vérité; & tout chrétien à la foi des jugements à venir. Il ne veut ni impoſer aux autres, ni s'en impoſer à ſoi-même, ni ſe prêter une fauſſe vertu, ni ſe déguiſer ſes propres miſeres.

Mais attendez. La foi opere la crainte; & la crainte opere l'amour l'a réſignation & le ſalut. Dieu prend la place de l'homme dans ſon cœur; & qu'on eſt grand quand on l'eſt avec Dieu!

Dès ce moment, ſon œil fixé dans l'éternité ne la perd pas de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des

passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire : nul retour vers l'Egypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de ministres saints, il marche comme le tabernacle d'Israël, d'un pas majestueux vers la terre de promesse; & la manne sacrée & le pain des anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi! quelle tendresse de piété!) il le porte au-dedans de lui, & y trouve toute sa consolation & toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps exténué, & qui dépérit à chaque instant par la violence des maux & des remedes; il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de philosophe; une ostentation plutôt qu'une vertu : il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vu; tout est pour Dieu; toujours dans le vrai; effrayé quand il faut; constant quand Dieu le demande: c'est la force de la foi; c'est la patience des saints; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que ceux qui espérent en vous, changent de valeur & de force : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem.* *Is.* 40. 3.

Voilà le Héros que forme la grace : voici le sage. Il appelle au secours de sa foiblesse, la derniere force du chrétien; la grace de l'onction sainte. On n'a pas

besoin de ces timides ménagements, qui semblent ne proposer au mourant les remedes de la foi, que comme le désespoir de ses maux ; & de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer les secours de l'immortalité, & les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau, qui coule par ces canaux sacrés, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme espérance : il plonge avec une foi vive, les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant.
Ps. 101. 5. Vous le laverez, Seigneur : *Et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle.*

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnoissance & de la nature. Il donne à ses amis les dernieres marques de sa confiance & de sa tendresse : il parle en pere à des domestiques qu'il a toujours aimés comme ses enfants : il charge un Prince pieux & illustre, de porter aux pieds du Roi les sentiments de respect, d'attachement, de fidélité dans lesquels il a toujours vécu : enfin le Prince son fils est appellé.

» Mon fils, lui dit-il, je voudrois vous » avoir donné de meilleurs exemples ; & » j'espere que si Dieu m'avoit conservé » la vie, je vous en aurois donné. Souvenez-vous toujours qu'il faut servir Dieu, » lui être fidele & au Roi ; & vivre en » honnête homme & en bon chrétien, » pour attirer les bénédictions du ciel. »

Puissent ces dernieres instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, Prince, la

seule espérance de votre auguste nom! & former en vous les qualités héroïques d'un pere dont la vie a illustré notre siecle, les sentiments & les vertus qui ont sanctifié sa mort.

Enfin, tous les soins, toutes les créatures s'éloignent : il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumieres se réunissent; où sa grande ame se dégage de plus en plus des sens; où la majesté du Dieu qui est proche & qui paroît, l'éclaire, la remplit, l'éleve au-dessus d'elle-même.

La voie des justes est comme une lumiere qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité. Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, dit-il sans cesse au milieu de ses douleurs, « appesantissez » votre main, redoublez vos coups, brisez-moi, brûlez, coupez, detruisez ce » corps de péché; je le livre à votre justice; réservez vos miséricordes pour mon » ame : perdez-moi dans le temps, & me » sauvez dans l'éternité. » *Prov.* 4. 19.

Ce n'est plus la terreur des jugements de Dieu qui le saisit & qui le trouble; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme & qui le console. Et lorsque le ministre sage & éclairé, qui étudie les opérations de la grace dans son ame, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos.* *Ephes.* 2. 4. 5. 6.

péchés, nous a rendu la vie en Jesus-Christ, ressuscité avec lui, & fait asseoir dans le ciel : sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi & de sa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos espérances.*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, & se tournant vers le ministre sacré : « Si l'on pouvoit » comprendre, ajoute-t-il, l'état où l'on » se trouve dans ces derniers moments, » on verroit bien qu'il n'y a de ressource » pour l'homme que dans la religion.

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime : les forces manquent; la parole cesse; mais son cœur parle toujours à Dieu : mais son ame plus pure & plus libre, à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit, se dissoud; l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possede déja, & ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu! sera-t-elle frustrée de son desir? Vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare? Tant de dons & de lumieres, dont vous aviez orné cette grande ame, n'iront-elles pas se réunir à leur source? Tant de larmes versées sur ces cheres cendres, n'acheveront-elles pas de les purifier? Les gémissements de sa foi & de sa pénitence, seront-ils montés en vain devant votre trône? Le sang de l'Agneau qui crie vers vous, & qui coule sur

l'autel par les mains d'un Pontife fidele, * ne se fera-t-il pas entendre? Ne vous solliciterez-vous pas vous-même en sa faveur? Vous le sauverez, grand Dieu! vos promesses s'accompliront, & son espérance ne sera pas confondue.

Ecoutez, grands, & instruisez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talents, le nom, la sagesse, les lumieres; qu'on le trouve vain & frivole au lit de la mort! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événements, paroît alors vuide sans Dieu, & digne d'un éternel oubli! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut! qu'on méprise les lumieres & les connoissances qui n'ont pas donné la science des Saints! Dieu paroît tout alors, & l'homme sans Dieu ne paroît plus rien : il ne tient à l'éternité que par lui, par la foi, par la grace. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talents, les titres ne lient qu'au temps, à un nuage qui se dissipe; au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abyme éternel. Son nom peut passer dans les histoires : on peut graver ses actions sur le marbre & sur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu! ne sont écrits que sur la poussiere :* un souffle léger va les effacer : *Recedentes à te in terrâ scribentur.* Jerem. 17. 12.

* *M. de la Berchere, Archevêque de Narbonne.*

L'immortalité n'eſt que pour le juſte : les noms ſeuls écrits dans le livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde, paſſera avec le monde : vous ſeul, ô mon Dieu ! demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous ſeul ; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer ; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours poſſéder ; qui ne s'appuie que ſur ce qui ne peut manquer ; *qui n'a pas reçu ſon ame en vain ;* qui ne vit pas au hazard, & qui des jours de ſa vie mortelle, ſe forme inſenſiblement le jour de l'éternité. Ainſi ſoit-il.

Pſ. 23. 4.

ORAISON FUNEBRE

DE MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN.

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Erunt accepta opera mea..... & ero dignus sedium patris mei.

Je plairai à votre peuple par la douceur de ma conduite, & je ferai digne du trône de mon pere. Sap. 9. 12.

AINSI jugeoient les grands & le peuple : ainſi eſpéroient-ils de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN. Nos jugements étoient juſtes : ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la

crainte; c'eſt l'amour qui les avoit formés. Nos eſpérances étoient bien fondées : le préſent nous répondoit de l'avenir; & tout ce que nous avions vu d'humain & de bienfaiſant dans ſa vie privée, nous faiſoit par avance l'hiſtoire de ſon regne.

Mais, ô Dieu! vous nous l'aviez donné, & vous nous l'avez ôté : vous l'aviez accordé à nos vœux; vous le refuſez à nos crimes : vous l'aviez formé pour le bonheur de la France; vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous étoit ſi cher : ſa vie a paſſé comme un nuage;* & ſa mort confond nos jugements, renverſe nos eſpérances; mais changera-t-elle notre cœur?

Job. 30. 15.

Quels fléaux réſervés dans les tréſors de ſa colere, pour inſtruire & châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber ſur ſon peuple? *Nous attendions la paix :* le Roi ſacrifioit ſa gloire, ſes intérêts, ſa tendreſſe à nos deſirs; *il étoit pacifique avec ceux qui haïſſoient la paix :* elle s'éloigne encore de nous; *& voilà encore la fureur & la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue ſtérilité : la maladie & la mort ont répandu le deuil dans nos villes : nous avons vu tomber les cedres même du Liban. Trois Princes du ſang royal, (1) dans l'intervalle preſque d'une année, ont été enlevés à la France, qui les pleure

Jerem. 14. 19. *Pſ.* 119 7.

(1) *M. le Prince*, *M. le Prince de Conty*, *M. le Duc.*

encore ; à leurs auguſtes enfants, à leurs épouſes déſolées; & en rendant des devoirs lugubres & religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugements du Seigneur & la vanité des choſes humaines. Enfin le fils & l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtiments de Dieu vont en augmentant comme nos crimes. Mes freres, quand arrêterons-nous donc ſon bras levé ſur nous ?

Le peuple infidele s'enorgueillit au milieu de ſes ſuccès : (2) il chante des chants de joie & de victoire : & la France, la portion la plus pure de l'Egliſe ; la région de la vérité & de la lumiere ; une nation choiſie, & dont le Roi, ſelon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux & tous les autels étrangers ; la France gémit, ſon Prince lui eſt enlevé, & le Seigneur ſemble avoir oublié ſes anciennes miſéricordes.

Qu'avons-nous donc fait ? & comment cette déſolation eſt-elle arrivée en Iſraël ? Nous avons abandonné le Seigneur, & il nous a affligés. Nous ne ſommes pas retournés à lui dans notre affliction, & le Prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera t-il donc toujours en vain ? Ses coups portent à faux, ſi en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, ſi ce dernier malheur eſt encore pour nous une leçon inutile ?

Viendrons-nous toujours dans ces pom-

(2) *Bataille d'Hochſtet.*

pes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre, comme ces enfants de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne ſont qu'un jeu & un amuſement puérile? Tournerons-nous en ſpectacle nos propres malheurs? & la leçon la plus terrible de la foi, ne ſera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine eſt devenue cendre & & pouſſiere, nos jugements & nos eſpérances ſur les choſes d'ici-bas, ſont-elles encore les mêmes?

La mort nous enleve un Prince doux & bienfaiſant; nous le jugions digne du trône des rois ſes ancêtres; nous en eſpérions des jours tranquilles & fortunés: voilà le ſujet de nos larmes. La mort confond nos jugements, nos eſpérances, & ne change point notre cœur: voilà le ſujet de nos inſtructions.

Rendons-nous utile notre douleur: mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature & de la tendreſſe; & en offrant les prieres de l'Egliſe, & le ſacrifice d'expiation, pour ces cendres cheres & auguſtes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugements & de la vanité de nos eſpérances. C'eſt-à-dire, jugeons enfin que tout ce qui paſſe, n'eſt rien, & ne trouvons digne de notre eſpérance que ce qui ne paſſe point.

LES hommes parlent tous les jours sur le néant des choses humaines, le langage de la foi & de la vérité; & ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité & du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien; & nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours; insensés dans les œuvres: philosophes dans l'inutilité des conversations; peuple dans tout le cours de notre conduite: toujours éloquents à décrier le monde; toujours plus vifs à l'aimer, nous fléchissons le genou avec la multitude, devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds; & à nos mépris succedent bientôt de nouveaux hommages. I. PARTIE.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous: ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire: ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux; & que cette cérémonie de religion & de tristesse, confonde la vanité de nos jugements, & nous rappelle de l'erreur des sens aux lumieres de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand, paroissoit rassemblé dans le Prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers: un nom au-dessus de tous les autres noms: un sang qui prend sa premiere source dans le trône, & qui coule sans interruption depuis tant de siecles, & par tant de souve-

rains : une Maiſon auguſte, qui a vu naître toutes les autres; qui a donné naiſſance à nos hiſtoires; qui compte parmi ſes titres domeſtiques, tous les monuments qui nous reſtent des regnes les plus éloignés; & qui ſeule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de Maiſons ſouveraines qui ont péri, ſemble être, comme celle de Noé, la ſeule dépoſitaire de toute la gloire des ſiecles paſſés, & de la premiere alliance que le Seigneur fit avec nos peres : *Teſtamenta ſæculi poſita ſunt apud illum*

Eccli. 44. 19.

Tel étoit LOUIS, DAUPHIN; l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de ſiecles; ajoutez encore, le fils de Louis-le-Grand.

Les Pyrénées venoient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuſe à la nation : *les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple.*

Pſ. 71. 3.

L'Eſpagne ſe conſoloit de ſes pertes, en donnant à Louis une Princeſſe pieuſe, qui venoit partager avec lui ſon trône & ſes victoires. La France ſortie des troubles inſéparables d'une longue minorité, voyoit croître, avec le Roi, ſes eſpérances & ſa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres diſſentions; de grands généraux formés, & en combattant même contre la patrie, devenus des chefs conſommés pour la défendre : les finances rétablies par les ſoins d'un miniſtre habile; la licence changée en regle; les anciennes maximes preſque

preſque oubliées, rappellées à leur premier eſprit ; les arts déchus dans la foibleſſe du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat & leur vigueur ; les lettres que nos troubles & nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires ; ces hommes uniques, dont les ouvrages ſeront de tous les temps, & qui juſques-là n'avoient paru que ſucceſſivement de ſiecle en ſiecle, ou de regne en regne parmi nous, devenus communs, & ſe preſſant, pour ainſi dire, de naître tous à la fois ſous un regne déja ſi glorieux ; l'état, comme le Roi, dans une jeuneſſe vive & floriſſante.

Au milieu de tant de proſpérités le DAUPHIN eſt donné à la France ; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'eſpérance de la monarchie, le lien de la ſucceſſion royale, l'enfant de la gloire & de la magnificence.

Nos ſuccès croiſſent avec lui : ſes jours ne ſont plus comptés que par les victoires d'un pere triomphant : chaque ſaiſon vient mettre aux pieds de ſon berceau royal des trophées & des dépouilles : les merveilles ſe multiplient ; l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontieres : la pompe des maiſons royales répond à la grandeur du Roi : de ſuperbes édifices ſortent en un inſtant, comme par enchantement, du ſein de la terre : l'ouvrage de pluſieurs ſiecles devient l'ouvrage de quelques mois : la ſtérilité des

lieux se tourne en ornement ; & le Roi de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappellons, & si nous les eussions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortoit de l'enfance l'héritier de tant de grandeur : un naturel heureux commençoit à se montrer : les qualités héroïques du Roi, la piété de la Reine formoient déja ce mêlange de douceur & de majesté, qui fit toujours son caractere, & ces belles espérances, qui n'attendoient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains ; de jetter dans ces ames destinées au trône, les premieres semences du bonheur des peuples & des Empires ; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité ; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices & les vertus publiques ; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité ; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle ; de leur faire sentir qu'ils sont grands, & de leur apprendre à l'oublier ; de leur élever les sentiments, en leur adoucissant le cœur ; de les porter à la gloire par la modération ; de tourner à

la piété des penchants, à qui tout va préparer le poiſon du vice; en un mot, d'en former des maîtres & des peres, de grands rois & des rois chrétiens? Quel ouvrage! mais quels hommes la ſageſſe du Roi ne choiſit-elle pas pour le conduire?

L'un, (1) d'une vertu haute & auſtere; d'une probité au-deſſus de nos mœurs; d'une vérité à l'épreuve de la Cour; philoſophe ſans oſtentation; chrétien ſans foibleſſe; courtiſan ſans paſſion; l'arbitre du bon goût & de la rigidité des bienſéances; l'ennemi du faux; l'ami & le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la nation; le cenſeur de la licence publique; enfin un de ces hommes qui ſemblent être comme les reſtes des anciennes mœurs, & qui ſeuls ne ſont pas de notre ſiecle.

L'autre, (2) d'un génie vaſte & heureux; d'une candeur qui caractériſe toujours les grandes ames & les eſprits du premier ordre; l'ornement de l'Epiſcopat, & dont le clergé de France ſe fera honneur dans tous les ſiecles; un Evêque au milieu de la Cour; l'homme de tous les talents & de toutes les ſciences; le docteur de toutes les Egliſes; la terreur de toutes les ſectes; le pere du dix-ſeptieme ſiecle, & à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour

(1) *M. le Duc de Montauſier.*
(2) *M. Boſſuet, évêque de Meaux.*

avoir été la lumiere des conciles, l'ame des Peres assemblés, dicté des canons, & présidé à Nicée & à Ephese.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractere, & qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé (1) dans l'éducation du Prince qui doit regner, ne nous avoient appris que la France ne fait guere de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avoit paru si grand. Les termes manquoient à l'éloquence pour publier tant de merveilles : l'amour multiplioit les éloges : la politesse du siecle les rendoit dignes de passer à la derniere postérité : les étrangers venoient des isles les plus éloignées, mêler ici avec nous, leur admiration & leurs hommages. Et que sais-je, si pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux, nos trésors & notre magnificence, comme le Roi de Juifs aux envoyés de Babylone, & trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée ?

4. *Reg.* 20. 13.

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble, dissipe le fantôme de grandeur qui nous abusoit. Tout ce qui doit passer, ne peut être grand : ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scene & la représentation : chacun dé-

(1) *M. le Duc de Beauvilliers ; M. de Fénélon, Archevêque de Cambray.*

pouille la pompe du perſonnage, & la fiction des titres; & le ſouverain comme l'eſclave, eſt rendu à ſon néant & à ſa premiere baſſeſſe. Les dons de la grace tout ſeuls ne périſſent point avec nous : la mort leur aſſure une éternelle immutabilité; & dans ce moment, où toute la grandeur du monde ſe précipite dans le tombeau, s'évanouit & n'eſt plus; une vertu obſcure qui nous lioit à Dieu, ſort éclatante de nos cendres, & mene le juſte, comme en triomphe, dans le ſein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu! ſeront ſeuls grands, parce qu'ils le ſont devant vous, & qu'ils le ſeront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* Fauſſe idée de grandeur! vous ne vous ſoutenez que juſqu'à la mort; & vous avez pourtant toujours été, & vous ſerez juſqu'à la fin, l'illuſion la plus ſéduiſante de toute la vie humaine. *Judith.* 10. 16. 19.

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque choſe de plus réel. Ecoutons, mes freres, & détrompons-nous. Si le monde pouvoit faire des heureux, le Prince, pour qui nous prions, devoit l'être. La tendreſſe du Roi pour lui croiſſoit avec le ſuccès de ſon éducation : on voyoit ce Monarque ſi glorieux, en partager lui-même les ſoins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ſes victoires, qui faiſoit venir devant lui ſon fils Salomon, pour l'inſtruire des devoirs de la royauté, & des maximes de

la vertu & de la sageſſe. Les héros peuvent être des peres tendres; & rougir des ſentiments de la nature & de l'humanité, comme d'une foibleſſe, c'eſt ſe prêter une fauſſe grandeur, & montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du Prince s'avancent, & la tendreſſe du Roi ſe change en amitié : ce fils ſi cher devient un ami fidele. MONSEIGNEUR eſt aſſocié aux ſecrets du gouvernement, & au myſtere des conſeils; de ces conſeils impénétrables, dont la ſageſſe & le ſecret faiſoient alors la force & la ſûreté de la monarchie, la terreur & l'admiration de toute l'Europe. Le Roi décharge dans ſon ſein le poids de ſes penſées, & les ſoucis mêmes de la proſpérité & de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle : l'amitié augmente chaque jour par l'uſage de la confiance; & MONSEIGNEUR devient le collegue de l'Empire, plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur que manquoit-il que d'aſſurer la ſucceſſion dans la Maiſon royale, & donner, par un mariage auguſte, des princes à la France & de nouveaux appuis au trône? Une Maiſon, de tout temps alliée à la couronne, nous fournit une Princeſſe féconde & ſpirituelle. Mais la Baviere ne ſe donnoit encore qu'à demi; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux Princes (1)

(1) *Les Electeurs de Baviere & de Cologne retirés en France.*

croiſſoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu! à leurs peuples, qui les demandent: le temps eſt venu; & peut-être les conduiſez-vous, par ces voies de dépouillement & d'oppreſſion, à de plus grandes & de plus hautes deſtinées.

Quels furent nos chants de joie, quand de ce mariage ſacré, nous vîmes naître le premier Prince (1) que nous admirons aujourd'hui? Nous liſions dans l'avenir: nous voyions de loin une jeuneſſe ſainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu & pour les peuples, un eſprit pour les grandes choſes; la piété d'un David; la ſageſſe & l'élévation d'un Salomon; la clémence & l'humanité d'un Joſias; des lumieres & des vertus. Et que nous ſommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple (2) ancien & auguſte, le monument éternel de la piété de ſaint Louis, dont il nous rappelle ſi parfaitement tous les jours l'hiſtoire & les exemples!

Quel don pour la France! Mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuiſés. La fécondité continue dans la Maiſon royale: MONSEIGNEUR devient le pere de deux autres Princes; (3) & ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événements.

L'Eſpagne, de tout temps jalouſe de notre gloire, & qui autrefois avoit voulu

(1) *Le Duc de Bourgogne.*
(2) *La Sainte Chapelle de Paris.*
(3) *Le Duc d'Anjou & le Duc de Berry.*

nous donner des maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent : les mesures d'une Maison rivale se tournent contre elle : les desseins de Dieu s'accomplissent : la Castille devient le patrimoine d'un fils de France : les anciennes jalousies cessent : les deux nations se réunissent. Semblables à deux vaillants rivaux, qui après avoir long-temps combattu, & tout tenté pour se renverser sur la poussiere, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime & d'amitié qui les unit; & qui emploient les mêmes armes dont ils avoient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici ? L'enfer se déchaîne ; les temps de paix sont abrégés ; les jours mauvais recommencent : le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle; les deux Couronnes réunies dans la même Maison, répandent la discorde & la fureur dans toute l'Europe. Les Rois des environs, alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entredisent, comme autrefois les Rois de Canaan : Ce peuple va dévorer tous les peuples, & engloutir tous les pays d'alentour : *Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus commorantur.* Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique, & que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos peres. Cependant une guerre cruelle s'al-

Num. 22. 4.

lume : les nations conjurées fondent ſur nous : Dieu ſemble même abandonner ſon peuple : il ſemble oublier que l'union des deux monarchies eſt ſon ouvrage. Nous aurions attribué nos ſuccès à notre puiſſance : il nous affoiblit ; mais c'eſt pour devenir lui ſeul notre bouclier & notre victoire. Les intérêts & les paſſions humaines ne prévaudront pas contre les deſſeins de Dieu. Le ſang de Blanche de Caſtille demeurera ſur le trône : le ſceptre ne ſera point ôté de la maiſon de Juda : Dieu qui fait les rois, ſaura les protéger. Nos proſpérités & l'orgueil qui les accompagne, l'avoient peut-être éloigné de nous ; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déja le jour arrive : Dieu ſort du nuage où il s'étoit caché ; & je le vois qui recommence à ſe montrer à nous. Les ſuccès ſont rendus au bon droit : l'Arragon nous venge du Brabant : le Chef de la ligue eſt frappé, & il n'eſt plus (1). Ne chantons pas des chants d'alégreſſe ſur ſon tombeau, nous qui pleurons une perte ſemblable. Le deuil de nos ennemis ne ſera jamais pour nous un jour de fête & de victoire. La religion ne ſait pas ſe réjouir de la mort d'un Souverain fidele. Si la France perd un ennemi, l'Egliſe perd toujours un Céſar. Nous ſouhaitons ſeulement des jours plus heureux pour les peuples ;

(1) *Mort de l'Empereur Joſeph, arrivée en même temps que celle de* MONSEIGNEUR.

nous demandons la plaix plutôt que la victoire.

Descendez donc, fille du ciel! don du Très-Haut! Que les deux Princes, que l'Eglise vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu; & ayant dépouillé avec le corps terrestre, les intérêts & les animosités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples! Qu'ils soient devant Dieu les ministres & les négociateurs d'une paix, qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels en présence des anges tutélaires des nations, & apporté par eux sur la terre! Que la mort des deux Princes, qui finit tout pour eux, finisse aussi nos dissentions & nos troubles! Que la colere de Dieu accepte ces deux illustres victimes! Que leurs cendres sacrées mêlées ensemble soient répandues sur les deux peuples en signe d'alliance; & qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos desirs, & les desirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle du Prince que nous pleurons, & rentrons dans notre sujet.

Que paroissoit-il manquer au bonheur d'un pere tendre comme MONSEIGNEUR, si le bonheur étoit donné sur la terre? L'amitié du Roi, l'amour des peuples, les plus grandes espérances du Prince son fils, que la loi du royaume & l'ordre de la naissance, mais plus encore, qu'une pré-

dilection singuliere de Dieu sur la France, nous destine : le Prince son second fils sur le trône d'Espagne, & maître de la plus vaste Monarchie de l'Europe ; son autorité affermie contre les efforts d'un concurrent, par un successeur (1) que Dieu donne à sa couronne, & par la fidélité inouie de ses peuples.

Prince heureux devant les hommes ! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain ? Que dure-t il? & dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel & d'amertume ? Quel privilege ont ici les princes au-dessus du peuple ? Tout ce qui les environne, les rend-il heureux ? Hélas ! tout ce qui est hors de nous, ne sauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors ; le dedans est toujours vuide. Tout paroît joie pour les grands, & tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux, que de n'avoir plus rien à desirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur ; & le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend & qui le desire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, & vont s'asseoir à côté du Souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas.

( ) *Naissance du Prince des Asturies.*

Quel eſt donc l'homme heureux ſur la terre? c'eſt l'homme qui craint le Seigneur; c'eſt le juſte qui n'eſt pas de ce monde; c'eſt un cœur qui ne tient qu'à Dieu, & à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terreſtre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dreſſé des autels, n'eſt encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au Prince que nous regrettons. Une treve long-temps deſirée alors de nos ennemis, venoit de déſarmer toute l'Europe. Le Roi au milieu de ſes ſuccès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui ſont toujours *le prix du ſang & le péril des ames*: quand du fond de la Hollande ſort un nouveau vaſe (1) de la colere du Seigneur, deſtiné de Dieu pour détrôner les plus ſaints rois, & être l'inſtrument de ſes vengeances ſur les royaumes & ſur les peuples: un Prince profond dans ſes vues; habile à former des ligues & à réunir les eſprits; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre; plus à craindre encore dans le ſecret du cabinet, qu'à la tête des armées: un ennemi que la haine du nom François avoit rendu capable d'imaginer de grandes choſes & de les exécuter; un de ces génies qui ſemblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples & les ſou-

(1) *Le Prince d'Orange.*

verains ; un grand homme, s'il n'avoit jamais voulu être Roi.

Il parcourut en secret toutes les Cours d'Allemagne : il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le Roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la royauté : la cause de tous les souverains protégée arme tous les souverains contre lui. L'orage est prêt à fondre sur nous : le Roi le prévient : déja MONSEIGNEUR à la tête d'une armée triomphante marche vers le Rhin. C'étoit alors la destinée de la France, de prévenir par nos conquêtes, les mesures & les projets même des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, est le prix des premieres armes du Fils de Louis. Le Rhin encore effrayé du fameux passage du Roi, reconnoît dans le fils, la gloire & la valeur rapide du Pere. Manheim, Frankendal, & tant d'autres places suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune Prince ne trouve rien qui l'arrête : il soutient par son intrépidité, le courage des troupes accoutumées à vaincre : il leur rend tout possible par son humanité & par ses largesses : il ne connoît pas le péril : il veut tout voir de ses yeux, & tout animer par ses ordres ; & nous en ferions ici honneur à sa mémoire, si la valeur étoit un éloge pour les descendants de Charlemagne & de saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié. Nos succès firent éclater par-tout la guerre déja rallumé dans les cœurs : le feu qui couvoit,

s'embraſe & ſe répand par-tout. La Flandre étoit alors le théâtre de notre gloire. Le Maréchal de Luxembourg nous conſoloit tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condé & des Turenne. MONSEIGNEUR y vole : l'armée ſous ſes ordres déconcerte, par une marche inouie, les deſſeins des ennemis : nos troupes, comme celles que vit le ſervi-
4. *Reg.* 6. 17. teur du Prophete, ſe trouvent par un ſoudain enchantement, de Vignamont ſur les bords de l'Eſcaut. Notre préſence glace les alliés ; & ſi leurs ruſes les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à MONSEIGNEUR la gloire de l'avoir cherché. C'eſt avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laiſſons au monde à louer ces faits : c'eſt à nous à vous inſtruire. Les ſuccès éclatants ſont parmi nous les grands hommes ; mais les grands hommes ſont bien petits au tribunal redoutable, ſi leurs ſuccès ſont tout leur mérite. Au fond, il n'eſt de gloire réelle que celle qui nous ſuit devant Dieu. Hélas ! que ſont les héros au lit de la mort, ſi toutes leurs vertus ſe bornent à leurs victoires ? Leur vie eſt pleine de grands événements qui paſſeront dans nos hiſtoires, & vuide de ces œuvres qui ſeules ſeront écrites dans le livre de vie. Ils ont vécu pour la poſtérité ; ont-ils vécu pour l'éternité ? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom ; &
2. *Tim.* 2. 19. le Seigneur ne les connoît pas ; *parce qu'il*

ne connoît que ceux qui lui appartiennent. Ils ont remporté des victoires ; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, & celles que le juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès & leur valeur héroïque ; & souvent leurs succès ont été des crimes, & peut-être l'injustice seule en a fait des héros. On leur a dressé des statues & des monuments superbes ; mais ce ne sont là que les monuments de la vanité ; ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu ! dans votre cité éternelle*, & la ressemblance seule de Jesus-Christ crucifié ornera les portiques de la sainte Jérusalem : *In civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* En un mot, ils ont été les hommes du siecle présent ; seront-ils les hommes du siecle à venir ? L'histoire des conquérants sera effacée : l'histoire des justes, écrite en caracteres immortels, subsistera dans l'éternité. Les passions, qui forment les guerres & les héros, seront détruites avec le monde ; les vertus, qui font les saints, ne périront jamais. *Psal.* 72. 20.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes freres. Ne nous refusons pas à la patrie : la religion n'autorise pas la paresse ; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'état ; mais souvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, & comme

l'a vu sans doute dans ce moment, le Prince que nous pleurons. Etudions sur ce tombeau la terreur de la puissance & de la majesté de Dieu, & le néant de toutes les choses humaines; & que la mort d'un Prince, que la naissance avoit fait si grand, & que son caractere de bonté avoit rendu si aimable, après avoir corrigé l'erreur de nos jugements, confonde encore la vanité de nos espérances.

II. PARTIE. Si le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition présente; comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs; l'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource & sa séduction la plus inévitable : il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons; & l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Achevons de nous instruire.

Ephes. 5 9. *Les fruits de la lumiere*, dit l'Apôtre, *sont la bonté, la justice, la vérité;* & ces fruits lumineux ne brillerent dans le Prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur & de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon; & les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la

gloire du ſouverain ; la bonté fait le bonheur de ſes peuples : les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs : c'eſt pour lui qu'il eſt conquérant; c'eſt pour nous qu'il eſt bon : & la gloire des armes ne va pas loin, dit l'eſprit de Dieu, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France ſe renouvelle : la plaie ſe rouvre : l'image de MONSEIGNEUR reparoît : les larmes publiques recommencent : & il eſt mal-aiſé de rappeller tout ce que nous avons perdu, ſans aigrir & renouveller toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas ſeulement une de ſes vertus : c'étoit ſon fonds; c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, & *ſortie avec lui du ſein de ſa mere.* Job. 31. 18.

Une bonté toujours acceſſible. Il faut étudier les moments favorables pour aborder les grands; & le choix des temps & des occaſions eſt la grande ſcience du courtiſan. Ici, tous les temps étoient les mêmes; & l'habileté du courtiſan ne trouvoit pas plus d'accès & d'affabilité, que la ſimplicité du peuple, ou l'ignorance du citoyen. On ne ſentoit point en l'approchant ces inquiétudes ſecretes que forme le ſuccès douteux de l'accueil : la bonté ſe montroit d'abord avant la majeſté : on cherchoit le maître dans la douceur du particulier; ou plutôt à ſa douceur, on ſentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le

maître : le cœur lui donnoit à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois : la naissance ne donne que les couronnes ; c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés : ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié : ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs ; & le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse.

MONSEIGNEUR aimoit les peuples ; & il aimoit d'en être aimé. Quelle joie ! quand venant se montrer au milieu de cette ville regnante, il voyoit tous les cœurs voler après lui ; la tendresse publique se ranimer ; le peuple oublier ses miseres, & ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon Maître !

Rappellez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la premiere fois, la vie de ce bon Prince. Hélas ! il nous montroit de loin notre malheur. L'amour ose tout. Le peuple, oui, le peuple le plus bas & le plus obscur, court aux pieds du trône ; & les portes augustes de la gloire & de la majesté s'ouvrent à l'amour : c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon Prince. MONSEIGNEUR se laisse voir : (1) cette foule obscure

(1) *Les halles de Paris députent six des prin-*

approche du lit de sa douleur : il ne paroît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple : il respecte dans ces démonstrations populaires, l'amour de la nation : il croit qu'un prince, quelque grand qu'il puisse être, est toujours honoré d'être aimé ; & essuie, en se montrant, des larmes, toujours plus sinceres dans le peuple, parce qu'il ne sait pas emprunter la douleur, & qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une nation dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres ; qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait ; & qui dans le temps même de ses miseres les plus tristes, n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus sentir la douleur de ses plaies, & oublier à l'instant ses malheurs & ses peines.

Une bonté sage & éclairée. La bonté des princes autorise souvent la malice des délateurs. Les meilleurs rois, disoit autrefois Assuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, sont moins en garde contre les artifices des méchants. *Esth.16.6.*

Les Cours sur-tout sont pleines de délations & de mauvais offices : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entrechoquer & se détruire :

---

cipales harangeres, qui viennent à Versailles féliciter MONSEIGNEUR *sur sa convalescence, & il veut qu'elles s'approchent de son lit.*

les haines & les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant & de perpétuel, que le desir de se nuire. Les liens même du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, & le frere supplante le frere.* Il semble qu'on soit convenu que la bonne-foi ne seroit pas une vertu, & que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance : l'art de tendre des pieges n'y déshonore que par le mauvais succès : enfin la vertu elle-même souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, & au desir insatiable de la fortune : & comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout paroît pour la Divinité ; en secret & par des voies souterreines, on reprend tout pour soi-même.

Jerem. 9. 4.

Dan. 14. 12.

MONSEIGNEUR étoit bon ; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations & des impostures : le détracteur secret ne trouvoit en lui qu'un silence d'indignation & de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectoit toute seule elle-même : la malice retomboit toujours sur l'homme méchant. On se perdoit en voulant per-

dre l'innocent : on se préparoit à soi-même la peine & l'ignominie qu'on lui avoit destinée. Il banniſſoit de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudroit bannir du milieu des hommes, convaincu, comme il le disoit souvent, que les méchants ne décrient pas leurs semblables, & que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin une bonté universelle. Bon pour ses amis : capable d'attachement & de tendresse; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé; ne connoiſſant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes, & n'usant pas du privilege des grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas long-temps. Bon pere : partageant avec les Princes ses enfants, la douceur & l'innocence de ses plaisirs; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié; aimant à vivre au milieu d'eux; & ne leur faisant sentir d'autre contrainte, que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces moments d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyoit de près, plus on sentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami; entrant dans tous les besoins des siens; croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse; voulant que tout le monde fût heureux avec lui;

perſuadé que les princes ne ſont nés que pour le bonheur des autres hommes ; & ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être ſeul.

Grand Dieu ! quelles eſpérances nous montriez-vous ? L'amour des peuples ne rend pas immortel, puiſque ſa courſe a été ſi rapide & ſi précipitée ; mais la mort des bons princes eſt toujours le châtiment le plus rigoureux, dont vous puniſſiez la malice des hommes.

Ainſi ſommes-nous ſéduits par nos eſpérances, mes freres. La nation eſpéroit tout d'un ſi bon Prince : pluſieurs de ceux qui m'écoutent, fondoient ſur ſa bonté & ſur ſon amitié, des vues ſûres & particulieres d'élévation & de fortune. Chacun ſe forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur ſe montre toujours à nous de loin : la mort de nos maîtres, ce grand ſpectacle, où le monde & toute ſa gloire fond à nos yeux, leur mort change ſeulement nos vues, ſans changer notre cœur : chacun tente la fortune par de nouvelles voies : nous formons de nouveaux projets : nous nous faiſons un nouveau plan de Cour & de meſures : nous nous conſolons de nos pertes par de nouvelles prétentions : nos projets échouent ſans ceſſe, & nos eſpérances revivent de nos projets mêmes renverſés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous ſauvons encore dans l'avenir. Tout nous déſabuſe du monde, & rien ne nous rappelle

à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit ; espérance de durée.

C'étoit la bénédiction promise à la piété filiale ; & la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractere constant de MONSEIGNEUR que la bonté : *In omni bonitate & justitiâ.* *Epbes.* 5 9.

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce Prince, de sa soumission tendre & respectueuse pour le Roi ? Quand la nature toute seule ne nous apprendroit pas à honorer nos peres ; quand l'amour que nous leur devons, ne couleroit pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux ; quand ce respect ne seroit pas né avec nous, & formé, pour ainsi dire, avec notre cœur ; quel Pere, quel Roi est ici offert à la tendresse & à la piété filiale de MONSEIGNEUR ! un Roi, la gloire & le modele de tous les rois : un Pere, le plus tendre & le meilleur de tous les peres.

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfants des grands, que dans celui des autres hommes : ils regardent les sentiments du sang & de la nature, comme le partage du peuple : l'ambition prend chez eux la place de la tendresse : leurs peres deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siecles passés & du nôtre seront toujours souillées de ces tristes exemples ; & David, ce pere si tendre, ce Roi si grand

& si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalon.

Le respect perpétuel & sincere de MONSEIGNEUR pour le Roi, n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône, plus sa soumission sembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des Rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours aux pieds du trône, jamais ses desirs ne monterent plus haut; & né pour regner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du Roi; les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître; formant ses goûts & ses desirs sur les siens; respectant ses vues & ses destinations; & par-là, de peur de les gêner, reservé même à demander des graces: apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix & aux desseins de leurs maîtres; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils & des secrets de la royauté; à ne pas s'élever au-dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance & de vanité, devant lequel ils osent citer les rois de la terre; & à ne toucher aux mysteres du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espece de religion & de silence.

Les vues du Roi sur MONSEIGNEUR lui paroiss-

paroiſſoient toujours le ſeul parti qu'il eût à prendre : volant à la tête des armées dès que ſes ordres l'appelloient ; reprenant à Meudon, avec la même ſoumiſſion, la douceur & l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'état le demandoit. Toujours entre les mains du Roi, & toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements : la vie des princes leur paroît vuide & obſcure, & ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embelliſſent les hiſtoires & auxquelles ſouvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du ſpectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel*, diſoient ces enfants de Noé, en laiſſant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce ſont preſque toujours les paſſions qui immortaliſent les hommes dans l'eſprit des autres hommes : les vices éclatants paſſent à la poſtérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de ſon état, eſt à peine connue de ſon ſiecle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces deſſeins ambitieux qui troublent la paix des états ; qui renverſent l'ordre des ſucceſſions & de la nature ; qui portent par-tout la miſere, l'horreur, la confuſion, & qui ne menent à la gloire que par le crime. Il eſt beau de remporter des victoires, & de conqué-

Gen. 11. 4.

rir des provinces ; & sans doute que les occasions seules en manquerent à MONSEIGNEUR. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être ! *Grande est aliquem intra se tranquillum esse & sibi convenire.*

S. Ambr. de vitâ Jacob.

Non, mes freres, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement : il semble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples & à la tranquillité des empires, & qu'il nous faut pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles ! vous méritez d'avoir de tels maîtres dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à MONSEIGNEUR fut un respect & une soumission constante, & à l'épreuve de tout pour le Roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coûta. Ce n'étoit pas ici seulement une vertu de raison : il ne donnoit rien aux égards & à la bienséance ; il ne suivoit que les mouvements de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvoit plaire au Roi ; comblé de joie dès qu'il avoit su se ménager l'occasion de lui plaire ; transporté lorsqu'il avoit l'honneur de le recevoir à Meudon ; plein d'inquiétudes aimables, & entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du Roi fût égal au sien, & paroissant plutôt

un courtisan empressé, qu'un héritier de la Couronne.

L'espérance du trône, si douce & si capable d'étouffer les sentiments mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit Roi, la peine de sa témérité & de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, & si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût regner un jour. Il a toujours pensé comme s'il devoit toujours obéir; & si la nature sembloit lui promettre des jours au-delà des jours du Roi, sa tendresse les abrégeoit; & on lui a souvent oui dire : *Que sa plus douce espérance étoit de compter que le Roi lui survivroit, & qu'il ne pourroit pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses alarmes sinceres durant ces jours d'affliction, où toute la France parut menacée avec la santé de ce Monarque. On auroit cru à sa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui sa fortune & ses espérances. La royauté ne lui paroissoit plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand Roi & d'un si bon Pere : content d'obéir pourvu que le Roi regnât.

La longue durée des jours devoit, ce

ſemble, être la récompenſe d'une piété ſi tendre; & ſes jours ont été abrégés; &
Iſ. 38. 10. *il a cherché en vain le reſte de ſes années.* Nous nous le promettions pour nos neveux, & il n'eſt plus même pour nous.

Quel fond peut-on faire ſur la vie? c'eſt ce que nous avons dit. Qui peut compter ſur le lendemain? Ce ſont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme ſi tout ceci ne devoit jamais finir. La mort nous paroît toujours comme l'horiſon qui borne notre vue; s'éloignant de nous à meſure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, & ne croyant jamais pouvoir y atteindre : chacun ſe promet une eſpece d'immortalité ſur la terre. Tout tombe à nos côtés : Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme ſi le coup devoit toujours porter à côté de nous, ou que nous euſſions jetté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le ſalut; & le temps du ſalut eſt aujourd'hui, & nous mourrons avec le ſeul deſir de mieux vivre.

Derniere eſpérance qui nous ſéduit. La religion du Prince pour qui nous prions, a prévenu cette ſurpriſe. Bon pour les peuples, reſpectueux à l'égard du Roi, il n'a pas été moins religieux envers Dieu; & la vérité avoit fait en lui une ſainte alliance

avec la bonté & la juſtice : *In omni bonitate, & juſtitiâ, & veritate.*

Ce n'eſt pas que je veuille envelopper ici ſous l'artifice inſipide des louanges, les foibleſſes de ſes premieres années. Ne louons en lui que les dons de Dieu, & déplorons les fragilités de l'homme : n'excuſons pas ce qu'il a condamné : & dans le temps que l'Egliſe offre ici la victime de propitiation, & que ſes chants lugubres demandent au Seigneur qu'il le purifie des infirmités attachées à la nature, ne craignons pas de parler comme elle prie, & d'avouer qu'il en a été capable.

Hélas! qu'eſt-ce que la jeuneſſe des princes? & les inclinations les plus heureuſes & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Moins expoſés qu'eux, ſommes-nous plus fideles? Nos chûtes ſe cachent ſous l'obſcurité de notre deſtinée : mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, ſi elle étoit en ſpectacle comme la leur? Ah! c'eſt un malheur de leur rang, que ſouvent, avec plus d'innocence que nous, ils ne ſauroient jouir comme nous de l'impunité d'un ſeul de leurs vices.

S'il y a eu quelque dérangement dans les premieres années de ce Prince, l'âge y eut plus de part que le cœur : l'occaſion put le trouver foible; elle ne le rendit jamais vicieux; & le reſte de ſes jours paſſés depuis dans la regle, montrent aſſez que l'égarement n'avoit été qu'un oubli,

& qu'en se rendant au devoir, il s'étoit rendu à lui-même.

Oui, MONSEIGNEUR pouvoit dire
Sap. 8. 19. comme Salomon, qu'il avoit eu en partage une ame bonne, & un cœur tourné à la vertu : d'une droiture & d'une vérité digne de l'éducation qu'il avoit reçue de ce Courtisan chrétien, qui passa pour l'homme le plus vrai de son siecle. Religieux observateur de la bonne foi, des sentiments d'honneur & de probité, plus sûrs quelquefois pour la vertu, que les ardeurs les plus vives du zele. Un secret à l'épreuve de la familiarité même la plus privée; & en un mot, un de ces hommes dont chacun auroit voulu se faire un ami, si le respect eût permis de se faire un ami de son maître.

Plus MONSEIGNEUR étoit vrai, plus il étoit ennemi du faux. Quel mépris pour les adulateurs, la honte des Cours, & l'écueil des meilleurs princes! regardant les fausses louanges comme un aveu public de la mauvaise foi de celui qui les donne, & de la vanité de celui qui les reçoit; croyant que les éloges donnés aux vertus que nous n'avons pas, deviennent pour la postérité des censures qui ne servent qu'à immortaliser nos défauts véritables; & persuadé qu'un bon Prince est toujours assez loué d'être aimé.

Mais jusqu'ici il n'a paru vertueux que devant les hommes : vous l'allez voir vertueux devant Dieu, juste & charitable. Et

de quoi n'eſt pas capable la bonté naturelle, quand elle eſt aidée d'un fonds de religion, & que la nature donne, pour ainſi dire, les mains à la grace ?

Maiſon déſerte & déſolée, qui devenue ſans habitant, comme parle un Prophete, pleurez votre ſolitude (1), & la gloire de vos anciens jours ! vous n'oublierez jamais les pieuſes largeſſes de ce bon Prince : vos pauvres pleureront avec vous : la veuve & l'orphelin viendront vous redemander leur conſolateur & leur pere : ils mouilleront de leurs larmes les lieux heureux qu'il habita ; & leurs clameurs, en vous renouvellant ſans ceſſe le ſouvenir de ſa perte, vous renouvelleront auſſi l'eſpérance conſolante qu'il n'eſt perdu que pour le temps.

Ces largeſſes ſaintes n'autoriſoient pas l'oubli de ſes devoirs religieux ; & il ne croyoit pas, comme la plupart des grands, que tout l'Evangile ſe borne pour eux à la miſéricorde. Tout le monde a connu ſon reſpect conſervé depuis l'enfance pour les loix de l'Egliſe. Les jours qu'elle conſacre à l'abſtinence, à peine connus des grands, furent toujours pour lui des jours ſacrés. On l'a vu ſe refuſer même le morceau pris par oubli ; & comme Jonathas, ſe croire preſque digne de mort, pour avoir, par ignorance, goûté un peu de miel contre le vœu du peuple ſaint.

(1) *Meudon.*

Et ce n'étoit pas ici une obſervance ſcrupuleuſe, où il entre ſouvent plus de foibleſſe que de foi; c'étoit un cœur religieux; c'étoit un fonds de piété ſincere : tout ce qui appartenoit à la religion, lui paroiſſoit grand : & c'eſt ce fonds de religion qu'il oppoſa toujours aux diſcours de l'impiété. Car qu'il eſt rare que les grands, ſur-tout dans le premier âge, ne ſoient pas environnés de ces hommes audacieux, qui diſent : *Quel eſt notre Dieu?* & qui trop foibles pour le ſervir, croient paroître forts, en faiſant ſemblant de ne pas le connoître : ces hommes, qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent; qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire; qui ne ſont impies que par oſtentation; & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

La langue de l'impie ſécha toujours devant lui de honte & de confuſion. Il n'uſa de ſon autorité, que lorſqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : ſa douceur n'étoit plus qu'un courroux majeſtueux & digne d'un deſcendant de Clovis : c'étoit la force & la ſévérité, qui ſortoit du doux & du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'héritier de la couronne défendre, en défendant la religion, le plus beau privilege qui illuſtre le trône de ſes peres; ne pouvoir ſouffrir que l'impie ôtât à la Maiſon de France le plus ancien patrimoine dont elle

ſe glorifie ; & qu'il regardât le titre de la foi & de premier Roi chrétien, dont les Rois ſes ancêtres ſe ſont toujours honorés, comme un titre vain & une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les ſouverains, qui doivent ſe ſouvenir que la religion aſſure leur autorité ; que l'incrédule, qui a ſecoué le joug de la foi, ſe déſaccoutume bientôt du joug de l'obéiſſance ; que ceux qui ne connoiſſent point de Dieu, ne reſpectent pas plus les hommes ; & que les impies ſont toujours mauvais ſujets.

Ainſi la piété ſincere de ce Prince honoroit la religion. Mais enfin, ô mon Dieu ! la France n'en étoit pas digne : vous ne le formiez que pour vous ſeul : il n'a regné que ſur les cœurs, & ſon autre regne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conſeils éternels : l'Ange d'en-haut, miniſtre des deſſeins & des vengeances du Seigneur, vient marquer la maiſon du premier-né : la plaie, qui afflige le peuple, entre juſques dans la maiſon du Prince, & le bien-aimé eſt frappé. Quelle conſternation répandue dans le public avec cette triſte nouvelle ! Le peuple eſt tremblant ; la ville pleure ; les temples ſaints ſont les dépoſitaires de la douleur & de la crainte publique ; toutes les mains ſont levées au Ciel ; la Cour change en deuil ſa majeſté & ſa gloire. Un bon Prince eſt l'héritage de chaque particulier, & chacun craint, parce que chacun doit perdre.

Le Roi touché du péril de MONSEIGNEUR n'en connoît plus pour lui-même : il oublie qu'il se doit à son peuple, & se livre à sa tendresse : il expose, avec sa personne sacrée, le salut de l'état ; & ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre & paternel est déja flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils étoit digne, sans doute, que le meilleur de tous les peres reçût ses derniers soupirs : il avoit toujours vécu entre ses mains, il falloit qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de sa douleur, & de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes & ses incertitudes ? Il craint pour le Roi : une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrois de douleur*, dit-il, *si le Roi au sortir d'ici avoit seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité ! La douleur d'un pere, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, compte pour rien le danger ; & le danger du pere devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siecles à venir, pour les descendants de cette auguste Maison ! Et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchants d'humanité, que les victoires & les conquêtes, lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes, qu'aux dépens de l'humanité même ?

Les deux Princes ses fils, déja accablés des inquiétudes de la crainte, portent en-

core l'accablement de la séparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une Princesse auguste (1), le lien & la joie de la Maison royale, & qui donne si heureusement pour l'état des Héritiers à la couronne qu'elle doit porter, demande, comme une grace, qu'il lui soit permis d'aller partager le péril. Mais la France se refuse à leur tendresse : nous devions assez perdre, & il ne falloit pas tout risquer.

Cependant tout flattoit encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on espere. Les apparences du mal ne sembloient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection & l'habileté rendoient également éclairées, étoient favorables à nos desirs : le coup de foudre qui alloit éclater, se cachoit encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissoit encore jouir de notre erreur : hélas! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *la parole de mort étoit sortie de sa bouche, & elle ne devoit pas retourner à lui vuide.* Is. 55. 12

Déja des présages douteux nous l'annoncent : le mal surmonte les remedes : le Prince paroît menacé de plus près : sou-

(1) *Adélaïde de Savoie, Ducheſſe de Bourgogne.*

mis à Dieu, il adore la main qui le frappe : nulle impatience au milieu de ſes douleurs : la violence du mal toute ſeule nous apprend qu'il ſouffre ; on n'en tire pas même les plaintes néceſſaires au ſecours de l'art. Il ne ſe plaint qu'à Dieu ſeul, & ce n'eſt pas de ſes douleurs : il ne ſent que le regret de ſes fautes : il en trouve l'expiation dans ſa patience & dans ſes deſirs. Une révolution ſoudaine l'accable : elle répand déja un nuage ſur ſes yeux, & arrête ſur ſa langue les paroles de pénitence & de réconciliation : il tend, par des ſignes de douleur & de repentir, les mains à l'Egliſe ; cette Egliſe, dont il avoit toujours reſpecté les loix, qui venoit de le nourrir depuis peu de ce Pain myſtérieux qui fait les délices des rois, & de laquelle ſa naiſſance le deſtinoit à être le protecteur. Sa langue déja immobile ſe délie enfin pour demander les graces des ſacrements ; ces graces dont il avoit toujours uſé avec tant de religion, & auxquelles les derniers myſteres de la Pâque l'avoient vu participer, avec des ſentiments de foi & de piété plus vifs & plus touchants que jamais, comme s'il eût preſſenti que cette Pâque devoit être la veille & l'appareil de ſa mort ; & qu'il ne boiroit plus de ce breuvage myſtérieux, qu'il ne le bût nouveau dans le royaume du Pere céleſte.

Mais enfin la foi ſupplée au miniſtere des hommes. Le feu du ciel tout ſeul peut

allumer, quand il le faut, le sacrifice, & sanctifier la victime : ses desirs fervents deviennent eux-mêmes la grace qu'il demande : il ne lui en a manqué que la consolation : il en a eu l'effet & la vertu ; & nous en avons l'espérance.

Grand Dieu ! une ame si bonne & si religieuse n'auroit-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles ? Un Prince si fort selon le cœur des hommes, ne seroit-il pas selon votre cœur ? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes & de nos prieres : regardez du haut du ciel sur ces offrandes saintes : que le sang de la victime qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui ; consolez la piété d'un roi & la douleur d'un pere, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous : que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis ! *Donnez votre justice au fils du Roi*, si ses justices se trouvent défectueuses ; placez-le devant vous parmi ces saints Rois ses ancêtres, qui occuperent le trône que sa naissance lui destinoit : que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne & des saints Louis, dont il sera exclu dans nos histoires ; & rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre. Ainsi soit-il.

Ps. 71. 1.

ORAISON FUNEBRE

DE

LOUIS-LE-GRAND,

ROI DE FRANCE,

Prononcée dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Ecce magnus effectus sum, & præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt ante me in Jerusalem..... & agnovi quòd in his quoque esset labor & afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire & en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; & j'ai reconnu qu'en cela même, il n'y avoit que vanité, & affliction d'esprit. Eccle. 1. 16. 17.

IEU seul est grand, mes freres, & dans ces derniers moments sur-tout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire & leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles

rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est ; & l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le Prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités & de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité & affliction d'esprit ; & qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes freres, la grandeur & les victoires du Roi que nous pleurons, ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements : les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce Roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le pere des rois ; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit : ses ennemis ont envié sa puissance : les étrangers sont venus des isles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté : ses sujets lui ont presque dressé des autels ; & le prestige, qui se formoit autour de lui, n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu ! de la crainte de votre nom : vous l'aviez

écrit sur le livre éternel dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples : vous l'aviez revêtu de grandeur & de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractere propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations & par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction & la violence, qui nous l'assure.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes freres, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siecles de nos peres, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre ? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte : les Princes, l'espérance & l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge : l'époux & l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, & les cendres de l'enfant suivre tristement & augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles : le Roi qui avoit passé d'une minorité orageuse, au regne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ces pertes, & survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu, & s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scenes fabuleuses : le cœur

se prête pour un moment au spectacle ; l'attendrissement finit avec la représentation ; & il semble que Dieu n'opere ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'univers, & nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcheroit en vain : racontons, non les merveilles d'un regne que les hommes ont déja tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le Roi qui nous est ôté. Rappellons ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grace. Et quoiqu'il ait été grand, & par l'éclat inoui de son regne & par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV, DU NOM, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : ne parlons de la gloire & de la grandeur de son regne, que pour en montrer les écueils & le néant qu'il a connu; & de sa piété, que pour en proposer & immortaliser ses exemples.

TOUT ce qui fait la grandeur des rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les I. PARTIE.

ſuccès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des ſentiments, & la majeſté dans la perſonne : voilà tout ce que la vanité peut faire ſouhaiter aux ſouverains ; & voilà auſſi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le Roi, pour qui nous prions, paſſa, pour ainſi dire, du berceau ſur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au ſouverain, parce qu'elle lui apprend à connoître les hommes, & que les hommes lui apprennent à ſe connoître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des rois, & qui en formant leurs premieres inclinations, ſemble former les deſtinées publiques, verſa de bonne-heure dans ſon ame ces grandes qualités qui ſuppléent aux inſtructions, & que l'inſtruction toute ſeule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les ſoins d'une Régente vertueuſe & d'un Miniſtre habile, LOUIS, au ſortir de ces nuages, commence à ſe montrer à ſes peuples. La jeuneſſe, toujours plus aimable, ce ſemble, dans les princes ; cet air grand & auguſte, qui tout ſeul annonçoit le Souverain ; la tendreſſe perpétuelle de la nation pour ſes rois, tout le rendit maître des cœurs, & c'eſt alors qu'un prince eſt véritablement roi, quand l'amour des peuples, ſi j'oſe parler ainſi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état flo-

rissant, qu'un nouveau regne semble toujours promettre aux empires. Les dissentions civiles l'avoient plus aguerrie & purgée de mauvais citoyens, qu'épuisée. Les grands réunis aux pieds du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangeres, & qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse, si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance; & si en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'Infante d'Espagne avec LOUIS, venoit de suspendre les anciennes jalousies, que le voisinage, la valeur, la puissance formoient entre les deux nations. Les Pirénées qui les avoient vu tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe sur les mêmes lieux, les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un Souverain, que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux Empires, ne put encore réunir les cœurs.

La Régente ne survécut pas long-temps à la joie d'une cérémonie, qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses desirs, & qui couronna sa glorieuse administration. Le grand Ministre, qui l'avoit aidée à soute-

nir le poids des affaires, & qui avoit ſu ſauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité, que la France ne ſouffrit jamais ſans jalouſie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

LOUIS ſe trouva ſeul, jeune, paiſible, abſolu, puiſſant, à la tête d'une nation belliqueuſe; maître du cœur de ſes ſujets & du plus floriſſant royaume du monde; avide de gloire; environné de vieux chefs, dont les exploits paſſés ſembloient lui reprocher le repos où il les laiſſoit encore. Qu'il eſt difficile, quand on peut tout, de ſe défier qu'on peut auſſi trop entreprendre!

Les ſuccès juſtifient bientôt nos entrepriſes. La Flandre eſt d'abord revendiquée comme le patrimoine de Théreſe; & tandis que les manifeſtes éclairciſſent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevart, que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Eſpagne, tombe ſous nos coups: ſes villes devant leſquelles l'intrépidité Eſpagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de murs à l'épreuve de la bravoure françoiſe; & LOUIS eſt ſur le point de renverſer en une campagne, l'ouvrage lent & pénible de la valeur & de la politique d'un ſiecle entier.

Déja le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe: le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis, & plus nos ennemis augmentent, plus nos

victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, & ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres : les mauvais succès irritent nos ennemis, sans les désarmer : leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent : tant de sang déja répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre : les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimegues, Risvic, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages : les situations changent, & nos prospérités continuent. La Monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants : elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs : elle a pensé périr & écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre & sous la grandeur énorme de nos navires. Nos Flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers regnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient par-tout au loin la terreur & la victoire. Les ennemis attaqués jusques dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France, l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les Isles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus

ſanglantes. Et l'Afrique même, encore fiere d'avoir vu autrefois échouer ſur ſes côtes, la valeur de ſaint Louis & toute la puiſſance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'aſyle ſous ſes remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, & d'en chercher un aux pieds du trône de LOUIS.

Nous nous élevions de tant de proſpérités, & nous ne ſavions pas que l'orgueil des empires eſt toujours le premier ſignal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de LOUIS dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis ſur pied des armées ſi formidables : jamais l'art militaire, c'eſt-à-dire, l'art funeſte d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été pouſſé ſi loin : jamais tant de généraux fameux; & pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en étoit que plus ſûr du ſuccès; un Créqui, plus grand le jour de ſa défaite, que dans les jours de ſes triomphes; un Luxembourg, qui ſembloit ſe jouer de la victoire; & tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Gueſclins & les Dunois de notre ſiecle.

Mais, hélas! triſte ſouvenir de nos victoires, que nous rappellez-vous? Monuments ſuperbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliſer la mémoire, que rappellerez-vous à nos ne-

veux, lorſqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Iſraélites, ce que ſignifient vos maſſes pompeuſes & énormes? *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes: Quid ſibi volunt iſti lapides?* Vous leur rappellerez un ſiecle entier d'horreur & de carnage : l'élite de la nobleſſe Françoiſe précipitée dans le tombeau ; tant de Maiſons anciennes éteintes ; tant de meres point conſolées, qui pleurent encore ſur leurs enfants ; nos campagnes déſertes, & au-lieu des tréſors qu'elles renferment dans leur ſein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger ; nos villes déſolées ; nos peuples épuiſés ; les arts à la fin ſans émulation ; le commerce languiſſant : vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes: Quid ſibi volunt iſti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux ſaints profanés ; tant de diſſolutions capables d'attirer la colere du Ciel ſur les plus juſtes entrepriſes ; le feu, le ſang, le blaſphême, l'abomination, & toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii veſtri, dicentes: Quid ſibi volunt iſti lapides?* Joſ. 4. 6.

O fléau de Dieu ! ô guerre ! ceſſerez-vous enfin de ravager l'héritage de Jeſus-Chriſt ? O glaive du Seigneur ! levé depuis long-temps ſur les peuples & ſur les nations, ne vous repoſerez-vous pas en-

Jerem. 47. 6. core ? *O mucro Domini ! usquequo non quiesces ?* Vos vengeances, ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ? N'aurez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation, ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez-le du haut du ciel, & n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! usquequo non quiesces ? ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & sile.*

Un si long cours de prospérités inouies, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire & de magnificence, où les siecles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de Maisons royales s'éleverent, demeure superbe de LOUIS, où toutes les merveilles de l'Asie & de l'Italie rassemblées, sembloient venir rendre hommage à sa grandeur ! Paris comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations. La Cour, à l'exemple du Souverain, plus brillante & plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des Cours étrangeres. La ville, l'imitatrice éternelle de la Cour, en copia le faste. Les Provinces à l'envi marcherent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos peres, que

que dans leurs vieux & respectables portraits, qui en ornant les murs de nos palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens : la misere même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer : la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation : la bizarrerie devint un goût : nos voisins mêmes à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laisserent pas d'en venir chercher chez nous le modele ; & après les avoir épuisés par nos victoires, nous fûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le regne de LOUIS. La navigation plus florissante que sous tous les regnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un & de l'autre hémisphere, pour prendre des points fixes & en perfectionner les connoissances. Un édifice célebre (1) s'éleva hors de nos murs, où en observant le cours des astres & toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'océan ; & on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous

(1) *L'Observatoire.*

les ans, comme celles de Salomon, les richeſſes du nouveau monde. Hélas! ces nations inſulaires & ſimples, nous envoyoient leur or & leur argent, & nous leur portions peut-être en échange, au-lieu de la foi, nos déréglements & nos vices.

Le commerce, ſi étendu au-dehors, fut facilité au-dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivieres, malgré les terres & les collines qui les ſéparoient, virent réunir leurs eaux, & porter aux pieds des murs de la capitale, le tribut & les richeſſes diverſes de chaque province. Les deux mers, qui entourent & qui enrichiſſent ce vaſte royaume, ſe donnerent, pour ainſi dire, la main; & un canal miraculeux, par la hardieſſe & les travaux incompréhenſibles de l'entrepriſe, rapprocha ce que la nature avoit ſéparé par des eſpaces immenſes.

Il étoit réſervé à LOUIS d'achever ce que les ſiecles précédents de la Monarchie n'auroient même oſé ſouhaiter : c'étoit le regne des prodiges : nos peres ne les avoient pas même imaginés, & nos neveux n'en verront jamais de ſemblables; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le regne de la paix, de la frugalité & de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices & des malheurs, où elle nous a précipités!

Il eſt vrai que les ſoins de LOUIS, pour augmenter l'éclat & le bon ordre du royau-

me, ne se proposoient point de bornes. La ville regnante, l'abord de toutes les nations, & qui rassemble le choix, comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants, si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion & la multitude lui avoient jusques-là donnée. Au milieu de ce cahos regnerent l'ordre & la paix; & dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des loix fixes; & le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie : des réglements utiles, & qui deviendront la jurisprudence de tous les regnes à venir, furent publiés : l'étude du droit François & du droit public, se ranima : des Sénateurs célebres, & dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes, qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornerent nos tribunaux : l'éloquence, & la science des loix & des maximes, brillerent dans le barreau : & la tribune du Sénat principal devint aussi célebre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été sous les Hortense & sous les Ciceron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences & les arts ne furent-ils pas portés? Vous

en ſerez les monuments éternels, écoles fameuſes raſſemblées autour du trône, & qui en aſſurez plus l'éclat & la majeſté, que les ſoixante Vaillants qui environnoient
Cant. 3.7. le trône de Salomon! l'émulation y forma le goût : les récompenſes augmenterent l'émulation : le mérite qui ſe multiplioit, multiplia les récompenſes.

Quels hommes, & quels ouvrages, vois-je ſortir à la fois de ces aſſemblées ſavantes? des Phidias, des Apelle, des Platon, des Sophocle, des Plaute, des Démoſthene, des Horace; des hommes & des ouvrages, au goût deſquels le goût des âges futurs de la Monarchie ſe rappellera toujours. Je vois revivre le ſiecle d'Auguſte, & les temps les plus polis & les plus cultivés de la Grece. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité ſous le regne de LOUIS; & que les époques des lettres y fuſſent auſſi célebres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges; & nous nous ſommes comme raſſaſiés là-deſſus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici? En ajoutant à la ſcience, nous avons ajouté au travail & à la malice : les arts en flattant la curioſité, ont enfanté la molleſſe : le théâtre plus floriſſant, mais toujours le triſte fruit de l'abondance, de l'oiſiveté & de la corruption, ou a donné du ridicule au vice, ſans corriger les mœurs; ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aima-

ble : la poéſie, en nous rappellant tout le ſel & tous les agréments des anciens, nous en a rappellé les ſéductions & la licence : la philoſophie a paru perdre du côté de la ſimplicité de la foi, ce qu'elle acquéroit de plus ſur les connoiſſances de la nature : l'éloquence, toujours flatteuſe dans les monarchies, s'eſt affadie par des adulations dangereuſes aux meilleurs princes : enfin la ſcience même de la religion, plus exacte & plus approfondie, & d'où devoient naître la paix & la vérité, a dégénéré en vaines ſubtilités, & éterniſé les diſputes. O ſiecle ſi vanté! *Votre ignominie s'eſt donc multipliée avec votre gloire.* Oſee. 4. 7. Mais la gloire appartenoit à LOUIS, & l'abus qu'on en a fait, a été notre ſeul ouvrage. Ainſi éclatoit au loin la grandeur & la réputation de la France, tandis qu'au-dedans, elle s'affoibliſſoit par ſes propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des Empires, ſe trouvoit réuni autour de LOUIS. Des miniſtres ſages & habiles, reſſources des peuples & des rois : nos frontieres reculées, & qui ſembloient éloigner de nous la guerre pour toujours : des forteresſes inacceſſibles élevées de toutes parts, & qui paroiſſoient plus deſtinées à menacer les états voiſins, qu'à mettre nos états à couvert : l'Eſpagne forcée de nous céder, par un acte ſolemnel, la preſſéance qu'elle nous avoit

juſques-là diſputée : Rome même déſavouer par un monument public, le droit des gens violé, & l'outrage fait à une Couronne, de qui elle tient ſa ſplendeur & la vaſte étendue de ſon patrimoine : enfin le Souverain lui-même d'une république floriſſante, deſcendre de ſon trône, d'où ſes prédéceſſeurs n'étoient pas encore deſcendus, quitter ſes citoyens & ſa patrie, & venir mettre les marques faſtueuſes de ſa dignité aux pieds de LOUIS, pour fléchir ſa clémence.

Grands événements qui nous attiroient la jalouſie bien plus que l'admiration de l'Europe! Et des événements, qui font tant de jaloux, peuvent bien embellir l'hiſtoire d'un regne ; mais ils n'aſſurent jamais le bonheur d'un Etat.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de LOUIS? Arbitre de la paix & de la guerre; maître de l'Europe; formant preſque avec la même autorité les déciſions des Cours étrangeres, que celles de ſes propres conſeils; trouvant dans l'amour de ſes ſujets des reſſources, qui en tariſſant leurs biens, ne pouvoient épuiſer leur zele; conſervant ſur les princes iſſus de ſon ſang, ſignalés par mille victoires, un pouvoir auſſi abſolu que ſur le reſte de ſes ſujets ; voyant autour de ſon trône les enfants de ſes enfants; le pere d'une nombreuſe poſtérité ; le patriarche, pour ainſi dire, de la famille royale, & élevant tout à la fois, ſous ſes yeux, les ſucceſſeurs des

trois regnes ſuivants. Jamais la ſucceſſion royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône, les rois de nos enfants & de nos neveux. Hélas! à peine en reſte-t-il un pour nous-mêmes; & il n'eſt demeuré qu'une étincelle dans Iſraël. Mais ne hâtons pas ces triſtes images, que la conſtance de LOUIS doit nous ramener dans la ſuite de ce diſcours.

Que ces jours de deuil paroiſſoient loin de nous en ce jour brillant, où nous donnions des rois à nos voiſins; & où l'Eſpagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'Empire François, & qui depuis ſi longtemps uſurpoit une de nos Couronnes, vint mettre toutes les ſiennes ſur la tête d'un des petits-fils de LOUIS!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établiſſant ſes enfants Souverains dans l'Europe; voyant ſon trône environné des rois ſortis de ſon ſang, réuniſſant encore une fois, ſous la race auguſte des Francs, les peuples & les nations; faiſant mouvoir du fond de ſon palais, les reſſorts de tant de royaumes; & devenu le centre & le lien de deux vaſtes monarchies, dont les intérêts avoient ſemblé juſques-là auſſi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il eſt vrai, vous ne ſerez écrit ſur nos faſtes, qu'avec le ſang de tant de François que vous avez fait verſer: les malheurs que vous prépariez, nous

ont rendu cette gloire triſte & amere : vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié, & penſé renverſer notre puiſſance. L'Eſpagne ennemie n'avoit pu nous nuire; l'Eſpagne alliée nous a accablés : nos diſgraces ſeront éternellement gravées autour de la Couronne qu'elle a miſe ſur la tête d'un de nos Princes. Mais ſi la Caſtille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre eſtime pour ſa valeur & ſa fidélité, & notre reconnoiſſance pour ſon choix, affoiblie.

J'avoue, mes freres, que la gloire des événements, qui embellit un regne, eſt ſouvent étrangere au Souverain : les rois ne ſont grands que par les vertus qui leur ſont propres : leurs ſuccès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obſcures, & prouver qu'ils ſont bien ſervis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller LOUIS de tout cet éclat qui l'environnoit, & de vous le montrer lui-même. Quelle ſageſſe! & quel uſage des affaires! l'Europe redoutoit la ſupériorité de ſes conſeils, autant que celle de ſes armes : ſes miniſtres étudioient ſous lui l'art de gouverner : ſa longue expérience mûriſſoit leur jeuneſſe, & aſſuroit leurs lumieres : les négociations conduites par l'habileté, réuſſiſſoient toujours par le ſecret. Quel bonheur la réputation ſeule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, ſi nous euſſions ſu nous contenter de la gloire de

la sageſſe ? Tous les rois voiſins qui en naiſſant avoient trouvé LOUIS déja vieilli ſur le trône, ſe fuſſent regardés comme les enfants & les pupiles d'un ſi grand Roi : il n'eût pas été leur vainqueur ; *mais il étoit aſſez grand pour mépriſer les triomphes;* (1) & il eût été leur tuteur & leur pere.

De ce fond de ſageſſe ſortoit la majeſté répandue ſur ſa perſonne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité & les bienſéances de la dignité royale : jamais roi ne ſut mieux ſoutenir que lui le caractere majeſtueux de la ſouveraineté. Quelle grandeur, quand les miniſtres des rois venoient aux pieds de ſon trône ! quelle préciſion dans ſes paroles ! quelle majeſté dans ſes réponſes ! Nous les recueillions comme les maximes de la ſageſſe ; jaloux que ſon ſilence nous dérobât trop ſouvent des tréſors qui étoient à nous ; & s'il m'eſt permis de le dire, qu'il ménageât trop ſes paroles à des ſujets qui lui prodiguoient leur ſang & leur tendreſſe.

Cependant, vous le ſavez, cette majeſté n'avoit rien de farouche : un abord charmant, quand il vouloit ſe laiſſer approcher ; un art d'aſſaiſonner les graces, qui touchoit plus que les graces mêmes ; une politeſſe de diſcours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en ſortions tranſportés, &

(1) *Jam Cæſar tantus erat, ut poſſet triumphos contemnere.* Flor.

nous regrettions des moments que sa solitude & ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidelle nous aimons de tout temps à voir nos rois, & les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que LOUIS? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens & illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, & dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable: l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, & vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité, qualités si essentielles aux rois, & si rares pourtant même parmi les autres hommes: un ami fidele; un époux, malgré les foiblesses qui partagerent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Théreſe; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, & renouant par l'estime, un lien affoibli par les passions: un pere tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son regne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-

elles devant Dieu, quand la piété ne les a pas sanctifiées? Hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes & des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, & qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mene-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, & par l'ambition qui toujours y conduit, & par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, & toujours à craindre pour les plus grands rois sur-tout, vous n'augmenterez pas le dueil de nos prieres; & vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, & qui vont solliciter pour LOUIS, le Pere des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine: *Et agnovit quod in his quoque esset labor, & afflictio spiritûs;* & il fut encore plus grand par une foi humble & par une piété sincere, que par l'éclat de sa puissance & de ses victoires.

L'ONCTION sainte répandue sur les rois consacre leur caractere, & ne sanctifie pas toujours leur personne: l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins & de leur servitude, que de leur autorité: ils ne sont rois que pour être les peres & les pasteurs des peuples: ils ne sont pas nés pour eux seuls; & les II. PARTIE.

vertus privées, qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives, que l'Ecriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva
Eccli. 49. 3 4 son cœur fidele à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius ;* c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété & tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis ;* c'est le zele du Souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché & de malice, en l'honorant de ses faveurs & de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem ;* & c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur & le pere.

LOUIS porta en naissant un fonds de religion & de crainte de Dieu, que les égarements même de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis & de tant de rois chrétiens, qui couloit dans ses veines ; le souvenir encore tout récent d'un pere juste, les exemples d'une mere pieuse ; les instructions du Prélat irréprehensible, qui présidoit à son éducation ; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions & les exemples ; tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois ? Une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, & à monter avec

lui sur le trône. Et que pouvoit attendre LOUIS sur-tout dans ce premier âge ? L'homme le mieux fait de sa Cour ; tout brillant d'agréments & de gloire ; maître de tout vouloir, & ne voulant rien en vain ; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux, qui attendoient à peine ses desirs ; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, & qui paroissoient tous réunis & conjurés pour plaire à lui seul ; environné d'apologistes des passions, qui soufloient encore le feu de la volupté, & qui cherchoient à effacer ses premieres impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence ; au milieu d'une Cour polie, où la molleſſe & le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, & même d'aller de pair, avec la valeur & le courage ; & enfin dans un siecle, où le sexe peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du Prince, quel déluge de maux dans le peuple ! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation toujours sûre de plaire & d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté : les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues, & en deviennent la plus sûre route : des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, & chantent des passions que le respect tout seul

auroit dû enſevelir dans un éternel ſilence : de nouveaux ſpectacles s'élevent pour en faire des leçons publiques ; tout devient la paſſion du Souverain.

Sap 6 3. 4. 5. 10. O rois des peuples, dit l'eſprit de Dieu ! vous, qui aſſis ſur votre trône, voyez avec tant de complaiſance à vos pieds la multitude des nations ! c'eſt à vous que j'adreſſe ces paroles : *Ad vos, ô reges, ſunt hi ſermones mei.* Souvenez-vous que la puiſſance vous a été donnée d'en-haut ; que l'uſage en doit être ſaint, comme l'origine en eſt ſainte ; qu'un jugement très-dur eſt préparé à ceux qui ſont établis pour commander aux autres, & qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment eſt preſque toujours réſervée.

Mais ici les miſéricordes éternelles préparées à LOUIS commencent à ſe manifeſter. Dieu le prépare de loin à la vertu en armant les premiers traits de ſon autorité contre les vices. L'uſage barbare des duels, ancien reſte de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion & la politeſſe qu'elle met dans les mœurs, n'avoient pu depuis modérer ; que tant de rois avoient vainement condamné, & qui avoit coûté tant de ſang à la nation, fut aboli ; & LOUIS conſacra le commencement de ſon regne, par une action qui aſſure le repos & la tranquillité de tous les regnes à venir.

Oui, mes freres, dans le temps même que LOUIS paroiſſoit encore loin du Sei-

gneur, le Seigneur étoit déja près de lui: les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes, qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété, & qui paroissent ne se souvenir de Dieu, que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit, dès-là qu'il étoit connu: la naissance & les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant: les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; & l'impie, qui dit anathême au ciel, devenoit à l'instant pour lui, l'anathême de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de LOUIS. Mais sortons de ces temps de ténebres, si inévitables aux rois, & si ordinaires aux autres hommes; périssent & soient à jamais effacés de notre souvenir, ces jours qu'il a effacés par ses larmes & par sa piété, & que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premieres années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes: *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* Sap. 7. 5. Mais si LOUIS les a suivis dans ces premieres voies des passions; où sont les

rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur & de fidélité que lui, dans les voies de la grace? Où ſont même ceux de ſes ſujets, qui vivoient ſous ſes yeux, & que leur rang approchoit du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ſes foibleſſes, ils ont peut-être fini par cenſurer ſa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, conſtante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété ſi inſéparables de l'inconſtance des hommes, que l'uniformité toute ſeule laſſe; que l'ennui du vice attire ſouvent tout ſeul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'uſage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice; & qui en repaſſant ſans ceſſe du vice à la vertu, cherchent plus à ſoulager leur inconſtance, qu'à fixer leur infidélité.

Dès la premiere démarche que LOUIS eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal & majeſtueux. Un jour inſtruiſoit l'autre jour; & une nuit donnoit des leçons ſemblables à l'autre nuit. L'hiſtoire de ſa piété eſt l'hiſtoire d'une de ſes journées; & hors les événements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reſte de ſa vie.

Soins immenſes du gouvernement dont il portoit preſque tout ſeul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ſes

devoirs religieux : jamais la vie de la Cour, toujours inégale, parce qu'elle eſt oiſeuſe, ne dérangea la reſpectable uniformité de ſa conduite; & dans un lieu, où le caprice & le loiſir ſont ſi ingénieux à varier les jours & les moments, LOUIS ſeul étoit le point fixe, où tous les jours & tous les moments ſe trouvoient les mêmes : vertu rare, dans les princes ſur-tout, que rien ne contraint, & en qui l'inconſtance de l'imagination eſt ſans ceſſe réveillée par le choix & la multiplicité des reſſources.

La piété & la bonne foi des diſpoſitions répondoit à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion aux pieds des autels! Avec quel reſpect venoit-il courber devant la gloire du Sanctuaire, cette tête qui portoit, pour ainſi dire, l'univers; & que l'âge, la majeſté, les victoires rendoient encore moins auguſte que la piété! Quelle terreur en approchant des myſteres ſaints & de cette viande céleſte, qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! & malgré les dégoûts & les cenſures d'une Cour éclairée & difficile, quel reſpect pour la ſainte liberté du miniſtere & pour les défauts mêmes du miniſtre! *Il nous en a dit aſſez pour nous corriger*, répondoit-il à ceux de ſa cour qui paroiſſoient mécontents de l'inſtruction. Quelle tendreſſe de conſcience! quelle horreur pour les plus légeres tranſgreſſions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; & s'il n'accomplit pas toute juſtice, c'eſt qu'elle

ne lui fut pas toute connue. C'eſt la deſtinée des meilleurs rois; c'eſt le malheur du rang, plutôt que le vice de la perſonne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu ſolide, c'eſt l'adverſité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne prépariez-vous pas à ſa conſtance! Ce grand Roi, que la victoire avoit ſuivi dès le berceau, & qui comptoit ſes proſpérités par les jours de ſon regne : ce Roi, dont les entrepriſes toutes ſeules annonçoient toujours le ſuccès; & qui juſques-là, n'ayant jamais trouvé d'obſtacles, n'avoit eu qu'à ſe défier de ſes propres deſirs : ce Roi, dont tant d'éloges & de trophées publics avoient immortaliſé les conquêtes, & qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naiſſent du ſein même de la louange & de la gloire : ce Roi, ſi long-temps maître des événements, les voit par une révolution ſubite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place : ils n'ont qu'à ſe montrer, la victoire ſe montre avec eux : leurs propres ſuccès les étonnent : la valeur de nos troupes a ſemblé paſſer dans leur camp : le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute : la diverſité des lieux ne fait que diverſifier nos malheurs : tant de champs fameux de nos victoires ſont ſurpris de ſervir de théâtre à nos défaites : le peuple eſt conſterné; la capitale eſt menacée; la miſere & la mortalité ſemblent ſe joindre aux ennemis; tous les maux pa-

roiſſent réunis ſur nous : & Dieu, qui nous en préparoit les reſſources, ne nous les montroit pas encore; Denain & Landreci étoient encore cachés dans les conſeils éternels. Cependant notre cauſe étoit juſte; mais l'avoit-elle toujours été? Et que ſais-je, ſi nos dernieres défaites n'expioient pas l'équité douteuſe, ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut; il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légérement, & Dieu avoit ſemblé me favoriſer : je la fais pour ſoutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la Couronne d'Eſpagne, & il m'abandonne : il me préparoit cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia ſous la main qui s'appeſantiſſoit ſur lui : ſa foi ôta même à ſes malheurs la nouvelle amertume que le long uſage des proſpérités leur donne toujours : ſa grande ame ne parut point émue : au milieu de la triſteſſe & de l'abattement de la cour, la ſérénité ſeule de ſon auguſte front raſſuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ſes faveurs paſſées : il répara par la plénitude de ſa ſoumiſſion, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à ſa reconnoiſſance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événements; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la ſoumiſſion & de la conſtance.

Mais le temps des épreuves n'eſt pas encore fini. Vous l'avez frappé dans ſon

peuple, ô mon Dieu ! comme David; vous le frappez encore comme lui dans ſes enfants : il vous avoit ſacrifié ſa gloire, & vous voulez encore le ſacrifice de ſa tendreſſe.

Que vois-je ici ! & quel ſpectacle attendriſſant même pour nos neveux, quand ils en liront l'hiſtoire ! Dieu répand la déſolation & la mort ſur toute la maiſon royale. Que de têtes auguſtes frappées ! que d'appuis du trône renverſés ! Le jugement commence par le premier-né : ſa bonté nous promettoit des jours heureux ; & nous répandîmes ici nos prieres & nos larmes ſur ſes cendres cheres & auguſtes. Mais il nous reſtoit encore de quoi nous conſoler. Elles n'étoient pas encore eſſuyées nos larmes ; & une Princeſſe aimable, (1) qui délaſſoit LOUIS des ſoins de la royauté, eſt enlevée dans la plus belle ſaiſon de ſon âge aux charmes de la vie, à l'eſpérance d'une couronne, & à la tendreſſe des peuples, qu'elle commençoit à regarder & à aimer comme ſes ſujets. Vos vengeances, ô mon Dieu ! ſe préparent encore de nouvelles victimes : ſes derniers ſoupirs ſoufflent la douleur & la mort dans le cœur de ſon royal Epoux. (2) Les cendres du jeune Prince ſe hâtent de s'unir à celles de ſon Epouſe : il ne lui ſurvit que les moments rapides qu'il faut, pour

(1) *Mort d'Adélaïde de Savoye.*
(2) *Mort du Duc de Bourgogne.*

ſentir qu'il l'a perdue ; & nous perdons avec lui les eſpérances de ſageſſe & de piété, qui devoient faire revivre le regne des meilleurs rois, & les anciens jours de paix & d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu ! montrerez-vous encore votre colere & votre puiſſance contre l'enfant qui vient de naître ? Voulez-vous tarir la ſource de la race royale ? & le ſang de Charlemagne & de ſaint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, eſt-il devenu pour vous comme le ſang d'Achab, & de tant de rois impies, dont vous exterminiez toute la poſtérité.

Le glaive eſt encore levé, mes freres ; Dieu eſt ſourd à nos larmes, à la tendreſſe & à la piété de LOUIS. Cette fleur naiſſante, & dont les premiers jours étoient ſi brillants, eſt moiſſonnée ; (1) & ſi la cruelle mort ſe contente de menacer celui qui eſt encore attaché à la mamelle, (2) ce reſte précieux que Dieu vouloit nous ſauver de tant de pertes, ce n'eſt que pour finir cette triſte & ſanglante ſcene, par nous enlever le ſeul des trois princes (3) qui nous reſtoit encore, pour préſider à ſon enfance, & le conduire ou l'affermir ſur le trône.

---

(1) *Mort du Duc de Bretagne, frere aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.*

(2) *Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.*

(3) *Mort du Duc de Berry, oncle du roi Louis XV.*

Au milieu des débris lugubres de ſon auguſte maiſon, LOUIS demeure ferme dans la foi. Dieu ſouffle ſa nombreuſe poſtérité, & en un inſtant elle eſt effacée comme les caracteres tracés ſur le ſable. De tous les princes qui l'environnoient, & qui formoient comme la gloire & les rayons de ſa couronne, il ne reſte qu'une foible étincelle ſur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de ſa foi ne peut être épuiſé par ſes malheurs : il eſpere, comme Abraham, que le ſeul enfant de la promeſſe ne périra point : il adore celui qui diſpoſe des ſceptres & des couronnes; & voit peut-être dans ces pertes domeſtiques, la miſéricorde qui expie & qui acheve d'effacer du livre des juſtices du Seigneur, ſes anciennes paſſions étrangeres.

LOUIS conſerva donc à Dieu un cœur fidele : *Gubernavit ad Dominum cor ipſius;* & c'eſt là le devoir eſſentiel de l'homme. Mais juſqu'où ne porta-t-il point ſon zele pour l'Egliſe, cette vertu des Souverains, qui n'ont reçu le glaive & la puiſſance, que pour être les appuis des autels & les défenſeurs de ſa doctrine ? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événements parlent pour moi ; & les plaintes ſéditieuſes de l'héréſie chaſſée du royaume, qui ont ſi long-temps retenti dans toute l'Europe ; & les clameurs des faux prophetes diſperſés, qui ſonnoient partout, à l'exemple de leurs peres, le ſignal de la guerre & de la vengeance contre

LOUIS, ont fait avant nous l'éloge de ſon zele.

Spécieuſe raiſon d'Etat, en vain vous oppoſâtes à LOUIS les vues timides de la ſageſſe humaine : le corps de la monarchie affoibli par l'évaſion de tant de citoyens; le cours du commerce rallenti, ou par la privation de leur induſtrie, ou par le tranſport furtif de leurs richeſſes; les nations voiſines, protectrices de l'héréſie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient ſon zele; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes : il croit même affermir ſon trône en renverſant celui de l'erreur : les temples profanes ſont détruits; les chaires de ſéduction abattues; les prophetes de menſonge arrachés des troupeaux qu'ils ſéduiſoient; les aſſemblées étrangeres réunies à l'aſſemblée des fideles. Le mur de ſéparation eſt ôté; nos freres viennent trouver aux pieds de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domeſtiques de la foi dont ils avoient dégénéré : le temps, la grace, l'inſtruction achevent peu-à-peu un changement, dont la force n'obtient jamais que les apparences; & l'erreur, qui née en France, ſembloit y avoir jetté des racines éternelles; & cette zizanie, qui tant de fois avoit penſé étouffer parmi nous le bon grain; & l'héréſie, depuis ſi long-temps redoutable au trône, par la force de ſes places, par la foibleſſe des regnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de ſang François qu'elle avoit fait verſer, par le

nombre de ſes partiſans, & par la ſcience orgueilleuſe de ſes docteurs, par l'appui de tant de nations, & même par l'ancien ſouvenir & l'injuſtice de cette journée ſanglante, qui devroit être effacée de nos annales, que la piété & l'humanité déſavoueront toujours, & qui en voulant l'écraſer ſous un de nos derniers rois, ranima ſa force & ſa fureur, & fit, ſi je l'oſe dire, de ſon ſang, la ſemence de nouveaux diſciples; l'héréſie à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que LOUIS lui porte; diſparoît, & eſt réduite, ou à ſe cacher dans les ténebres d'où elle étoit ſortie, ou à paſſer les mers, & à porter avec ſes faux dieux, ſa rage & ſon amertume dans les contrées étrangeres.

Heureuſe ſi la ſoumiſſion eût précédé les châtiments; ſi au-lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité; & ſi ſes ſectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au Souverain, n'euſſent tiré d'autre avantage du zele de LOUIS, que de laiſſer à leurs enfants & à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Egliſe. Mais enfin la France à la gloire éternelle de LOUIS, eſt purgée de ce ſcandale; la contagion ne ſe perpétue plus dans les familles, il n'y a plus parmi nous qu'un bercail & un Paſteur; & ſi la crainte fit alors des hypocrites, l'inſtruction a fait depuis de ceux qui ſont venus après eux, de véritables fideles.

Auſſi ſous quelque couleur que l'erreur cherchât

cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zele & la piété de LOUIS. Vaines idées de perfection, qui sous prétexte d'élever l'homme jusqu'à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, & lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu, la sûreté de son libertinage! nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, & qui mettiez l'acquiescement oiseux & le fanatisme de vos prieres, à la place des devoirs & des violences de l'Evangile! doctrine impie & ridicule, qui cherchiez à persuader en secret, que la priere, qui seule nous obtient la grace de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime! LOUIS eut horreur de vos blasphêmes; il arma le zele de l'Eglise contre les pieges mystérieux que vous tendiez à la piété; & le grand Evêque, (1) qui pour démêler vos illusions s'en étoit presque laissé éblouir; plus séduit par son amour pour la priere, que par les fausses maximes qui en abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'Episcopat qui sauveroit à l'Eglise bien des scandales s'il étoit imité; & changea, par la candeur & la promptitude de sa soumission, les éclairs & les foudres de l'Eglise, qui le menaçoient, en une pluie abondante de graces & de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit.* *Ps.* 134.

Mais l'homme ennemi veille toujours

(1) *M. de Fénelon, Archevêque de Cambray. Oraiſ. funeb.*

pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'héréſie & du fanatiſme ; mais la paix que nous
Jerem. 3 attendions, n'eſt point encore venue. *Expectavimus pacem, & non erat bonum.* Les myſteres de la grace, où l'orgueil de l'eſprit humain a ſi long-temps échoué, échauffent de nouveau les eſprits : les paſteurs de l'Egliſe, qui toujours unis entre eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, ſe diviſent, comme s'ils avoient des intérêts & des eſpérances différentes : les eſprits s'aigriſſent, les diſputes s'animent ; ce n'eſt par-tout que trouble & que confuſion. Grand Dieu ! à quoi aboutiront ces diſſentions funeſtes ? Un ſiecle entier de conteſtations ne devroit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur ? Les troupes des Philiſtins nous environnent ; au-lieu de nous réunir pour repouſſer les infideles, c'eſt nous-mêmes qui leur fourniſſons des prétextes ſpécieux d'inſulter aux armées du Dieu vivant. Mais laiſſons une matiere dont le ſeul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Egliſe qui ont quelque amour pour cette mere commune des fideles : il ſuffit à mon ſujet de dire que LOUIS n'eut rien tant à cœur, que de voir la concorde & l'union regner parmi les paſteurs ; la foi maintenue dans la pureté ; les fideles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe ; & que c'étoit là conſtamment le

but de toutes ſes démarches. Dieu ne lui a pas donné la conſolation avant de mourir, de voir finir nos triſtes diſſentions : mais avec quelle douleur les voyoit-il ſe perpétuer dans ſon royaume ! les malheurs de l'état le trouvoient conſtant : les troubles de la religion flétriſſoient ſon cœur, & effaçoient l'auguſte ſérénité de ſon viſage ; & dans le lit même de ſa douleur & de ſa mort, comme un autre Théodoſe mourant, les maux de l'Egliſe l'occupoient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cùm jam corpore ſolveretur, magis de ſtatu eccleſiarum, quàm de ſuis periculis angebatur.* S. Ambr. in obit. Theod.

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'état pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il ſon royaume & ſes tréſors, à un Roi (1) & à une Reine pieuſe, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi ſur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chaſſés ? Une nation vaillante, mais auſſi orageuſe que la mer qui l'environne, & accoutumée à donner de ſemblables ſpectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, ſe ſouleve, & jette hors de ſon ſein ces ſacrés dépôts. LOUIS ſeul de tous les ſouverains, que cet ouvrage intéreſſoit tous, court au-devant d'eux, les eſſuie du naufrage, offre un aſyle à la religion & à la royauté

(1) *Le Roi Jacques II. & la Reine ſa femme, chaſſés d'Angleterre, & réfugiés en France.*

fugitives ; s'arme pour venger la majesté des rois & la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes ; attire sur ses états les fureurs d'une ligue redoutable, & les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie ; & s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zele pour la défense de la foi sembloit croître & se ranimer avec son grand âge, rappellez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché & de malice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum ;* & c'est l'exemple que doit le pasteur & le pere de ses sujets.

Vous le savez, mes freres ; la source de la régularité & de la pureté des mœurs publiques, est toujours dans le zele & dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier & pour le conduire : aux soins & aux exemples des premiers pasteurs, est presque toujours attaché le salut ou la perte des fideles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de LOUIS à choisir des ministres irrépréhensibles ! quelles précautions ! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, & le fardeau le plus pénible & le plus dange-

reux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair & le sang n'étoient pas un droit auprès de lui, pour posséder les places de l'Eglise, qui est le royaume de Jesus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisedec, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'Episcopat n'étoit pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles; mais un don céleste destiné à honorer l'Eglise, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministere : & l'exactitude de sa religion & de son zele là-dessus, alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des regles.

Il vouloit que la puissance de son regne ne servît qu'à établir le regne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa Cour revenir des égarements des passions, & mener une vie conforme à la sagesse & à la piété de la sienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la Cour : c'étoit elle qui rempliſſoit les premieres places; elle qui étoit comblée d'honneur; elle enfin qui frayoit l'accès au trône & à la confiance du Souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le regne de la piété & de l'innocence : & cependant jamais la malice n'a plus abondé; & les faveurs royales,

accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siecle pervers! tout coopere donc à ta perte! Si le Prince oublie Dieu, il affermit & perpétue les vices : s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin, LOUIS contraignit les œuvres de ténebres à se cacher, & à ne plus insulter à la lumiere : le désordre ne fut plus un bon air; & s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation & le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où à la honte des mœurs publiques & de la politesse de la nation, les plus grossieres obscénités assembloient les grands & le peuple; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit; & où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solemnelles faites à sa pudeur, cette licence fut proscrite; & les débris de cette scene impure éleverent à la piété de LOUIS un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises, n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asyles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste, (1) où la valeur réfugiée consacre aux pieds des autels, les restes tronqués & languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'état! Vous l'apprendrez encore, maison

(1) *Hôtel des Invalides.*

sainte, (1) où la naissance & la pauvreté dotées, sauvent également l'innocence du sexe des périls, & sa noblesse de la honte & de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son regne, au milieu de la capitale & dans les provinces! Le regne de Dieu croît & s'étend avec celui de LOUIS. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur éleve à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos peres. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires; & comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert, (2) pour y chercher le jugement & la justice; parce que les maux & la corruption avoient inondé, & que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes judicium & justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala.* Des ouvrages infinis remplis de doctrine & de lumiere, paroissent pour aider à la piété des fideles. Nos neveux, qui en remontant, retrouveront dans ce siecle les premiers monuments de la science & de la piété renouvellées, béniront le regne de LOUIS; recevront la grace que nous avons rejettée; & puiseront dans ces secours, dus à ses soins & transmis d'âge en âge, les

1. *Mach.* 2. 29. 30.

(1) *Maison de Saint-Cyr.*
(2) *La Trappe & Sept-Fons.*

regles des mœurs, la justice & le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidelle à Dieu, si zélée pour l'Eglise, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, & une mort encore plus glorieuse à la grace & plus héroïque que sa vie?

Non, mes freres, la source du véritable héroïsme & de l'élévation des sentiments, est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros; & la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible & plus mépriſable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

LOUIS meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions & les soins laborieux d'un long regne avoient jusques-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des rois; & elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos peres, & il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le regne seul ne finit

point, & qui avoit déja empreint au-dedans de lui les caracteres ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumieres de l'art & aux vaines espérances d'une Cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au-dedans, laisse voir au-dehors des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. LOUIS seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens & fideles serviteurs, de la consternation des princes & des grands, des larmes de toute sa Cour, LOUIS trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous*, dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; *aviez-vous cru que les rois étoient immortels ?*

Ce Monarque environné de tant de gloire, & qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller, ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, & qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue & qu'il n'y a plus de ressource ; & il conserve dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on

lui avoit vûe autrefois aux jours de ſes proſpérités ſur ſon trône : il regle les affaires de l'état, qui ne le regardent déja plus, avec le même ſoin & la même tranquillité, que s'il commençoit ſeulement à regner ; & la vue ſûre & prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût, & cette horreur de penſer à ce qu'on va quitter, qui eſt plutôt un déſeſpoir ſecret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les ſacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air ſombre & lugubre, qui d'ordinaire les accompagne ; ce ſont des myſteres de paix & de magnificence. Et ce n'eſt pas ici un de ces moments rapides & uniques, où la vertu ſe rappelle toute entiere, & trouve dans la courte durée de l'effroi du ſpectacle, la reſſource de ſa fermeté : les jours vuides & les nuits laborieuſes ſe prolongent, & l'intrépidité de ſa vertu ſemble croître & s'affermir ſur les débris de ſon corps terreſtre. Qu'on eſt grand, quand on l'eſt par la foi !

La vue fixe & aſſurée de la mort, ſoutenue durant pluſieurs jours, ſans foibleſſe, mais avec religion ; ſans philoſophie, mais avec une majeſtueuſe fermeté, ne voulant exciter, ni l'attendriſſement, ni l'admiration des ſpectateurs ; ne cherchant ni à les intéreſſer à ſa perte par ſes regrets, ni à s'attirer leurs éloges par ſa conſtance ; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce ſpectacle, cenſeurs frivoles & éternels de ſa vertu, & qui aviez

traité peut-être sa piété de foiblesse ; & voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opere de grand en LOUIS dans ces derniers moments ? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur : c'est la grace, qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires & de vertus, les Princes de son auguste sang & les grands de l'état. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation & de leurs larmes ? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un Prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement & le plus ferme soutien : il leur demande pour son fils Salomon & pour la foiblesse de son âge, le même zele, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son regne. Jamais il n'a paru plus véritablement Roi : c'est qu'il l'étoit déja dans le ciel; & que le regne du juste est encore plus grand & plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appellé. LOUIS offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale ; cet enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, & que ses prieres & sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme Da-

vid pour son fils Salomon, un cœur fidele à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels & pour la gloire de son nom: 1. Par. 29. 19. *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua.* Il lui laisse pour dernieres instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété & de la sagesse. *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand Roi; mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, & du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Evitez la guerre; ne suivez pas là-dessus mes exemples; soyez un Prince pacifique: craignez Dieu, & soulagez vos sujets.* Il leve les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, & répand sur cet enfant, avec ses vœux & ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, ame héroïque & chrétienne: votre cœur est déja où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos desirs & qui retardent votre espérance: le jour de notre deuil, est le jour de votre gloire & de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne & de saint Louis. Allez rejoindre Thérese, Louis,

Adélaïde, qui vous attendent, & essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres : & si, comme nous l'espérons, la sainteté & la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long regne, au mérite de vos œuvres & à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un Roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître & de mûrir sous vos yeux & sous vos exemples ; & obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, & des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu ! jettez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations ; où la foi est aussi ancienne que la couronne ; & où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles & des dissentions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois : laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs & nos pertes. Etendez les aîles de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple ; cet auguste Rejetton de tant de rois ; cette Victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colere & à l'ex-

tinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples: que la piété, la clémence, l'humanité & tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son regne. Soyez son Dieu & son pere, pour lui apprendre à être le pere de ses sujets; & conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNEBRE *DE MADAME,* DUCHESSE D'ORLÉANS.

Surrexerunt filii ejus, & beatiſſimam prædicaverunt ; vir ejus, & laudavit eam ; & laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfants l'ont appellée bienheureuſe ; ſon époux l'a comblée de louanges ; & ſes actions ont fait ſon éloge dans toutes les aſſemblées publiques. Prov. 31. 28. 31.

PRÈS ces éloges publics & domeſtiques, que nous reſteroit-il à dire ſur les louanges de TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET TRÈS-EXCELLENTE PRINCESSE, MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS, ſi nous ne venions ici que pour la louer plutôt que pour vous inſtruire ?

Nous venons de rendre de triſtes & pieux

devoirs à sa mémoire : la religion les consacre ; la piété les justifie ; & la douleur publique les exige. Mais en vous rappellant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous, que vous rappeller à ce moment fatal & peut-être proche, où dégradés devant Dieu de votre rang & de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut, fera seul notre consolation & votre éloge ?

Eh ! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, & dans ce temple (1) auguste surtout, où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine ; où les sceptres & les couronnes brisées rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées ; où toute la magnificence des souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux ; où les cendres de tant de princes que nos yeux ont vus, & qui faisoient nos plus douces espérances, fument encore ; & où le grand Roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussiere ?

Quel spectacle pour les yeux mêmes de la chair ! Madame depuis long-temps ne le perdoit plus de vue : elle ne parut survivre à toutes les pertes de la Maison royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, & s'y disposer avec plus de foi :

(1) *L'église de saint Denis où sont les tombeaux de nos rois.*

elle vit de plus près le néant de tout, & ne crut digne d'elle, que ce qui étoit digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prieres de l'Eglise, & à la solemnité des saints mysteres, des louanges honorables à l'Eglise, & dont le vice seul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples, qui les publient; au deuil de toute la nation, qui la regrette; à la douleur amere d'un auguste fils (1), qui la pleure; aux larmes d'une Maison désolée, dont elle fut toujours la mere plutôt que la maîtresse: nous nous les devons à nous-mêmes; & de tous ceux qui m'écoutent, en est-il peut-être un seul que la bonté de cette Princesse n'ait honoré de quelque marque particuliere de bienveillance; & qui dans la perte publique, comme le disoit saint Ambroise d'un Empereur, ne pleure encore une perte qui lui est personnelle? *Omnes enim tanquam parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymant, suaque omnes funera dolent.* In obit. Valent.

Épouse fidelle, mere tendre, maîtresse douce & bienfaisante, princesse chrétienne; c'est-à-dire, devoirs domestiques & publics, toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec noblesse, avec humanité, avec religion. Vous la reconnoissez à ces traits simples & peu recherchés; ils suffisent à la vérité, & son

(1) *Philippe, Duc d'Orléans, Régent de France.*

caractere eſt ſon éloge. C'eſt par vous ſeul, ô mon Dieu! que ſon éloge peut devenir notre inſtruction.

I. PARTIE. LA Cour étoit à peine conſolée de la mort d'Henriette d'Angleterre (1), quand l'Allemagne la remplaça à la France par la Princeſſe que nous pleurons. Née des anciens Souverains du Rhin, elle vint ſe mettre à côté du trône, où ſa naiſſance auroit pu la placer; & les couronnes étrangeres lui parurent moins brillantes, que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguſte, à celle de Louis.

De quelle gloire & de quelle magnificence ſe vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la monarchie? Un Souverain maître de l'Europe; plus glorieux que tous ſes prédéceſſeurs; plus grand par l'amour de ſes peuples, que par le nombre de ſes conquêtes, un Epoux aimable, & qui, aux charmes de la jeuneſſe, ajoutoit l'honneur des victoires & des triomphes: une Cour, où nos guerres avoient formé tant de héros; où les largeſſes du Prince attiroient tous les jours les plus grands talents; où de nouveaux plaiſirs ſe ſuccédoient ſans ceſſe; où les monuments les plus ſuperbes de la magnificence excitoient la curioſité, & peut-être la jalouſie de toutes les na-

(1) *Premiere femme de Monſieur, frere unique du Roi Louis-le-Grand.*

tions ; & où l'excès seul de nos prospérités pouvoit nous préparer de loin les disgraces.

Rappellons, sans crainte, ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation & d'amertume, qui leur succéderent. Mais le Seigneur vouloit nous châtier ; il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis long-temps se dissipe ; la lumiere reparoît ; un nouveau Soleil se leve sur nos têtes (1) ; une régence paisible & glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France ; ou plutôt, c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation & de notre gloire.

MADAME se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier regne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités : les bienfaits de Dieu nous amollissent : nous tournons contre lui ses propres dons ; & les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la Princesse, pour qui nous prions, demeura fidelle ; & Dieu qui venoit de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avoit sucée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grace. Livrée à l'erreur par sa naissance

(1) *Louis XV venoit d'être sacré, & alloit être déclaré majeur.*

& par ſon éducation, un trait d'élection ſinguliere avoit été la diſcerner comme un autre Ruth, dans une terre étrangere, pour l'appeller à l'héritage du Seigneur, & l'aſſocier à ſon peuple. Vos miſéricordes, ô mon Dieu! ſont fidelles, & vous les multipliez ſur vos élus: les lumieres de la foi, en diſſipant les ténebres de l'eſprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge & les paſſions forment autour du cœur: dociles aux vérités de la doctrine ſainte, nous n'en ſommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impoſe. Hélas! les mœurs ne diſcernent preſque plus le peuple de Dieu des incirconcis; le Seigneur n'eſt pas plus ſervi dans la Judée que dans Samarie; & la face de la terre partagée par tant de doctrines diverſes, ne montre preſque par-tout que des hommes qui ſe reſſemblent.

La fidélité de MADAME à ſes devoirs, honora ſon retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble & conſtant; & de peur que l'erreur jalouſe ne diſputât à la grace la gloire de ſon changement, elle le ratifia tous les jours par ſa conduite.

Les liens ſacrés du mariage, qui venoient de l'attacher au Prince ſon époux, lui attacherent en même temps toute ſa tendreſſe: ſon cœur & ſon devoir ne ſe ſéparerent jamais. La Cour même qui ne pardonne jamais à ſes maîtres, & qui outre toujours à leur égard & l'adulation &

la censure, en parla comme nous: il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! de répandre sur cette union sainte, les bénédictions promises à la postérité de saint Louis. Un Prince, l'appui du trône; Philippe, (1) le tuteur du Roi & de l'état; le protecteur éclairé des droits du sacordoce & de l'empire; le premier exemple d'une minorité pacifique; le modele des princes bienfaisants, fût le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs & nos pertes, & vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une Princesse (2), qui regnoit déja sur tous les cœurs, & que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient! Au milieu du calme & des plaisirs innocents d'une Cour paisible & chrétienne, elle fait depuis long-temps les délices de ses sujets, & le lien de la Monarchie avec une Maison féconde en héros, & à qui la Maison de France seule peut disputer la gloire des siecles & l'antiquité de l'origine.

Les sentiments de la nation perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes: élevés au-dessus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penser & de sentir

(1) *Le Duc d'Orléans, Régent de France.*
(2) *La Duchesse de Lorraine.*

comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur reſſembler par l'humanité ; & deſtinés par leur naiſſance à être les peres des peuples, ils ſe font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants. Fauſſe grandeur que MADAME ne connut point : elle crut que les devoirs & les ſentiments de la nation étoient les plus nobles, parce qu'ils étoient les plus anciens ; que la ſimplicité des premieres mœurs avoit plus de dignité & de véritable élévation, que tout le faſte de nos uſages ; & la Princeſſe la plus majeſtueuſe que la France ait vue, fut en même temps la mere la plus tendre.

Dois-je en atteſter ici les larmes du Prince affligé qui m'écoute, & ne point ménager ſa douleur ? Mais ces cheres cendres parleroient à ma place ; & c'eſt le conſoler, que de rappeller un ſouvenir même qui l'afflige.

Quelle tendreſſe reſſembla jamais à celle de MADAME pour ce Prince auguſte ? Ses yeux pouvoient à peine ſuffire à le voir, & ſon cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans ſon enfance preſque, les eſpérances de ces grands talents, & de cette ſupériorité de lumieres, que la variété & l'immenſité des connoiſſances cultiverent depuis ; que les victoires ennoblirent, & qu'une régence mémorable éterniſera dans nos annales ! Elle le vit, ſans l'avoir deſiré, comme la mere des enfants

de Zébédée, assis par le droit de sa naissance, à la premiere place du royaume; dépositaire du sceptre; maître de nos destinées & de celles de l'état : & plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les François, les mêmes sentiments d'amour que ceux qu'elle avoit pour son fils; & toute la nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant, dans le temps qu'elle le choisissoit pour son maître. Mais nous pouvons l'ajouter ici ; son salut l'intéressoit encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantoit tous les jours par ses prieres & par ses larmes : elle n'offroit jamais à Dieu le sacrifice de son cœur & de ses levres, sans lui demander qu'il jettât enfin des regards de miséricorde sur ce cher enfant. Et que lui restoit-il en effet à desirer pour lui, que la gloire des saints?

Une Princesse vertueuse l'avoit déja rendu pere d'une nombreuse famille : elle voyoit les enfants de ses enfants : un jeune Prince (1) dont les destinées rassurent l'état & affermissent le trône : des princesses (2) regner dans les plus brillantes Cours de l'Europe : l'Espagne nous envoyer (3)

(1) *Le Duc de Chartres.*

(2) *La Princesse de Modene, la Reine d'Espagne, femme de Louis I. mort depuis.*

(3) *L'Infante d'Espagne destinée à être Reine de France, & retournée depuis à Madrid.*

& recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle ; le feu qui avoit paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées : le sang royal réuni à sa source ; & par l'habileté d'un Ministre, pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires & de nos pertes, conservé à l'état ; & une couronne qui nous avoit tant coûté, & que la valeur du Prince que nous consolons, avoit assurée au petit-fils de Louis-le-Grand, mise sur la tête de la Princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que les profondeurs de votre sagesse disposent les événements, & qu'en paroissant ébranler les empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône, & en accroître la domination & la puissance.

Peuples déja si rapprochés par la valeur, & par les guerres mêmes qui vous avoient toujours divisés, & aujourd'hui si unis par le sang même de nos maîtres, puissiez-vous transmettre, avec la succession de vos rois, cette alliance sainte aux races futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple ! que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés, & les lis déployés contre les lis ! que cette alliance resserrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux monarchies ! que l'ame de Louis-le-Grand, qui en a été le principe, en soit le nœud éternel ! & puissent les deux nations, pour se soutenir, se prêter jusqu'à la fin des âges les mêmes

mêmes armes qu'elles avoient employées pour se détruire !

Mais faisons-nous honneur ici à MADAME d'une tendresse maternelle, où la nature a, ce semble, plus de part que la vertu? Oui, mes freres, & nous devons cette consolation à la douleur du Prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, est toujours digne d'éloge; & ce n'est que par vertu, qu'on satisfait aux devoirs de la nature. Mais d'ailleurs, MADAME aima les Princes ses enfants, en mere, en princesse, en chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les foiblesses déshonorent, & où à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison & au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel! mais quels exemples encore plus puissants que les leçons! Vous en conserverez un tendre & éternel souvenir, Famille désolée; & vous honorerez sa mémoire en imitant ses vertus. Et vous, pieuse Adélaïde (1), qui cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret du sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jesus-Christ à tout ce que le siecle peut laisser espérer de plus éclatant, vous ne cesserez de demander aux pieds des autels, que vos

(1) *Louise-Adélaïde d'Orléans, Abbesse de Chelles.*

vœux & les nôtres, sur les destinées de votre auguste Maison, s'accomplissent.

Rien en effet n'est plus rare pour les grands, que les vertus domestiques : la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes : toujours en spectacle, ils représentent : ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques & accoutumés, le personnage cesse, & l'homme prend sa place & se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, & entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paroissent. Ce qu'il y a eu de privé & d'intérieur dans la vie de MADAME, est aussi grand & aussi respectable, que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés & fideles, de l'humanité, de la douceur & de l'égalité d'une si bonne Maîtresse ! Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices ? Votre zele étoit-il compté pour rien ? Vous croyoit-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins & vos peines ? Vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie & à l'humeur d'un maître ? Sentiez-vous votre dépendance que par ses égards & ses attentions à vous

l'adoucir ? En satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle ? Votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir ? Et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre & la douleur de l'avoir perdue ? L'abondance de vos larmes répond pour vous ; & plus vivement que mes foibles expressions, elle fait son éloge & le vôtre.

Oui, mes freres, au milieu de sa nombreuse maison, MADAME n'étoit plus une maîtresse ; c'étoit une mere affable & bienfaisante : dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendoit avec bonté dans le détail des peines & des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive ; & il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. MADAME, avec un cœur élevé & digne de l'empire, avoit un cœur plus humain & plus compatissant, que ceux mêmes qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante : son crédit fut toujours une ressource publique : nous trouvions tous en elle une protectrice assurée : l'accès n'étoit pas même refusé aux plus inconnus ; & le besoin, ou la misere seule, devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoissance sont les plus sinceres & les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel ?

L'autorité de la régence ne lui parut même souhaitable pour le Prince son fils, que par la possession où ce nouveau rang alloit le mettre de faire des graces. L'événement a été encore plus loin que vos desirs, Princesse si digne de nos regrets! Les faveurs du Prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres maisons, & en perpétueront les honneurs & les prééminences : chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits; & la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de MADAME, si sensible aux besoins & aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre & si fidele pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des grands, font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes, & que c'est assez payer leurs empressements, que de les souffrir. L'amitié plus sincere, & dès-là moins rampante & moins empressée que l'adulation, leur paroit un hommage sec & aride : leur attachement même & leur confiance n'est qu'un goût passager, qui les gêne & les ennuie bientôt, & dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs; leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs

injuſtes. MADAME eut pour ſes amis, cette confiance & cette fidélité, dont on cherche depuis long-temps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, & qui honore même les princes & les rois. Tous les autres biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naiſſance : celui-là nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractere de MADAME dans ſa vie privée ; caractere connu, reſpecté, non-ſeulement de la nation, mais de toute l'Europe : une épouſe fidelle, une mere tendre, une amie conſtante, une maîtreſſe douce & bienfaiſante. Nos voiſins l'ont toujours caractériſée par ces traits comme nous : c'étoit l'éloge public que toutes les Cours ont toujours fait d'elle ; & ſi ces traits paroiſſent vulgaires, ce ne ſera jamais qu'à ces hommes frivoles, qui ne voient rien de grand dans les devoirs; qui croient que les vertus domeſtiques ne ſont faites que pour le peuple; que les princes ne ſont dignes de nos éloges, que lorſque leur faſte & leur fierté les rend indignes de notre amour; qu'un cœur tendre & compatiſſant déshonore le rang & la naiſſance, que l'humanité dégrade l'homme, & qu'il faut être né dur & bizarre, pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain, ſi celui qui donne les princes à la terre puniſſoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fuſſent ſemblables ?

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité? Les princes ne sont puissants que pour être bons : ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance & leur grandeur à nos besoins; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'est par-là que MADAME remplit toute la destinée de son rang : comblée des louanges de son époux; appellée bienheureuse par ses enfants, & par ceux qui attachés à son service, l'avoient toujours aimée comme leur mere : *Surrexerunt filii ejus, & beatissimam prædicaverunt; vir ejus, & laudavit eam : & domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire publique pourroit fournir des traits plus brillants que sa vie privée; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus : & si la fidélité d'une épouse, la tendresse d'une mere, la bonté d'une maîtresse ont fait son éloge domestique; la majesté, la bienséance, la piété solide & toujours soutenue d'une Princesse, son amour pour le Roi & pour l'état, vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a long-temps honoré notre siecle, & qui a toujours fait son éloge public : *Et laudent eam in portis opera ejus.*

II. PARTIE.

LES princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes : plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exem-

ples : ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premieres obligations de leur rang ſont le zele pour l'état, dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modeles; la fidélité aux devoirs de la religion, que leurs ancêtres placerent ſur le trône.

A ces traits, nous croyons voir revivre la Princeſſe que nous avons perdue. Les mêmes liens qui l'attacherent au Prince ſon époux, l'attacherent à la France : elle parut avoir épouſé la nation. Le ſang Germanique, qui couloit dans ſes veines, retrouva pour le ſang François, les penchants & les affections de la même origine; & deſcendue de ces anciens conquérants, qui des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une monarchie, qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à ſa patrie, plutôt qu'en être ſortie. Notre culte étoit devenu ſon culte, & notre peuple fut le ſien; nos dieux furent ſes dieux; nos uſages, ſes uſages; notre gloire ou nos malheurs, ſes malheurs ou ſa gloire; & oubliant ſes premieres deſtinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le ſang, ou par des commerces d'amitié & de bienſéance, à la plupart des ſouverains de l'Europe, elle ne le fut jamais, par le cœur, qu'à la nation; & au milieu des guerres

qui les avoient armés contre nous, ſes liaiſons avec les Cours étrangeres, ne furent jamais que des témoignages éclatants de ſon amour pour la France. Nos hiſtoires lui en feront honneur ; & parmi les princeſſes étrangeres, que les liens du mariage unirent au ſang de nos rois, & qui vécurent au milieu de nous, elles lui oppoſeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis-le-Grand connut ſon zele, & le paya d'une amitié & d'une confiance, qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la conſtance de l'eſtime & de la tendreſſe de ce grand Roi pour MADAME. Les Cours ſont orageuſes ; les intérêts y décident toujours des affections ; & comme les intérêts y changent ſans ceſſe, les affections n'y connoiſſent preſque pas de durée : tout y forme des nuages ; les jours ne s'y reſſemblent jamais ; les mêmes flots, qui vous élevent, vous ouvrent le gouffre à l'inſtant ; & la viciſſitude éternelle des événements eſt comme le ſeul événement & le ſeul point qu'on y voit de fixe.

MADAME n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchiſe, ſi ignorée dans les Cours & qui ſied ſi bien aux grands, la rendit toujours reſpectable au Roi : il trouvoit en elle, ce que les rois ne trouvent guere ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de ſon caractere, que par celle de ſa naiſſance, d'une baſſe adulation, elle n'employa jamais pour plaire que ſa droiture & ſa candeur. Les

soupleſſes & les artifices de la diſſimulation, qui ſont toute la ſcience & tout le mérite des Cours, lui parurent toujours le ſort des ames vulgaires. C'eſt ſe mépriſer ſoi-même, que de n'oſer paroître ce qu'on eſt. L'art de ſe contrefaire & de ſe cacher n'eſt ſouvent que l'aveu tacite de nos vices; & elle crut qu'on n'étoit grand, qu'autant qu'on étoit vrai.

Auſſi Louis, plus touché du ſimple & du naturel, que du faſte des hommages, venoit ſe délaſſer des adulations auprès de MADAME. C'étoit là que ſa Cour prenoit une nouvelle face : le faux en étoit banni; la vérité y préſidoit, & reprenoit ſes droits; la confiance & la noble ſimplicité environnoient le trône, & la tendreſſe en faiſoit le plus ſuperbe hommage.

Ce Prince, qui avoit élevé plus haut que tous ſes ancêtres, la gloire de la monarchie, & qui vit un ſi long cours de proſpérités finir par des diſgraces, vit auſſi l'amour & le courage de MADAME, croître avec nos malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes! La vie même de ſon cher fils tant de fois expoſée, ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'état. Les plaies de la nation étoient auſſi douloureuſes pour elle, que celles dont ce Prince belliqueux ſortoit ſouvent couvert des combats; & ſa gloire même ne pouvoit la conſoler de nos diſgraces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déja rappellés, où toute la famille

royale presque éteinte; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendoit, abattues, il ne nous restoit de toutes nos espérances, que la caducité d'un grand Roi que nous allions perdre, & l'enfance d'un successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver. Louis inébranlable, au milieu des débris de sa Maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil & le préparatif des siennes: il avoit assez vécu pour sa gloire; mais il n'avoit pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce regne long & glorieux devoit avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres, étoient comptés; le terme fatal arriva; les desseins du Ciel sur sa grande ame étoient accomplis; & la France perdit un Roi qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs, que dans nos annales. Mais MADAME perdoit un ami; & s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, & lui cacha même des espérances flatteuses qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La Cour, que Louis seul rempliſſoit de sa gloire & de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse: elle crut vivre dans une terre déserte & abandonnée; & ce Monarque si glorieux, qui laissoit en mourant un si grand vuide sur la terre, en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zele seul pour nos rois survécut à

Louis; & s'attendriſſant ſur le bas âge du Prince que tant de morts venoient d'élever ſur le trône, en le reconnoiſſant pour ſon maître, elle l'aima comme ſon enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ſes heureuſes inclinations & nos eſpérances! avec quels tranſports de tendreſſe y voyoit-elle ſe développer chaque jour les traits, la majeſté, les manieres, tout le grand du caractere de ſon auguſte Biſaïeul! avec quelle circonſpection reſpectueuſe approchoit-elle de ce trône naiſſant! L'enfance des ſouverains, qui rend toujours autour d'eux les bienſéances du reſpect & des hommages moins attentives, redoubloit la bienſéance & l'attention de ſon reſpect & de ſes hommages; & ſi une nation ſi tendre, ſi fidelle, ſi reſpectueuſe envers ſes rois, avoit eu beſoin là-deſſus de ces grands exemples, elle nous avoit appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenoit alors à les reſpecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à MADAME. Et ce zele pour nos rois, qui fait ici ſon éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil? Ses yeux qui voyoient déja de loin la terre des vivants, avant de ſe fermer à la lumiere, voulurent voir le Roi, dans ſa ſplendeur & dans toute la gloire de ſon ſacre (1): *Regem* *Iſa.* 33. 17.

(1) *Voyage de* MADAME *à Rheims, pour voir le ſacre de Louis XV. Elle y alla malade, & mourut peu de jours après ſon retour.*

in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longè. Ses forces parurent se ranimer ; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints mysteres & de cette viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'Empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déja mourants, l'onction sainte couler sur l'enfant de tant de rois : cette onction qui est le titre le plus ancien & le plus vénérable de la foi de nos monarques, & des prérogatives de la monarchie : cette onction qui consacra les Clovis, les Charlemagne, les saints Louis, & qui a donné tant de saints & tant de héros au trône des François. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux de toute la nation, pour le salut & la gloire d'un Prince, que le Dieu de ses peres venoit de marquer du caractere sacré de la royauté. Elle parut, comme le saint Vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années & par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avoient vu cet enfant précieux, qui devoit être la gloire & l'espérance de son peuple, faire dans le temple, au Maître des rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes ! elles couleront longtemps pour vous sur-tout, Princesse affli-

gée (1), que la présence d'une mere si chérie avoit attirée d'une Cour étrangere, à cette superbe solemnité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassements, hélas! & vous veniez recevoir ses derniers soupirs : vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressements, vos tendresses, hélas! & vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu! vous nous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité & d'alégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de MADAME pour le Roi & pour l'état, prenoit sa source dans un cœur, pour qui les devoirs étoient devenus des penchants : plus son rang l'approchoit de la majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité : elle le rendit plus respectable, en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance & quelle majesté dans les mœurs publiques! Les grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative, qui en autorise les aviliſſements, & se font de nos hommages mêmes un titre d'indécence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

La France a-t-elle jamais vu de princesse soutenir avec plus de décence & de dignité, l'élévation de son rang? Les mœurs avoient beau changer; en vain le

(1) *La Duchesse de Lorraine, fille de* MADAME.

ſiecle ne connoiſſoit plus l'ancienne gravité de nos peres ; en vain la licence avoit pris la place des regles & des bienſéances; en vain la modeſtie & la pudeur n'étoient plus pour le ſexe que des uſages ſurannés; en vain la Cour elle-même, loin de s'oppoſer à ces nouvelles mœurs, en fourniſſoit ſouvent le modele : MADAME ſe reſſembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue ſeule preſque, conſerver aux regnes à venir, la bienſéance & la tradition des premiers uſages, que l'amour de la pareſſe & de la commodité aboliſſoit peu-à-peu; faire paſſer aux âges ſuivants, ce qui nous reſte de grand & d'honorable des anciennes Cours ; & ſauver l'uniformité à une nation, que la laſſitude ſeule des changements pourra fixer un jour.

Majeſtueuſe ſans faſte, elle ne regarda pas la fierté comme une bienſéance de ſon rang : la majeſté qui l'environnoit, étoit affable & acceſſible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuſer nos cœurs; on ne trouvoit point autour d'elle cette barriere d'orgueil, de ſilence, ou de dedain, qui fait ſouvent toute la majeſté des grands : on n'y voyoit pas une Cour tremblante, n'oſer preſque lever les regards juſques au maître, & craindre de manquer au reſpect dans l'excès même de ſes hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : aſſurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges : vraie,

franche, naturelle, la fadeur des éloges lui étoit à charge : le langage des Cours qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'écouta auſſi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces moments fâcheux, où il eſt ſi dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous raſſuroit toujours contre ſon rang : tous les moments étoient ceux que nous aurions choiſis nous-mêmes : en ſortant d'auprès d'elle chacun ſe trouvoit marqué par quelque trait ſingulier de bonté ; & nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il eſt rare de ſavoir être grand, & de ne pas faire ſouffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

Enfant auguſte (1) que l'Eſpagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour regner un jour ſur nous, & deſtinée à partager avec le jeune Louis, le trône de vos ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été ſitôt privés d'un ſi grand exemple? Puiſſiez-vous l'avoir aſſez connue pour l'imiter ! que ces vertus douces & bienfaiſantes brillent en vous, autant que la couronne qui vous attend ! Tout ce que la France peut deſirer, c'eſt une maîtreſſe qui lui reſſemble.

Mais, mes freres, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend

(1) *L'Infante d'Eſpagne encore alors à Verſailles.*

pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains ; les siecles peuvent louer des actions qui honorent les siecles & qui s'effaceront avec eux ; la piété seule survit aux siecles & aux temps, & va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grace, dans les livres éternels. Ce seroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire : hélas ! la gloire que le monde donne, n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui : la vie la plus éclatante sans la foi, n'est qu'un songe & un fantôme ; & on n'a pas vécu, quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connoît pas, une foi vive vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuse Princesse !

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, & d'une piété qui portoit tous les traits de son caractere ; simple & soumise, exacte & réguliere, noble & héroïque !

Les préjugés de l'erreur, qui avoit présidé à son éducation, ne paroissoient plus en elle, que par une docilité plus religieuse aux mysteres de la foi. Ses lumieres se bornoient à ses devoirs ; elle respectoit le nuage qui couvre toujours le sanctuaire. Les saintes ténebres de la religion fixoient elles-mêmes sa foi, & affermissoient sa soumission : elle croyoit qu'il étoit insensé à l'homme de vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop*

à hazarder, disoit-elle souvent; *& c'est une folie de vouloir chercher dans le doute une sûreté que la religion seule promet.* Jamais de ces ostentations, si indécentes au sexe sur-tout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout; qui ne se glorifie du naufrage de la foi, que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur; & qui ne connoît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangeres, elle ne voyoit qu'avec une vive douleur, les tristes dissentions, qui dans ces jours de trouble & de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Eglise: elle adressoit au Ciel les vœux les plus ardents, afin qu'il bénît les soins que le Prince son fils prenoit de les calmer: mais instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Eglise affligerent son cœur, sans ébranler jamais sa foi & sa soumission: jamais de retour sur ce qu'elle avoit quitté, parce qu'elle l'avoit quitté volontairement: jamais de doute sur le parti qu'elle avoit pris, parce qu'elle l'avoit pris avec lumiere & par conviction. L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par les tempêtes, n'en étoit pas moins à ses yeux la colonne & la base de la vérité, & l'arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix & le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu! des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel de votre amour; de cette épouse ché-

rie, que vous avez acquiſe au prix de tout le ſang de votre Fils. C'eſt de ces temps de trouble & d'obſcurité, que ſort toujours le calme & la lumiere : toujours dans votre colere, vous vous ſouvenez de faire miſéricorde. Quand viendront des jours paiſibles & ſereins, ſuccéder à ces jours malheureux ? Puiſſent nos ſoupirs & nos larmes les hâter ! puiſſions-nous en être les heureux témoins ; & ne tranſmettre à nos neveux, que l'hiſtoire déplorable de nos diſſentions !

Piété de MADAME, ſimple & ſoumiſe ; mais exacte & réguliere. La foi veut des œuvres ; & l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle réguliérement des ſaints myſteres ? Abymée devant la majeſté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroiſſoient plus qu'un atôme & un néant. Les livres ſaints étoient ſa conſolation de tous les jours : elle y ſentoit ce touchant, ce ſublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'eſprit de l'homme. Ces vérités ſaintes dans nos bouches, ne lui paroiſſoient pas moins dignes de ſon amour & de ſes empreſſements ; & nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des fideles, venir ſoutenir par la majeſté de ſa préſence, & la dignité de notre miniſtere, & le reſpect dû à la parole dont nous ſommes les miniſtres.

Ses ſentiments ne démentoient pas ces œuvres publiques. Vous le ſavez, Vierges

saintes (1), pieuses dépositaires des plus secrets mouvements de son cœur ! que de prieres ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public ! L'austérité de votre retraite déja si adoucie par la ferveur, ne l'étoit-elle pas encore par ces grands exemples ? Permettoit-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours ? *Bornez vos vœux à mon salut*, vous disoit-elle souvent : *il importe peu de vivre ; mais il importe de s'assurer de l'éternité.*

Elle se l'assuroit en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion ; les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité & de sa confiance ; les offenses oubliées, & cachées aux pieds de la croix ; une constance chrétienne & une tranquillité même héroïque dans la durée de ses maux ; une humilité que l'élévation de son caractere & de son cœur rehaussoit encore ; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, où tout lui paroissoit grand ; une sainte avidité pour le froment des élus ; une confiance sans réserve pour le ministre qui la conduisoit dans les voies du ciel ; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mene pas à Dieu : c'est l'histoire nue & simple de sa vie ; & tout ce

(1) *Les Religieuses Carmélites de la rue de Grenelle, où* MADAME *se retiroit souvent.*

que l'art pourroit y ajouter déshonoreroit ſon éloge.

Ne nous abuſons pas, mes freres : ainſi vécut cette pieuſe Princeſſe, & ce ne ſont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnerent ſa mort. On ne la voit approcher avec confiance, que lorſqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui ſe préparoit ſa victime pour l'autel éternel, la purifioit depuis long-temps par l'épreuve des infirmités & des ſouffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil : les remedes prolongeoient ſes jours & ne calmoient pas nos craintes : ſon courage ſembloit donner une nouvelle force aux remedes, & ne donnoit pas une nouvelle ſûreté à nos eſpérances : le Ciel touché des vœux & des larmes d'une Maiſon déſolée, ſembloit ſuſpendre quelquefois le cours de ſes maux ; mais ne ſuſpendoit pas l'ordre des deſſeins éternels, & le cours deſtiné aux jours de ſa vie mortelle. Nous avions beau la raſſurer par nos ſouhaits, l'éternité s'ouvroit de jour en jour à ſes yeux : plus le Seigneur ſembloit différer ; plus elle le voyoit près ; elle le hâtoit même par ſes deſirs : en cela ſeul peu attentive à nos vœux, elle craignoit d'avoir trop vécu, & ſouhaitoit de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus long-temps me rende meilleure :* c'étoit ſon langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des eſpérances de converſion : elle nous

apprenoit, que le temps qu'on deſtine au repentir, ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes; & qu'un vain eſpoir de changer eſt plutôt un écueil qu'une reſſource de ſalut.

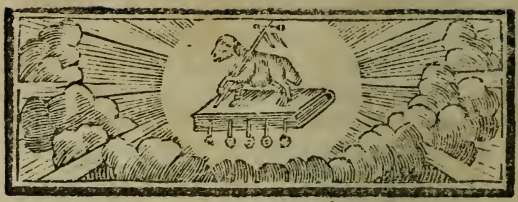
Enfin, ſourd à nos gémiſſements, le Ciel ſe rend à ſes deſirs. De retour du voyage où ſa tendreſſe avoit eu plus de part que la pompe du ſpectacle, l'accablement augmente : nos frayeurs redoublent; nos eſpérances s'évanouiſſent : la mort, qu'elle portoit depuis long-temps dans ſon ſein, ſe montre à découvert & ſe déclare. Et de quels yeux MADAME la voit-elle approcher? Faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant? C'eſt elle qui le publie, qui l'annonce à des ſpectateurs déſolés, & qui voudroient ſe le cacher à eux mêmes. A-t-on beſoin, pour la calmer ſur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fauſſes eſpérances de vie? Au milieu du trouble, de la conſternation, des cris, des ſanglots, qui environnent le lit de ſa mort : *Nous nous retrouverons dans le ciel*, dit-elle, avec une ſérénité que ſes maux & ſes ſouffrances ne peuvent altérer. Elle conſole notre douleur : elle ſourit à nos clameurs : c'eſt le jour de ſon triomphe, & elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes mêmes du Prince ſon fils, ce fils, l'objet le plus cher de ſa tendreſſe; ce fils, qu'elle voit à ſes

pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur; & pour qui elle avoit sollicité si long-temps aux pieds des autels, les miséricordes éternelles; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourants le présentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle : en le comblant de ses bénédictions, elle ne lui souhaite pas, comme autrefois un Patriarche au lit de la mort à son fils : *Que les peuples lui obéissent, que les tribus l'adorent comme leur chef, qu'il soit le maître de ses freres, que les enfants de sa mere se prosternent devant lui.* Elle l'avoit vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités : ses desirs sont plus hauts & plus dignes de la foi : elle ne lui souhaite que le don de Dieu, & compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu & le Roi*, lui dit-elle, *& ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne serez jamais effacée de son souvenir, Princesse si digne de ses regrets & de sa tendresse! la grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur : nous mêlerons toujours nos larmes aux siennes. Et si les vœux des justes mourants sont toujouts exaucés, grand Dieu! puissent ceux de la Princesse qui expire, être écoutés! puissent les derniers desirs de sa foi & de sa tendresse pour son fils, être montés avec elle aux pieds de votre trône; attirer sur lui les regards de

votre miſéricorde ; le rendre auſſi agréable à vos yeux, qu'il eſt grand devant les hommes ; & écrire ſon nom dans le livre de l'immortalité, en caracteres auſſi glorieux qu'il le ſera dans nos hiſtoires.

Pour nous, mes freres, n'attendons pas la derniere heure : ceux qui attendent toujours, ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Aſſurons-nous ce que nous eſpérons. Ne faiſons pas du ſalut un vain projet ; mais faiſons de tous nos projets la voie de notre ſalut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, ſouvenons-nous que nous n'y trouverons de réel, que ce que nous aurons fait pour l'éternité. Ainſi ſoit-il.



PREMIER SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Misit de summo, & accepit me, & assumpsit me de aquis multis; .... & eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.

Le Seigneur a tendu sa main du haut du ciel; il m'a choisi, & m'a retiré du milieu des grandes eaux; & il m'a conduit dans un lieu spacieux & assuré, parce qu'il m'a aimé. Ps. 17. 17. 20.

C'EST ainsi qu'un Roi selon le cœur de Dieu, délivré de tous ses ennemis, échappé à tous les périls qui avoient tant de fois menacé sa vie, tranquille enfin sur un trône où la main du Seigneur l'avoit placé : & jouissant au milieu de Jérusalem du fruit de ses victoires passées, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses sujets,

ſujets, & de toutes les douceurs d'un regne heureux & floriſſant; c'eſt ainſi que rappellant tant de bienfaits à leur ſource, & ſentant croître ſa reconnoiſſance avec ſa proſpérité, il repaſſoit ſans ceſſe dans ſon eſprit les merveilles du Seigneur, & ne ſe laſſoit point de publier les miſéricordes dont il l'avoit prévenu dès le ſein de ſa mere.

Il m'a tendu la main du haut du ciel, ſe diſoit tous les jours à lui-même ce Prince religieux; il m'a choiſi ſur tous mes freres, il m'a préféré à tous ceux de ma tribu; il a rejetté la poſtérité de Saül; il a dédaigné les grands & les puiſſants; & il m'eſt venu chercher dans ma plus tendre jeuneſſe, moi qui n'offrois encore à ſes yeux que la ſimplicité de mon cœur, & l'obſcurité de mes premieres années: *Miſit de ſummo, & accepit me.*

Comment pourrois-je aſſez publier la magnificence de ſes graces, continuoit ce Roi fidele? Il ne s'eſt pas contenté de jetter ſur moi les regards d'une élection éternelle; ſa main toute-puiſſante m'a délivré de tous les périls qui m'environnoient; de l'inſolence de Goliath, des perſécutions de Saül, des embûches des Philiſtins, de la perfidie d'Abſalon, & des pieges mêmes de ma proſpérité & de ma gloire: *Et aſſumpſit me de aquis multis.*

Enfin pour couronner ſes miſéricordes, il m'a conduit dans la ſainte Jéruſalem; & par un pur effet de ſa bonne volonté, il a établi pour toujours ma demeure dans

ce lieu de paix, de sûreté & d'abondance: *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Voilà, ma chere Sœur, l'histoire des miséricordes du Seigneur sur votre ame, & les trois points de vue par où vous devez envisager, le reste de vos jours, le bienfait signalé qui vous consacre aujourd'hui à Jesus-Christ. Sans cesse désormais ranimant aux pieds des autels votre reconnoissance, par le souvenir des miséricordes de Dieu sur vous, vous devez vous dire à vous-même comme David :

Il m'a tendu la main du haut du ciel, il a daigné me choisir seule dans la maison de mon pere; il m'a préférée à tant d'ames qu'il laisse périr dans le monde, sans jetter sur elles ce regard puissant de miséricorde qui m'en a retirée; *Misit de summo, & accepit me.*

Aussi ce n'a pas été assez pour son amour, de me choisir dans ses conseils éternels; combien d'ames appellées sont infidelles à l'attrait de leur vocation? Il a brisé tous les liens qui auroient pu me retenir encore sous l'empire de ce monde corrompu, & m'a aidé à me sauver d'un lieu où les naufrages sont si communs, & où le salut est si rare : *Et assumpsit me de aquis multis.*

Que lui rendrai-je pour tant de bienfaits? Il a comblé tous ses dons en me conduisant dans le lieu saint; il m'a ouvert les portes de la sainte Sion, & m'a placée au

milieu des vierges fidelles qui le servent ; & ce qui enchérit encore le prix de ses faveurs, c'est qu'il n'en a trouvé les motifs que dans les richesses de sa miséricorde & de sa bonne volonté pour moi : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.*

Et voilà, ma chere Sœur, les trois consolations de la vie religieuse que vous allez embrasser. Premiere consolation tirée du choix que Dieu fait d'une ame qui le prend pour son partage : *Misit de summo, & accepit me.* Seconde consolation prise des périls infinis & de la corruption générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.* Enfin derniere consolation produite par les sûretés & les avantages de la religion, où il l'appelle : *Et eduxit me in latitudinem, quoniam voluit me.* Une consolation d'élection ; une consolation de préservation ; une consolation de consécration. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LE premier choix que Dieu fait d'une ame qu'il veut rendre à jamais heureuse avec lui, est cette bonne volonté éternelle par laquelle, comme dit l'Apôtre, avant que nous fussions nés, & sans aucun égard à ce que nous devions un jour être, sa miséricorde nous a marqués du sceau du salut ; nous a séparés de cette masse de perdition, où depuis le premier péché, toute chair étoit enveloppée, & nous a élus avant

la naissance des siecles, afin que nous fussions purs & irrépréhensibles à ses yeux, & que devenus citoyens de la céleste Jérusalem, nous pussions rendre avec tous les saints, des louanges éternelles à la gloire de sa grace.

Mais outre cette élection invisible, dont nulle créature n'est jamais ici-bas assurée, & qui renferme le mystere profond des conseils éternels de Dieu sur nous; il est des élections visibles & extérieures, qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolants de la premiere. Or telle est, ma chere Sœur, la vie religieuse, où la miséricorde de Jesus-Christ vous appelle.

Ainsi lorsque Moïse, sur le point d'entrer dans cette terre heureuse que le Seigneur avoit promise à ses peres, voulut consoler & soutenir les Israélites contre toutes les difficultés qu'offroit cette entreprise, il se contenta de leur rappeller toutes les circonstances du choix que Dieu avoit fait d'eux au milieu de l'Egypte, pour les conduire à la terre des promesses. Souvenez-vous, leur disoit-il, que Dieu vous a choisis sur tous les autres peuples de la terre, quoiqu'ils fussent plus nom-
Deut. 7. 6. breux & plus puissants que vous : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram;* & voilà les préférences de cette élection. Il vous a fait sortir de l'Egypte, continuoit-il, malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur
Ibid. v. 8. des signes & des prodiges : *Eduxitque vos*

in manu forti de manu Pharaonis ; en voilà les moyens. Enfin il vous aimera & vous protégera ; il bénira vos terres & vos troupeaux ; il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies dont il avoit frappé l'Egypte, & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur grand & miséricordieux ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te ac multiplicabit.... auferet à te omnem languorem, & infirmitates Ægypti pessimas non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tuî est ;* en voilà les secours & les sûretés. *Deut* 7. 13. 15. 21.

Or sur le point où vous êtes, ma chere Sœur, de sortir de l'Egypte pour entrer dans ce lieu des promesses, souffrez que pour soutenir votre foi contre toutes les difficultés que vous pourriez trouver un jour dans la suite de cette sainte entreprise, je vous tienne ici le même langage.

Souvenez-vous que le Seigneur vous a choisie au milieu d'une infinité d'ames qu'il abandonne : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram ;* voilà la préférence de ce choix.

Préférence de pure bonté. Lorsque les hommes nous préferent dans la distribution de leurs graces, c'est qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits : ils prennent en nous les motifs de leur préférence. Mais le Seigneur dans ses choix ne consulte que ses miséricordes ; nous sommes tous à ses

yeux également indignes de ſes premiers bienfaits, & nous n'y apportons point d'autre mérite, que celui de ſon choix & de ſon amour.

Non, ma chere Sœur, ce ne ſont, ni ces inclinations heureuſes, que vous avez apportées en naiſſant; ni ce premier âge paſſé avec tant d'innocence dans le ſecret du ſanctuaire; ni cet éloignement naturel du monde, qu'on a toujours remarqué en vous, qui ont attiré la grace de préférence qui vous conſacre aujourd'hui à Jeſus-Chriſt : ce ſont là les ſuites heureuſes, & non les cauſes de votre élection. Hélas! combien d'ames dans le monde nées avec les mêmes inclinations que vous; élevées comme vous dans l'innocence & dans le ſecret d'un ſaint aſyle; ornées de toutes ces vertus naturelles, qui ſemblent deſtiner de bonne heure un cœur à la piété; touchées d'abord, comme vous, de la beauté de la maiſon du Seigneur; ſouhaitant dans un premier âge, de renoncer au ſiecle, & de s'enſevelir avec Jeſus-Chriſt dans l'obſcurité de ces retraites ſacrées, ont ſenti peu-à-peu ce deſir s'affoiblir; ces premieres vues changer; le monde, vu de plus près, devenir plus aimable; & ſéduites par leur propre cœur, ont étouffé ces premiers attraits de grace & de vocation, pour ſuivre les vaines lueurs de fortune & de plaiſir, que le ſiecle faiſoit briller à leurs yeux! Qui vous a diſcernée, ma chere Sœur, de ces ames infidelles dont le monde

eſt ſi plein ? Vous dites, ſans doute, ici dans le ſecret de votre cœur : C'eſt votre miſéricorde toute ſeule, ô mon Dieu! qui m'a prévenue de ſes bénédictions : vous m'avez choiſie, parce que vous l'avez voulu : ce ſont là les ſecrets adorables de votre amour, qu'il n'eſt pas permis à la créature de ſonder, & qui doivent faire le ſujet éternel de mes louanges & de mes actions de grace.

Préférence conſolante encore par la ſingularité. Car, ma chere Sœur, jettez les yeux, comme dit le Prophete, ſur toutes les nations de la terre : *Reſpicite nationes hominum :* conſidérez ce qui ſe paſſe dans l'univers. Que de peuples encore enſevelis dans les ténebres! que de nations barbares & à peine connues, qui vivent encore ſans Dieu dans ce monde! que de terres & de contrées, où la lumiere de l'Evangile n'a pas encore paru! que de royaumes & de provinces ſéparées de l'unité, livrées à un eſprit d'erreur & de menſonge; & qui connoiſſant Jeſus-Chriſt, ne l'adorent pas comme il faut! & dans l'enceinte même de la véritable Egliſe, que d'impies! que d'incrédules! que de pécheurs voluptueux! que d'ames mondaines & corrompues, qui adorant Jeſus-Chriſt, l'outragent & le déshonorent! Comparez, ſi vous le pouvez, le petit nombre d'ames juſtes & fidelles, qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infideles, d'errants, de pécheurs, de mondains de *Eccli.* 2. 11.

tous les pays & de toutes les nations, qui suivent les voies de la perdition & de la colere; c'est un atôme au milieu d'un espace immense. Et cependant, ma chere Sœur, c'est parmi ce petit nombre même, que le Seigneur vous a choisie : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Il vous a encore distinguée d'elles par un bienfait singulier; il vous a élue même parmi ses élus, comme dit l'Epouse; il ne s'est pas contenté de vous faire croître dans son champ, comme un froment pur au milieu de l'ivraie, il vous a coupée avant la moisson, pour ainsi dire; il vous a dérobée aux embûches de l'homme ennemi, il vous a mise de bonne heure à couvert dans ses greniers, c'est-à-dire, dans le secret de son sanctuaire : *Te elegit Dominus de cunctis populis qui sunt super terram.* Que de graces dans une seule grace! que de bienfaits rassemblés dans le bienfait seul de votre vocation! Séparée de toutes ces nations innombrables qui ne le connoissent pas encore; séparée de tant de peuples, qui le connoissant, suivent des voies d'erreur, & ne l'adorent pas comme il faut; discernée de tant de fideles mondains, qui en l'adorant, violent sa loi sainte; privilégiée encore par-dessus ce petit nombre d'ames justes, qui au milieu des périls du monde, le servent; mais sont obligées de se partager entre le monde & lui : sentez-vous, ma chere Sœur, tout le prix de cette préférence? Voyez-vous de ce

point de vue toute la grandeur de ce bienfait ? & frappée de ce nouveau myſtere de grace, qui ſe développe à vos yeux, ne vous écriez-vous pas avec un ſaint Roi, dont je vous ai déja appliqué les paroles: Venez, vous qui craignez le Seigneur, & qui vous contentez peut-être d'admirer ici en ſecret le courage de mon ſacrifice, & les vains avantages d'un grand nom & d'une fortune éclatante, auxquels je renonce; admirez plutôt les bienfaits & les miſéricordes de Dieu ſur mon ame; & voyez par combien de faveurs ſignalées il me choiſit & me préfere aujourd'hui, pour me conſacrer toute entiere à ſon nom & à ſa gloire ? *Venite, audite & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* Pſ. 65. 16.

Mais ſi des préférences que renferme votre élection, nous venons aux moyens dont le Seigneur s'eſt ſervi pour vous y conduire, que de nouveaux ſujets de conſolation, ma chere Sœur, vont s'offrir à votre ame! C'eſt le ſecond motif dont Moïſe ſe ſervoit pour ſoutenir les Iſraélites contre les difficultés que leur offroit l'entrée dans la terre de promeſſe. Le Seigneur, leur diſoit-il, vous a fait ſortir de l'Égypte malgré tous les efforts de Pharaon, & en opérant en votre faveur des ſignes & des prodiges : *Eduxitque vos in manu forti, de manu Pharaonis.* Oui, ma chere Sœur, quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens ſa ſageſſe n'a-t-elle pas employés, pour vous retirer

du monde, & vous conduire dans ce lieu saint ? Que de secretes invitations ! que de sollicitations réitérées ! que de nuages dissipés ! que de dégoûts vaincus ! Ce n'est pas assez ; que d'obstacles écartés ! que de facilités ménagées ! que d'événements inattendus ! que de révolutions & de changements, pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire ! Il bouleverse tout ; il frappe de mort les premiers-nés ; il remplit les palais de Pharaon & des grands de l'Egypte, de dueil & de tristesse, pour amollir leur cœur, & afin qu'ils ne s'opposent plus à la sortie de son peuple de l'Egypte, c'est-à-dire, au dessein d'une ame choisie, de sortir du monde, & de se retirer dans le lieu saint. Ainsi, ma chere Sœur, dès le sein de votre mere, toutes les opérations de la grace sur votre ame étoient comme autant de démarches qui vous avançoient vers la maison du Seigneur. Dès-lors tout ce qui vous arrivoit, avoit quelque rapport secret avec le sacrifice que vous allez faire. La sagesse de Dieu faisoit tout servir dès-lors à la destinée qu'elle vous préparoit ; l'ordre de votre naissance, la piété de vos proches, les soins de votre éducation, les événements domestiques, l'élévation ou la décadence de ceux qui vous appartenoient, la faveur ou le refroidissement des princes de la terre ; tout cela ménagé par une Providence attentive, vous frayoit déja les voies à cette sainte retraite. De sorte que le Seigneur ne vous a

jamais perdu de vue; & que vous pouvez lui dire avec le Prophete : C'eſt vous, Seigneur, qui avez préparé toutes mes voies, & qui dès le ſein de ma mere, avez mis votre main ſur moi, comme ſur une victime qui vous appartenoit déja, & que vous vous réſerviez toute entiere : *Tu formaſti me, & poſuiſti ſuper me manum tuam; ſuſcepiſti me de utero matris meæ.* Pſ. 138. 5. 13.

Telles ſont, mes freres, les grandes miſéricordes du Seigneur ſur les ſiens. Vous-même qui m'écoutez, mon cher auditeur; vous que la grace a rappellé de l'égarement du monde & des paſſions, à une vie réguliere & chrétienne; ce qui diminue peut-être en vous le ſentiment de ce bienfait ineſtimable de Dieu, c'eſt que vous n'entrez pas aſſez dans les routes adorables & ſecretes, par leſquelles ſa ſageſſe vous a conduit au moment heureux qui a changé votre cœur; vous n'étudiez pas aſſez quelles ont été les voies de la grace ſur votre ame : vous ne voyez qu'à demi, & comme ſuperficiellement, tout le myſtere des miſéricordes de Dieu ſur vous. Mais ſi vos yeux pouvoient s'ouvrir; mais ſi vous pouviez parcourir toute l'hiſtoire ſecrete de ſes graces & de ſa providence ſur votre ame, ah! vous verriez que tous les événements de votre vie paſſée ſe rapportoient tous de loin à ce moment unique qui vous a converti au Seigneur : vous verriez que ces afflictions, ces contretemps que vous regardiez comme l'ouvrage de

la malignité ou de l'injuſtice des hommes, n'étoient que des diſpoſitions éloignées que le Seigneur vous ménageoit, pour vous préparer à ſa grace : vous verriez que ces établiſſements, ces alliances, ces ſituations qui vous paroiſſoient, ou les ſuites du hazard, ou les fruits de vos ménagements & de vos meſures, n'étoient que des facilités que la bonté de Dieu aſſembloit de loin, pour vous frayer les voies à un changement de vie : vous verriez que ces égarements mêmes de paſſion, ces ſociétés de crime & de débauche, qui auroient dû fermer pour toujours à la grace l'entrée de votre cœur, par les ſecrets adorables de la miſéricorde de celui qui ſait tirer le bien du mal, avançoient votre converſion, & devoient avoir leur utilité pour votre ſalut. Que dirai-je ? Vous verriez que votre naiſſance, votre fortune, vos dignités, vos biens, vos talents entroient tous pour quelque choſe dans ce myſtere de grace & de miſéricorde, qui commençoit dès-lors à ſe former ; que tout vous conduiſoit au moment fortuné de votre pénitence ; que tout ce que vous faiſiez ſervir à vos paſſions, la bonté de Dieu le faiſoit ſervir à votre repentir. Vous verriez que tous les moments de votre vie criminelle, étoient, pour ainſi dire, des moments de miſéricorde ; que le Seigneur délioit peu-à-peu les chaînes qui devoient enfin tomber tout d'un coup : que tantôt il éloignoit un obſtacle par une perte ;

tantôt il affoibliſſoit une paſſion par une perfidie ; tantôt il refroidiſſoit un deſir par un contretemps ; tantôt il inſpiroit un dégoût par la durée même de l'habitude criminelle ; tantôt il ménageoit des réflexions par un bon exemple ; tantôt il réveilloit la conſcience par la fin ſoudaine des complices de vos crimes ; tantôt il rompoit une ſociété de plaiſir par des diſſentions & des concurrences ; enfin que ſa miſéricorde commençoit de ſon côté l'ouvrage de votre ſalut, le même moment que vous commenciez du vôtre celui de votre perte.

Oui, mes freres, nous ne voyons ici-bas, qu'avec des yeux humains, toute la ſuite de notre deſtinée. Nous ne jugeons des événements qui ont compoſé le cours de notre vie, que par les occaſions fortuites qui les ont produits : nous ne nous connoiſſons que par les rapports extérieurs que nous avons avec les créatures qui nous environnent : nous ne nous conſidérons pas comme faiſant une portion de cette cité inviſible, que le ſouverain Architecte forme depuis la naiſſance des ſiecles, qui eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ; & à la formation de laquelle il fait ſervir, par une ſageſſe adorable & profonde, toutes les diverſes révolutions & tout l'arrangement de ce monde viſible. Mais un jour quand l'ordre de la Providence ſur nos deſtinées nous ſera manifeſté, ah ! nous verrons que l'ordre de notre naiſſance, la ſuite de nos ancêtres, les diverſes fortu-

nes de nos aïeux, leur prospérité ou leur décadence, que tout cela ne se rapportoit peut-être qu'à nous seuls; que peut-être au milieu de tant de révolutions, la miséricorde de Dieu n'étoit occupée que de nous seuls, ne vouloit que se former un élu; qu'elle rassembloit de loin tous les événements qui pouvoient nous placer dans les circonstances où sa grace, quoiqu'indépendante des temps & des lieux, devoit changer notre cœur; & que peut-être dans ce long enchaînement des temps & des siecles, qui ont composé l'histoire de nos ancêtres, nous sommes entrés tout seuls dans les vues éternelles de Dieu; nous avons été la fin de tous ses desseins sur nos peres; & que toutes les circonstances extérieures de leur vie n'ont été peut-être que les moyens secrets de notre élection. Grand Dieu! que les voies de votre miséricorde sont profondes & adorables! vous les cachez aux insensés & aux mondains: ils vous font agir comme l'homme, & ne découvrent pas votre sagesse invisible dans la conduite de l'univers, & dans vos desseins de grace sur les justes. Mais que les ames qui sont à vous, trouvent de consolation à méditer ces merveilles secretes de votre puissance, & les conseils éternels de vos miséricordes sur elles! *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, & stultus non intelliget hæc.*

Ps. 91. 6. 7.

Voilà, ma chere Sœur, les moyens

dont le Seigneur se sert pour assurer le choix qu'il fait d'une ame : il faut y ajouter les secours & la protection qu'il promet, & qui sont toujours les suites ordinaires de cette élection. Il vous aimera, disoit Moïse aux Israélites, & il vous protégera : il éloignera de vous tous les malheurs & toutes les plaies, dont il avoit frappé l'Egypte; & vous ne pourrez plus douter que le Seigneur grand & miséricordieux ne vous conduise, puisqu'il établira sa demeure au milieu de vous : *Diliget te, ac multiplicabit. Auferet à te omnem languorem ac infirmitates Ægypti pessimas. Non timebis, quia Dominus Deus tuus in medio tui est.* Deut. 7. 13. 15 21.

Nouvelle consolation pour vous, ma chere Sœur. En effet, c'est une vérité du salut, que les secours particuliers de la grace suivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous; & que la même miséricorde, qui nous appelle à un état de vie, nous prépare en même temps les graces propres & spéciales, pour en remplir les devoirs, pour en soutenir les difficultés, pour en éviter les périls, pour en surmonter les obstacles. Je vous ai choisis, disoit Jesus-Christ à ses disciples, & c'est assez : que votre cœur ne se trouble & ne se décourage point des difficultés & des persécutions que je vous prédis, & qui vous attendent : je vous soutiendrai dans cette carriere pénible où vous allez entrer : & vous y recueillerez même des fruits

Joan. 15. 16. durables & abondants : *Ego elegi vos ut eatis, & fructum afferatis.*

Tel eſt l'avantage d'une ame, ma chere Sœur, qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus ſe regarder elle-même, ni s'arrêter à la diſproportion qu'elle trouve entre ſa foibleſſe & les difficultés de la voie où Dieu l'appelle : elle ne doit plus s'alarmer, ni de la répugnance de ſes penchants, ni de la médiocrité de ſes forces, ni de l'inſtabilité de ſon goût, ni des obſtacles qu'elle prévoit dans la ſainte carriere où la grace la fait entrer. C'eſt vous-même qui l'y conduiſez, ô mon Dieu! & c'eſt aſſez : elle peut vous dire avec le Prophete : *Le Seigneur eſt mon guide ; rien ne me manquera. Quand je devrois marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois point, parce qu'il eſt avec moi.*

Pſ 22. 3 4.

Mais il s'en faut bien, ma chere Sœur, que les ames mondaines puiſſent ſe flatter de cette eſpérance : entrées la plupart dans des engagements de place, de mariage, d'affaires, de dignité, ſans vocation du Ciel, & ſans avoir conſulté les deſſeins de Dieu ſur elles, il les livre à leur propre foibleſſe ; il ne les ſoutient pas dans des voies que lui-même ne leur a point choiſies : il laiſſe élever les vents & les orages ſur une mer, où les Jonas infideles ſe ſont embarqués contre ſon ordre ; & voilà pourquoi nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui, remplies d'ail-

leurs de bons desirs, se plaignent sans cesse de leur foiblesse; des ames qui, nées avec d'heureuses inclinations, ne trouvent en elles aucune force pour rompre les chaînes qui les lient à leur propre misere; des ames pour qui tout devient un écueil; que les premieres occasions entraînent, & en qui les plus fermes résolutions ne vont jamais plus loin que jusqu'au premier péril. Ah! c'est qu'appellées peut-être à suivre l'Epoux dans le secret du sanctuaire, & s'étant frayées d'autres routes, le Seigneur les laisse errer au gré de leurs passions dans un monde, où sa main ne les a pas placées : c'est que n'ayant pas eu le Seigneur pour guide dans des périls où elles se sont témérairement engagées, elles ne l'ont pas aussi pour soutien : c'est que leur destinée étant l'ouvrage de leurs passions, elle en est aussi l'attrait & le principe : c'est en un mot, qu'ayant compté Dieu pour rien dans le choix qu'elles ont fait, Dieu les compte pour rien elles-mêmes.

Que d'ames de ce caractere dans le monde! & après cela nous les entendons s'excuser sur les dangers de leur état; se plaindre presque de Dieu même; nous dire qu'elles se trouvent dans des occasions inévitables où la vertu la plus austere ne sauroit se soutenir; qu'elles se voient tous les jours exposées à des périls, où les saints eux-mêmes auroient succombé; qu'elles sont placées dans des situations funestes, où l'innocence ne peut être achetée qu'au prix de la répu-

tation, & où il faut faire éclater leurs crimes pour les finir. Mais elles ne disent pas que ces occasions, ce sont leurs passions, & non l'ordre de Dieu, qui les leur a ménagées : elles ne disent pas que ces périls, c'est leur imprudence, & non la voix du Ciel, qui les y a engagées. Quelle injustice de vouloir rendre la religion responsable du précipice qu'on s'est soi-même creusé, & de regarder comme des transgressions innocentes, celles que notre témérité nous a rendu comme inévitables ! Nous accusons tous les jours la religion, mes freres, de nous prescrire des devoirs impraticables en certaines situations : mais un jour nous apprendrons que les graces n'ont été si rares pour nous, les périls si inévitables, & notre foiblesse si extrême, que parce que nous n'étions pas à la place que la sagesse de Dieu nous avoit marquée dès le commencement ; semblables à des membres qui sont hors de leur situation naturelle, & qui ne recevant plus cette vertu secrete qui se répand sur tout le corps, languissent sans force & presque sans mouvement, & se trouvent inhabiles à tous les autres ministeres.

Pour vous, ma chere Sœur, que la main du Seigneur conduit dans le lieu saint, vous pouvez avec confiance vous répondre de sa protection & de ses graces. Ainsi ne craignez pas les peines & les difficultés que la vie religieuse semble d'abord offrir à la nature : ses austérités se change-

ront pour vous en de douces consolations; ses devoirs les plus pénibles soutiendront votre foi loin de l'abattre; ses assujettissements consoleront votre cœur, loin de le révolter; ses sacrifices répandront la joie sur toutes vos démarches, loin d'y mêler une tristesse dangereuse : vous serez surprise vous-même de votre force & de votre courage; de vous trouver le goût changé sur mille choses, qui autrefois vous paroissoient incompatibles avec vos penchants; de sentir de l'attrait pour des pratiques, sur lesquelles vous ne croyiez jamais pouvoir vous vaincre, & que vous regardiez comme les tentations les plus dangereuses de l'état que vous embrassez. Ce n'est pas, ma chere Sœur, que l'élection de Dieu vous assure tellement de sa protection, que persuadée que le secours du Ciel ne sauroit plus vous manquer, vous deviez vous livrer sur cette assurance, à une sorte de sécurité, qui ôtant toute crainte, vous jetteroit d'abord dans le relâchement, & aboutiroit enfin à quelque chûte déplorable. L'effet propre de la grace est de nous rendre fideles à nos devoirs; mais c'est ensuite la fidélité à nos devoirs qui nous attire & nous mérite de nouvelles graces. Ne laissez donc point affoiblir en vous, ma chere Sœur, cette premiere ferveur de l'esprit : car si vous venez à vous relâcher, en vain étiez-vous appellée aux noces de l'Epoux; vous serez rejettée comme les vierges imprudent-

tes : leur vocation étoit certaine ; mais leur infidélité la rendit inutile.

C'eſt donc cette certitude, que vous êtes à la place où Dieu vous veut, qui me paroît la plus continuelle & la plus ſenſible conſolation de votre état. En effet, le ſupplice continuel d'un grand nombre d'ames mondaines, c'eſt de vivre incertaines de leur condition. Comme elles ſe ſont engagées la plupart dans leur état, ſans précaution, ſans conſeil, ſans prieres, elles ont raiſon de douter, ſi c'eſt la grace ou la cupidité, le Seigneur ou le monde, qui les y a placées. Sans ceſſe on ſe dit à ſoi-même, qu'on eſt malheureux dans ſa ſituation, parce que peut-être Dieu ne nous y vouloit pas; qu'on n'y ſauroit faire ſon ſalut, que parce que peut-être ce n'eſt pas le Seigneur qui nous y a placé : on rappelle mille deſirs de retraite, qu'on avoit formés dans un âge tendre, qui avoient été comme les prémices de notre foi, & la premiere voix que le Seigneur avoit fait entendre dans notre cœur encore innocent ; & l'on croit que c'eſt la voie qu'il nous montroit de loin, & la ſeule que nous aurions dû ſuivre. Il n'eſt pas un ſeul chagrin dans notre état, qui ne réveille ces triſtes idées : ſans ceſſe on ſe redit à ſoi-même : Je ne ſuis pas à la place où Dieu me demandoit ; j'aurois fait mon ſalut dans un autre état : je n'y aurois pas trouvé les contretemps, les répugnances, les embarras, qui m'empêchent de penſer à l'éter-

nité. Et là-dessus, on s'abat, on se dévore soi-même, on renonce presque à l'espérance de son salut, & l'on fait de cet état affreux de découragement & de désespoir, ou le supplice continuel de son propre cœur, ou peut-être un motif impie de tranquillité & d'indolence dans ses crimes.

Et voilà, mes freres, quel est quelquefois le triste état d'une vierge infortunée, que les intérêts de votre cupidité, & non le choix du Seigneur ont conduite dans le lieu saint. Accablée sous le poids des chaînes qu'elle-même ne s'est point imposées; trouvant des occasions de chûte dans les mêmes devoirs, qui pour les autres sont des motifs de vertu; changeant les secours de la piété, dont elle est environnée, en des attraits de vice; nourrissant la corruption de son cœur, de tout ce qui devoit en soutenir la foi; ne retirant point d'autre fruit de tous ces spectacles de religion, qui s'offrent sans cesse à ses yeux, que de nouveaux sujets de dégoût de la religion même; se faisant une tentation de la tranquillité de sa retraite, & de l'éloignement même du monde, un nouvel attrait qui le lui fait paroître plus aimable; elle se dit sans cesse à elle-même, qu'une vertu moins nécessaire & moins contrainte, ne lui eût pas paru si odieuse; qu'il est terrible de porter un joug auquel on ne s'est pas soi-même condamné; & que Dieu est trop juste, pour exiger qu'on soit fidele

aux devoirs d'un état que des passions étrangeres nous ont choisi. Et delà, ô mon Dieu! que de retours affreux sur soi-même! que de regards d'envie & de complaisance sur un monde, auquel on n'a renoncé que malgré soi! quelle tristesse répandue sur toutes les pratiques saintes de son état! quelles imprécations secretes peut-être contre les auteurs de son infortune! quelles réflexions ameres sur l'impossibilité prétendue de salut dans la situation forcée & involontaire où l'on se trouve!

Et ici, mes freres, n'aurai-je pas raison de vous dire en gémissant : sacrifiez à la bonne heure au monde ces enfants infortunés que vous y destinez : inspirez-leur de bonne heure l'ambition, l'orgueil, le faste, la vengeance, l'amour des plaisirs, & toutes les passions qui peuvent flatter votre vanité, & les faire réussir dans ce lieu de dépravation & de déréglement; ce sont là les enfants de perdition & de colère, que Dieu accorde à la corruption de votre cœur : mais du moins sauvez ceux que vous lui destinez pour le servir dans ces saints asyles; ne soyez pas les meurtriers barbares des enfants mêmes que vous consacrez à la religion; ne sacrifiez pas ceux qui deviennent inutiles à vos passions, & qui seuls auroient pu obtenir du Seigneur que vous ne périssiez pas vous-mêmes; & ne perdez pas tout, ou par les plaisirs du monde, ou par les contraintes & les amertumes du sanctuaire.

Ce ne ſont pas là, ma chere Sœur, les voies qui vous ont conduite à l'autel : les mains qui vous offrent au Seigneur, ſont les mains de la foi & de la piété : la chair & le ſang n'ont ici de part que par le mépris que vous en faites : le feu du ciel tout ſeul allume votre ſacrifice : vous ne tenez de vos parents que la piété, qui vous fait renoncer à tous les grands avantages que vous pouviez attendre d'eux ; & s'ils ont quelque part à la démarche que vous allez faire, c'eſt que leurs exemples vous ont appris de bonne heure à craindre le Seigneur ; & que le Seigneur vous a enſuite appris lui-même à renoncer à tout pour lui plaire.

Auſſi quelle conſolation pour vous le reſte de vos jours, lorſque rappellant devant Dieu les deſſeins de ſa miſéricorde ſur votre ame, vous pourrez lui dire avec le Prophete : C'eſt vous-même Seigneur, qui m'avez conduite par la main, & placée dans le lieu ſaint : j'ai du moins la conſolation de pouvoir me dire à moi-même, que je ſuis dans la voie que votre bonté me deſtinoit avant la naiſſance des ſiecles, & que je n'y courrai point en vain : *Tenuiſti manum dexteram meam, & in voluntate tu deduxiſti me.* Qu'on eſt bien payé, ô mon Dieu! de laiſſer faire votre volonté toute ſeule, & de ne pas mêler les erreurs de nos paſſions avec les conſeils éternels de vos miſéricordes ſur nos deſtinées. Nous ne réuſſiſſons jamais qu'à Pſ. 72. 24.

nous rendre nous-mêmes malheureux : nous ne savons que nous former des chaînes accablantes; & comme nous ignorons tout ce qui nous convient, tout ce que nous croyons faire pour nous assurer ici-bas une vaine félicité, se trouve toujours la source de nos malheurs & de nos peines. Premiere consolation de la vie religieuse, tirée du choix que Dieu fait d'une ame qu'il y appelle : *Misit de summo, & accepit me.* La seconde se prend du côté de la dépravation générale du monde, d'où il la retire : *Et assumpsit me de aquis multis.*

II. PARTIE.

CE fut sans doute une grande consolation pour les enfants d'Israël, lorsque échappés de la mer rouge, & tournant les yeux vers ces abymes d'eau d'où le Seigneur venoit de les délivrer, ils virent, du lieu de sûreté où ils étoient enfin arrivés, les Egyptiens tristement aux prises avec les flots, & finissant tous leurs vains efforts par un déplorable naufrage. Ce fut alors que leur cœur ne pouvant plus suffire aux transports de leur joie & de leur reconnoissance : Qui est semblable à vous, Seigneur, s'écrierent-ils ? Que vous êtes terrible dans vos vengeances ! & que les merveilles de votre puissance & de votre miséricorde sont dignes de nos actions de graces & de nos hommages ! *Quis similis tuî in fortibus, Domine ? magnificus, in sanctitate, terribilis atque laudabilis.*

Exod. 15. 11.

Voilà,

Voilà, ma chere Sœur, le point de vue où vous devez vous placer aujourd'hui. Echappée aux périls & aux orages du siecle, arrivée au port du salut, vous n'avez plus, pour soutenir tout le prix du bienfait inestimable qui vous en a délivrée, qu'à tourner la tête, voir un instant le monde, d'où vous venez de sortir, tel qu'il est; cette mer orageuse, ce gouffre immense qui engloutit presque tous les enfants d'Adam; & quelles sont les tempêtes & les naufrages d'où la main miséricordieuse du Seigneur vient de vous retirer. Sans doute un premier âge passé loin des périls dans la sûreté d'un saint asyle, vous a caché jusqu'ici toute la dépravation d'un monde corrompu : vous ne le connoissez que par les préjugés heureux qu'une sainte éducation vous a donnés contre lui : mais souffrez qu'avant que vous tiriez un voile éternel entre lui & vous, je vous le montre tel qu'il est, & que je vous le fasse connoître dans un discours, où je ne devrois, ce semble, vous exhorter qu'à l'oublier. Hélas! je ne risquerai rien en vous le rapprochant : pourvu qu'il paroisse tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour se faire regretter; ceux mêmes qui le voient de plus près, sont ceux qui en sentent plus vivement le vuide & la misere : il n'a de beau que la surface & le premier coup d'œil; & semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger & imposteur anime & fait paroître revêtus d'éclat & d'agréments, il n'y

a qu'à les approcher pour faire évanouir le prestige, & en voir toute l'horreur & toute la difformité.

Qu'est-ce donc, ma chere Sœur, que ce monde misérable, duquel la miséricorde de Jesus-Christ va vous séparer à jamais? Ce monde, c'est une région de ténebres; une voie toute semée d'écueils & de précipices; c'est le lieu des tourments & des tristes inquiétudes. Dans ces trois traits, vous en voyez l'affreuse image.

Une région de ténebres: hélas! ma chere Sœur! la vérité n'y trouve, ou que des aveugles qui ne la connoissent pas, ou que des ennemis qui la combattent. Je ne parle pas même de ces ames désespérées, qui ne pouvant plus porter le poids de leurs crimes, le secouent enfin avec la foi, & cherchent dans l'incrédulité, cette paix affreuse qu'elles n'avoient pu trouver dans le crime même: je ne parle pas de ces ames flottantes & incertaines sur la religion, qui voudroient bien que la foi fût une fable, pour jouir plus paisiblement de leurs passions, mais qui n'osent encore se le persuader; qui se défient de la vérité de ses promesses, mais qui craignent encore tout bas la terreur de ses menaces; qui doutent de tout, & qui n'osent franchir le pas sur rien; qui flottent entre leurs passions & leurs doutes, & qui semblent souhaiter, ou d'avoir une foi plus vive pour finir leurs égarements, ou de n'en avoir point du tout pour s'y livrer sans remords & sans

ſcrupule. Je laiſſe tous ces divers genres d'aveuglement, ſi répandus cependant dans le monde & qui attaquent le fondement de la foi & de la doctrine ſainte : je ne parle que des erreurs qui en alterent les regles & les maximes.

Nous les annonçons tous les jours, ma chere Sœur, ces maximes ſaintes : depuis les premiers âges de l'Egliſe, les chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumiere ; & cependant il n'en eſt aucune ſur laquelle le monde ne répande encore des adouciſſements, de fauſſes couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pénitence, ſans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au ſalut, on la regarde comme le partage des cloîtres & des déſerts : la retraite, ſi néceſſaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une ſingularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne ſauroit ſervir d'exemple : la priere, cette reſſource unique de toutes nos miſeres, on en laiſſe l'uſage aux ames oiſeuſes & inutiles : les afflictions, que les ſaints ont toujours reçues comme des graces, on les craint comme des malheurs : les proſpérités, que les juſtes ont toujours craint comme des malheurs, on les ſouhaite comme des graces : l'ambition démeſurée, ſi oppoſée à l'eſprit & au fonds de la religion, n'eſt plus qu'un ſentiment noble & légitime de ce qu'on eſt & de ce qu'on doit prétendre :

la haine, qui attaque la religion dans le cœur, & qui anéantit tout l'Évangile, on en fait un juſte reſſentiment, ou une bienſéance de ſon rang, qui ne permet pas d'aller ſe réconcilier avec ſon frere : la vie ſomptueuſe & magnifique, ſi ſouvent frappée d'anathême dans les livres ſaints, n'eſt qu'un uſage noble de nos biens, & une loi qu'impoſe la condition & la naiſſance : les plaiſirs les plus dangereux, on les appelle des délaſſements néceſſaires ; les paſſions les plus honteuſes, des foibleſſes inévitables ; les médiſances les plus cruelles, des vérités publiques & innocentes : que dirai-je ? la vertu même, la piété véritable, y a perdu ſon nom : ce n'eſt plus un don de Dieu & le ſeul parti néceſſaire ; c'eſt une bizarrerie d'humeur, un goût de ſingularité, une puſillanimité d'eſprit ; que ſais-je ? un parti bon à quelque choſe, quand on n'eſt plus ſoi-même bon à rien. O Dieu ! eſt-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumieres de l'Évangile, ou les diſcours de ces nations barbares & infidelles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la ſcience du ſalut & les vérités éternelles ?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'eſt que ce ne ſont pas là les erreurs de quelques particuliers ; ce ſont les erreurs de preſque tous les hommes ; c'eſt la doctrine du monde entier ; ce ſont des maximes univerſellement reçues, approuvées, autoriſées, & contre leſquelles il n'eſt plus

temps de vouloir s'élever. Nous seuls dans ces chaires chrétiennes, osons parler un langage différent : un petit nombre de justes tiennent encore pour nous au milieu du monde, & osent encore parler comme nous; mais ce n'est là qu'une foible voix absorbée, pour ainsi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui regle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui est le grand ressort des royaumes, des empires, des familles, ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est perpétuée depuis le commencement dans le monde, & qui a passé des peres aux enfants. Les grands, le peuple; les savants, les ignorants; les sages, les insensés; les jeunes, les vieillards se conduisent par-tout sur ces fausses regles : ceux même à qui la lumiere de la vérité luit encore en secret, croient se tromper, en voyant que l'exemple commun dément l'évidence secrete de leur conscience; & regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme & dissipe à l'instant.

Ainsi marchent, sans le savoir, tous les hommes presque dans les ténebres : ainsi ils courent avec une profonde sécurité vers le précipice éternel qui doit enfin terminer leur course : ainsi auriez-vous vécu, ma chere Sœur, si la miséricorde de Jesus-Christ ne vous avoit retirée de cette région de ténebres, pour vous faire passer

à un royaume de lumiere. Vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude : vous auriez suivi les voies que tout le monde regarde comme sûres : vous seriez devenue même la protectrice des maximes que l'usage de tous les temps & de tous les pays a consacrées : vous vous seriez révoltée contre la vérité qui les condamne : vous auriez écouté, comme le monde écoute aujourd'hui, les regles de la foi que nous leur opposons, comme des discours dont il faut rabattre, & où le zele va toujours plus loin que la vérité. Car qu'il est difficile de démêler la lumiere à travers ce nuage universel d'usages, de fausses maximes, de préjugés, d'erreurs, répandu sur le monde entier! qu'il est difficile de discerner la voie de la vérité, étroite, écartée, imperceptible presque, inconnue, & où si peu de gens entrent, au milieu de tant de fausses voies, larges, spacieuses, battues, autorisées, & que tous les hommes presque suivent!

Vous le voyez vous-même, ma chere Sœur, si le nombre des ames fidelles, & qui marchent dans la voie de la vérité, est fort grand dans le monde. Il en est encore sans doute ; car le Seigneur a les siens dans tous les états ; mais ce sont quelques étoiles rares, comme dit l'Apôtre, qui percent par hazard les nuages, & qu'on peut compter aisément au milieu d'une nuit obscure & ténébreuse : *Sicut luminaria in*

Phil. 2 15.

mundo. Et encore dans ce petit nombre, combien d'ames molles & indolentes, qui ne paroiſſent vertueuſes, que parce que le monde, à qui on les compare, eſt extrêmement corrompu? Combien d'ames immortifiées & impénitentes, qui après les égarements des premieres mœurs, bornent toute leur pénitence à la ſeule ceſſation de leurs crimes; & ne s'attirent les éloges dus à la vertu, que parce que le monde n'a plus à blâmer en elles les mêmes vices? Combien d'autres, qui après avoir fini les paſſions d'éclat, conſervent encore toutes les autres, font entrer toutes leurs foibleſſes dans leur vertu, & offrent aux yeux de Dieu un cœur encore vain, jaloux, ambitieux, vindicatif, tandis que le monde les canoniſe? Car le monde, toujours plein de contradictions, & jamais d'accord avec lui-même, tantôt dégrade la vertu véritable & la confond avec le vice; tantôt il ſe hâte d'exalter le vice à peine éteint, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la vertu conſommée.

Que les miſéricordes du Seigneur ſur vous, ma chere Sœur, ſont dignes d'une reconnoiſſance, qui ne doit plus finir qu'avec votre vie! Voyez, comme diſoit autrefois un Prophete à la ſainte Sion; & je puis vous le dire ici avec plus de juſtice: voyez, tandis que des ténebres épaiſſes couvrent toute la terre; qu'une nuit obſcure eſt répandue ſur tous les peuples; que le menſonge & l'erreur ont pris la place

Is. 60. 2. de la vérité parmi les hommes : *Ecce tenebræ operient terram, & caligo populos :* voyez comme la lumiere du Seigneur s'eſt levée ſur vous ſeule ; comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité ; ces murs ſacrés, ces autels ſaints, ces vierges fidelles, ce voile religieux lui-même, qui va vous cacher le monde & ſa vanité ; tout vous montrera ici vos devoirs ; tout diſſipera les nuages légers qui pourroient s'élever du fond de votre cœur. Une nuée reſplendiſſante vous précédera, comme autrefois les Iſraélites dans le déſert, pour vous marquer les routes que vous devez ſuivre ; & tandis que le monde, frappé d'aveuglement, ne diſcernera pas même les vérités les plus communes & les plus palpables du ſalut, la lumiere du Ciel ſe levera ici ſur vous, & vous montrera la perfection même des devoirs, & des ſecrets inconnus aux ſages du ſiecle : *Super te autem orietur Dominus, & gloria ejus in te videbitur.*

Ibid.

Rien n'eſt donc plus conſolant, pour une ame que la miſéricorde du Seigneur a ſéparée du monde, que ce premier coup d'œil, qui lui en découvre les erreurs & les fauſſes maximes. Mais quand même on pourroit ſe flatter d'y avoir toujours ſuivi la voie de la vérité, au milieu de tant de voies fauſſes & dangereuſes qui la font perdre de vue ; comment auroit-on pu ſe promettre, en ſecond lieu, d'y conſerver l'innocence au milieu de ſa déprava-

tion & de ſes dangers innombrables ? Et quand je parle de ſes dangers, ma chere Sœur, n'attendez pas que j'en faſſe ici un juſte dénombrement. Hélas! tout y eſt danger : dangers dans la naiſſance; elle eſt une eſpece d'engagement à toutes les paſſions : dangers dans l'élévation; elle vous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les ſoins publics; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des grands & la miſere des pauvres; allier les maximes de la religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune : dangers dans l'uſage des grands biens; vous avez ſans ceſſe à vous défendre, ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent; & nous ſommes raſſurés en trouvant, dans les foibleſſes d'autrui, une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inſpire : dangers dans les amitiés; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs & par les douceurs de la ſociété; on ne peut ſe paſſer de délaſſement, & le monde n'en fournit que de funeſtes à l'innocence : dangers dans les concurrences; on veut s'élever, & il eſt mal-aiſé d'aimer ceux qui nous ſupplantent & qu'on nous préfere; dès que les intérêts ſont diviſés, les cœurs

auſſi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit preſque toujours celle de la tendreſſe ; il eſt rare que la conformité des humeurs ratifient un nœud que la conformité ſeule des intérêts forme preſque toujours ; une ſociété ſainte devient une tentation domeſtique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'eſt bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les paſſions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous-mêmes ; & l'éloignement d'un lien ſacré n'eſt ſouvent que l'amour d'une ſervitude plus univerſelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde eſt content de nous, on ſe perſuade auſſi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu, avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire, en corrompent ſouvent le principe ; on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt ſoi-même.

Voilà le monde, ma chere Sœur. Si vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre : ſi l'exemple vous trouve inébranlable, l'amitié vous ſéduit : ſi l'intérêt ne vous touche pas, la gloire & la réputation vous entraînent : ſi vous vous défendez des grands excès,

des passions plus douces & plus dangereuses ne vous trouvent pas insensible : si l'inclination vous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaisance vous y jette : si vous êtes libre d'ambition pour vous-même, vous la sentez revivre pour vos enfants : si vous êtes fidelle à ne pas chercher les occasions, vous ne sauriez répondre de celles qui vous cherchent.

Et ne croyez pas, ma chere Sœur, que tous ces dangers eussent été moindres pour vous que pour une autre. Des exemples domestiques de vertu, & la piété comme héréditaire à votre sang, y auroient peut-être quelque temps défendu votre innocence ; mais que les exemples touchent peu dans cette premiere saison de la vie, qu'on destine à l'oubli de Dieu ! on les regarde comme des bienséances de l'âge ; & on renvoie à des temps plus mûrs, des vertus qu'on croit que le temps tout seul a formées dans ceux qu'on nous propose pour modeles. Ainsi environnée de prospérité & d'abondance ; trouvant plus d'occasion de chûte qu'une autre par les avantages de la naissance, par le rang & le crédit de vos proches, par l'espérance d'un grand établissement, que de pieges n'auriez-vous point trouvés sous vos pas ? Vous auriez suivi cette route de tous les siecles, dont parle Job, que les ames mondaines ont toujours suivie : *Semitam sæculorum quam calcaverunt viri iniqui ;* Job. 22. 15. c'est-à-dire, vous auriez formé peut-être

mille bons desirs; mais votre foiblesse l'auroit toujours emporté sur toutes vos résolutions. Vous auriez envié le bonheur des ames qui servent Dieu, & qui sont à lui sans réserve; mais rentraînée à l'instant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles desirs, & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables : vous auriez peut-être quelquefois soupiré en secret sur les périls infinis & inévitables de votre état; mais ces périls seroient devenus eux-mêmes une raison secrete, qui vous auroit justifié à vos yeux vos propres foiblesses.

Et qu'entendons-nous tous les jours, ma chere Sœur, que des prétextes de la part des mondains, sur les obstacles infinis que le monde met à leur salut ? Ils se plaignent qu'il est comme impossible de s'y sauver : ils forment mille bons desirs; mais ils prétendent que c'est en vain qu'on les forme, & qu'il n'est pas en eux de les mettre à exécution au milieu des périls & des embarras où ils vivent : ils font même quelques efforts; mais à peine se sont-ils surmontés sur un point, qu'une nouvelle difficulté les lasse & les abat : ils voudroient être au fond des déserts, mais ils n'ont pas la force de se faire un désert du monde lui-même : nous leur disons qu'il est aisé de rompre à tout quand on le veut; & ils soutiennent qu'en le voulant; ils n'en sauroient être les maîtres.

Ce n'est pas qu'en convenant des pé-

rils innombrables du monde, & de la difficulté d'y faire ſon ſalut, je veuille ici juſtifier vos vaines excuſes, mes freres. Il eſt difficile de vivre chrétiennement dans le monde, cela eſt vrai : mais combien d'ames fidelles la grace y forme & y conſerve-t-elle tous les jours à vos yeux? Le plus ſûr, dites-vous, ſeroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah! je l'avoue avec vous : que n'avez-vous été du petit nombre de ces ames heureuſes, que le Seigneur a de bonne heure ſéparées de la corruption du ſiecle, & conduites dans le ſecret du ſanctuaire! que ne vous a-t-il d'abord tendu, comme à elles, cette main miſéricordieuſe, qui les a retirées du milieu des périls, pour les faire entrer dans le lieu de la paix & de la ſûreté! que ne vous a-t-il fermé dès le commencement toutes les voies de l'élévation & de la vanité, pour vous ouvrir celles de l'humilité, du dépouillement & du ſilence! Vos mœurs auroient été innocentes, hélas! & tous vos jours ont été de nouveaux crimes! vos premieres années euſſent été les prémices pures d'une vie ſainte, hélas! & vous n'oſez tourner les yeux derriere vous, de peur d'y voir les horreurs & le tréſor d'iniquité que vous y avez accumulé! vos inclinations ſeroient encore celles qu'une heureuſe éducation vous avoit données, hélas! & le monde a corrompu en vous les dons de la grace & de la nature; & il ne vous reſte plus

de ces premieres espérances de vertu, que le regret inutile de les voir tout-à-fait éteintes! votre mort finiroit des jours pleins, des œuvres précieuses, & une vie digne de l'immortalité, hélas! & elle ne finira qu'un grand vuide des passions infinies, des agitations sans nombre, des chagrins amers, des plaisirs souvent dégoûtants, toujours tristes par le reproche secret de la conscience; & une vie digne d'une mort éternelle, si elle n'est purifiée par de dignes fruits de pénitence, avant que vous alliez en rendre compte au tribunal redoutable du souverain Juge.

Mais il ne faut pas que les desirs d'un état devenu impossible, vous calment sur les dangers de votre état présent. C'étoit l'erreur de cet ami de saint Augustin, lequel encore païen, auroit bien voulu l'imiter dans sa conversion & dans sa retraite: mais engagé dans le mariage, il regardoit ce lien sacré comme incompatible avec la foi & la sainteté du baptême; & auroit souhaité pouvoir le rompre pour entrer dans l'Eglise de Jesus-Christ. Il ne vouloit être chrétien, dit saint Augustin, que d'une maniere dont il étoit impossible qu'il le fût: *Nolebat esse christianus, nisi eo modo quo non poterat.* On voudroit tout quitter si l'on se donnoit à Dieu: on voudroit se retirer du monde, & se cacher pour toujours aux yeux de l'univers: on ne croit pas le salut possible autrement: on nourrit son imagination de ces projets chimériques,

S. Aug. ſſ.

qui ne sauroient jamais s'exécuter : & parce que l'état où la Providence nous a placés, ne nous permet plus de tout quitter, & de nous aller jetter au fond d'une solitude, on ne se donne point à Dieu : on ne fait pas ce qu'on doit faire, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas; & on ne veut être chrétien qu'aux seules conditions auxquelles il est impossible qu'on le soit : *Nolebat esse christianus, nisi eo modo quo non poterat.* C'est-à-dire, qu'on ne le veut pas : car il ne s'agit point de soupirer après une situation qui ne sauroit plus nous convenir ; mais de trouver des moyens de sanctification dans les périls mêmes qui sont attachés à la nôtre.

Pour vous, ma chere Sœur, la destinée des ames mondaines ne vous paroît pas sans doute digne d'envie : mais que sera-ce, si au récit des erreurs & des dangers du monde, nous ajoutons ici celui de ses soucis, de ses peines & de ses chagrins dévorants?

Oui, ma chere Sœur, on croiroit d'abord que la joie & les plaisirs sont le partage de ce monde réprouvé ; & que n'ayant pas de son côté le bonheur de l'innocence & de la vertu, il a du moins les douceurs & les réjouissances du vice; mais il s'en faut bien. Hélas! si l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, & en ne refusant rien aux passions insensées, ce seroit toujours sans doute une ivresse & une frénésie digne de pitié, d'a-

cheter par un instant rapide de plaisir, des peines & des horreurs éternelles; mais du moins on ne perdroit pas tout; on auroit du moins quelques moments de bon; du moins on jouiroit du présent : mais ce présent même, cet instant rapide est refusé au pécheur. L'Etre souverain & miséricordieux, qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puissions être un instant même heureux sans lui : il se sert de nos passions pour nous punir de nos passions mêmes. Toutes les créatures que nous voulons faire servir à nos plaisirs, il en fait en secret les instruments de nos peines : tous nos desirs les plus flatteurs, & que nous ne formons que pour soulager notre cœur, en deviennent les tyrans & le supplice : tous nos projets les plus spécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir nos peines, les réveillent & les aigrissent : tous les plaisirs les plus vifs, & qui auroient dû, ce semble, satisfaire notre cœur, n'y portent que la satiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. Dieu, pour nous faire sentir que l'ordre est le seul bonheur de l'homme, permet que tout ce qui le trouble, nous rend malheureux. En vain nous formons-nous un plan de félicité dans le crime; notre cœur dément bientôt cette espérance, & il ne nous reste rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée : en vain, par une vaine philosophie, dé-

tachons-nous des passions tout ce qu'elles ont d'extrême & de fatigant, pour nous ménager des plaisirs modérés & tranquilles; les plaisirs réglés par la raison ne sont pas loin de l'ennui; & ceux qu'elle ne conduit plus, ne sont plus que des fureurs & des gouffres; & d'ailleurs tout ce qui souille notre ame, quelque modéré qu'il soit aux yeux des hommes, est tout ce qu'il y a de plus extrême & de plus malheureux pour notre repos. *Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! il étoit juste que vous le voulussiez ainsi, que toute ame déréglée fût à elle-même son supplice.* S. Augustin.

Non, ma chere Sœur, Jesus-Christ n'a pas laissé sa paix au monde; il ne l'a laissée qu'à ses disciples: ainsi, en le lui sacrifiant aujourd'hui, vous ne lui sacrifiez rien de trop aimable; & ce qui fait le prix & le mérite de votre sacrifice, est bien plutôt le plaisir saint avec lequel vous le consommez, que les plaisirs frivoles auxquels vous renoncez. Hélas! si vous connoissiez le fond & l'intérieur de ce monde misérable; si vous pouviez entrer dans le détail secret de ses soucis & de ses noires inquiétudes; si vous pouviez percer cette premiere écorce, qui n'offre aux yeux que joie, que plaisir, que pompe & magnificence, que vous le trouveriez différent de ce qu'il paroît! Vous n'y verriez que des malheureux: le pere divisé d'avec l'enfant; l'époux d'avec l'épouse; le frere dresser des embûches au frere; l'ami se défier

de son ami; le secret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissentions éternelles; les amitiés troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites refroidies par l'inconstance; les engagements les plus tendres finir par la haine & par la perfidie; les liens les plus sacrés devenus des supplices par l'incompatibilité; les fortunes les plus brillantes perdre tout leur agrément par les assujettissements qu'elles exigent; les places les plus honorables ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut: chacun s'y plaint de sa destinée; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent, dit le Prophete, par leur rang & par leur fortune, jusques au-dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés: ils paroissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité & la puissance sont toujours accompagnées: *Ascendunt usque ad cœlos.* Et par le ver secret & dévorant de leur conscience corrompue; & par la satiété même des plaisirs; & par la gêne des assujettissements & des bienséances; & par la bizarrerie de leurs desirs; & par l'amertume de leurs jalousies; & par les bassesses qu'ils emploient pour plaire au maître, & par les dégoûts qu'ils en essuient, ils sont plus

Ps. 106. 26.

bas que le peuple & plus malheureux que lui : *Descendunt usque ad abyssos.* O fille de Sion! réjouissez-vous, dit le Seigneur; publiez les merveilles de ma miséricorde, parce que je viens pour vous posséder, pour vous délivrer de la tyrannie d'un monde qui ne fait que des malheureux, pour faire ma demeure au milieu de votre cœur, & y établir une paix & une sérénité éternelle : *Quia ecce ego venio, & habitabo in medio tui.* Ps. 106. 26. Zach. 2. 11.

Regardez maintenant, ma chere Sœur; voilà le monde avec toutes ses erreurs, ses périls & ses inquiétudes. C'est une terre, dont on vante les fruits & la beauté, & où il semble que coulent le lait & le miel; mais c'est une terre qui dévore ses habitants par les passions infinies qui l'agitent, & où les plus grands plaisirs sont toujours la source des inquiétudes les plus dévorantes : *Terra devorat habitatores suos.* Regardez encore une fois; je ne vous le montre pas en éloignement, comme le tentateur le montra autrefois à Jesus-Christ : de loin il en impose; on ne voit que la gloire, les plaisirs & la pompe qui l'environnent; ce point de vue lui est favorable; je vous le rapproche; je vous le mets sous l'œil. Voyez si vous le trouvez digne d'être regretté; si sur le point de l'abandonner vous verserez sur lui des larmes de joie ou de tristesse : voyez si cette grande action que vous allez faire, & que le monde appelle un sacrifice héroïque, un renoncement gé- Num. 13. 33.

néreux, n'eſt pas au fond une ſage préférence de la paix au trouble; de la joie aux chagrins dévorants; de la liberté à la ſervitude; d'une douce & ſainte ſociété, à l'ennui, à la fauſſeté & à la perfidie des ſociétés mondaines.

Et que ne pouvez-vous, ma chere Sœur, conſulter le monde lui-même! Interrogez vos proches que cette cérémonie aſſemble en ce lieu ſaint, & ils vous répondront: *Deut.* 32. 7. *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Peut-être une tendreſſe naturelle les attriſte & les attendrit ici ſur votre ſacrifice : mais au fond, ils envient votre deſtinée; ils ſoupirent en ſecret ſur la multitude & la peſanteur des liens qui les attachent au monde; & ſentent, après avoir eſſayé longtemps des plaiſirs, des vanités & des eſpérances humaines, qu'il n'eſt rien de plus heureux ici-bas que la crainte du Seigneur & l'obſervance de ſa loi ſainte : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Ils accordent peut-être des larmes à ce ſpectacle de religion : votre foi, votre innocence, votre joie ſainte, le courage avec lequel vous allez dire au monde un adieu éternel, tout cela tire peut-être de leurs yeux des marques d'un amour tendre & ſenſible; mais que ſais-je s'ils ne pleurent pas bien moins ſur vous que ſur eux-mêmes? Que ſais-je ſi dans ce moment, les vues de la foi plus vives, ne réveillent pas en eux mille deſirs de ſéparation & de retraite; & ne les font pas gémir de l'impuiſſance où ils ſe

trouvent de consacrer à Jesus-Christ les restes d'une vie, que le monde & les passions ont peut-être jusqu'ici toute occupée? *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Que sais-je si vous voyant mourir à tout, ils ne se rappellent pas à ce terrible moment où tout mourra pour eux; & où séparés par la justice de Dieu des mêmes objets dont sa miséricorde aujourd'hui vous sépare, ils verront que par votre sacrifice, vous n'avez fait que prévenir d'un instant le dépouillement de toutes les créatures, inévitable à la mort, & vous épargner le crime d'en avoir joui, & le chagrin de les perdre : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.* Que dirai-je encore, ma chere Sœur, puisqu'il faut parler ici pour la derniere fois, de tout ce que vous êtes de grand selon le monde, afin que vous l'oubliiez à jamais? Que ne pouvez-vous consulter vos illustres ancêtres, si célebres dans nos histoires par les services rendus à l'état, par les premieres dignités de la Couronne perpétuées dans leurs descendants, & par tant de monuments de leur gloire élevés au milieu de nous! que ne pouvez-vous les consulter! & du fond de ces pompeux mausolées, où toute leur grandeur n'est plus qu'un peu de poussiere, ils vous répondroient que la gloire du monde n'est rien; que la naissance n'est qu'un orgueil qui se transmet avec le sang; que les titres & les dignités ne nous accompagnent pas devant Dieu, & ne demeurent écrites que

ſur nos cendres & ſur la vanité de nos tombeaux; qu'il n'y a d'éternel & de durable que ce que nous avons fait pour le ciel; & qu'il ne ſert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre ſon ame : *Interroga majores tuos, & dicent tibi.*

Heureuſe, ma chere Sœur, (puiſque les bornes d'un diſcours ne me permettent pas de vous expoſer ici tout ce que je m'étois propoſé, & d'ajouter aux deux autres motifs de conſolation, tirés du côté de Dieu qui vous choiſit, & du côté du monde, d'où il vous retire, le dernier tiré de la ſolitude ſainte où il vous met à couvert des périls,) heureuſe de renoncer pour toujours à un monde, qui ne paie que d'ingratitude l'eſclavage de ſes adorateurs, & qui juſqu'ici n'a fait que des malheureux & des mécontents! heureuſe encore plus de ne l'avoir jamais connu, & de mettre de bonne heure entre vous & lui un mur de ſéparation éternelle! heureuſe de ſacrifier tout ce qu'il ne vous étoit pas permis d'aimer! heureuſe de diminuer vos peines, en diminuant vos attachements! heureuſe de mourir à tout, avant que tout meure pour vous! heureuſe enfin de mettre à profit le temps court & rapide de la vie préſente, pour vous aſſurer une meilleure condition pendant les années éternelles!

Que nous reſte-t-il préſentement, ma chere Sœur, ſinon de faire pour vous les

mêmes souhaits que les prêtres & les citoyens de Béthulie firent pour Judith, lorsqu'elle parut au milieu de l'assemblée sainte, sur le point d'aller exécuter le grand dessein que Dieu lui avoit inspiré. Que le Dieu de vos peres qui vous a protégée depuis votre enfance, répande abondamment sur vous les secours de sa grace; qu'il bénisse la pureté de vos intentions; qu'il soutienne par sa force toute-puissante la grandeur de votre entreprise; & qu'il ne permette pas que vous succombiez dans un dessein généreux, où vous ne vous proposez que de lui plaire : *Deus patrum nostrorum det tibi gratiam, & omne consilium tui cordis suâ virtute corroboret.* Que la sainte Jérusalem, que cette maison de bénédiction, qui vous ouvre aujourd'hui ses portes; qui a cultivé en vous depuis un âge tendre, les dons de la grace & de la piété; & qui recueille, en vous associant aujourd'hui à ces vierges fidelles, le fruit de ses soins & de ses peines; qu'elle puisse à jamais se glorifier en vous; que vous soyez pour elle jusqu'à la fin un sujet de joie, de consolation, de gloire; non par l'éclat de votre nom & de votre naissance, mais par celui de vos vertus religieuses : *Ut glorietur super te Jerusalem.* Qu'elle soit également édifiée & illustrée, par la sainteté de vos exemples, & par la ferveur & la perfection de toutes vos voies; qu'elle puisse mettre un jour votre nom au nombre de ces vierges illus-

Judith. 10. 8.

Ibid.

tres, de ces saintes meres, de ces premieres fondatrices, dont la mémoire vit encore dans ce lieu saint; & dont les noms déja écrits dans le ciel, se conserveront jusqu'aux derniers âges dans les annales sacrées de ce fervent institut : *Et sit nomen tuum in numero sanctorum & justorum.*

Judith. 10. 8.

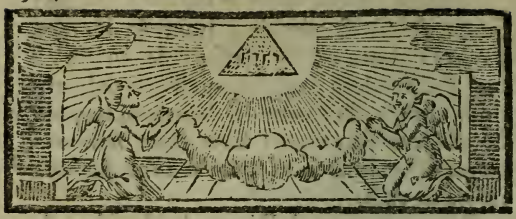
Dites donc, ma chere Sœur, sur le point de sacrifier le monde, & d'abattre à vos pieds cet autre Holopherne; dites, comme cette Héroïne d'Israël, sur le point de lui donner le dernier coup : frappez-le, Seigneur, par les paroles qui vont sortir de ma bouche, afin qu'il ne revive jamais dans un cœur que je vous ai consacré tout entier : *Et percuties eum ex labiis caritatis meæ.* Donnez-moi cette foi vive & généreuse; cette insensibilité chrétienne; cette élévation de cœur & de piété, dont j'ai besoin pour mépriser jusqu'à la fin ses vanités & sa gloire; pour voir toujours d'un œil indifférent ses plaisirs & sa vaine félicité; pour ne regretter de tout l'éclat qui l'environne, que le malheur & l'aveuglement de ceux qui s'en laissent éblouir; & ne jamais introduire dans le lieu saint, son esprit & ses maximes : *Da mihi in animo constantiam, ut contemnam illum.* Quelle gloire pour vous, Seigneur! quel monument éternel de la puissance de votre bras! quel opprobre & quelle confusion pour les ames mondaines, quand elles verront que vous ne vous servez que de la foiblesse de mon sexe, d'une fille de Sion,

Judith. 9. 13.

Ibid. ℣. 14.

Sion, foible & timide, pour fouler aux pieds sa gloire & ses plaisirs ; & qu'il n'est pas si difficile à vaincre qu'ils le publient pour excuser la honte de leur attachement & de leur servitude ! *Erit enim hoc memoriale nominis tui, cùm manus fœminæ dejecerit eum.* Judith. 9. 15.

Recevez, grand Dieu, le sacrifice de cette hostie innocente, comme vous reçûtes autrefois celui d'Abel ; & que ce grand exemple de foi & de religion apprenne à ceux qui m'écoutent, que c'est tout gagner que de tout perdre pour s'assurer un bonheur éternel. Ainsi soit-il.



SECOND SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiſcit & deficit anima mea in atria Domini.

Seigneur des armées, que vos tabernacles ſont aimables ! mon ame deſire ardemment d'être dans la maiſon du Seigneur ; & elle eſt preſque dans la défaillance, par l'ardeur de ce deſir. Pſ. 83. 1. 2.

OILA, ma chere Sœur, à quoi ſe bornoient tous les deſirs d'un ſaint Roi, que le Seigneur avoit comblé de gloire, de proſpérité & d'abondance. Ce n'étoit ni l'éclat du trône où la main du Seigneur l'avoit placé, ni le nombre de ſes victoires, ni la magnificence de ſon regne, qui le touchoient d'une joie vive & con-

tinuelle. L'arche sainte, le tabernacle du Dieu vivant, d'où il se voyoit éloigné par la révolte de son fils; la consolation d'aller dans ce lieu saint se décharger, pour ainsi dire, aux pieds des autels du poids de la royauté; d'y répandre son ame devant le Seigneur; de chanter en sa présence des cantiques d'action de graces; d'y mêler ses larmes au sang des victimes; d'y célébrer au milieu des enfants d'Aaron, la mémoire des bienfaits dont le Seigneur avoit autrefois favorisé son peuple; d'y méditer les merveilles de sa loi & les promesses faites à ses peres; voilà tout ce qui lui paroissoit digne d'être regretté dans l'élévation & la puissance dont un fils rebelle venoit de le dépouiller.

Et voilà, ma chere Sœur, les saintes dispositions que la grace met dans votre cœur. Ce ne sont ni les avantages au milieu desquels la Providence vous a fait naître, ni un nom respecté dans le monde, ni tout ce qu'il sembloit vous promettre de plus flatteur & de plus séduisant, qui ont su toucher votre cœur. La maison du Seigneur, les saintes consolations d'une retraite religieuse, la joie de venir vous cacher dans le secret du tabernacle, & dans ce temple nouveau, (1) où vous allez être la premiere victime qui s'offre sur l'autel, & auquel votre sacrifice va ser-

(1) *C'étoit la premiere cérémonie qui se fit dans la nouvelle église de la Visitation de Chaillot.*

vir comme de consécration & de dédicace solemnelle : voilà ce qui vous a paru plus digne de vos souhaits, que toute la gloire du monde & la vanité de ses promesses : *Concupiscit, & deficit anima mea in atria Domini.*

Heureux, ô mon Dieu! lui avez-vous dit mille fois avec le Prophete, heureux ceux qui habitent dans votre maison ; & qui à l'abri des périls & des séductions du monde, ne sont nuit & jour occupés qu'à chanter vos louanges & publier vos
Ps. 83. 5. miséricordes éternelles! *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine!* Le monde n'éblouit que ceux qui le voient de loin, & qui n'en connoissent pas le vuide & l'amertume. Heureuse l'ame, ô mon Dieu! qui a pu enfin secouer le joug de toutes les espérances humaines, & qui voyant que tout est vanité & affliction d'esprit dans cette vallée de larmes, forme en son cœur la résolution généreuse de s'attacher à vous seul ; & de monter de degré en degré, jusqu'à cet état sublime de dépouillement entier ; jusqu'à cette perfection religieuse, d'où les vrais biens se faisant voir de plus près, le monde & toute sa gloire
Ibid. ℣ 6. ne paroissent plus qu'un vain atôme! *Beatus cujus est auxilium abs te : ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum in loco quem posuit!*
7.

Ce n'est pas, ma chere Sœur, que la maison du Seigneur, où vous entrez aujourd'hui avec tant de foi, n'ait ses ten-

fations comme ſes conſolations & ſes avantages. Il y a des pieges ſur le Thabor, ſelon l'expreſſion d'un Prophete, comme dans les plaines de Samarie : *Rete expan-* Oſee 5. 1.
ſum ſuper Thabor. Le lieu ſaint peut avoir ſes déſolations & ſes périls comme le ſiecle. Ce ne ſeroit donc pas aſſez de vous entretenir ici ſeulement des avantages de la vie religieuſe ; il faut encore vous en expoſer les tentations. Il eſt important qu'à l'entrée de cette ſainte carriere, où les reſſources & les conſolations s'offrent en foule, on vous montre auſſi de loin quelques écueils que vous pourriez y trouver ſur vos pas. Il faut, il eſt vrai, encourager votre foi, en vous étalant toutes les conſolations que Jeſus-Chriſt vous prépare dans cette retraite ſainte ; & nos foibles diſcours ne vous expoſeront jamais qu'à demi l'abondance de ſes dons & les richeſſes de ſa miſéricorde : mais d'un autre côté, il n'eſt pas moins eſſentiel d'armer d'abord votre vigilance, en vous découvrant les pieges qui pourroient s'y rencontrer. Et voilà tout ce que je me propoſe dans cette inſtruction, de vous expoſer les tentations & les conſolations de la vie religieuſe ; c'eſt-à-dire, de vous prémunir contre ſes tentations, pour vous mieux diſpoſer à en goûter toutes les conſolations. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. MON fils, dit le Sage, lorsque vous entrez dans le service de Dieu, préparez votre ame à la tentation; & souvenez-vous que les voies même de la sagesse & de la vertu, cachent des écueils d'autant plus dangereux qu'on s'y croit plus en sûreté, & qu'on y marche sans précaution & sans défense : *Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.* Eccli. 2, 1.

Cet avis est d'autant plus essentiel pour les ames qui se consacrent à Jesus-Christ dans la vie religieuse, qu'on se persuade que tout est fait, quand on a une fois renoncé au monde, & embrassé un état saint; & que les difficultés de cette premiere démarche surmontées, on n'en doit plus attendre dans le reste de la carriere.

Cependant, ma chere Sœur, la vie religieuse elle-même, où la grace aujourd'hui vous appelle, cet état divin & qui nous fait être par avance sur la terre ce que les anges de Dieu sont dans le ciel; cet état a ses écueils & ses tentations, où viennent tous les jours échouer plusieurs vierges infidelles.

Tous les Israélites, dit l'Apôtre, étoient sortis du milieu des abominations de l'Egypte; ils avoient tous suivi la nuée lumineuse qui les conduisoit dans le désert. Cependant, continue l'Apôtre, malgré cette premiere démarche, qui sembloit les mettre en sûreté, il s'en faut bien qu'ils

fuſſent tous agréables à Dieu : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum eſt Deo.* 1. Cor. 10. 5.

D'où vient cela ? C'eſt que cette premiere ferveur paſſée, ils commencerent à regarder derriere eux, & à jetter des regards de complaiſance ſur l'Egypte, qu'ils venoient d'abandonner avec tant de joie : & c'eſt ce que j'appelle la tentation du temps. C'eſt, en ſecond lieu, que laſſés des fatigues du déſert, & ennuyés même du pain céleſte dont le Seigneur les nourriſſoit, ils commencerent à ſe dégoûter ; & leurs dégoûts furent bientôt ſuivis de murmure : & voilà la tentation du dégoût. C'eſt enfin que ſe laiſſant entraîner aux exemples de quelques-uns d'entre eux, ils négligerent de venir porter leurs vœux & leurs prieres devant le tabernacle ſaint ; & ne furent plus occupés que de danſes & de feſtins autour du veau d'or : & c'eſt ici la tentation des exemples. Or ce n'étoit là, dit l'Apôtre, qu'une figure pour nous inſtruire : *Hæc autem in figurâ facta ſunt noſtri.* Et voilà en effet, ma chere Sœur, les trois tentations à craindre dans ce déſert religieux où vous êtes entrée en ſortant du monde, & de toute la corruption de l'Egypte. Ibid. ℣. 6.

En premier lieu, la tentation du temps. Oui, ma chere Sœur, les commencements ſont d'ordinaire fervents & fideles : on jette les premiers fondements de l'édifice ſaint avec un zele & une vivacité qui ſemble ne devoir plus ſe démentir : on ſe diſ-

pute les adouciſſements les plus permis: on a horreur des infidélités les plus légeres: on marche à pas de géant dans les voies du Seigneur; rien ne coûte, rien n'arrête: on dévore toutes les amertumes de l'obéiſſance : on ne ſent point l'aſſujettiſſement des regles : on vole par-tout où le devoir & l'exemple nous appellent : on ajoute même aux œuvres preſcrites, des œuvres de ſurcroît : enfin rien ne paroît de trop au zele & à la ferveur qui commence.

Mais, ces premieres années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : on laiſſe à celles qui commencent, cette exactitude trop rigoureuſe : on regarde tous les adouciſſements & les infidélités, comme le privilege du temps & des années : on ſe rabat à un genre de vie plus à portée des ſens & de l'amour-propre : on ſe permet tranquillement des omiſſions, dont on ſe faiſoit autrefois un grand ſcrupule : enfin on ſe perſuade que le temps de la ferveur eſt paſſé; & qu'il ne convient qu'à des commençantes d'obſerver les regles & les ſaints uſages dans toute leur perfection & leur étendue. Premiere tentation.

Or pour vous armer contre un écueil, où la grace de la vocation vient ſouvent échouer & faire un triſte naufrage; ſouvenez-vous, ma chere Sœur, que l'eſprit de la vie religieuſe, que vous embraſſez, eſt le même pour tous les âges; que les regles ſages & pieuſes, que votre ſaint

Fondateur, dont la solemnité concourt si heureusement aujourd'hui avec votre consécration, & semble vous promettre d'avance la grace de son esprit, l'abondance de sa charité, & la grandeur de sa foi; que les regles saintes, dis-je, que votre bienheureux Pere a laissées à cet institut fervent, sont les mêmes pour tous les temps; toujours égales pour toutes les épouses de Jesus-Christ ici assemblées; toujours uniformes, & pour celles qui commencent & pour celles qui portent déja depuis longtemps le joug du Seigneur: & qu'ainsi dans un âge plus avancé, comme dans une premiere jeunesse; dans les ferveurs du noviciat, comme dans la suite de votre carriere; puisque la sainteté de votre état sera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même; votre zele jamais se démentir; vos dispositions de foi, d'amour, de sacrifice, toujours persévérer; & qu'en un mot, le dernier jour, qui finira cette carriere heureuse, doit ressembler, du côté de la ferveur & du zele, au premier, qui aujourd'hui vous l'ouvre & la commence.

Mais que dis-je, ma chere Sœur? ce ne seroit pas même assez que le dernier jour ressemblât au premier. Plus vous avancerez dans la profession religieuse, plus vous devez croître dans la grace de votre état, dans le desir de votre perfection, dans l'amour de vos devoirs & de vos regles: plus vous avancerez, plus celles qui commencent, auront les yeux sur vous,

ſe régleront ſur votre conduite, expliqueront l'étendue de leurs devoirs par votre fidélité ou par votre négligence; plus vos foibleſſes ou vos vertus deviendront leurs vertus ou leurs foibleſſes; & qu'ainſi plus le Seigneur demandera de vous de fidélité dans vos devoirs & de perfection dans vos exemples. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule; auſſi l'Eſprit ſaint maudit ceux qui font l'œuvre du Seigneur négligemment. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de le ſervir avec une ſorte de tiédeur & de pareſſe, il ſemble que ce devroit être plutôt dans le commencement de la carriere, où la grace encore foible, toutes les vertus religieuſes, encore, pour ainſi dire, dans leur naiſſance, ſemblent rendre le relâchement moins criminel, & les imperfections plus pardonnables; au-lieu que dans la ſuite, la grace ayant dû croître en nous, l'eſprit de notre vocation ſe fortifier, la tiédeur devient un crime; les inobſervances, une maniere d'apoſtaſie, qui ne ſauroit plus trouver d'excuſe que dans un cœur ingrat & infidele.

Celui qui commence, dit Jeſus-Chriſt, & qui après cela ſe relâche & regarde derriere lui, n'eſt pas propre au royaume de
Luc. 9. 62. Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.* Cette parole eſt terrible, ma chere Sœur; il n'eſt point propre au royaume de Dieu : c'eſt-à-dire, c'eſt une ame foible & pareſſeuſe, qui ne doit rien prétendre au ſalut deſtiné à ceux qui ont perſévéré juſqu'à la fin,

une ame infructueuse & stérile, laquelle après avoir poussé d'abord des feuilles spécieuses, en demeure là, ne donne point de fruit, & ne doit point attendre d'autre sort que celui de l'arbre infortuné de l'Evangile : *Non est aptus regno Dei.* Hélas, ma chere Sœur ! si, selon l'Apôtre, tous ceux mêmes qui courent, n'arrivent pas au but; si parmi les ames mêmes, qui paroissent les plus ferventes & les plus fidelles, il s'en trouve encore qui seront un jour rejettées des noces de l'Epoux, parce qu'un orgueil secret aura corrompu toutes leurs voies & infecté toutes leurs œuvres : quelle destinée pourroient se promettre celles, qui après les premieres démarches, se reposent lâchement, & croient être quittes du reste de la carriere !

Non, ma chere Sœur, il n'en est pas de la milice de Jesus-Christ, comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail & de service, on acquiert le droit de chercher dans le repos, le délassement, & comme la récompense de ses fatigues passées : mais dans la milice de Jesus-Christ, c'est en être déserteur que de cesser un moment de combattre. Tout le temps de la vie présente est une milice continuelle, dit Job, est le temps des peines & des combats ; le repos ne nous est montré qu'au bout de la carriere ; plus même nos années avancent, plus nous touchons de près à ce terme heureux; hélas ! plus nos de-

firs pour le ciel doivent s'enflammer; plus la vue de la patrie, à laquelle nous touchons, doit nous transporter; plus toutes les créatures, qui vont bientôt nous manquer, doivent nous paroître indignes de nos attachements; plus notre rédemption, qui approche, doit ranimer notre amour, exciter notre foi, réveiller notre espérance; plus nous devons lever la tête avec une sainte joie, dit Jesus-Christ; c'est-à-dire, avoir l'œil déja fixé dans le ciel, perdre de vue la terre, & n'attendre plus que le moment qui va nous réunir à Jesus-
Luc. 21. Christ : *Respicite, & levate capita vestra; quoniam appropinquat redemptio vestra.*

Et certes, ma chere Sœur, voudriez-vous, en vous relâchant après quelques années de ferveur, perdre tout le fruit de votre fidélité passée? Voudriez-vous dissiper ce que vous auriez si heureusement amassé, & vous laisser ravir la gloire de mille victoires que vous auriez remportées sur l'ennemi? Ah! c'est alors que vous devrez être plus sur vos gardes; & que vous étant enrichie des biens spirituels, le Démon fera plus d'efforts pour vous les enlever : il vous laissera plus paisible dans ces commencements : semblable à un pirate qui laisse passer tranquillement les navires, qui partent pour fournir une longue carriere, & aller chercher au loin des marchandises précieuses; & ne les attaque qu'au retour, & presque sur la fin de leur course; parce qu'il les trouve alors char-

gés de richeſſes, qu'il s'efforce de leur ravir, & de leur rendre inutiles les travaux & les périls au prix deſquels ils les avoient acquiſes.

Mais après tout, ma chere Sœur, croiriez-vous en avoir aſſez fait pour Jeſus-Chriſt, quand vous aurez conſacré quelques années de zele à ſon ſervice? La vie, cet inſtant rapide, eſt elle trop longue pour remercier le Seigneur de la grace ineſtimable qu'il nous a faite, en nous ſéparant du monde & de ſa corruption? L'éternité elle-même ne ſuffira pas aux ſaints, pour rendre graces à celui qui les aura retirés de la voie de la perdition & de la colere; & une vierge infidelle, après les premieres années de zele & de ferveur, croiroit être en droit de ſe repoſer, comme ſi le temps des combats étoit fini, & qu'elle n'eût plus, ou d'ennemis à craindre, ou d'actions de graces à rendre au Seigneur miſéricordieux, qui l'a miſe à couvert de la dépravation générale dans le ſecret de ſon ſanctuaire? Que dis-je? Et elle regarderoit même cette exactitude rigoureuſe, dont elle avoit d'abord fait profeſſion, comme des excès puériles du premier âge, & qu'une raiſon plus mûre doit modérer? c'eſt-à-dire, que ce ſeroit comme ſi elle diſoit à Dieu : Seigneur, tandis que je ſuivois encore les mouvements d'un âge peu avancé, & les foibles lumieres d'une raiſon peu formée, je vous ſervois avec ferveur; je me diſputois tout;

je me faiſois un ſcrupule de tout ; je faiſois conſiſter la piété à ne donner rien à ma propre ſatisfaction ; à remplir juſques aux moindres devoirs, avec une exactitude où il entroit plus de petiteſſe que de vertu ; à ſuivre tout ce qui me paroiſſoit le plus parfait dans vos voies, & le plus conforme à l'eſprit de ma vocation. Mais à meſure qu'un âge plus mûr a mûri la raiſon, & que ces premiers tranſports ont paſſé, j'ai compris qu'on pouvoit vous ſervir à moins ; que vous ne demandiez pas des empreſſements ſi vifs, & une fidélité ſi ſcrupuleuſe ; que vous étiez un maître aiſé à contenter, & qui ſe payoit de tout ; que c'étoit bien aſſez de ne pas rompre avec vous par des tranſgreſſions manifeſtes ; & qu'on pouvoit être à vous, ſans ſe faire une guerre ſi importune à ſoi-même. Si ce n'eſt pas là le langage que la bouche d'une vierge tient à Dieu, c'eſt du moins réellement le langage de ſon cœur, & l'outrage qu'elle ajoute à ſes infidélités, & au dégoût où elle eſt tombée de ſon état.

Et voilà, ma chere Sœur, ce que j'ai appellé la ſeconde tentation de la vie religieuſe : la tentation du dégoût.

Comme nous ſommes pleins d'amour-propre, il nous arrive preſque toujours de nous rechercher nous-mêmes dans la vertu ; c'eſt-à-dire, de conſulter plus un certain goût ſenſible, qui nous rappelle à Dieu, que la juſtice de ſa loi & les vé-

rités de la vie éternelle. Les commencements sur-tout de la vie chrétienne & religieuse, sont toujours accompagnés d'un certain attendrissement de cœur, qui nous en adoucit d'abord tous les exercices : la nouveauté, le tempérament quelquefois, la grace même alors plus vive, tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles, qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs & des regles saintes : tout s'applanit alors ; tout paroît aisé. Or on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencements ; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, & que rien n'affoiblira ce goût sensible, qui nous rend d'abord si heureux, & si pénétrés de notre bonheur dans la voie de Dieu.

Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire ; cet attrait passe ; rien d'humain, ni de sensible, ne soutient plus dans la pratique des regles saintes : on en sent le poids ; & les consolations qui l'adouciſſoient, sont refusées. Les penchants d'abord si dociles, se soulevent contre le joug ; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien presque dans le détail des devoirs, qui le pique & qui l'intéresse : les mortifications coûtent ; les observances deviennent pénibles ; la priere, loin de consoler, gêne & captive ; les mysteres saints n'excitent plus que médiocrement la ferveur ; enfin on marche encore à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort ; mais on mar-

che ſans goût & ſans conſolation : & delà vient qu'on ſe décourage ; on ſe traîne dans la voie ſainte ; on cherche dans les relâchements de l'amour-propre, les conſolations ſenſibles qui manquent à la vertu ; & l'on ſe dédommage avec ſoi-même, pour ainſi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Or pour prévenir une tentation ſi ordinaire dans ces retraites religieuſes, écoutez, ma chere Sœur, les avis ſuivants, & ne les oubliez pas.

Le premier avis eſt que la ſource de nos dégoûts dans les voies de Dieu, eſt d'ordinaire dans nos infidélités. Ce n'eſt que lorſque nous commençons à mêler des adouciſſements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir triſtes & pénibles : on ſe figure qu'en ſe permettant mille relâchements, on rendra le joug plus ſupportable ; & on le rend plus ennuyeux & plus peſant. Auſſi c'eſt dans les maiſons religieuſes où la premiere ferveur regne encore, où l'on vit dans une entiere ſéparation du monde, où l'eſprit de ſilence, de priere, de dépouillement, de mortification n'eſt point affoibli ; c'eſt dans ces maiſons heureuſes, qu'on voit une joie ſainte répandue ſur les viſages ; toutes les épouſes de Jeſus-Chriſt porter ſon joug avec un goût & une alégreſſe qui ſurprend ; & qu'on les voit ſurpriſes elles-mêmes de ce que le monde eſt étonné de les trouver ſi contentes & ſi heureu-

ſes dans cet état de retraite, de privation & d'auſtérité : au-lieu que les dégoûts & les murmures ne regnent que dans ces maiſons infortunées, où le premier eſprit eſt tombé, où la régularité primitive ne s'obſerve plus, où toutes les obſervances religieuſes ſont altérées, & où l'on ne connoît plus les anciennes regles, que par les adouciſſements qui les ont anéanties ; c'eſt là où ſe trouvent en grand nombre des vierges infidelles, mécontentes & malheureuſes dans leur état, portant ce reſte de joug avec une triſteſſe & une répugnance qui les accable. Plus elles conſervent de liaiſon & de conformité avec le monde, plus la religion leur paroît triſte & affreuſe; & les adouciſſements mêmes que l'uſage a introduits parmi elles, deviennent la ſource funeſte de leurs dégoûts & de leurs peines.

Non, ma chere Sœur, telle eſt toujours la deſtinée d'une vierge tiede & infidelle : loin d'adoucir les obſervances de la vie religieuſe, en ne les accompliſſant qu'à demi, elle ſe les rend plus inſupportables : plus elle ſe relâche, plus les dégoûts augmentent; parce que l'amour, qui rend tout léger, s'affoiblit : tout lui peſe dans le ſervice de Jeſus-Chriſt; parce que les graces abondantes, qui ſont la récompenſe de la ferveur, n'y ſont plus données. La priere n'étant plus pour elle un ſaint commerce de tendreſſe & de confiance avec le Seigneur, n'eſt plus qu'une contrainte qui la

fatigue : la retraite ne lui faisant plus goûter la présence de son Dieu & le bonheur de jouir de lui à l'écart, loin de la vue des hommes, n'est plus qu'une triste solitude, où elle est à charge à elle-même : les exercices journaliers ne sont plus qu'un train de vie accoutumé, qui ne lui font plus sentir que le dégoût de faire toujours la même chose : tout le détail de la vie religieuse n'est qu'une suite d'occupations dégoûtantes, qui ne font que diversifier son ennui. Le monde, qui ne lui offroit autrefois que des miseres & des chagrins, qui lui adouciſſoient les peines de son état, ne lui offre plus que des joies spécieuses, qui lui rendent les peines de son état plus insoutenables. Privée des plaisirs frivoles des mondains, elle participe à leurs ennuis & à leurs inquiétudes : elle trouve dans le lieu saint toutes les amertumes dont le monde abreuve ses partisans ; & c'est à elle que le Seigneur fait ce reproche dans son Prophete, en la personne de Jérusalem infidelle : Vous avez marché dans la voie de Samarie votre sœur ; vous avez imité dans le lieu saint, les manieres, les relâchements, le culte tiede & imparfait d'un monde que j'ai réprouvé, vous que j'avois choisie & prévenue de tant de graces ; *In viâ ſororis tuæ Samariæ ambulaſti.* Ezech. 23. 31. Aussi voici ce que dit le Seigneur : Vous participerez au calice de Samarie, puisque vous participez encore à son esprit & à ses infidélites ; à ce calice d'ennui & de

triſteſſe : je changerai les conſolations que je vous préparois dans ce lieu que j'ai choiſi, en des dégoûts & des amertumes ſecretes : ma maiſon ne ſera plus pour vous qu'une maiſon de deuil & de contrainte ; vos jours, qui devoient être des jours de paix, de conſolation & de lumiere, ſeront des jours de trouble, d'inquiétude & de ténebres : vos voies qui devoient être ſi douces & ſi tranquilles, ſeront ſemées de ronces & d'épines ; & Samarie au milieu de ſes abominations, ne ſera pas plus malheureuſe que vous le ſerez dans une maiſon de paix & d'innocence : *Repleberis calice mœroris & triſtitiæ, calice ſororis tuæ Samariæ ; & bibes illum, & epotabis uſque ad fæces.* Ezech. 33. 34.

Ainſi, ma chere Sœur, ſi vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie ſainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même ; voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe ſecret d'infidélité qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous ; voyez ſi vos dégoûts ne ſont pas la punition de vos relâchements ; ſi vous n'avez pas dégénéré de votre premiere ferveur ; ſi vous ne tenez pas trop à vous-même ; ſi vous ne nourriſſez pas des antipathies ſecretes & des prédilections trop humaines ; ſi vous ne refuſez pas à la grace mille ſacrifices ſecrets qu'elle vous inſpire ; ſi vous n'accordez pas trop à l'humeur, à l'indolence, à mille attachements légers, qui vous oc-

cupent toute entiere. Rappellez-vous à votre cœur, remontez à l'origine de vos dégoûts ; & sans doute, loin de la retrouver dans les devoirs, vous la trouverez en vous-même.

Ce n'est pas, ma chere Sœur, & c'est ici un second avis ; ce n'est pas que les dégoûts ne se trouvent quelquefois dans la vie même la plus fervente & la plus fidelle, & qu'en vous consacrant aujourd'hui à Jesus-Christ, vous ne deviez vous attendre à des amertumes dans son service. Ce sont des épreuves dont il se sert pour purifier notre cœur & pour perfectionner toutes nos démarches. Au commencement de la carriere, il nous soutient par des consolations sensibles ; c'est un lait dont il nourrit notre foiblesse : comme nous sommes encore des enfants de la grace & peu affermis dans la foi, il faut qu'il nous mene par des sentiers doux & faciles. Mais à mesure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts : il ne nous nourrit plus que du pain de la Vérité, qui est la nourriture des parfaits, & un pain souvent de tribulation & d'amertume : il ne nous laisse plus d'autre ressource que la foi, que les épines de la croix, que les rigueurs & la sainte tristesse de sa doctrine : il est pour nous un époux de sang, comme Moïse à l'égard de Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es.* Quand il a fallu nous arracher de la terre de Madian, & nous faire oublier notre peuple & la mai-

Exod. 4. 25.

ſon de notre pere, oh! il a eu pour nous des manieres tendres & conſolantes, qui nous ont engagés à renoncer à tout pour le ſuivre : mais dès que nous avons eu marché quelque temps avec lui, & qu'il nous a vu avancés dans la voie, il a pris le glaive douloureux; il n'a plus eu égard à ces conſolations humaines qui nous ſoutenoient, & a laiſſé notre cœur dans une eſpece d'abattement & de ſéchereſſe : *Sponſus ſanguinum tu mihi es.* Mais, ma chere Sœur, ce qui doit alors vous conſoler; c'eſt que le Seigneur ne demande pas de vous le goût, mais la fidélité; c'eſt que la vie religieuſe eſt une vie de mort & de ſacrifice, & que cet état de peine & de triſteſſe, paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la croix de Jeſus-Chriſt pour ſon partage; c'eſt que moins le Seigneur paroît nous ſoutenir par des attraits ſenſibles, plus il nous ſoutient, en affermiſſant notre foi & augmentant notre courage; c'eſt qu'il ne permet pas que ce temps de nuage & d'obſcurciſſement dure, & que les lumieres & les conſolations plus abondantes lui ſuccedent toujours; c'eſt enfin que s'il le prolonge quelquefois, c'eſt qu'il eſt jaloux de tout notre cœur, & qu'il ne veut plus qu'il tienne à ces appuis ſenſibles; c'eſt qu'il veut que nous le ſervions uniquement pour lui; & que nous n'ayons point d'autre dédommagement dans la fidélité que nous lui devons, que le plaiſir de lui être fideles.

Mais une réflexion encore plus consolante, ma chere Sœur; c'est que les dégoûts que vous éprouverez quelquefois dans la vie religieuse, sont bien différents de ceux que vous auriez trouvés dans le monde; je dis dans le monde, au milieu de ce cahos, qui paroît le centre des plaisirs & des félicités humaines; hélas! & cependant c'est la patrie des malheureux: ceux qui l'habitent, sont des cœurs rongés, dévorés, ou par leurs propres iniquités, ou par les objets mêmes de leurs passions qui les environnent; chacun y cherche la paix & le bonheur; & nul ne peut le trouver ni au-dehors, ni au-dedans de lui-même: les ressources des chagrins y deviennent des chagrins nouveaux; les plaisirs lassent; les passions fatiguent; les richesses inquietent; les honneurs gênent; les sociétés ennuient; le crime porte son poison avec lui dans le cœur; les événements trompent toujours notre attente; au milieu d'une vie si triste, si vuide, si agitée, nul ressource au-dedans; la foi éteinte; Dieu retiré; & un cœur toujours en proie à lui-même. O mon Dieu! que les rigueurs qu'offrent aux sens ces retraites sacrées, paroissent douces & souhaitables, rapprochées des inquiétudes cruelles des pécheurs! & que votre grace change aisément ce qui paroît de plus triste & de plus rebutant dans votre maison, en un joug doux & agréable, qui va faire toute la joie & tout le bonheur de ma vie; *Convertisti planctum*

Ps. 29. 12.

meum in gaudium mihi, & circumdedisti me lætitiâ. Seconde tentation de la vie religieuse : la tentation du dégoût.

Enfin la derniere est celle que j'ai appellée la tentation des exemples ; & c'est encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuse. Oui, ma chere Sœur, quelque sainte que soit la maison où la Providence aujourd'hui vous attache ; quoique Dieu y soit servi avec tant de bénédiction, & qu'elle conserve encore le premier esprit de zele, de charité, de fidélité qu'elle reçut des mains de son bienheureux Fondateur ; néanmoins parmi tant de vierges fidelles & ferventes, il est difficile qu'il ne s'en trouve encore quelqu'une qui se traîne dans la voie de Dieu ; en qui la foi paroisse plus foible, la piété plus languissante, la grace de la vocation plus douteuse, les dispositions plus terrestres ; en un mot, toute la conduite plus humaine.

Or rien n'est plus à craindre que la tentation de cet exemple. Car, ma chere Sœur, si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, jusques ici inouis dans cette maison sainte, on seroit en garde ; & ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent : mais ce sont des exemples qui s'offrent à nous sous une couleur spécieuse d'innocence ; qui ne nous présentent que des adoucissements légers & presque nécessaires à la foiblesse humaine ; qui s'insinuent même à la faveur de nos pen-

chants, qui pour toute apologie, n'ont besoin que d'une seule de nos Sœurs, qui ose nous les montrer; & qui trouvant au-dedans de nous une secrete conformité qui les autorise, paroissent plus innocents, parce que c'est notre cœur même qui les justifie. D'ailleurs comme ces vierges infidelles sont celles d'ordinaire, dont la société est plus douce & plus commode, le caractere plus liant, les manieres plus prévenantes; on a d'autant plus de peine à se défendre de leur exemple, que leur société nous gagne & nous attire : on forme des liaisons fatales à la régularité : les penchants qui nous unissent, forment bientôt des mœurs semblables, & le relâchement ne tarde pas de nous paroître innocent pour nous dès qu'il nous a paru innocent dans les autres. Combien d'épouses de Jesus-Christ, d'abord fidelles & ferventes, ont vu échouer contre cet écueil leur premiere fidélité, & toute l'édification que promettoient à ces saints asyles, la ferveur & l'exacte régularité de leur commencement?

Mais quel remede, ma chere Sœur, contre une contagion si à craindre, même dans le lieu saint? C'est premiérement, de se dire à soi-même, que Dieu permet ces exemples de relâchement dans les maisons même les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui sont fidelles : il faut qu'il y ait des tentations dans les voies de Dieu; & si tout ce qui nous environne, soutenoit

la

la piété, nous aurions bien le mérite de la fidélité, mais nous n'aurions pas celui de la force & de la réſiſtance. C'eſt en ſecond lieu, de rappeller ſouvent l'exemple de ces premieres meres, de ces pieuſes fondatrices, qui vous ont frayé les premieres voies de ce fervent inſtitut; qui répandirent dans l'Egliſe une ſi grande odeur de ſainteté; dont la piété étoit ſi tendre, ſi ſimple & en même temps ſi ſublime, & qui forcerent le monde même à les reſpecter & à admirer les dons de Dieu en elles; c'eſt de jetter quelquefois les yeux ſur leurs portraits qu'étalent de toutes parts les murs de ces maiſons ſaintes; & où elles ſemblent encore vivantes, pour nous reprocher nos infidélités, & nous inſpirer le même eſprit dont elles furent animées, & par l'extrême différence que vous trouverez entre elles & vous, vous exciter du moins à marcher de loin ſur leurs traces. C'eſt en troiſieme lieu, ſans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, de vous propoſer ſans ceſſe celui des vierges ferventes, qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur : c'eſt de ne point perdre de vue celles de vos ſœurs, qui travaillent avec plus de courage pour atteindre à la perfection de leur état : c'eſt d'étudier leur conduite, aimer leur ſociété, rechercher leur confiance. Les exemples doivent faire d'autant plus d'impreſſion ſur vous, qu'ils ſont ici plus communs; & que de quelque côté

que vous regardiez, vous les trouvez partout sous vos yeux. Mais encore plus que tout cela, c'est en dernier lieu, de jetter vos regards sur cette grande & pieuse Reine, (1) dont la présence honore ici votre sacrifice : qui renfermée dans l'enceinte de ces murs sacrés, vient puiser tous les jours aux pieds des autels les seules consolations capables de soutenir une ame fidelle ; anime par son exemple les vierges saintes au milieu desquelles elle vit ; les devance même dans les voies de la grace, & dans la pratique des saintes observances ; leur montre plutôt ses vertus, que sa grandeur & ses titres ; & vous apprend que plus on est élevé, plus on voit de près le néant de toutes les choses humaines.

Ainsi, ma chere Sœur, souffrez que je finisse cette premiere partie de mon discours, en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressoit autrefois aux saints confesseurs de la foi, lesquels après s'être généreusement exposés pour Jesus-Christ, dans le temps de la persécution, commençoient durant la paix à se relâcher de cette premiere ferveur qui les avoit fait renoncer à tout & courir au martyre. Souffrez, dis-je, que je vous adresse les mêmes paroles, puisque la démarche que vous allez faire est une confession publique & généreuse de la foi de Jesus-Christ, & un martyre de foi & de péni-

(1) *La Reine d'Angleterre.*

tence auquel vous courez. Il eſt inutile, leur diſoit ce grand Evêque, & je vous le dis ici de même, il eſt inutile d'avoir renoncé à tout pour confeſſer une fois publiquement Jeſus-Chriſt, ſi en mourant tous les jours au monde & à vous-même, votre vie n'eſt pas une confeſſion continuelle de ſon nom, & comme un martyre perpétuel de foi & d'abnégation. Vous devez après de ſi beaux commencements, ne trouver plus rien qui vous attache, & qui vous empêche d'avancer : *Danda opera eſt, ut poſt hæc initia, ad incrementa quoque veniatur.* Il faut que la grace, qui vous a fait faire, avec tant de généroſité, cette premiere démarche, aille toujours en croiſſant : *Et conſummetur in vobis quod jam rudimentis felicibus eſſe cœpiſtis.* Il eſt beau d'avoir acquis un titre ſaint & glorieux de confeſſeur, d'épouſe de Jeſus-Chriſt, en renonçant à tout pour lui ; mais ce n'eſt rien, ſi la ſuite de votre vie ne ſoutient pas la ſainteté & l'excellence de ce titre ſublime : *Parùm eſt adipiſci aliquid potuiſſe ; plus eſt quod adeptus es poſſe ſervare.* *Cyprian. Epiſt. 15. ad Conſ.*

Mais c'eſt aſſez, ma chere Sœur, vous prévenir contre les tentations de l'état ſaint que vous embraſſez. Vous portez dans la grace d'une vocation ſinguliere, & dans la ferveur avec laquelle vous y répondez, toutes les précautions & tous les remedes marqués dans ce diſcours. On ne vous a montré les pieges, que pour animer votre charité envers celles de vos Sœurs,

qui pourroient s'y laiſſer ſurprendre. Il eſt temps de tirer le voile qui cache toutes les beautés & toutes les richeſſes du ſanctuaire où vous allez entrer ; de vous y promettre, & d'expoſer à vos yeux tout ce que vous y attendez ; & de vous entretenir des avantages & des conſolations de la vie religieuſe, où la miſéricorde de Jeſus-Chriſt vous appelle.

II. PARTIE

LA terre où vous allez entrer, & qui doit être votre poſſeſſion éternelle, diſoit autrefois le Seigneur à ſon peuple, eſt bien différente de l'Egypte d'où vous venez de ſortir : *Terra quam ingredieris poſſidendam, non eſt ſicut terra Ægypti de quâ exiſti.* Cette terre heureuſe eſt environnée de montagnes & de forêts : *Montuoſa & campeſtris :* le Seigneur l'habite & la viſite ſans ceſſe ; & ſes yeux ne ſe détournent pas de deſſus elle depuis le commencement de l'année juſqu'à la fin : *Quam Dominus Deus tuus ſemper inviſit, & oculi illius in eâ ſunt, à principio anni uſque ad finem ejus :* enfin elle n'attend & ne reçoit que du ciel les roſées & les pluies, qui l'enrichiſſent & la rendent féconde : *De cœlo expectans pluvias.*

Deut. 11. 10

Ibid. ℣. 12.

Ibid. ℣. 11.

Et voilà, ma chere Sœur, ce que je puis vous dire aujourd'hui de la terre heureuſe où le Seigneur vous a choiſi votre demeure, & les trois avantages de la vie religieuſe. Il n'en eſt pas d'elle comme de

l'Egypte, c'eſt-à-dire, du monde miſérable & corrompu, d'où vous ſortez. Le monde, ſemblable à l'Egypte, eſt comme une plaine infortunée, où de toutes parts, on eſt en proie aux traits enflammés de Satan; c'eſt le lieu des tentations & des chûtes : ici c'eſt une terre environnée de montagnes & de forêts, inacceſſible à l'ennemi, & qui n'offre de tous côtés que des remparts impénétrables à ſes ſéductions ou à ſes attaques : *Montuoſa & campeſtris :* c'eſt-à-dire, que les tentations y ſont moindres; premier avantage. En ſecond lieu, le Seigneur la viſite ſans ceſſe; ſes yeux ne s'en détournent jamais, & il y eſt toujours préſent pour protéger les ames qui le ſervent : *Quam Dominus Deus tuus ſemper inviſit :* c'eſt-à-dire, que les ſecours y ſont plus grands; ſecond avantage. Enfin elle ne reçoit & n'attend que du ciel les roſées & les pluies, qui temperent ſa ſéchereſſe : elle en reçoit même abondamment; & tandis que l'Egypte n'eſt arroſée que par les eaux bourbeuſes du Nil, les eaux du ciel font ici toute la douceur & toute la richeſſe de cette terre heureuſe : *De cœlo expectans pluvias :* c'eſt-à-dire, que les conſolations y ſont plus pures & plus abondantes, dernier avantage. *Deut.* 11. 10.

Je dis donc en premier lieu, que les tentations y ſont moindres; parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes, les trois grandes plaies qui infectent preſque le monde entier, n'exer-

cent ici qu'à demi leur malignité & leur empire.

Et premiérement, le dépouillement religieux y met à couvert de la tentation des richeſſes : premier écueil de la vie humaine. Et quand je dis la tentation des richeſſes, ma chere Sœur, que de tentations renfermées dans celle-là ſeule! c'eſt-à-dire, en premier lieu, cette complaiſance criminelle, qui fait qu'on y met ſon repos, ſa conſolation, ſa confiance & toute ſa reſſource; qui fait que l'on goûte, comme l'inſenſé de l'Evangile, le plaiſir de jouir & de ne dépendre de perſonne; qui fait que le cœur s'attache & ſe fixe à la terre; qu'on la regarde comme ſa patrie & ſon héritage; que l'or & l'argent deviennent nos idoles, comme dit l'Apôtre, & notre ſeule divinité; qu'on ne deſire plus les biens éternels; qui fait en un mot, qu'on n'eſt plus, pour ainſi dire, chrétien; qu'on a perdu la foi, j'entends la foi vive & opérante par la charité, & qu'on n'a plus de part aux promeſſes. Où ſont les riches du ſiecle, ma chere Sœur, à couvert de cette malédiction? Jeſus-Chriſt ſemble les y envelopper tous. Qu'il eſt difficile en effet que notre cœur ne ſoit pas où eſt notre tréſor! A l'attachement aux biens de la terre, ajoutez l'uſage injuſte qu'on en fait: nouvelle tentation. Où ſont ceux qui en uſent ſelon les regles de la foi; qui ne les font pas ſervir à la ſenſualité, au luxe, à l'orgueil, au crime; & qui ne croient pas

qu'ils ne nous ſont donnés, que pour ménager à nos ſens tout ce que la vie chrétienne devroit nous interdire? Je ne parle pas même des voies illicites par où on les acquiert. Hélas! ma chere Sœur, où ſont ceux qui ont les mains pures & innocentes? où ſont ceux, qui ayant ſuccédé aux grands biens de leurs peres, n'ont pas recueilli une ſucceſſion d'injuſtice & d'iniquité? où ſont ceux qui ne doivent, ni à des moyens douteux, ni à une induſtrie ſuſpecte, ni à des uſages équivoques, ni à des emplois odieux, ni à des ſervices injuſtes, l'accroiſſement de leur fortune? Combien peu de proſpérités innocentes! que de maximes dangereuſes ne ſe forme-t-on pas pour ſe diſpenſer, ou d'approfondir ſes injuſtices, ou de les réparer! que de regles de bienſéance & d'uſage, pour ne pas ſe dépouiller de ce qu'on poſſede injuſtement! que de prétextes pour ne pas payer des dettes qu'on accumule, & ne pas ſe retrancher ſur mille profuſions, ou inutiles, ou criminelles; tandis qu'on refuſe à des créanciers malheureux leur pain & leur propre ſubſtance! A tout cela, ma chere Sœur, ajoutez encore les ſoucis inſéparables des richeſſes, les accidents imprévus, les fortunes menacées ou renverſées, les affaires en décadence, les embarras à démêler, les révolutions à ſoutenir; les ſoins mêmes pour conſerver ce qu'on poſſede, toujours plus pénibles que les ſoins mêmes qu'on a employés pour

l'acquérir ; autant de tentations & de pieges répandus sur les voies des enfants d'Adam.

Quel bonheur, ma chere Sœur, que celui d'une Epouse de Jesus-Christ, qui en se dépouillant de tout, ôte à l'ennemi toutes les prises qu'il pouvoit avoir sur elle ! quel bonheur de ne posséder pour tout trésor, que Jesus-Christ, & de renoncer à des biens inutiles pour la paix du cœur, & dont l'usage, qui paroît le plus innocent, est rarement exempt de péché ! quel bonheur de n'être riche que des biens de la grace, que personne ne peut nous ravir, & qui seuls nous accompagneront dans le ciel ! quel bonheur de ne pas voir multiplier nos besoins, nos soucis, notre dépendance, en voyant multiplier nos richesses, & de nous débarrasser de bonne heure d'un poids qui entraîne presque toujours avec lui dans le précipice ! enfin, quel bonheur de ne posséder rien qui nous attache, d'être riche en ne desirant rien, & de posséder tout en se contentant de Dieu seul ! O mon Dieu ! mon unique héritage sera désormais l'observance de vo-
Ps. 118. 57. tre loi sainte : *Portio mea, Dominus, dixi custodire legem tuam.* Trop heureuse, Seigneur, que vous vouliez bien vous donner à moi, à la place d'un monde misérable & frivole, que je vous sacrifie ! Les insensés regarderont peut-être comme une folie le choix que je fais aujourd'hui : ils viendront m'étaler les vains avantages que le monde sembloit me promettre ; mais,

ô mon Dieu! que ces discours puériles, que ces fables sont peu propres à toucher une ame pénétrée du bonheur qu'elle a de vous posséder, & de l'espérance des biens inestimables que vous préparez à ceux qui font toutes leurs délices de votre loi sainte! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* Ibid. v. 85.

Mais non-seulement le dépouillement religieux vous met à couvert de la tentation des richesses, & de tous les périls attachés à leur possession & à leur usage: le sacrifice que vous allez faire à Jesus-Christ de votre corps en le consacrant à une continence perpétuelle, vous rend supérieure à la tentation de la chair: second écueil où le monde entier semble s'empresser & se glorifier de faire naufrage. Je dis le monde entier: oui, ma chere Sœur, je n'entends pas seulement parler de ces passions d'ignominie, dont on a tant de peine à se défendre dans le monde; dont les premieres mœurs ne sont presque jamais exemptes; qui souillent souvent tout le cours de la vie; & que la justice de Dieu permet quelquefois qu'on pousse jusqu'à une vieillesse honteuse & débordée: j'entends les desirs de plaire, si naturels, contre lesquels on n'est point en garde, dont on fait gloire même, & qui forment comme le crime continuel des commerces & des conversations mondaines; ces desirs qui se glissent jusques dans les démarches les plus innocentes; qui souil-

lent tant d'ames à leur insu, & celles mêmes qu'une exacte régularité rend d'ailleurs irrépréhensibles devant les hommes. J'entends encore les assemblées, les plaisirs publics, où l'usage & la bienséance nous forcent de nous trouver, & d'où l'innocence ne sort jamais entiere : tant de pieges pour les yeux ; tant de scandales pour la pudeur ; tant de discours de licence & de libertinage, pour les oreilles. Et cependant voilà la vie du monde la plus innocente : au-lieu que dans les asyles saints, tout inspire la pudeur, tout soutient l'innocence ; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne porte que l'amour de la vertu & l'horreur du vice dans le cœur. Que dirai-je ? j'entends enfin les liaisons dangereuses que la société rend inévitables ; ces liaisons qu'on forme sans le croire & sans le vouloir : auxquelles on se livre sans scrupule, parce que les commencements en sont toujours innocents ; mais qui venues à un certain point, deviennent des passions, des engagements honteux, des liens indissolubles, dont on ne peut plus se déprendre ; & cependant c'est la destinée de celles mêmes qui vivent avec plus de réserve, & qui ne cherchent pas comme tant d'autres avec empressement, les occasions de plaire & de périr. Mais dans ces lieux saints, on ne forme des liaisons que pour s'animer à la vertu : c'est l'uniformité seule des regles, des devoirs, des exercices de piété, qui

nous lie ; & tout ce qui nous lie, nous inſtruit, nous ſoutient, nous perfectionne. En un mot, j'entends les périls mêmes du mariage ; les abus qu'on en fait ; les dégoûts & les antipathies qui le ſuivent ; les paſſions ſouvent qu'il allume & qu'il réveille, loin de les calmer & de les éteindre : tel eſt le malheur du monde : les remedes mêmes de ce vice en deviennent les aiguillons. Hélas! combien peu d'unions chaſtes & fidelles! que de divorces ſcandaleux! que de mariages infortunés, ou par les débauches d'un époux emporté, ou par les entêtements & les paſſions étrangeres d'une épouſe mondaine & dérangée ! O mon Dieu! tendez-moi donc cette main de miſéricorde, pour m'aider à ſortir d'une région ſouillée, où regnent la mort, la corruption & le péché ; & conduiſez-moi dans un lieu de paix & d'innocence, où je puiſſe bénir à jamais votre ſaint nom, & publier les merveilles de votre grace ſur mon ame : *Educ de cuſtodiâ animam meam ad confitendum nomini tuo.* *Pſ.* 141. 8.

Que d'inquiétudes ! que de périls ! que de tentations vous épargnez-vous donc, ma chere Sœur, par le ſacrifice de votre corps que vous faites à Jeſus-Chriſt, en le prenant aujourd'hui pour votre Epoux! Mais le ſacrifice de votre eſprit & de votre volonté que vous allez lui faire, par le vœu ſolemnel d'obéiſſance, ne vous ſauve pas de moins de chûtes & d'embarras,

qui ſuivent toujours l'uſage capricieux de notre liberté. Car, ma chere Sœur, ce que le monde nous fait tant valoir comme ſa ſouveraine félicité; cette liberté, cette indépendance qu'il nous vante tant, c'eſt préciſément la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous ſes plaiſirs; c'eſt là le ſupplice des ames mondaines, de vivre ſans regle & au hazard; de ne conſulter que le goût & les inégalités de l'imagination; d'être incapables de ſuite & d'uniformité; de mener une vie qui ne ſe reſſemble jamais à elle-même; où chaque jour amene de nouveaux goûts & de nouvelles occupations; où preſque jamais rien n'eſt à ſa place; où l'on ſe porte ſoi-même par-tout, & où par-tout on eſt à charge à ſoi-même: une vie incertaine, inégale, oiſeuſe dans ſon agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous peſe, qui nous embarraſſe, dont nous ne ſavons ſouvent quel uſage faire, où l'on eſſaie de tout, & où l'on s'ennuie de tout. Non, ma chere Sœur, les hommes ſont trop légers, trop inconſtants, trop foibles, pour ſe conduire tout ſeuls: il leur a fallu des loix pour les fixer dans la ſociété; il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes.

Mais dans la vie religieuſe, tout eſt réglé: on n'eſt point ici livré à ſoi-même: chaque moment a ſon emploi marqué; chaque heure ſon œuvre preſcrite; chaque journée ſon uſage déterminé. L'inconſtance

naturelle eſt ici fixée par l'uniformité des regles : on ne donne rien à la bizarrerie du goût, qui nous laiſſe toujours inquiets & pleins de nouveaux deſirs : on donne tout à la foi, à l'ordre, à l'obéiſſance, qui nous laiſſe toujours tranquilles & contents. La tentation de l'ennui, de l'inutilité, de cette inaction éternelle, où l'on vit dans le monde, n'eſt point ici à craindre : tous les jours ſont pleins; tous les moments occupés; toute la vie arrangée : on n'y vit point au hazard, & ſous la conduite ſi incertaine & toujours dangereuſe de ſoi-même : on y vit ſous la main des regles, pour ainſi dire, toujours ſûres, toujours égales; que dis-je ? ſous la main de Dieu même qui ſe charge de nous, dès que nous nous ſommes dépouillés de nous-mêmes : on n'y traîne pas ſon ennui de lieu en lieu : on y porte partout la joie, parce qu'on porte par-tout l'ordre de Dieu qui nous y amene : & quand même le goût ſe refuſeroit quelquefois à la regle, l'ordre de Dieu nous y ſoutient, & nous paie à l'inſtant par une joie & une conſolation ſecrete de la légere violence que nous venons de nous faire. O fille de Sion ! s'écrie un Prophete, hâtez-vous donc de fuir de Babylone : dérobez-vous aux ennuis de cette triſte captivité ; & venez reſpirer dans le lieu ſaint cet air d'innocence & de liberté dont le monde n'a que le nom, & dont vous aurez ici le plaiſir & l'uſage ; *O* *Zach. 2. 7.*

Sion, fuge, qui habitas apud filiam Babylonis!

Mais, ma chere Sœur, quoique les tentations soient moindres dans la vie religieuse, les secours en second lieu, y sont cependant plus grands. Je dis les secours: le secours de la retraite. Hélas! ma chere Sœur, quand il n'y auroit ici que ce seul avantage d'y être à couvert des périls dont le monde est plein; de n'y être plus à portée de ses prétentions, exposée à ses agitations & à ses vicissitudes, assujettie à ses usages & à ses bienséances; de n'y voir que de loin ses dégoûts, ses chagrins & ses caprices; de ne tenir plus à lui par des ménagements quelquefois justes, mais toujours funestes à la piété: quand il n'y auroit que ce seul avantage; hélas! les miséricordes du Seigneur sur vous ne seroient-elles pas dignes d'une reconnoissance éternelle?

Le secours des exercices religieux, qui mortifient les passions, qui reglent les sens, qui nourrissent la ferveur, qui anéantissent peu-à-peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Dans le monde, toutes les occupations sont des périls, ou des crimes: tous les devoirs sont des écueils, toutes les bienséances sont des inutilités ou des pieges. Ici, ma chere Sœur, toutes les occupations sont des vertus, ou des secours qui y conduisent: tous les pas tendent vers le ciel; les œuvres même les plus indifférentes ont leur mé-

rite par l'obéiſſance qui les regle : tout ſoutient au dehors, & l'on n'y peut trouver d'écueil que dans ſoi-même.

Le ſecours des exemples. Quel bonheur de vivre parmi des vierges fidelles, qui nous inſpirent l'amour du devoir ; qui nous le rendent aimable ; qui nous ſoutiennent dans nos découragements ; qui nous animent dans nos dégoûts ; & qui portant le joug avec nous, en adouciſſent la peſanteur ! Dans le monde, il faut ſans ceſſe ſe défendre de tout ce qui nous environne. Ici tout ce qui eſt autour de nous, nous inſtruit : quelque vîte que nous marchions dans la voie de Dieu, nous en voyons toujours qui nous devancent ; & dans ces moments de dégoût, où les forces ſemblent nous manquer, nous ſommes comme portées par le mouvement unanime de nos Sœurs, qui fourniſſent la même carriere.

Les ſecours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs. Quelle douceur d'avoir à paſſer le reſte de ſes jours, au milieu des perſonnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre ſalut ; qui ſont touchées de nos malheurs, ſenſibles à nos afflictions, attentives à nos beſoins, ſecourables dans nos foibleſſes ; toujours prêtes à nous ouvrir leur cœur, ou à recevoir les effuſions du nôtre, & de nous faire trouver dans la ſincérité de leur tendreſſe & de leur charité, toute la reſſource & la plus grande conſolation de

notre vie! Il s'en faut bien, ma chere Sœur, qu'on puisse se flatter d'un semblable bonheur dans le monde : hélas! on y vit au milieu de ses ennemis; ceux mêmes que l'amitié nous lie, ne tiennent d'ordinaire à nous que par des liens d'intérêt, de bienséance ou de caprice : on s'y plaint sans cesse qu'il n'y a point d'ami véritable, parce que ce n'est pas la charité & la vérité qui lient les cœurs. Ici tous les cœurs sont à nous, parce qu'ils sont tous au même Maître que nous : c'est le même intérêt qui nous lie, la même espérance qui nous unit; & nous trouvons dans chacune de nos Sœurs, tout ce qu'elles trouvent à leur tour en nous-mêmes.

Le secours des avis & des sages conseils qui nous redressent sans nous aigrir; qui nous guérissent sans nous faire une nouvelle plaie; qui préviennent nos fautes, ou qui en deviennent aussi-tôt le remede. Dans le monde, on ne trouve, ou que des flatteurs qui nourrissent nos foiblesses, ou que des censeurs qui les exagerent. Ici la même charité qui nous montre nos fautes, y compâtit & les cache; si nous n'avons pas le bonheur de vivre exempts de défauts, nous avons du moins la consolation de vivre exempts d'erreur, & de ne pas ignorer ce que nous sommes.

Que dirai-je enfin? le secours des prieres & des gémissements de nos Sœurs, qui s'intéressent pour nous auprès de Dieu, qui attirent sur nous ses miséricordes, qui

lui offrent leur ferveur, leur vigilance, leurs auſtérités, pour remplacer nos moments d'infidélité & de pareſſe; qui, joignant leurs vœux & leurs ſoupirs aux nôtres, donnent une nouvelle vertu & un nouveau mérite à nos prieres.

A tous ces ſecours extérieurs, ajoutez, ma chere Sœur, les graces intérieures que le Seigneur verſe ici avec abondance ſelon ſa promeſſe; & qui non-ſeulement adouciſſent ſon joug & les rigueurs apparentes de ces ſaintes ſolitudes, mais qui nous les rendent aimables, & en font toute la douceur & toute la conſolation de notre vie.

Que de ſecours, ma chere Sœur, la miſéricorde de Jeſus-Chriſt vous prépare dans ce ſaint aſyle! que de ſoutiens pour votre foibleſſe! que de ſûreté pour l'innocence de votre âge! que de remparts contre vous-même! que de facilités pour tous vos devoirs! que de remedes pour tous vos maux! que de reſſources pour tous les événements de votre vie! Et tandis que tant d'ames dans le monde vivent au milieu des écueils & des précipices, ſans défiance, ſans ſecours, en proie à tout ce qui les environne; expoſées au-dehors à tous les ennemis de leur ſalut; vuides au-dedans de ces dons ſinguliers de foi & de grace, qui rendent tous les efforts de Satan & tous ſes pieges inutiles; que les miſéricordes du Seigneur ſur vous, ma chere Sœur, ſont uniques & admirables! lui,

comme dit le Prophete, qui délivre votre ame de mille morts que le monde vous préparoit : *Qui redimit de interitu vitam tuam ;* lui qui vous comble & vous couronne de ſes dons & de ſes graces : *Qui coronat te in miſericordiâ & miſerationibus ;* lui qui vient au-devant même de vos deſirs, qui vous accorde toutes les demandes de votre cœur, en vous ouvrant ces portes ſacrées, & qui ſemble prodiguer en votre faveur ſes biens & tous les tréſors de ſes richeſſes : *Qui replet in bonis deſiderium tuum ;* lui enfin qui renouvellera ici ſans ceſſe votre force, & qui prolongera juſqu'à la vieilleſſe la plus avancée, toute la ferveur & toute la ſainte vivacité de votre premier âge : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Pſ. 102. 4. *& ſeq.*

Revêtez-vous donc, ma chere Sœur, avec un cœur pénétré de reconnoiſſance, de ce voile religieux qui va vous mettre déſormais à couvert des ſéductions du monde & des attaques de l'ennemi : regardez les vêtements ſacrés dont la religion vous revêt aujourd'hui, & qui vont ſuccéder aux dépouilles du ſiecle, regardez-les comme les ſignes éclatants de votre délivrance, & les témoignages éternels de la bonté de Dieu pour vous ; & ſi l'on vous demande un jour comme aux Juifs, ce que ſignifient ces marques extérieures de conſécration & de ſacrifice dont vous allez être revêtue : *Quid ſibi volunt teſtimonia hæc ?* répondez hardiment com-

Deuter. 6. 20.

me eux : Nous étions esclaves en Egypte, & nous gémissions sous le joug de Pharaon ; & le Seigneur a opéré un prodige éclatant en notre faveur pour nous en délivrer, & nous conduire dans une terre sainte, où nous célébrons sans cesse le souvenir de ses merveilles & la gloire de son nom : *Servi eramus Pharaonis in Ægypto, & eduxit nos Dominus in manu forti.* Ibid ℣. 21.

Et voilà, ma chere Sœur, les consolations que la miséricorde de Dieu rassemble dans la vie religieuse ; dernier avantage dont je dévois vous entretenir : mais il faut finir. Oui, ma chere Sœur, que ne puis-je vous exposer toutes les douceurs que vous allez goûter dans la retraite sainte, où la grace aujourd'hui vous appelle ! cette paix du cœur que le monde ne connoît pas, & que le monde ne sauroit donner ; cette joie qui sort du fond d'une conscience pure ; ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam ; ne goûtant que Dieu seul, ne desirant que Dieu seul, & ne s'étant réservé que Dieu seul. Quel repos, ma chere Sœur ! quelle innocence de vie ! les passions tranquilles, les penchants réglés ; tous les desirs éteints, hors celui d'aller jouir de Jesus-Christ ; l'imagination pure, les goûts innocents, l'esprit soumis & paisible, l'ame toute entiere dans la paix & dans la joie du Seigneur.

Tels sont les trois avantages de la vie religieuse, & l'accomplissement des pro-

messes que le Seigneur dans son Prophete fait à cette portion pure de son troupeau, à ces épouses fidelles & ferventes, à ce peuple nouveau & choisi. Il habitera dans
Is. 32. 18 un séjour de paix. *Et sedebit in pulchritudine pacis;* premier avantage; les tentations y sont moindres. Il habitera sous des tentes de sûreté & de confiance : *Et in tabernaculis fiduciæ;* second avantage; les secours y sont plus grands. Enfin il habitera au milieu des richesses & des douceurs de l'abondance : *Et in requie opulentâ;* dernier avantage; les consolations y sont plus abondantes.

Que pourrois-je vous dire ici à vous, mes freres, qui avez le malheur de vivre dans le monde? (car ces cérémonies religieuses ne doivent pas être pour vous un simple spectacle, mais une instruction;) que pourrois-je vous dire ici? de sortir du monde, où l'ordre de Dieu & les devoirs de votre état vous retiennent? non, mes freres : mais de tâcher de vous faire des périls mêmes, des embarras & des amertumes du monde, une voie de salut : vous y trouverez, je l'avoue, plus de difficultés; mais tout est possible à la grace. Vous enviez le calme & l'heureuse tranquillité, où vivent ces Epouses de Jésus-Christ : vous la comparez aux agitations éternelles, aux craintes, aux chagrins, aux perplexités, à ce tumulte d'affaires, de passions, de devoirs, de bienséances, qui ne vous laissent pas un moment tranquil-

les. Mais, mes freres, ce n'eſt pas la retraite préciſément qui donne la paix du cœur, c'eſt l'innocence de la vie; ce ſont des mœurs conformes à la loi de Dieu: vivez bien, & vous ſerez heureux. Vous ne trouvez point le repos, parce que vous le cherchez où il n'eſt pas; dans la faveur, dans l'élévation, dans les plaiſirs, ſouvent même dans le crime; tout cela trouble, laſſe, ronge, remplit le cœur de poiſon & d'amertume; vous le ſavez: cherchez-le en Dieu ſeul, & vous le trouverez: lui ſeul eſt un Dieu de paix & de conſolation. Le crime n'a point fait juſqu'ici d'heureux; ne vous y promettez pas une deſtinée plus favorable que celle de tous les pécheurs qui ont marché avant vous dans les voies triſtes & ameres de l'iniquité. Notre cœur n'eſt fait que pour la vertu & pour l'innocence: tout ce qui le tire de là, le tire de ſa ſituation naturelle & primitive, & le rend malheureux. Quel bonheur pour nous, mes freres, de ne pouvoir abandonner Dieu ſans qu'il nous en coûte, ſans que notre cœur ſe révolte contre nous-mêmes! Et ne ſommes-nous pas bien criminels, d'acheter au prix de tout notre repos, notre infortune éternelle?

Grand Dieu, que tardai-je donc en effet de vous rendre un cœur, convaincu tous les jours par ſon inquiétude dans le crime, qu'il n'eſt fait que pour vous? pourquoi m'obſtinai-je à chercher dans les créa-

tures cette paix & cette félicité chimérique que je n'ai pu y trouver jusqu'ici ? pourquoi soutenir plus long-temps des dégoûts & des remords affreux, qui empoisonnent toute la douceur de ma vie; moi qui n'ai qu'à revenir à vous, ô mon Dieu! pour voir commencer mon bonheur & finir ma misere ? Des vierges simples & innocentes raviſſent le ciel à mes yeux, & sans balancer, renoncent à tout dès l'entrée même de la vie, pour s'assurer vos promesses éternelles; & depuis tant d'années que je gémis sous le joug du monde & des passions, & moi déja bien avancé dans ma carriere, je n'ai pas la force de me dégager des chaînes fatales qui m'accablent, & vous consacrer les restes d'une vie infortunée, que le monde & les passions ont jusqu'ici toute occupée! O mon Dieu! laissez-vous toucher à mes malheurs & à ma foiblesse : répandez toujours des amertumes sur mes passions insensées; & ne vous lassez pas de me poursuivre & de me rendre malheureux, jusqu'à ce que je me sois lassé moi-même de vous fuir, & d'aimer mon infortune; afin que revenu à vous, ô mon Dieu! je puisse enfin posséder mon cœur dans la paix & dans la joie, & attendre cette paix éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment. Ainsi soit-il.

TROISIEME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Hæc eſt voluntas Dei, ſanctificatio veſtra.

La volonté de Dieu eſt que vous ſoyez ſaints. 1. Theſſ. 4. 3.

La ſainteté eſt la vocation générale de tous les fideles : il faut être ſaint pour être chrétien ; & la vie éternelle que nous attendons tous, n'eſt promiſe qu'à la ſainteté à laquelle nous ſommes tous appellés.

Il n'eſt là-deſſus aucune exception : le libre & l'eſclave, le puiſſant & le pauvre, la vierge conſacrée au Seigneur & la femme partagée entre Jeſus-Chriſt & les ſollicitudes du ſiecle, tous ont la même eſpérance & la même vocation : la regle

eſt ici commune; & nul ne peut prétendre au ſalut s'il n'eſt ſaint.

Il ne s'agit donc, ma chere Sœur, que d'examiner en quoi conſiſte cette ſainteté, ſans laquelle nous ne jouirons jamais de Dieu, & ce que la ſainteté de la vie religieuſe, que vous embraſſez, ajoute à la ſainteté de la vie chrétienne.

La ſainteté de l'homme conſiſte à rentrer dans l'ordre & dans la beauté de ſa premiere inſtitution, & à réparer, autant qu'il eſt poſſible, tous les dommages que le péché avoit d'abord faits en lui, à l'ouvrage de Dieu; car afin que l'homme ſoit ſaint, il faut, pour ainſi dire, qu'il redevienne tel que le Seigneur l'avoit d'abord fait: or le péché, qui a fait déchoir l'homme de ſa ſainteté, a été en lui la ſource de trois déſordres, que ſaint Jean appelle trois concupiſcences.

Premiérement, il a révolté la chair & les ſens contre l'eſprit: l'ame, ſupérieure au corps & maîtreſſe de ſes mouvements, en eſt devenue comme l'eſclave; de ſorte que nous ne faiſons pas toujours le bien que nous voulons; mais que ſouvent même, comme dit l'Apôtre, nous faiſons le mal que nous ne voudrions pas; & c'eſt ce que ſaint Jean appelle la concupiſcence de la chair.

Secondement, en chaſſant Dieu de notre cœur, qui le rempliſſoit tout entier, le péché y a laiſſé un vuide affreux & une indigence extrême; de ſorte que l'homme depuis,

depuis, pour remplacer ce vuide, a appellé toutes les créatures dans son cœur; en a fait ses divinités & ses idoles; s'est attaché successivement à tous les faux biens qui étoient autour de lui & qui l'éblouissoient, & a cru soulager ainsi la privation du bien souverain & l'indigence intérieure, où le péché l'avoit d'abord laissé : & voilà ce que le même Apôtre appelle la concupiscence des yeux.

Enfin sa propre misere a rendu l'homme vain & orgueilleux : plus il a senti sa bassesse, sa corruption & son impuissance, plus, pour s'étourdir sur un sentiment si humiliant, il a affecté au-dehors de force, de grandeur, d'indépendance; plus il a voulu exhausser sa bassesse par tout ce qui étoit hors de lui : au défaut de l'innocence, qui faisoit sa véritable & sa premiere grandeur, il a appellé à son secours les titres, les dignités, la gloire, la naissance : de tous ces biens qui sont hors de lui, il s'est formé une grandeur imaginaire qu'il a prise pour lui-même; & comme les ténebres sont toujours la juste peine de l'orgueil, il a voulu être admiré & applaudi; & a cru que l'homme pouvoit être grand par d'autres titres, que par ceux que la main de Dieu avoit gravés dans son ame; troisieme désordre que saint Jean appelle l'orgueil de la vie.

La sainteté de l'homme consiste donc à remédier à ces trois désordres; parce que plus nous les réparons, plus nous nous

rapprochons de ce premier état de justice & d'innocence, où nous avions été créés. Les philosophes, qui n'avoient pas connu ces trois plaies, n'avoient garde d'en prescrire les remedes aux hommes; & leurs préceptes n'étoient que comme des vêtements pompeux & inutiles, qui couvrent un malade tout gangréné. Jesus-Christ tout seul, le souverain Médecin des ames, pouvoit les guérir : sa doctrine seule nous en montre les remedes spécifiques; & comme les trois vœux de notre baptême ne sont qu'un précis de ses préceptes & de toute sa doctrine, ils renferment aussi tous les remedes, qui seuls peuvent guérir les trois désordres du péché, & rétablir les hommes dans leur premier état de sainteté & de justice.

Car premiérement, en renonçant à la chair, premier vœu de notre baptême; nous nous engageons à ne plus suivre ses desirs, qu'autant qu'ils seront conformes à la loi de Dieu, & à la tenir sans cesse soumise à l'esprit; & voilà dans le premier engagement de notre baptême, le remede qui répare le premier désordre du péché.

Secondement, quand nous renonçons au monde & à ses pompes, second vœu de notre baptême, nous promettons que le monde & tout ce qu'il renferme, ne partagera plus notre cœur avec Dieu; & que nous userons de tous les biens qui nous environnent, comme des étrangers qui pas-

ſent & qui n'y mettent pas leur affection; ſecond remede du ſecond déſordre du péché dans la ſeconde promeſſe de notre baptême.

Enfin, en diſant anathême à Satan, qui eſt le premier modele de l'orgueil & de l'indépendance, dernier vœu de notre baptême, nous nous reconnoiſſons pécheurs & miſérables : nous confeſſons à la face des autels, que loin d'être ſemblables aux dieux, comme cet ennemi du genre humain l'avoit promis à nos premiers peres, nous ſommes même déchus de l'excellence de la nature humaine, & que nous avons beſoin d'un libérateur qui nous délivre de tous nos maux : par cet aveu nous nous ſoumettons à Jeſus-Chriſt, comme à notre Réparateur & à notre Maître; & nous promettons de ne plus chercher notre grandeur & notre délivrance, que dans l'humble aveu de nos miſeres; troiſieme déſordre du péché réparé par le troiſieme engagement de notre baptême.

Voilà, ma chere Sœur, dans ces trois vœux, tous les engagements de la vie chrétienne, & l'unique voie de ſanctification marquée à tous les hommes. La vie religieuſe, que vous embraſſez, n'ajoute de nouveau à ces trois obligations eſſentielles à tous les chrétiens, que des moyens qui en facilitent l'obſervance. Auſſi les ſaints inſtituteurs ont renfermé tous les engagements de votre état, dans les trois vœux de religion, qui répondent aux trois vœux

de votre baptême ; qui n'en ſont, pour ainſi dire, qu'un renouvellement & une nouvelle profeſſion, & qui renferment ſeulement de nouvelles facilités pour s'en acquitter. Car premiérement, en conſacrant votre corps à Jeſus-Chriſt par l'engagement d'une virginité perpétuelle, ils ont voulu vous faciliter l'obſervance de la premiere obligation de votre baptême, par laquelle vous avez renoncé à la chair & à ſes œuvres. Secondement, la pauvreté & le dépouillement religieux, n'eſt preſcrit que pour vous aider à renoncer facilement au monde & à ſes pompes; ſeconde promeſſe de votre baptême. Enfin le ſacrifice de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance, n'eſt exigé que pour anéantir l'orgueil dans ſa ſource, & détruire tout ce que ce vice laiſſoit encore de commun entre vous & Satan qui en eſt le pere; troiſieme engagement de votre baptême.

Or, comme ſouvent les perſonnes du monde croient que les devoirs de leur état ſont bien moins rigoureux, & plus aiſés à remplir que ceux de l'état religieux; & que dans la religion ſouvent on ſe croit en ſûreté dans une vie de tiédeur & de relâchement, parce qu'on ſe compare en ſecret aux perſonnes du monde, & qu'on ſe trouve encore plus de régularité, plus de privations, plus d'auſtérité qu'en elles; il eſt bon, pour inſtruire les uns & les autres, de marquer ici ce que les engagements de la vie religieuſe ont de commun

avec ceux de la vie chrétienne; ce qu'ils y ajoutent de plus; & s'il eſt vrai, comme on le prétend dans le monde, qu'il en coûte bien moins pour y faire ſon ſalut, qu'il y a moins de devoirs pénibles à remplir que dans la vie religieuſe. Quelques réflexions ſur les trois engagements ſolemnels que vous allez contracter, ma chere Sœur, vont nous développer cette importante vérité.

PAR le premier engagement de la vie religieuſe, ma chere Sœur, qui eſt un engagement de continence perpétuelle, vous prenez Jeſus-Chriſt pour votre époux : vous lui conſacrez votre corps, vos ſens, votre imagination : vous renoncez à tout lien qui pourroit vous partager entre lui & la créature : vous vous engagez à ne jamais chercher d'autre frein & d'autre remede à la foibleſſe de la chair, que dans la mortification & dans la priere : vous renoncez à tout ce qui peut fortifier l'empire des ſens; de ſorte que cet engagement renferme deux devoirs. Le premier, c'eſt l'entiere ſoumiſſion de la chair à l'eſprit; devoir qui vous eſt commun avec tous les fideles. Le ſecond, les moyens pour parvenir à cette ſoumiſſion, dont le principal vous eſt particulier & propre de votre état, & les autres regardent également tous les chrétiens. I. RÉFLEX.

Je dis, premiérement, la ſoumiſſion de

la chair à l'esprit; devoir qui vous est commun avec tous les fideles. Oui, ma chere Sœur, la pureté que la sainteté de la vocation chrétienne exige de tous les fideles, ne se borne pas à leur interdire certains désordres grossiers & honteux, que saint Paul défendoit même autrefois aux chrétiens de nommer. Elle va bien plus loin : comme tout chrétien a renoncé à la chair dans son baptême; & que par-là il est devenu saint, spirituel, membre de Jesus-Christ, & temple de l'Esprit-Saint, il faut, pour remplir cette haute obligation, qu'il se regarde comme un homme céleste, consacré par l'onction de la divinité qui réside en lui, & par l'union étroite & spirituelle, qui de sa chair ne fait plus qu'une même chair avec celle de Jesus-Christ. Il ne doit donc plus vivre que selon l'esprit : non-seulement il ne doit plus faire servir les membres de Jesus-Christ à l'ignominie; non-seulement il est obligé d'éviter les profanations publiques du temple de Dieu en lui; non-seulement tout ce qui souille sa chair, est un sacrilege & un outrage fait au corps de Jesus-Christ; mais tout ce qui flatte encore ses sens, tous les plaisirs sensuels qu'il recherche & qu'il se permet, tous les goûts & tous les desirs de la chair qu'il écoute trop, tous les plaisirs même légitimes, où il ne cherche que la satisfaction des sens, souillent & profanent sa consécration : car il n'est plus redevable à la chair, pour vivre se-

lon la chair ; il faut qu'il ſacrifie à tout moment ſes ſens, ſes penchants, ſon imagination à la foi, & que tout ſoit ſoumis en lui à la loi de Dieu. Voilà le premier devoir que la ſainteté de votre baptême vous rend commun avec tous les fideles: la parfaite ſoumiſſion de la chair à l'eſprit.

Mais pour y parvenir, les ſaints fondateurs vous ont preſcrit deux moyens. Le premier, qui eſt propre de l'état religieux, eſt la conſécration entiere de votre corps à Jeſus-Chriſt, par le vœu de continence perpétuelle. Le ſecond, la mortification & la priere; moyen preſcrit & néceſſaire à tous les chrétiens, comme à vous, pour affoiblir l'empire de la chair, & la tenir aſſujettie à l'eſprit.

Quand je dis que le premier moyen eſt l'entiere conſécration de votre corps à Jeſus-Chriſt, qui eſt propre de l'état religieux, ce n'eſt pas, ma chere Sœur, comme je l'ai déja remarqué, que le corps de tout chrétien ne ſoit le temple de Dieu, conſacré par l'onction de l'Eſprit-Saint répandu ſur nous dans le baptême, & ſéparé de tout uſage profane par le ſceau ineffaçable qui nous a marqués du ſigne de ſalut. Auſſi l'Egliſe regarde les corps des fideles, après leur mort, comme des reſtes ſaints & précieux; comme des temples encore animés par l'Eſprit inviſible qui réſide en eux, & qui eſt le gage de leur immortalité : elle les place dans un lieu ſaint; elle les environne de lumiere;

elle leur rend des honneurs publics, & fait brûler devant eux des parfums précieux, & la fumée des encensements. Delà vient que le chrétien est obligé de respecter son propre corps, & de le posséder avec honneur; que le lien même d'un sacrement honorable établi pour la consommation des élus, est un lien de pudeur & de sainteté; que l'union mutuelle qui le rend indissoluble, est une union pure & sainte, puisqu'elle est l'image de l'union de Jesus-Christ avec son Eglise; & que le chrétien, qui déshonore son propre corps, est, comme nous l'avons dit, un profanateur & un sacrilege.

A cette obligation générale, ma chere Sœur, vous ajoutez l'engagement particulier de la sainte virginité, qui consacre votre corps, vos sens, votre cœur à Jesus-Christ, d'une maniere encore plus spéciale; c'est-à-dire, que pour tenir la chair soumise à l'esprit, comme vous l'avez promis dans votre baptême, les saints fondateurs ont cru qu'il étoit plus sûr & plus facile de lui interdire tous les plaisirs, que d'en régler l'usage. Aussi ne croyez pas que le renoncement à la société sainte du mariage, renferme tous les devoirs de la continence universelle que vous allez promettre à Jesus-Christ : tout doit être pur & chaste dans une vierge consacrée à la chasteté religieuse : vos yeux ne doivent plus s'ouvrir que pour le ciel; votre bouche que pour chanter des cantiques célest-

tes ; vos oreilles, que pour entendre les merveilles du Seigneur & les vérités de la vie éternelle ; votre imagination ne doit plus vous retracer que des images pures & saintes, & les spectacles du siecle à venir ; votre esprit ne doit plus s'occuper que de l'espérance des biens futurs & des miséricordes du Seigneur sur votre ame. Voilà, ma chere Sœur, toute l'étendue de l'engagement de la sainte virginité que vous allez contracter. Les objets du monde & de la vanité, quelque innocents qu'ils puissent être, blessent désormais la pureté de vos regards : les discours mondains que vous vous permettrez, quand ils ne seroient qu'oiseux & inutiles, souillent la sainteté de vos levres : les récits des affaires & des amusements du siecle que vous écouterez, déshonorent la pudeur de l'innocence de vos oreilles ; les soins sur votre propre corps, s'il y entre la plus légere complaisance, ou la recherche la plus imperceptible de vous-même, violent la pureté de la consécration : l'attachement charnel à vos proches, ou les liaisons trop humaines avec vos sœurs, profanent la sainteté de votre cœur. L'épouse fidelle dans le monde est occupée des soins de plaire à son époux : on lui souffre ce partage que le devoir & la tranquillité d'un lien sacré rendent nécessaire. Mais l'Epouse de Jesus-Christ ne doit plus plaire qu'à lui seul ; tout ce qui partage son cœur, la rend infidelle ; tous les soins qui ne tendent pas à s'atti-

ier la tendreſſe de cet Epoux céleſte, & à lui donner des marques de la nôtre, bleſſent ſa jalouſie, & donnent atteinte à la fidélité que nous lui avons jurée; en un mot, ma chere Sœur, tout ce qui n'eſt pas ſaint, éternel, céleſte, vous ſouille, vous dégrade, vous avilit.

Telle eſt l'excellence de la ſainte virginité qui va vous conſacrer à Jeſus-Chriſt: & voilà pourquoi les premiers inſtituteurs de la vie religieuſe ont joint à ce premier engagement les jeûnes, les veilles, les macérations, la priere. Ils ont regardé la mortification & l'oraiſon, comme des devoirs inſéparables de la ſainte virginité: ils ont compris qu'il étoit impoſſible de conſerver le corps pur au Seigneur, ſi la mortification n'en réprimoit les révoltes; ſi la priere n'en purifioit les deſirs. L'état de la ſainte virginité eſt donc un état de mortification perpétuelle, de priere tendre & fervente, de vigilance infatigable ſur les ſens; ce n'eſt que par ces ſacrifices journaliers, que vous pouvez aſſurer la poſſeſſion de votre corps à l'Epoux céleſte: l'immortification, le relâchement, la recherche des commodités, des ſuperfluités & des aiſes, ſont comme des tranſgreſſions eſſentielles de ce premier vœu de chaſteté; parce qu'ils en violent l'étendue, & que tôt ou tard ils en attaquent le fonds.

Et voilà, ma chere Sœur, l'avantage que vous avez ſur les perſonnes engagées

dans le monde. Comme vous, elles ſont obligées de conſerver leur corps pur au Seigneur, de faire un pacte avec leurs yeux, pour ne pas même penſer à des objets défendus, dont ils ſont ſans ceſſe environnés : de s'interdire tous les deſirs qui pourroient ſouiller l'ame; quoique tout ce qu'ils voient, & tout ce qu'ils entendent, les réveille & les allume dans leur cœur. Mais pour en venir là, ils ſont obligés, comme vous & encore plus que vous, de ſe mortifier ſans ceſſe; de veiller continuellement ſur les ſéductions des ſens; de ne point ceſſer de prier & de gémir, pour appeller le Seigneur au ſecours de leur foibleſſe, & afin qu'il ne les laiſſe pas à eux mêmes au milieu des tentations & des périls innombrables qu'ils trouvent par-tout ſur leurs pas. Mais ces devoirs ſi eſſentiels à cette vertu, qui nous conſervent purs & ſans tache, & ſans leſquels nous ne ſaurions répondre un moment de la fragilité de nos penchants; ces devoirs, dis-je, deviennent comme impraticables au milieu du monde. Hélas! ma chere Sœur, la priere n'y eſt même, pour les plus réguliers, qu'un moment de bienſéance & d'ennui, accordé le matin & le ſoir à ce ſaint exercice; & loin de le regarder comme un devoir, à peine en connoît-on le nom & l'uſage; & je n'en ſuis pas ſurpris. Le moyen en effet, d'apporter à la priere cet eſprit tranquille & recueilli qu'elle demande, lorſque toute la vie eſt une diſſi-

pation continuelle, que les affaires inquiettent, que les bienſéances occupent, que les plaiſirs diſſipent, que les inutilités amuſent, que tout cela enſemble forme un tumulte, une agitation au-dedans de nous, un éloignement éternel de ſoi-même, incompatible avec l'eſprit de la priere? Le moyen d'y apporter un cœur ſenſible à la voix de Dieu, & capable de goûter les vérités du ſalut; un cœur que mille paſſions rempliſſent, que mille attachements humains partagent, que mille deſirs terreſtres appeſantiſſent, que des eſpérances, des projets, des jalouſies, des haines, des fauſſes joies, des chagrins amers, des pertes, des bonheurs frivoles occupent tout entier; un cœur à qui il ne reſte de goût, de mouvement, de ſenſibilité, que pour les choſes d'ici-bas? La priere ſuppoſe un eſprit tranquille & recueilli, un cœur pur & libre; & pour prier utilement, il faut vivre ou deſirer de vivre ſaintement.

La mortification n'y eſt pas moins inconnue & impraticable, que la priere. Hélas! ma chere Sœur, comment ſe mortifier au milieu d'un monde, où l'on donne preſque tout aux ſens; où la ſenſualité des tables, la magnificence des édifices, l'oiſiveté & le danger des plaiſirs publics, le luxe, la molleſſe, la recherche de tout ce qui peut flatter & nourrir l'amour-propre, les amuſements éternels ſont devenus des uſages & des bienſéances, dont

la sageſſe & la régularité même n'oſeroient ſe diſpenſer ? Cependant ſans la mortification, le corps ne peut être ſoumis à l'eſprit; ſans cette ſoumiſſion, la priere n'eſt pas poſſible; & ſans la priere, il n'eſt point de vertu ſûre & qui ſoit de durée. Auſſi, ma chere Sœur, que de naufrages la pudeur y fait-elle tous les jours? La bienſéance même n'eſt plus un frein à l'indignité & à la fureur d'un vice honteux; & l'uſage a preſque rendu innocent, & eſt ſur le point de rendre même honorable, ce que la dépravation a rendu commun.

Mais dans ces aſyles ſaints, ma chere Sœur, la priere & la mortification deviennent comme le fond & l'occupation néceſſaire de votre état; & il en coûteroit plus de s'y refuſer, que de s'y livrer avec une conſtante fidélité. Ces deux devoirs ſi ennuyeux & ſi impraticables au milieu du monde, font ici toute la conſolation d'une vierge fidelle. Tout y facilite la priere, parce que tout inſpire le recueillement : l'eſprit éloigné des objets de la vanité, n'en porte pas les dangereuſes impreſſions juſqu'aux pieds de l'autel : le cœur, ſéparé de toutes les créatures, ſe trouve libre devant le Seigneur, & en état de goûter combien il eſt doux : les ſens réglés & recueillis par les ſpectacles religieux qui les occupent ici ſans ceſſe, n'ont plus de peine à ſe recueillir dans le temps de la priere, & à ſe taire reſpectueuſement devant la majeſté du Très-Haut.

Tout y conduit à la mortification, tout l'inſpire, tout la rend comme néceſſaire : les ſaints uſages établis, les exercices religieux, l'auſtérité de la vie commune, les privations volontaires qu'on y ajoute; tout mortifie ici la nature, tout conduit à la violence & au renoncement, & tout l'adoucit; & l'immortification deviendroit une ſingularité plus difficile à ſoutenir, par le mépris & la confuſion où elle nous laiſſeroit, que les auſtérités elles-mêmes. Ainſi, ma chere Sœur, le ſeul privilege que les perſonnes du monde ont ici par-deſſus vous, c'eſt qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir : c'eſt que le ſalut coûte bien plus dans le monde, que dans la religion : c'eſt que dans ces aſyles ſaints il y a plus de ſecours, dans le monde plus de périls & plus d'obſtacles, & cependant preſque par-tout les mêmes devoirs à remplir.

Que vous rendrons-nous donc, ô mon Dieu ! pour le bienfait ineſtimable qui nous a conſacrés à votre ſervice ? *Quæ reddam laudationes tibi ?* Vous avez adouci notre joug, en nous impoſant le vôtre, que le monde toujours dans l'erreur, regarde comme un joug accablant & inſupportable : vous avez abrégé nos combats, en nous aſſociant à cette milice céleſte, où il ſemble que nous nous déclarons une guerre cruelle à nous-mêmes : vous avez ſoulagé nos peines en augmen-

Pſ. 55. 12.

tant nos privations, & tari la ſource de nos inquiétudes, en nous délivrant de tous les attachements qui les cauſent.

AUSSI, ma chere Sœur, le ſecond engagement de la vie religieuſe eſt un engagement de pauvreté & de dépouillement univerſel. Comme toutes les créatures & tous les biens périſſables ſont devenus des pieges pour l'homme, qui ne ſauroit preſque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature ſans en abuſer; les ſaints fondateurs ont cru qu'il étoit plus ſûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de ſe contenir dans les bornes d'un uſage ſaint & légitime. Ils ont donc ordonné à celui qui vouloit être diſciple de Jeſus-Chriſt, & le ſuivre dans les voies de la perfection religieuſe, de renoncer à tout, de peur que la poſſeſſion la plus permiſe des biens de la terre, ou n'attachât trop ſon cœur, ou ne partageât trop ſes ſoins, ou ne ralentît ſon ardeur & ſon progrès dans cette ſainte carriere. II. RÉFLEX.

Cet engagement de pauvreté religieuſe renferme donc trois devoirs eſſentiels : premiérement, un détachement de cœur de toutes les choſes de la terre; ſecondement, une privation actuelle de toutes les ſuperfluités; enfin une ſoumiſſion & une dépendance entiere des ſupérieurs dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires.

A l'égard du détachement de cœur de

toutes les choſes de la terre, ma chere Sœur, c'eſt une obligation qui vous eſt commune avec tous les fideles, puiſque c'eſt une ſuite du ſecond vœu de votre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ſes pompes. Quand vous n'auriez pas embraſſé un état de pauvreté, & que vous auriez vécu dans le monde au milieu de l'opulence que la naiſſance ſembloit vous deſtiner, vous auriez toujours vécu au milieu des biens qui ne vous appartenoient pas, auxquels il vous étoit défendu de vous attacher, & dont il ne vous étoit permis d'uſer qu'en paſſant, & pour la gloire du grand Maître qui vous les avoit confiés.

Nous ſommes tous ici-bas des étrangers, ma chere Sœur : voilà pourquoi entrant dans le monde, nous commençons par y renoncer dans notre baptême; c'eſt-à-dire, nous confeſſons publiquement à la face des autels, que ce n'eſt pas ici notre patrie; que nous n'y prétendons rien; que nous ne penſons pas à y établir une demeure permanente; que nous ne voulons que paſſer par ſes faux biens; que nous les regardons comme les embarras & les périls de notre voyage; que nous ſommes citoyens du ciel, héritiers de Dieu & des biens éternels, & que tout ce qui eſt au-deſſous de cette eſpérance, n'eſt pas digne de nous.

Le chrétien doit donc vivre détaché de tout ce qui l'environne : dès qu'il s'y at-

tache, il ceſſe d'être étranger ſur la terre; il en fait ſa patrie; il renonce au titre ſublime de citoyen du ciel, & n'a plus de droit au royaume qui n'eſt promis qu'aux pauvres de cœur, c'eſt-à-dire, à ceux qui ont vécu comme ne poſſédant rien ſur la terre.

J'avoue, ma chere Sœur, que ce détachement de cœur eſt bien rare dans le monde, où l'on tient ſi vivement à ce que l'on poſſede; où l'on ſouhaite toujours ce qu'on n'a pas; où l'on envie ſans ceſſe ce qu'on ne peut avoir; où l'on s'agite ſi fort pour parvenir à ce qu'on n'aura jamais; où les pertes ſont ſi ſenſibles, parce que les attachements ſont toujours extrêmes; où les deſirs croiſſent toujours, parce que le monde entier eſt trop au-deſſous de nous pour pouvoir les ſatisfaire; où l'on n'eſtime heureux que ceux qui ſont chargés de plus de liens, & qui tiennent à plus d'embarras que les autres; où l'on n'a de joie & de chagrin, que par rapport aux choſes d'ici-bas; enfin, où l'on ne vit que comme ſi nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. J'avoue, dis-je, que ce détachement eſt rare & preſque inconnu dans le monde; mais c'eſt que les véritables chrétiens n'y ſont pas en grand nombre, & qu'à peine le Fils de l'homme, quand il paroîtra, trouvera-t-il un reſte de foi ſur la terre.

Et c'eſt en quoi, ma chere Sœur, l'opprobre de Jeſus-Chriſt que vous embraſ-

ſez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre : ce détachement ſi indiſpenſable pour le ſalut, & ſi difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion. Et certes, ma chere Sœur, il eſt aiſé de ſe détacher de tout, quand on s'eſt dépouillé de tout ; de ne tenir à rien ſur la terre, quand on n'y poſſede rien, d'y vivre comme étranger, quand tout ce qui nous environne, n'eſt point à nous ; & d'être pauvre de cœur, quand on eſt pauvre réellement & en effet.

Ce n'eſt pas que la miſere du cœur humain eſt telle, que ſouvent après avoir renoncé d'une maniere héroïque aux grands biens & aux grandes eſpérances du monde, on s'attache dans la retraite aux choſes les plus frivoles & les plus légeres. Souvent, ma chere Sœur, une ame que toute la gloire du monde n'avoit pu toucher, & qui n'avoit trouvé dans tous les établiſſements les plus brillants, & dans toute la magnificence qui l'y attendoit, rien de digne de ſon cœur, trouve dans la retraite mille liens vains & puérils qui l'attachent. Semblable à Rachel, après avoir généreuſement abandonné la maiſon de ſes proches ; après avoir renoncé à tout, à ſa famille, à ſes prétentions, à tous les liens de la chair & du ſang, pour ſuivre ſon époux Jacob, figure de l'Epoux céleſte, dans une terre ſainte, & la demeure du peuple de Dieu ; on déshonore la gran-

deur & la magnanimité de ce sacrifice, en se réservant de vaines idoles : en portant les dieux de Laban, c'est-à-dire, les passions du monde, & mille attachements humains jusques dans le tabernacle mystérieux de Jacob, figure du sanctuaire véritable, & de ces retraites religieuses, où une ame qui a renoncé au monde, vient habiter avec Jesus-Christ, l'Epoux des vierges chastes & fidelles.

Il semble que le cœur, après avoir tout sacrifié, s'ennuie de sa liberté, & qu'il ne puisse être heureux sans se former à lui-même quelques chaines : il semble qu'éloigné des objets qui forment les grands attachements & qui remuent les passions violentes, il se fasse une grande passion des objets petits & frivoles qui l'environnent ; & que ne trouvant plus, pour ainsi dire, où se prendre, il se prenne à tout : il semble même que les attachements deviennent plus violents, occupent le cœur plus sérieusement, plus vivement, à mesure qu'on est éloigné des grandes tentations, & que les objets qui nous restent, sont bas & indignes de notre cœur. Ainsi on tient à tout, quoiqu'on soit séparé de tout ; on n'est point pauvre de cœur, & on est encore attaché à la terre, quoiqu'on ait renoncé à tout ce qu'elle pouvoit avoir de grand & d'aimable. Car ce qui fait devant Dieu le crime de nos attachements, n'est pas la grandeur & l'éclat des objets auxquels nous tenons, c'est la vivacité de

la passion qui nous y attache : plus même ces objets sont vils & méprisables, plus l'attachement est insensé & criminel ; parce que moins la passion a d'excuse, & que la préférence que nous leur donnons sur la sainteté de notre état, & sur les promesses que nous y avons faites au Seigneur, est injuste.

Tel est l'écueil à craindre dans le dépouillement religieux. Souvent encore détachés de tout pour nous-mêmes, nous tenons encore à tout pour nos proches : nous devenons, pour ainsi dire, riches de leurs richesses, fiers de leur élévation, glorieux de leur gloire, heureux de leur prospérité : leurs malheurs nous accablent ; leurs disgraces nous humilient ; nous faisons des vœux insensés pour leur avancement ; nous sentons plus vivement qu'eux les événements qui les élevent ou qui les abaissent ; & après avoir refusé de partager avec eux leur grandeur & leurs richesses, en embrassant un état de pauvreté & de dépouillement, nous partageons avec eux leurs passions & leurs crimes.

Voilà le premier devoir de la pauvreté religieuse, qui vous est commun avec tous les fideles : conserver le cœur détaché de tout ce qui nous environne ; nous dire sans cesse à nous-mêmes, que notre cœur n'est fait que pour aimer son Dieu, son bien unique & souverain, & que tout amour de la créature le déshonore & le dégrade ; qu'il est insensé de s'attacher à

ce qui va nous échapper en un instant, & qui ne peut nous rendre heureux pour l'instant même qu'on le possede; plus insensé encore de lui sacrifier ce qui doit demeurer éternellement; que nos attachements, outre qu'ils souillent notre cœur, sont encore la source de tous nos malheurs & de toutes nos peines; que nous sommes toujours punis de nos passions par les objets mêmes qui les causent; & que pour vivre heureux même ici-bas, il faut ne tenir à rien qu'on puisse nous ravir malgré nous-mêmes.

Le second devoir de la pauvreté religieuse, c'est le retranchement actuel de toutes les superfluités; c'est-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aises & les commodités de la vie. Mais ne croyez pas, ma chere Sœur, que cette obligation vous soit propre: elle est encore une suite des engagements du baptême, & dès-là indispensable à tout fidele. Les créatures ne sont pas faites pour fournir à de vains plaisirs, puisque l'Evangile les interdit tous au chrétien, & qu'il y a renoncé lui-même dans son baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'user des créatures, & de les faire servir même à nos besoins, loin de les employer à nos plaisirs. Comme nous en avons abusé, la peine naturelle de l'abus que nous en avons fait, étoit de nous en interdire tout usage: & comme le pécheur abuse de tout, tout devroit lui être

à l'instant refusé, & la mort devenir la peine subite & inséparable du péché. Nous devenons donc indignes d'user des créatures dès que nous avons été assez ingrats que de les faire servir contre le Seigneur même à qui elles appartiennent; c'est donc une grace qu'il nous fait, de nous en permettre encore l'usage: mais nous devons nous souvenir que nous en usons comme pécheurs; que nous n'y avons plus aucun droit; que si les usages même les plus nécessaires nous sont interdits, à plus forte raison les superfluités & les délices; que ce seroit une injustice de faire servir les créatures aux plaisirs d'un pécheur qui en a abusé, & qui ne doit plus vivre que pour souffrir & expier cet abus; que si on lui en permet encore l'usage, c'est à condition qu'elles deviendront la matiere de sa pénitence, comme elles ont été la source de tous ses crimes; & que par les privations continuelles & douloureuses, dont il se punira, il expiera l'abus injuste qu'il avoit été capable d'en faire. Voilà le fonds de la vie chrétienne, & les grandes maximes que l'Evangile propose à tous les fideles.

Ainsi selon ces regles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu même de l'opulence; se retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les sens; s'interdire tout ce qui n'est inventé que pour nourrir l'orgueil & l'amour propre, tout ce qui sert d'aiguillon aux passions, & s'en tenir là-

deſſus à tout ce que la néceſſité, la charité & une rigoureuſe bienſéance nous obligent encore de nous permettre. Tout l'avantage que les perſonnes du monde ont donc ici au-deſſus de vous, ma chere Sœur, c'eſt que ſans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire ſervir à leurs plaiſirs; c'eſt qu'à portée de ſe ménager toutes les ſuperfluités, elles ſont obligées de ſe les interdire; c'eſt que ſans ſe ſéparer de tout ce qui flatte les ſens, elles doivent les mortifier ſans ceſſe; ſans ſe dépouiller de tout, vivre dans le dépouillement; c'eſt en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilege.

Il eſt vrai qu'une épouſe de Jeſus-Chriſt, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particuliere de vivre dans le dépouillement religieux, doit ſe diſputer avec bien plus de rigueur les plus légeres ſuperfluités : non-ſeulement tout ce qui flatte encore les ſens & les paſſions lui eſt interdit, mais même ce qui amuſe encore, pour ainſi dire, l'amour-propre : non-ſeulement tout ce qui ſent les pompes du monde eſt criminel pour elle, mais même tout ce qui n'eſt pas marqué par un caractere particulier de pauvreté & de pénitence. Ce n'eſt pas aſſez que ce qui l'environne n'augmente pas ſes paſſions, il faut qu'il les combatte & qu'il les affoibliſſe : ce n'eſt pas aſſez d'éviter

les profusions de la vanité, il faut y joindre les privations d'une humble pauvreté : ce n'est pas assez de n'avoir plus rien de commun avec le luxe des personnes du monde, il faut n'avoir rien même de particulier qui nous distingue de la modestie & de la simplicité de nos Sœurs ; rien qui paroisse nous élever au-dessus d'elles ; rien qui puisse les faire souvenir des vains avantages du nom, de la naissance, de la fortune, auxquels nous avons renoncé en nous consacrant à Jesus-Christ ; rien qui puisse blesser l'uniformité religieuse qui les a égalées à nous ; rien enfin qui tende à introduire les distinctions du siecle dans un lieu qui n'est établi que pour les effacer & les anéantir.

Dieu seul, dit le Prophete, doit être
Ps. 98. 2. grand dans la maison de Sion : *Dominus in Sion magnus.* Toute grandeur de la terre, tout éclat humain est ici éteint & éclipsé : tous les noms & tous les titres, que l'orgueil des hommes a inventés, sont ici effacés par le titre glorieux d'épouse de Jesus-Christ : tout doit paroître ici petit devant la majesté du Très-Haut, qui remplit ce lieu saint de sa gloire & de sa présence. Et comme après le dernier jour, Dieu regnera dans l'univers, & que le monde entier étant détruit, tous les sceptres & toutes les couronnes brisées, tous les royaumes & tous les empires retombés dans le néant, & en un mot, toute puissance & toute domination finie, Dieu seul, dit

dit l'Ecriture, remplira de sa majesté les nouveaux cieux & la nouvelle terre. Dieu seul paroîtra grand, parce que sa gloire seule s'élevera sur le débris de toutes les grandeurs humaines : on peut dire que ces maisons religieuses sont d'avance ce ciel nouveau & cette nouvelle terre purifiés par un feu céleste ; où toute grandeur est anéantie ; où tous les noms & tous les titres sont confondus ; où le monde avec toute sa gloire est déja détruit ; où Dieu seul est grand, parce que Dieu seul y regne & y est adoré : *Dominus in Sion magnus.*

Voilà, ma chere Sœur, à quoi vous engage le dépouillement auquel vous allez vous soumettre ; & vous voyez que ce qu'il exige de plus de vous que des personnes du monde, est plutôt une facilité pour remplir l'engagement contracté là-dessus dans votre baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Enfin le dernier devoir de ce dépouillement religieux est la soumission & la dépendance entiere des supérieurs, dans l'usage même des choses les plus nécessaires ; c'est-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laisse comme n'étant point à nous ; n'en user que selon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent ; le voir changer, augmenter, diminuer avec la même indifférence ; ne nous approprier de tout ce qui nous sert, que la disposition d'en être privés, dès que l'ordre le demandera ;

& n'avoir à soi que le saint plaisir d'être libre & dépouillé de tout.

Ne vous figurez pas cependant, ma chere Sœur, qu'en ceci même votre condition soit plus dure que celle des personnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux, qu'ils dépendent des hommes dans l'usage de leurs biens, & qu'ils n'en usent, ou ne s'en abstiennent que selon les ordres & la volonté d'autrui. Mais sans vous faire remarquer qu'il est mille situations dans le monde, & pour celles de votre sexe sur-tout, où l'on ne peut disposer de rien; où tout ce qui est à nous, est comme s'il ne l'étoit point; où l'on dépend de la volonté, & souvent du caprice d'autrui dans l'usage même des choses les plus nécessaires; où les grands biens qu'on a portés à un mari, ne servent souvent qu'à augmenter ses profusions insensées envers les objets criminels de ses passions, & sa dureté à notre égard; enfin où l'on n'achete par des richesses immenses, que le droit de ne pouvoir plus s'en servir, & de les voir engloutir, sans oser presque se plaindre: sans m'arrêter à cette réflexion, ma chere Sœur, & en vous permettant d'imaginer une situation où l'on ne dépend de personne dans l'usage des biens que nous avons reçus de nos ancêtres, nous dépendons toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet usage: nous dépendons sans cesse de Dieu, qui peut nous enlever ces biens à chaque

inſtant; qui peut d'un ſouffle renverſer notre fortune, & par mille événements imprévus, changer notre opulence en une extrême miſere. Nous devons donc toujours être prêts, comme Job, de trouver bon tout ce qu'il plaira au ſouverain Maître d'en ordonner : nous devons en uſer comme pouvant en être dépouillés l'inſtant qui ſuit; nous regarder toujours comme des eſclaves, à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés ſans qu'ils puiſſent y trouver à redire; ne les poſſéder que comme ne les poſſédant point; nous ſouvenir qu'étant entrés nuds dans ce monde, comme dit l'Apôtre, nous n'y poſſédons rien qui ſoit à nous; & que devant en ſortir dans la même nudité & dans la même indigence, tout ce que nous aurions voulu nous approprier, n'auroit été, pour ainſi dire, qu'un vol fait au Pere de famille; un vol que nous aurions été forcés de reſtituer à la mort, qui nous ravira tout; & de montrer ainſi à tous les hommes, que nous avions été des uſurpateurs; que ces grands biens, dont nous nous étions parés avec tant d'oſtentation, ne nous appartenoient pas; & que nous n'avions à nous que le droit d'en uſer & de les faire valoir au profit & pour la gloire du Maître ſouverain qui nous en avoit confié l'adminiſtration.

Ainſi, ma chere Sœur, la pauvreté religieuſe ne diminue pas vos droits ſur les biens & ſur les plaiſirs de la terre, puiſ-

que le chrétien n'y a point de droit : elle diminue seulement vos embarras & vos inquiétudes : elle ne vous dépouille de rien, puisque rien n'est à vous : elle vous met seulement hors d'état de vous attacher à ce qui ne vous appartenoit pas : elle ne retranche pas même les profusions & les superfluités, puisque l'Evangile les interdit à tout fidele ; elle ne retranche que les occasions qui auroient pu vous porter à les rechercher : en un mot, elle n'éloigne que les périls ; & loin de vous imposer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

Je sais que le monde ne regarde pas des mêmes yeux cet état de pauvreté religieuse, & qu'on se croit plus libre & plus heureux, quand on peut jouir à son gré des biens que l'on possede. Mais quel est ce bonheur, ma chere Sœur ? que sont la plupart des hommes, que les esclaves infortunés de leurs biens & de leur fortune ? Ils ne les possedent pas ; ils en sont possédés : que de craintes ! que de desirs ! que de jalousies ! que de bassesses ! que de soins pour les conserver ! que de précautions de peur de les perdre ! que de passions à contenter ! que d'accidents à craindre ! que de contretemps à souffrir ! que de courtes joies ! que de chagrins durables ! quels chagrins amers suivent le dérangement des profusions & des excès ! de quels soucis honteux & dévorants est punie & toujours accompagnée l'avarice !

quels desirs insatiables d'amasser sans cesse! quel dégoût cependant, & quelle satiété même dans la possession! A combien de maîtres & de tyrans, s'écrie saint Ambroise, se livre celui qui ne veut pas prendre le Seigneur pour son seul maître & pour son unique héritage! *Quam multos dominos habet, qui unum refugerit!* S. Ambr.

Heureuses donc les ames, ô mon Dieu, que vous avez appellées à un état de dépouillement entier! Sans inquiétude, sans souci pour le lendemain, sans toutes les tristes précautions pour l'avenir, sans embarras pour le présent : débarrassées de tout ce qui agite & qui tourmente les enfants du siecle, leur unique soin est de vous plaire : toujours dans l'abondance, parce qu'elles n'ont besoin de rien; toujours tranquilles, parce qu'elles ne desirent rien : leur vie est une fête continuelle, un calme que rien ne peut altérer, une joie pure & innocente : *Et justi epulentur & exultent in conspectu Dei.* Ps. 67. 4. Au lieu que les enfants du siecle, toujours dans l'abondance & jamais rassasiés, toujours dans les plaisirs & jamais heureux, passent leur vie à desirer, à s'agiter, à changer sans cesse de situation & de mesure. Loin de se faire une félicité de ce qu'ils ont, ils se font un supplice de ce qu'ils desirent : chaque instant les jette dans de nouveaux mouvements : ils ne connoissent le repos que pour le fuir; & toute leur vie est une agitation éternelle, que

rien ne peut fixer, & qui ne leur laisse pas plus de consistance ici-bas, qu'à la poussiere qui devient le jouet des vents
Ps. 1. 4. sur la terre : *Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus à facie terræ.*

III. RÉFLEX. RESTEROIT à vous parler ici, ma chere Sœur, du troisieme engagement de l'état saint que vous embrassez ; c'est l'obéissance religieuse. Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'esprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux, insupportable à la raison, & incompatible avec le repos & la douceur de la vie. Il est vrai qu'il paroît d'abord fort triste & fort dur à la nature de se faire toujours une loi des volontés d'autrui ; d'être forcé de sacrifier sans cesse ses propres lumieres, aux lumieres & souvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent ; de ne se servir de sa raison que pour l'aveugler, & la soumettre à des ordres qui nous paroissent bizarres & injustes ; de n'avoir à soi, ni sentiment, ni volonté propre ; & malgré la bonne opinion que nous avons de notre propre sens, que nous préférons toujours en secret à celui des autres ; malgré les défauts & les lumieres bornées, que l'orgueil nous découvre toujours en ceux de qui nous dépendons ; malgré même la vivacité des goûts & des inclinations qui

nous dominent, & qui mettent en nous mille répugnances pour les choſes ordonnées; malgré tout cela; n'agir que comme ſi l'on ne voyoit rien, ſi l'on ne ſentoit rien, & comme un inſtrument aveugle & inſenſible, qui n'auroit d'autre mouvement que la volonté de celui qui l'emploie & qui le dirige. J'avoue, ma chere Sœur, que cette ſituation paroît révolter d'abord tous les penchants les plus raiſonnables de la nature, & ôter aux hommes la ſeule conſolation innocente, que les ſituations les plus triſtes leur laiſſent encore, qui eſt l'indépendance & la liberté de diſpoſer de leurs actions & d'eux-mêmes.

Mais, ma chere Sœur, ce n'eſt là qu'un langage dont le monde ſe fait honneur: car trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entiere; imaginez, ſi vous le pouvez, une ſituation, où libre de tout joug, de toute ſervitude, de tout égard, de toute ſubordination, de tout ménagement, on n'ait à répondre qu'à ſoi-même, de ſoi-même. Quels ſont les aſſujettiſſements du mariage? & cette liberté ſi vantée, qu'eſt-elle qu'une ſervitude qui nous lie aux volontés & ſouvent aux caprices d'un époux ſouvent injuſte, jaloux, bizarre, qui change une ſociété ſainte en une affreuſe captivité? Quelle eſt la ſervitude de la Cour, de la fortune, des places, des emplois? quel eſt ce fantôme de liberté, qui fait dépendre les perſonnes du monde de tant de maîtres, qui les

assujettit à tout, à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans, à tout ce qui les environne? qu'est-ce qu'une ame livrée au monde & à la fortune, que l'esclave de l'univers entier; que le jouet éternel des passions & des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'est des siennes propres? Qu'est-ce que la vie du monde & de la cour elle-même, qu'une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi; où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs à la fortune; le repos, au devoir; les aises & les commodités, aux bienséances; nos propres goûts, aux goûts d'autrui; nos lumieres, aux préventions de ceux de qui nous dépendons; & enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes?

Et voilà, ma chere Sœur, ce qu'il y a ici de triste pour les personnes du monde; c'est que leurs assujettissements qui font tout leur malheur, font souvent aussi tous leurs crimes. Ils trouvent en même temps dans leur servitude, l'écueil de leur repos & de leur salut : ils font à leurs maîtres des sacrifices continuels de leur liberté, des sacrifices qui leur coûtent cher, & qui cependant les rendent plus coupables. Leur complaisance est pénible, & elle est criminelle; au-lieu que dans ces asyles saints, elle coûte moins au cœur, & a toujours un nouveau mérite : les sacrifices de la propre volonté y sont moins pénibles, parce qu'outre que la grace les adoucit, on est

sûr qu'on ne sacrifie sa volonté, qu'à la volonté de Dieu, dont les supérieurs ne sont que les interpretes & les organes; & cependant ces sacrifices nous sont toujours comptés pour de nouvelles vertus; en un mot, on ne perd ici qu'une liberté d'humeur & de caprice, dont on est souvent soi-même embarrassé; on y conserve celle du cœur, qui est la source des vrais plaisirs & l'image de la liberté éternelle: dans le monde on perd toutes les deux, & on a le malheur de ne pouvoir ni vivre pour son plaisir, ni vivre du moins pour son salut.

Mais une autre réflexion avec laquelle je finis, ma chere Sœur: quand même vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une situation d'indépendance & de liberté entiere; situation après laquelle depuis long-temps les hommes soupirent, & qu'ils n'ont pu encore trouver: quand même, dis-je, vous auriez été assez heureuse que de l'avoir enfin rencontrée; il ne vous auroit pas été permis pour cela de suivre aveuglément vos goûts & vos caprices; il ne vous eût pas été permis de vivre d'humeur, de tempérament, & de ne prendre que ce qui vous plaît pour la regle de ce que vous devez faire. Tout chrétien a une regle éternelle & supérieure, qu'il doit consulter sans cesse sur tchaque action: tout ce qu'il fait, doit se rouver à la place & dans l'ordre, où la regle, c'est-à-dire, la loi de Dieu veut

qu'il se trouve ; par conséquent dans tout ce qu'il fait, il ne lui est pas permis de ne chercher qu'à se satisfaire lui-même ; autrement il se mettroit lui-même à la place de Dieu, pour lequel & par l'ordre duquel il doit toujours agir. Tout ce qui n'a que l'humeur, que le caprice, que l'amour de nous-mêmes pour principe, n'est plus dans l'ordre, n'est plus une action du chrétien & digne de la vie éternelle : car toutes les actions du chrétien doivent, dit l'Apôtre, avoir pour principe la charité : or l'humeur, l'amour-propre & la charité ne peuvent être le principe de la même action, puisque l'une nous fait toujours agir pour Dieu & l'autre pour nous-mêmes.

Que fait donc, ma chere Sœur, l'obéissance religieuse ? Elle nous manifeste par l'organe de nos supérieurs, cette regle éternelle que nous aurions été obligés de consulter sans cesse dans nos démarches : elle nous épargne l'embarras de chercher sur chaque action, quelle est la volonté de Dieu selon laquelle le chrétien doit agir dans tous les temps & dans tous les lieux : elle abrege les incertitudes & les perplexités qui auroient toujours suivi nos déterminations propres : elle va au-devant des méprises qui auroient pu nous faire prendre de mauvais partis : en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainsi dire, pour nous mettre entre les mains & sous la conduite de Dieu. Ainsi

les personnes du monde ne se croient plus libres, que parce qu'elles ne connoissent pas le fonds de la religion & les devoirs de la vie chrétienne : elles ne comptent être maîtresses de leurs actions, que parce qu'elles croient n'en être comptables à personne : elles ne font tant valoir cet avantage, que parce qu'elles ignorent que toutes nos actions sont dirigées par une regle sévere, dont nous ne devons jamais nous départir ; que la liberté de la foi est une sainte servitude ; que nous sommes esclaves de la justice & soumis à la loi de Dieu ; que nous ne sommes point à nous, comme parle l'Apôtre, mais à celui qui nous a rachetés d'un grand prix ; que toutes nos actions lui appartiennent, puisqu'il en doit être la fin & le principe ; qu'ainsi il n'est pas plus permis à l'homme du monde d'user de sa liberté selon son humeur & son caprice, qu'au solitaire qui s'en est dépouillé entre les mains de ses supérieurs ; que l'un & l'autre doivent toujours agir conformément à la regle ; & que toute la différence que j'y trouve, c'est qu'il est encore facile à l'un de la violer, au-lieu que l'autre s'est mis dans l'heureuse nécessité de la suivre.

Non, Seigneur, le monde a beau nous faire valoir ses avantages sur ces asyles saints : funestes avantages, qui deviennent la source de tous ses crimes, & qui le rendent l'objet éternel de votre indignation ! tristes avantages, empoisonnés par

tant de chagrins, & qui lui deviennent à charge à lui-même! il se fait honneur d'un fantôme & d'une apparence de bonheur dont il sent lui-même le vuide, & où jusques ici il n'a pu trouver le secret de devenir heureux. Mais votre calice, ô mon Dieu! n'offre de l'amertume qu'à l'illusion des sens : le cœur y boit à longs traits les consolations de la paix & de la justice. Que les chaînes qui nous attachent à vous, Seigneur, sont douces & aimables! que l'on gagne en perdant tout, en renonçant à tout pour vous! Acceptez donc, ô mon Dieu! le sacrifice que je vous fais aujourd'hui de moi-même : ne regardez pas les imperfections de l'hostie qui s'offre; ne regardez que le plaisir & l'empressement avec lequel elle court s'immoler aux pieds de vos autels : c'est à vous-même à la rendre digne de vous : c'est votre grace qui me conduit en ce lieu saint; c'est à elle à m'y soutenir; & après m'avoir mise au nombre de vos épouses sur la terre, me recevoir parmi celles qui doivent être admises aux noces éternelles de l'Agneau. Ainsi soit-il.

QUATRIEME SERMON

POUR

UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Sponsabo te mihi in sempiternum, & sponsabo te mihi in justitiâ & judicio, & in misericordiâ, & sponsabo te mihi in fide; & scies, quia ego Dominus.

Je vais vous rendre mon épouse pour jamais par une alliance de justice, de jugement, de miséricorde, & par une inviolable fidélité; & vous saurez que je suis le Seigneur. Osée 2. 19. 20.

C'EST ce qui se passe entre Jesus-Christ & une ame que les passions avoient entraînée, lorsque revenue de ses égarements, elle s'unit à lui par les liens de la foi & de la justice; & ne veut plus vivre que pour réparer, par une constante fidélité, les transgressions de sa vie passée.

On peut dire qu'alors elle renouvelle avec le Seigneur l'alliance autrefois jurée dans ſon baptême : ſans renoncer à tout, elle le prend pour ſon partage : ſans ſe cacher dans un ſaint aſyle, & ſe dérober à la vue des hommes, elle ne vit plus que pour lui ſeul : ſans ſe dépouiller des biens périſſables, elle les mépriſe, & ne connoît plus d'autre bien, que celui de le poſſéder : ſans ſe ſéparer d'un époux terreſtre, elle ne perd plus de vue l'Epoux immortel qu'elle a dans le ciel : enfin ſans changer d'état, elle change de cœur, & éloigne d'elle tout ce qui pourroit encore rompre le nouvel engagement qu'elle contracte avec ſon Seigneur.

Cependant, ma chere Sœur, quelque puiſſante que ſoit la grace dans une ame encore engagée dans le monde ; quelque fervents que ſoient ſes deſirs ; quelque ſincere que paroiſſe ſa pénitence & ſon retour à Dieu, il eſt vrai de dire que l'alliance qu'elle fait avec lui au milieu du monde, par une converſion véritable, eſt toujours ſuivie de mille imperfections que la vie du monde rend inévitables. Les ſollicitudes temporelles ; les devoirs & les bienſéances, qui ſe multiplient à proportion du rang & de la naiſſance ; les égards que le monde exige, & qui ne nous laiſſent pas toujours les maîtres de diſpoſer de nous-mêmes ; les uſages dont la piété la plus auſtere n'oſeroit ſe diſpenſer ; les liens de la chair & du ſang auxquels il

faut encore tenir; les soins pour se concilier l'amitié de ceux qui dispensent les graces; les prévoyances pour ménager à des enfants des établissements dignes de leur naissance; les contretemps qui dérangent toutes nos mesures, tout cela partage le cœur malgré nous-mêmes, occupe nos affections, s'empare de nos pensées, ralentit notre foi, émousse notre goût pour les choses du ciel, rend la pratique de la priere & des autres œuvres de salut, plus seche & plus languissante, répand mille nuages sur notre esprit, laisse encore au monde trop de crédit sur notre cœur, & fait que la piété sert plutôt à nous faire déplorer en secret les embarras qui l'affoiblissent, qu'à nous faire goûter les consolations qui l'accompagnent.

C'est donc à vous proprement, ma chere Sœur, que s'adressent aujourd'hui ces paroles de mon texte: c'est avec vous que le Seigneur va faire une alliance sainte & éternelle, & telle que son amour peut la desirer. Ce n'est pas assez pour lui de vous posséder à demi comme il possede encore tant d'ames qui le servent au milieu du monde; il vous veut toute à lui; il est jaloux de tout votre cœur, & ne peut souffrir que les affections même les plus légitimes puissent le partager encore. Heureuse si après avoir surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à votre sacrifice; si après avoir résisté à toutes les sollicitations qui nous avoient presque fait

craindre pour votre perſévérance; ſi après vous être arrachée d'un monde, qui a mis tout en œuvre pour vous retenir, vous ne commencez pas à moins eſtimer un bonheur que perſonne ne vous diſputera plus! heureuſe ſi les ſuites ne ralentiſſent rien de la ferveur de ces commencements; & ſi après avoir fui le monde, lorſqu'il couroit après vous, vous ne le regrettez pas lorſqu'il vous aura tout-à-fait oublié!

Mais non, ma chere Sœur, nous avons de vous de meilleures eſpérances, & des preſſentiments plus heureux pour votre ſa-
Hebr. 6. 9 lut : *Confidimus meliora & viciniora ſaluti.* Ce n'eſt pas ici un parti pris dans un âge encore tendre, où une longue éducation dans ces ſaints aſyles décide toujours preſque de nos choix; & où le monde encore inconnu n'offre encore rien auſſi qui puiſſe nous ſéduire : c'eſt une ſainte réſolution formée, ſoutenue long-temps au milieu du monde même, & d'un monde où tout vous rioit, où tous les ſuffrages étoient pour vous, où vous n'aviez que trop de ces talents dangereux qu'il faut pour lui plaire, où vous étiez devenue la ſeule conſolation d'une mere déſolée; en un mot, où tout ſembloit devoir vous attacher, & où cependant, quoique mille obſtacles aient retardé le deſſein où vous étiez de le quitter, rien n'a été capable de vous en détourner. Ainſi, ma chere Sœur, les applaudiſſements d'un monde profane, auquel le cœur eſt ſi ſenſible,

ſi généreuſement mépriſés ; le ſeul lien même qui vous attachoit encore au monde, en vous attachant à une mere tendre & chrétienne, ſi généreuſement rompu ; ce lien que vous reſpecterez toujours, & dont le ſouvenir plus vif ſans doute, ſur le point d'en rompre les nœuds pour jamais, arrache peut-être encore à votre cœur des reſtes de regret & de tendreſſe ; les routes ſingulieres par où la Providence vous a conduite en ce lieu ſaint ; le ſoin ſpécial qu'elle a paru prendre juſques ici de votre deſtinée ; tout cela, ma chere Sœur, nous raſſure ſur les ſuites : les difficultés que le monde a formées, à votre entrepriſe, nous répondent qu'elle ne peut être que l'ouvrage de Dieu. Oui, Seigneur, vous ne rejetterez pas une victime que votre main elle-même a conduite à travers tant d'obſtacles aux pieds de l'autel. Abandonnez à la bonne heure, ces vierges imprudentes, qui ne ſe donnent à vous qu'à regret, & auxquelles l'orgueil tout ſeul, & le chagrin de ne pouvoir trouver dans le monde d'établiſſement qui ſoutienne la vanité de leur nom & de leur naiſſance, ouvre les portes de ce lieu ſaint : ne jettez que des regards d'indignation & de mépris ſur ces ſacrifices forcés qu'on offre au monde plutôt qu'à vous-même, & où l'on ne vous donne que ce qu'il a rejetté. Mais pour cette Vierge fidelle, qui entre de bonne foi dans vos voies ; qui mépriſe avec une

sainte fierté, tout ce que le monde lui offroit de charmes; qui renonce à tout pour vous suivre; qui vous confie le dépôt de sa foi & de son innocence, & vous prend pour sa portion & son seul héritage: vous êtes, Seigneur, fidele dans vos promesses: vous la garderez comme la prunelle de votre œil, & la mettrez à l'abri sous les aîles de votre grace.

En effet, ma chere Sœur, il ne faut qu'examiner les caracteres de l'alliance que vous allez contracter avec Jesus-Christ, pour conclure que de tous les préjugés du salut, il n'en est pas de plus certain, ni de plus consolant pour vous.

I. RÉFLEX. En premier lieu, le Seigneur va vous rendre son épouse par une alliance de justice: *Sponsabo te in justitiâ;* premier caractere. C'est-à-dire, qu'il étoit juste que vous lui donnassiez cette marque de votre amour; que votre reconnoissance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins, & qu'un sacrifice moins entier n'eût pas répondu à tout ce qu'il étoit en droit d'attendre de vous. Oui, ma chere Sœur, la mesure de ce que nous devons à Dieu, est ce que nous avons reçu de lui: il n'exige pas également de toutes les ames, parce qu'il ne leur donne pas à toutes également. Plus il se communique à nous, plus il veut que nous soyons à lui: plus il veut dans notre cœur de desirs de per-

fection & de fidélité, plus il veut que nous avancions, & que nous lui soyons fideles : plus il nous pousse, plus il faut marcher : en un mot, ses dons doivent régler nos efforts & notre zele.

Or rappellez-vous en ce moment, ma chere Sœur, toutes les graces dont il vous a jusques ici comblée? des sentiments de salut inspirés dans une premiere jeunesse; tant de périls éloignés; tant d'obstacles, qui sembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui impossible, surmontés; tous les talents qui paroissoient devoir vous destiner au monde & à la vanité, réservés pour lui seul; tant de suggestions pour vous dégoûter de l'état que vous embrassez, méprisées; tant de pieges qu'une tendresse trop humaine vous tendoit chaque jour, heureusement évités; les larmes mêmes & les menaces de ceux qui avoient autorité sur vous, également inutiles; le monde entier conjuré pour vous perdre, ou par les embûches qu'il assembloit autour de vous, ou par les sentiments qu'il réveilloit dans votre cœur, & que vous ne pouviez refuser au sang & à la nature; le monde entier, dis-je, conjuré pour vous perdre, terrassé & foulé aux pieds. Rappellez, ma chere Sœur, toute la suite des miséricordes du Seigneur sur vous, & que le souvenir de cet enchaînement de graces ne s'efface jamais de votre cœur.

Dans ces jours qui ont précédé ce jour

heureux, lorſque laſſée, ce ſemble, de vous ſoutenir toute ſeule contre toutes les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroient, vous paroiſſiez ſur le point de ſuccomber, & de vous y rendre : dans ces moments tant de fois éprouvés, où votre piété ſembloit s'affoiblir, votre fermeté s'ébranler, votre foi s'obſcurcir, & où le monde vous paroiſſant plus aimable, la retraite religieuſe ſembloit ne vous offrir plus que des dégoûts & des horreurs ſecretes : que ſe paſſoit-il alors dans votre cœur ? Jeſus-Chriſt n'y étoit-il pas lui-même pour vous fortifier ? D'où vous venoient ces inſpirations ſoudaines, ces retours de foi & de religion ? quelle étoit la voix ſecrete qui vous parloit alors au fond du cœur ? N'étoit-ce pas l'Epoux céleſte, qui vous diſoit tout bas : Inſenſée, tout ce que tu vois, & que le monde te fait eſpérer, paſſera ; mais les biens que je te promets, ne paſſeront point : que te ſerviroit le gain du monde entier, ſi tu venois à perdre ton ame ? attache ton cœur, ſi tu es ſage, à ce qui ne peut t'échapper, & qui doit demeurer toujours : les créatures qui ſemblent te promettre des plaiſirs ſi doux & une félicité ſi riante, ne cherchent qu'à te ſéduire : elles ſont toutes vaines, inconſtantes, fauſſes, perfides : elles ne te préparent que des dégoûts & des amertumes cruelles : le monde eſt plein de malheureux ; & s'il s'y trouve quelque con-

ſolation, elle n'eſt que pour les ames qui m'y ſont fidelles.

Lorſqu'il vous parloit de la ſorte, ma chere Sœur, votre cœur, comme celui des diſciples d'Emmaüs, ne redevenoit-il pas tout de feu pour lui? ne ſentiez-vous pas votre foi ſe raffermir, votre langueur ſe ranimer, vos irréſolutions ſe fixer, vos ténebres ſe diſſiper, & la ſérénité ſuccéder à l'orage. Quelles étoient les ſuites de ces temps de tentation, ſinon une réſolution plus vive, plus décidée, plus inébranlable de vous conſacrer à Jeſus-Chriſt? Je ne fais que raconter ici l'hiſtoire des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame, que vous nous avez confiée avec un attendriſſement de reconnoiſſance, afin qu'elle fût publiée ſur les toîts.

Voyez en effet, s'il en uſe de même envers tant d'autres que le torrent entraîne: il ne les trouble pas dans leurs voies inſenſées; il ne daigne pas diſputer leur cœur au monde qui le poſſede tout entier; il les laiſſe jouir paiſiblement du fruit de leurs infidélités; il ſemble leur en ménager lui-même les occaſions, & par des jugements ſecrets & terribles, éloigner ou rendre inutile tout ce qui pourroit les ramener aux voies de la vérité. Qu'avez-vous fait, ma chere Sœur, qui ait pu vous attirer ces égards & ces préférences? où en ſeriez-vous, s'il ſe fût contenté de vous ſolliciter foiblement; de vous inſpirer quelques deſirs de vous conſacrer à lui, ſans

vous les faire exécuter, comme il en inſpire tous les jours à tant d'ames en qui le monde étouffe ces commencements de grace, & qui demeurent infidelles à leur vocation ? où en ſeriez-vous s'il eût borné toutes les opérations de ſa grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde eſt plein : à ces réflexions ſtériles ſur les abus des plaiſirs, de la fortune, & de toutes les choſes préſentes qui ne convertiſſent perſonne ; à ces projets éloignés de converſion qu'on ne forme tous les jours, que pour ſe dire à ſoi-même qu'on n'eſt pas encore endurci, qu'enfin on changera, & ſe calmer en attendant ſur ſes déſordres ? Il le pouvoit ; & vous n'avez rien à ſes yeux de plus que tant d'autres qu'il traite de la ſorte : mais il vous a prévenue de ſes bénédictions ; il vous a toujours environnée de ſon bouclier. Plus le monde a fait d'efforts pour vous ſéduire, plus il a été attentif à vous protéger : il a eu toujours ſur vous un œil jaloux ; appliqué à étudier les affoibliſſements de votre cœur, & prompt à vous les reprocher. Ah! tant de ſoins ne devoient pas aboutir à vous laiſſer expoſée au milieu des périls d'un monde corrompu : il travailloit à ſe former une épouſe, à orner la victime qu'il deſtinoit à ſes autels. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir ſon propre ouvrage ; vous lui préſentez le fruit de ſes ſoins ; vous parez l'autel de ſes propres dons ; vous

lui rendez ce que vous en avez reçu ; vous vous acquittez envers votre bienfaicteur ; vous ne pouviez sans injustice & sans ingratitude, moins faire pour lui. Il avoit déja sur vous, par ses bienfaits, tous les droits que vous allez lui donner par ce nouvel engagement ; & la sainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, est une alliance de reconnoissance & de justice : *Sponsabo te in justitiâ.*

II RÉFLEX.

MAIS quand la justice & la reconnoissance n'exigeroient pas de vous le sacrifice que vous allez faire, la prudence chrétienne ne vous permettroit pas de balancer ; & cette alliance sainte n'en seroit pas moins une alliance de jugement & de sagesse : *Sponsabo te in judicio ;* second caractere.

Pesez en effet, ma chere Sœur, sur quoi roule ce que vous allez sacrifier, & de quel prix est ce que Jesus-Christ vous prépare. D'un côté, une fumée dont un instant décide ; des plaisirs qui durent peu, qui laissent dans leur courte durée, & qui doivent être punis éternellement ; des jalousies, des chagrins, des passions que tout allume, & que rien ne satisfait ; des dégoûts qu'il faut dévorer, & dont on n'oseroit même se plaindre ; des remords secrets que rien ne calme ; des assujettissements & des ennuis mortels dont il faut même se faire un empressement & un mérite : des bizarreries, des rebuts de la

part des grands, qu'il faut essuyer & dissimuler; un oubli cependant & un éloignement de Dieu inévitable; mille périls dont l'innocence ne sort jamais entiere; des adoucissements dangereux sur les regles & sur les devoirs; des agitations éternelles, où il n'entre rien de plus solide, que d'en connoître le néant; une vie toute d'inutilités, de mouvements, d'erreurs, de desirs, de craintes, d'espérances; & enfin, une mort accompagnée souvent d'un repentir inutile, souvent d'un calme funeste; toujours terrible pour le salut, puisqu'elle finit toujours une vie, ou inutile, ou criminelle : voilà ce que vous sacrifiez en renonçant au monde.

Mais, de l'autre côté, que vous prépare Jesus-Christ pour remplacer ce sacrifice? L'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas; la joie de la bonne conscience, qui est la seule source des vrais plaisirs : des devoirs, où l'on est toujours payé comptant de la peine, par la consolation qui en facilite l'accomplissement; une société sainte dont la charité est le lien, dont la paix fait toute la douceur; où l'on n'envie rien, parce que tout est à nous comme à nos Sœurs; où l'on ne se défie de rien, parce qu'on n'a chacun que les mêmes biens à espérer, & les mêmes maux à craindre; où la diversité des intérêts ne divise pas les cœurs, parce que c'est le même intérêt qui nous lie; où tous les chagrins qui empoisonnent

poiſonnent la vie humaine, ſont inconnus, parce que les paſſions qui les cauſent en ſont bannies; où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragements, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille, innocente, pleine de bonnes œuvres; où les actions les plus indifférentes deviennent des vertus, & nous ſont comptées pour le ciel; & enfin une mort ſemblable à celle des juſtes, pleine de conſolation, ſans regret à ce qu'on laiſſe dans le monde, parce que n'y poſſédant plus rien, on n'y laiſſe rien; ſans inquiétude de conſcience ſur les affaires dont on s'étoit mêlé, parce que le ſalut avoit été l'unique affaire qui nous avoit occupés; ſans remords ſur des biens mal acquis, parce que nous avions renoncé à ceux mêmes que nous pouvions légitimement poſſéder; ſans ſcrupule ſur les places où l'ambition nous avoit élevés, qui n'étoient pas peut-être celles que Dieu nous avoit deſtinées, parce que nous mourons dans une ſituation, où la grace ſeule pouvoit nous placer; en un mot, une mort douce, paiſible, & d'un préſage conſolant pour l'éternité, puiſque le monde n'ayant pas été notre patrie, nous devons, ſelon les promeſſes, la trouver dans le ciel : voilà ce que Jeſus-Chriſt nous prépare.

Or ſur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne ſentez-vous pas plus

que jamais, ma chere Sœur, la sageſſe de votre choix? Examinez-vous, dit encore Jeſus-Chriſt pour la derniere fois, jettez les yeux ſur tout ce qui vous environne; & voyez ſi le monde, avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à la ſûreté de l'aſyle ſaint où je vous appelle; je vous permets d'en faire le parallele dans votre cœur: voilà la montagne ſainte où je me communique à l'ame comme un ami à ſon ami, & la plaine où une foule inſenſée adore le veau d'or; le repos du ſanctuaire & le tumulte du ſiecle: choiſiſſez, il eſt encore temps; votre ſort eſt encore entre vos mains: il faut vous attendre à des croix & à des amertumes dans mon ſervice: ma grace vous adoucira mon joug, il eſt vrai; vous le trouverez léger, & ſon poids même vous conſolera; mais en certains moments, pour éprouver votre fidélité, je paroîtrai vous laiſſer à vous-même: je ne ſuſpendrai pas mes ſecours; mais je ſuſpendrai mes conſolations: je ſerai toujours avec vous; mais je ne me ferai pas toujours ſentir à votre cœur: je laiſſerai à mon calice toute ſon amertume, & il ne vous offrira, comme le calice de mon Pere ne m'offrit à moi-même, qu'un dégoût & une répugnance ſecrete: je vous avertis, & vous devez vous préparer à ces temps d'épreuve: je ne veux pas ſurprendre votre conſentement, ni me prévaloir des premiers tranſports d'un zele,

qui ſouvent mene plus loin qu'on ne voudroit : je ne prétends pas amuſer la victime pour la divertir de la penſée du glaive & du bûcher ; ni vous mener à l'autel les yeux fermés, pour épargner à votre foibleſſe la vue de l'appareil & des rigueurs du ſacrifice : je demande une offrande raiſonnable & éclairée : je veux bien que l'amour ſeul ſoit le feu qui l'allume ; mais je veux un amour ſage & prudent, & où la précipitation n'ôte rien au mérite du choix & de la préférence : en un mot, je ne veux vous rendre mon épouſe, que par une alliance de jugement & de ſageſſe : *Sponſabo te in judicio.*

Mais ce n'eſt pas, ma chere Sœur, ce qui va manquer à votre ſacrifice. Les épreuves qui l'ont précédé, les obſtacles qui l'ont retardé, les contradictions que vous avez eu à eſſuyer durant ſi long-temps du côté du monde, du ſang & de la nature ; la perſévérance inébranlable qui vous les a fait ſurmonter ; tout cela ne laiſſe rien à craindre ſur l'imprudence & ſur la précipitation de votre choix. Le monde n'a exigé que trop de temps pour les réflexions & les épreuves ; & vous étiez mûre pour la vie religieuſe dès le premier jour que la grace vous inſpira la réſolution de vous y conſacrer. Ainſi proſternée ici aux pieds de l'autel, votre amour ne ſe plaint plus que des retardements que les intérêts & les raiſons humaines avoient apportés à votre ſacrifice. Vous dites à Jeſus-Chriſt dans

l'impatience de vous consacrer enfin à lui pour toujours : Eh ! qu'abandonnerai-je, Seigneur, pour vous, qui ait pu demander tant de délais & tant d'épreuves ? La liberté que je vais perdre n'est au fond qu'une véritable servitude dont je m'affranchis ; je ne serai libre à mes yeux, que lorsque je serai attachée à vous seul par des liens indissolubles : ah ! jusques ici le monde me paroît avoir encore quelque droit sur mon cœur : il me semble que je tiens encore à lui par tous les endroits qui ne me lient pas à vous sans retour : ce reste de liberté me blesse, & me paroît indigne d'un cœur qui vous a choisi depuis long-temps pour son unique partage : funeste liberté dont je ne pourrois me servir que pour devenir l'esclave du monde & des passions insensées ! aimables chaînes qui vont m'attacher à mon Libérateur par des liens éternels, & me mettre dans la liberté des enfants ! Ainsi, Seigneur, le monde que je vous sacrifie, vaut-il la peine d'être tant regretté ? Si je me sens troublée sur le point du sacrifice, c'est de confusion & de regret, de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à la faveur signalée que vous m'allez accorder. Je souhaiterois, Seigneur, que le monde avec toute sa gloire, fût plus solide, que ses espérances fussent plus réelles, ses plaisirs plus durables, ses biens plus vrais, ses promesses plus sinceres : ah ! c'est alors que je voudrois le mettre à vos pieds avec com-

plaisance, & vous faire hardiment un trophée de ses dépouilles : mais tel qu'il est, il n'est pas assez aimable pour m'en faire honneur auprès de vous. Ce qui me console, c'est que vous lisez dans mon cœur : ce n'est pas parce que le monde ne sauroit faire des heureux, que je vous le sacrifie; c'est parce qu'il est votre ennemi, & que l'aimer, c'est vous haïr & vous perdre; trompeur ou solide, favorable ou ingrat, fidele ou perfide, il ne m'auroit jamais plu : avec plus d'attraits réels, il auroit peut-être mieux paré mon sacrifice; mais il ne l'auroit pas retardé d'un seul moment.

III. RÉFLEX.

ET c'est pour cela, ma chere Sœur; que l'alliance que vous allez faire avec Jesus-Christ, est en troisieme lieu, une alliance de miséricorde : *Sponsabo te in misericordiâ;* troisieme caractere. C'est-à-dire, qu'il ne regarde pas au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Je sais que vous lui donnez beaucoup selon le langage & les idées frivoles du monde, un grand nom, les talents que le monde estime, de grandes espérances, les titres de vos ancêtres. Mais, ma chere Sœur, quand vous mettriez aujourd'hui aux pieds de Jesus-Christ des sceptres & des couronnes, les royaumes du monde & toute leur gloire, ne seriez-vous pas trop récompensée de pouvoir être,

en échange, la derniere dans sa maison? Ainsi, plus vous lui sacrifiez, plus vous lui devez : plus le monde sembloit vous offrir d'attraits, plus il a fallu de grace pour vous en dégoûter : plus vous paroissiez née pour la vanité, & avec tous les talents propres à vous perdre, plus il a fallu que le Seigneur préservât de bonne heure votre cœur, pour vous sauver, & vous établir solidement dans la vérité.

Voilà pourquoi il n'est pas de vanité moins pardonnable dans ces asyles saints, que celle de ces vierges insensées, qui rappellant avec complaisance le souvenir du nom de leurs ancêtres, & du rang que la naissance leur auroit donné dans le monde, & grossissant dans leur esprit le mérite de leur sacrifice, prétendent s'attirer dans le lieu de l'humilité, des honneurs & des distinctions, par cela même qu'elles y ont renoncé; traitent avec une sorte de hauteur & de mépris, celles qui, nées dans des circonstances plus obscures & plus ordinaires, n'ont eu à offrir au Seigneur, comme la Veuve de l'Evangile, qu'une foi vive, un cœur désintéressé, & toute la médiocrité de leur fortune; comme si plus on avoit eu d'engagements pour aimer le monde, plus la grace n'avoit pas dû être puissante pour nous en retirer; comme si un souvenir qui devroit exciter notre reconnoissance, pouvoit aider à notre vanité, & que nous vouluſſions trouver des titres de gloire & d'orgueil dans

les périls mêmes dont le Seigneur nous a délivrés par sa grande miséricorde.

C'est donc ici, ma chere Sœur, une alliance toute de miséricorde pour vous : c'est une distinction dont la bonté de Dieu vous a favorisée depuis le commencement des siecles. Il prévoyoit que, née avec tant d'avantages, vous ne lui seriez pas plus fidelle dans le monde, avec la mesure de graces qu'il vous destinoit, que tant d'autres qui y périssent : il lisoit dans le caractere de votre cœur & de vos penchants, que vous n'y seriez pas à l'épreuve des périls qui y sont si fréquents ; & comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, selon l'expression d'un Prophete, par une abondance de miséricorde : *Idèò attraxi te miserans.* *Jerem.* 31. 35. Il pouvoit, sans doute, vous laisser errer quelque temps dans le monde au gré des passions insensées, & vous rappeller ensuite à lui par le dégoût qui les suit toujours ; mais il a mieux aimé les prémices de votre cœur. Ces temples qui ont servi à Baal, ces cœurs qui ont été au monde, peuvent bien, à la vérité, lui être consacrés : mais il y reste toujours je ne sais quelle odeur & quelles flétrissures, qui blessent sa délicatesse ; & il n'y descend pas avec tant de complaisance, que dans les cœurs innocents & dans les temples de Sion qui n'ont jamais servi qu'à lui seul.

IV. RÉFLEX

IL ne s'agit donc plus, ma chere Sœur, que de répondre par une fidélité inviolable, à toutes les miséricordes de l'Epoux céleste : *Sponsabo te in fide ;* & c'est ici le dernier caractere de cette sainte alliance. Oui, ma chere Sœur, vous ne serez heureuse, dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous serez fidelle : il ne faut plus vous promettre d'autre consolation, que dans la pratique exacte de vos devoirs. Le monde, qui jusques ici vous a ri, vous aura bientôt oubliée : vous allez tirer un voile éternel entre lui & vous ; n'attendez plus rien de ce côté-là : vous allez désormais lui être indifférente, parce que vous allez lui devenir inutile : vous n'avez pas voulu de lui quand il paroissoit courir après vous, quel malheur si votre cœur alloit retourner vers lui, lorsqu'il ne voudra plus de vous, & qu'un engagement éternel vous en aura pour toujours séparée ! vous ne le trouveriez plus le même : il est moqueur, il est méprisant, il est cruel même envers celles qui après l'avoir abandonné, & embrassé un état saint, regardent derriere elles, lui tendent encore les mains, & jettent encore sur lui des regards de complaisance : il insulte à leur inconstance & à leur retour ; il leur fait lui-même une loi de le haïr : plus même leur sacrifice avoit été éclatant, plus il donne du ridicule à la légéreté honteuse qui semble le désavouer,

& il se venge de leur mépris passé par des dérisions piquantes.

Et alors, ma chere Sœur, quelles sont les amertumes d'une vierge infidelle que le monde a séduite, & qui voit ses penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu saint ? Elle traîne par-tout ses dégoûts & son inquiétude : les rigueurs d'une sainte discipline deviennent pour elle un fardeau qu'elle ne peut plus porter : elle ne trouve plus dans le secret du sanctuaire d'autre plaisir que dans les fantômes qu'une imagination déréglée lui retrace : la priere n'est plus pour elle qu'une contrainte, ou un tumulte d'images profanes & mondaines, qui s'offrent en foule à son esprit ; les louanges du Seigneur, une occupation oiseuse & désagréable ; les exemples de ses Sœurs, un spectacle qui la fatigue, parce qu'il lui reproche tout bas ses infidélités : les devoirs les plus légers de l'obéissance la révoltent : les pratiques les plus aisées de la régularité la gênent : les mortifications les plus douces l'accablent : ce qui console les autres épouses de Jesus-Christ, fait tout son supplice ; & comme son dérangement lui attire tôt ou tard des murmures & des remontrances de la part de celles qui sont établies pour veiller sur sa conduite, elle nourrit des antipathies & des ressentiments, qu'il lui faut dévorer toute seule ; que la présence & les occasions réveillent & aigrissent à tout moment ; & que la retraite rend souvent

plus vifs, plus amers & plus irrémédiables, que ceux que les enfants du ſiecle nourriſſent les uns envers les autres.

Or, ma chere Sœur, eſt-il d'état plus malheureux ſur la terre ? Sentir des penchants infortunés qui nous entraînent ſans ceſſe vers le monde & vers les plaiſirs, & ſe retrouver ſans ceſſe environné des horreurs de la pénitence & de la retraite : laiſſer ſans ceſſe échapper le cœur hors de ces barrieres ſacrées, & ne le rappeller que pour lui faire mieux ſentir toute la rigueur de ſa priſon & de ſes chaînes : ne vivre que pour ſouffrir ſous un extérieur pénitent, & ſouffrir ſans conſolation & ſans mérite : vous fuir ſans ceſſe, ô mon Dieu ! & vous retrouver toujours ſur ſes pas : courir avec une folle avidité, après un monde qui nous fuit, & qu'on ne voit que de loin ; & ſe faire une félicité de deſirer ce qui rend malheureux ceux mêmes qui le poſſedent ! Mais que prétendez-vous, ame infidelle ? (ſi parmi tant de vierges ferventes qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractere :) Renouvellez aux pieds de Jeſus-Chriſt, tous les ſaints engagements de l'alliance que vous avez contractée avec lui, & cherchez-y les conſolations & les ſeuls plaiſirs ſolides & véritables, qu'il vous y préparoit : tous les autres ne ſont pas dignes du cœur ; ils vous ſont doublement interdits : perdez-en le deſir, puiſqu'auſſi-bien il en faut perdre l'eſpérance. Que vous êtes à plaindre, &

que votre état laisse peu de ressource à espérer ! Lorsqu'une ame mondaine s'égare, elle trouve le remede dans le mal même ; le dégoût suit bientôt les plaisirs ; le monde vu de près, ne se soutient pas long-temps contre lui-même : mais en éloignement il en impose ; c'est là son point de vue le plus séduisant ; c'est une figure qui ne brille & ne trompe que de loin ; l'idée qu'on se forme de lui, est toujours infiniment plus aimable que lui-même ; & on l'aime long-temps, quand on peut l'aimer sans le voir & sans le connoître.

Mais d'un autre côté, ma chere Sœur, rien ne peut être comparé aux consolations que Jesus-Christ prépare à votre fidélité. Le monde que vous avez toujours mépriſé, parce que vous l'avez connu, ne vous offrira jamais rien qui puisse venir troubler ici l'heureuse tranquillité de votre retraite. Si vous jettez encore quelques regards sur lui, ce seront des regards de compassion & de douleur : vous gémirez aux pieds du sanctuaire, de l'aveuglement & de la destinée déplorable de tant d'ames qui y périssent tous les jours, & de celles sur-tout que les liens de la chair & du sang doivent vous rendre plus cheres, & dont le salut doit vous intéresser davantage : vous y déplorerez l'égarement & la folie de presque tous les hommes ; & vous les verrez, avec une sainte tristesse, courir comme des insensés, après une fumée qui s'évanouit, & négliger les seuls

biens véritables & qui seuls peuvent leur assurer un bonheur éternel. Tantôt pénétrée du zele de la gloire du Seigneur, si publiquement outragée par les scandales & la licence des pécheurs, vous lui direz avec le Prophete; Qu'attendez-vous, Seigneur; votre patience semble autoriser les crimes : il est temps que vous vengiez votre gloire offensée, & votre saint nom blasphémé : pour peu que vous différiez encore, votre loi sainte va être anéantie : *Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam.* Tantôt touchée du malheur de ceux de vos freres, qui malgré tous leurs bons desirs, se laissent entraîner au torrent du monde & des passions, & dont la foiblesse est le plus grand crime : O mon Dieu! lui direz-vous avec Job : souvenez-vous que vous nous avez formés d'une boue fragile : fortifiez les cœurs foibles, & ôtez, ou aux séductions & aux plaisirs du monde le funeste ascendant qu'ils ont sur eux, ou à eux-mêmes la foiblesse, qui malgré eux, les en rend toujours les jouets & les esclaves. Tantôt enfin dépositaire des plus secrets sentiments de ceux mêmes qui passent pour les heureux du siecle, & qui viendront vous confier leurs chagrins, & se consoler auprès de vous de leurs peines, des perfidies & des injustices du monde : vous vous applaudirez au sortir de là de votre choix; vous irez renouveller mille fois aux pieds de l'autel votre sacrifice; vous y remercierez,

Psal. 118. 126.

avec des transports d'amour & de joie, Jesus-Christ de vous avoir conduit au port, & retirée d'un lieu où les apparences sont si trompeuses, les chagrins si réels, les plaisirs si tristes, & la perte du salut cependant si inévitable. Ainsi tous les jours plus attentive à resserrer les liens heureux qui vous attachent à Jesus-Christ, tantôt vous lui sacrifierez un desir naissant; tantôt une impatience qui déja s'élevoit; tantôt une animosité qui commençoit à aigrir & troubler votre cœur; tantôt une satisfaction humaine que vous aurez trop souhaitée; tantôt une répugnance & un chagrin que vous aurez trop craint; & vous étoufferez les passions, avant même qu'elles aient eu le loisir de se former & de naître.

Il vous tarde sans doute, de l'éprouver, ma chere Sœur, & il est temps. Une joie sainte se répand déja sur votre visage : vous ne pâlissez point à l'aspect du bûcher, comme ces victimes infortunées, que la crainte ou l'intérêt seul traînent à l'autel. Le sacrifice que vous allez faire avec tant de courage, touche déja peut-être les spectateurs : vous paroissez ici ferme & tranquille; & comme Jesus-Christ, sur le point de consommer son ouvrage, vous dites aux témoins qui vous environnent, & que cette cérémonie attendrit : *Ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes :* c'est ici le plus beau jour de ma vie, l'accomplissement de tous mes sou- *Luc.* 23. 24.

haits, & le plus haut point de mes eſpérances : eh ! qu'y a-t-il dans mon ſort qui ne doive vous paroître digne d'envie ? je vais entrer dans le port, & je vous laiſſe encore à la merci des flots, & ſur le point à tout moment d'un triſte naufrage : je vais appaiſer mon juge ; travailler tandis qu'il eſt temps, à me le rendre favorable, & le conjurer de ne me pas rejetter éternellement de ſa face ; & vous allez enrichir le tréſor de colere pour le jour terrible de ſes vengeances : je vais mourir au monde, il eſt vrai ; mais à un monde qui ne fait que des malheureux ; à un monde qui eſt déja condamné ; à un monde qui va périr demain, & dont je n'aurois pu jouir que pendant la courte durée d'une vie rapide : *Ne pleurez donc pas ſur moi ; pleurez plutôt ſur vous-mêmes.*

Quelle injuſtice en effet, ô mon Dieu ! & quel aveuglement déplorable de plaindre une ame qui ſe donne entiérement à vous, & que vous mettez ici à couvert des pieges infinis, répandus ſur toutes les voies des enfants des hommes : je mets à vos pieds les dépouilles du monde, & vous allez me revêtir d'un vêtement de ſalut & de juſtice : je me ſépare du commerce & de la ſociété de ceux qui ne vous connoiſſent pas ; & vous m'allez donner une place parmi vos épouſes fidelles & ferventes : j'abandonne le lieu des peines & des tentations ; & vous m'allez introduire dans le lieu des conſolations & des

graces. Monde profane, je ne vous ai jamais vu avec plaiſir, & je vous quitte ſans regret : je laiſſe encore, il eſt vrai, au milieu de vous des gages qui me ſeront toujours chers, & dont je ne me ſépare qu'avec peine; mais ne faut-il pas qu'il y ait de la douleur & du ſang dans mon ſacrifice? ah! ſi je n'avois eu qu'à renoncer à vos pompes & à vos plaiſirs frivoles, il m'en auroit trop peu coûté, & ce n'eût pas été donner à Jeſus-Chriſt une grande marque d'amour, que de lui ſacrifier ce ce que je n'aimois pas. Que vous rendrai-je donc, ô mon Dieu! pour toutes les faveurs dont vous m'avez comblée? je boirai votre calice; j'invoquerai votre ſaint nom; & je vous rendrai mes vœux en préſence de tout ce peuple, dans l'enceinte de votre maiſon, pour faire avec vous une alliance éternelle; parce que vous êtes le Seigneur & le Roi de l'immortalité. Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

I. SERMON
POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois consolations de la vie religieuse. I. Une consolation d'élection. II. Une consolation de préservation. III. Une consolation de consécration.*

I. PARTIE. *Une consolation d'élection.* Outre cette élection invisible par laquelle la miséricorde de Dieu nous a marqués du sceau du salut, & nous a séparés de la masse de perdition, il est des élections visibles qu'on peut regarder comme les moyens & les préjugés consolants de la premiere. Or, telle est la vie religieuse en effet, dans les ames que Dieu appelle à cet état.

1°. On y voit une préférence marquée au milieu d'une infinité d'ames que Dieu abandonne : Premiérement, préférence de pure bonté. Car, au-lieu que les hommes ne nous préferent dans la distribution de leurs graces, que parce qu'ils nous trouvent, ou plus utiles à leurs desseins, ou plus dignes de leurs bienfaits ; Dieu, dans ses choix, ne consulte que sa miséricorde, parce que nous en sommes tous également indignes. Ainsi les heureuses inclinations, le premier

âge paſſé dans l'innocence, l'éloignement naturel du monde, ſont les ſuites heureuſes, & non les cauſes de votre élection. Car combien d'autres, avec les mêmes ſecours, n'ont pas perſévéré dans le deſſein qu'elles avoient de s'enſevelir avec Jeſus-Chriſt dans ces ſaintes retraites? Secondement, préférence conſolante par ſa ſingularité. Conſidérez ce qui ſe paſſe dans l'univers : comparez, ſi vous le pouvez, le petit nombre d'ames juſtes & fidelles qui au milieu de nous vivent de la foi, à cette multitude effroyable d'infideles, d'errants, de pécheurs, de mondains, de tous les pays & de toutes les nations, qui ſuivent les voies de la perdition & de la colere : c'eſt un atôme au milieu d'un eſpace immenſe ; & cependant c'eſt parmi ce petit nombre même que le Seigneur vous a choiſie, il vous a élue même parmi ſes élus. Que de graces renfermées dans une ſeule grace! Il vous a ſéparée de tant de peuples qui ne le connoiſſent pas, ou qui le connoiſſant ne l'adorent pas comme il faut; de tant de fideles qui en l'adorant, violent ſa loi ſainte : il vous a privilégiée encore pardeſſus ce petit nombre d'ames juſtes, qui au milieu des périls du monde le ſervent, mais ſont obligées de ſe partager entre le monde & lui : ſentez-vous tout le prix de cette préférence?

2°. Nouveau ſujet de conſolation dans votre élection : les moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour vous y conduire. Quels prodiges le bras du Seigneur n'a-t-il pas opérés, & quels moyens ſa ſageſſe n'a-t-elle pas employés pour vous retirer du monde! que de ſecrettes invitations! que de nuages diſſipés! que de dégoûts vaincus! que d'obſtacles écartés! que de facilités ménagées! que d'événements inattendus! que de révolutions & de changements pour vous frayer le chemin où il vouloit vous conduire? de ſorte que le Seigneur ne vous a jamais perdue de vue, & que vous pouvez lui dire avec le Prophete : C'eſt vous, Seigneur qui avez préparé toutes mes voies, & qui, dès le ſein de ma mere avez mis votre main ſur moi.

Telles ſont les grandes miſéricordes du Seigneur ſur les ſiens.

3°. Autre ſujet de conſolation dans votre élection : les ſecours & la protection que Dieu promet, & qui ſont toujours les ſuites de cette élection. C'eſt une vérité du ſalut que les ſecours particuliers de la grace ſuivent d'ordinaire le choix qu'elle fait de nous. Tel eſt l'avantage d'une ame qui entre dans une voie que la main même du Seigneur lui a frayée : elle ne doit plus ſe regarder elle-même, ni s'arrêter à la diſproportion qu'elle trouve entre ſa foibleſſe, & les difficultés où Dieu l'appelle : c'eſt Dieu même qui l'y conduit, & c'eſt aſſez ; elle peut dire avec le Prophete : *Le Seigneur eſt mon guide ; rien ne me manquera.* Au-lieu que les ames mandaines entrées la plupart dans l'état où elles ſe trouvent, ſans vocation du Ciel, ſont livrées à leur propre foibleſſe, & Dieu ne les ſoutient point dans des voies que lui même ne leur a point choiſies. Delà vient que nous voyons tous les jours tant d'ames dans le monde, qui remplies d'ailleurs de bons deſirs & nées avec d'heureuſes inclinations, ſe plaignent ſans ceſſe de leur foibleſſe ; des ames pour qui tout eſt un écueil, & en qui les plus fermes réſolutions ne vont jamais plus loin que juſqu'au premier péril : c'eſt que le Seigneur les laiſſe errer au gré de leurs paſſions dans un monde, où ſa main ne les a pas placées. Pour vous que la main du Seigneur conduit dans le lieu ſaint, vous pouvez avec confiance vous répondre de ſa protection & de ſes graces. Ne craignez donc pas les peines & les difficultés que la vie religieuſe ſemble d'abord offrir à la nature : ſes auſtérités ſe changeront pour vous en de douces conſolations, ſes devoirs les plus pénibles ſoutiendront votre foi, loin de l'abattre, & vous ſerez vous-même ſurpriſe de votre force & de votre courage. Mais ne comptez pas tellement ſur la grace de votre élection, que vous laiſſiez affoiblir en vous cette premiere ferveur de l'eſprit : ſi vous vous relâchez, en vain étiez vous appellée aux noces de l'E-

poux, vous ſerez rejettée, comme les vierges imprudentes, quoique leur vocation fût certaine.

II. PARTIE. *Conſolation de préſervation.* En effet vous quittez le monde, mais qu'eſt-ce que ce monde miſérable duquel la miſéricorde de Jeſus-Chriſt va vous ſéparer à jamais? Premiérement, c'eſt une région de ténebres; ſecondement, une voie toute ſemée d'écueils & de précipices; troiſiémement, c'eſt le lieu des tourments & des triſtes inquiétudes.

1°. Une région de ténebres : la vanité n'y trouve ou que des aveugles qui ne la connoiſſent pas, ou que des ennemis qui la combattent; & ſans parler de tous les divers genres d'aveuglement ſi répandus dans le monde, qui attaquent le fondement de la foi & de la doctrine ſainte, arrêtons-nous aux erreurs qui en alterent les regles & les maximes. On annonce tous les jours ces maximes ſaintes avec autant de force, d'exactitude & de lumiere, que dans les premiers âges de l'Egliſe : cependant il n'en eſt aucune ſur laquelle le monde ne répande encore des adouciſſements, des fauſſes couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent : & ce ne ſont pas là les erreurs de quelques particuliers, ce ſont les erreurs de preſque tous les hommes; c'eſt la doctrine du monde entier, contre laquelle il n'eſt plus temps de vouloir s'élever. C'eſt ainſi que tous les hommes preſque marchent, ſans le ſavoir, dans les ténebres; & c'eſt ainſi que vous auriez vécu, ſi la miſéricorde de Jeſus-Chriſt ne vous avoit retirée de cette région de ténebres, pour vous faire paſſer à un royaume de lumiere : vous auriez regardé comme des vérités, les erreurs reçues de la multitude; vous auriez ſuivi les voies que tout le monde regarde comme ſûres. Les miſéricordes du Seigneur ſur vous ſont donc dignes d'une reconnoiſſance qui ne doit plus finir qu'avec votre vie. Voyez, tandis que des ténebres épaiſſes couvrent toute la terre, comme la lumiere du Seigneur s'eſt élevée ſur vous ſeule, comme il vous a conduite dans un lieu où tout vous montrera la vérité. Rien en effet n'eſt

plus conſolant pour une ame que la miſéricorde du Seigneur a ſéparée du monde, que ce premier coup d'œil qui lui en découvre les erreurs & les fauſſes maximes.

2°. Le monde eſt une voie toute ſemée d'écueils & de précipices. Tout eſt danger dans le monde : danger dans la naiſſance, dans l'élévation, dans les ſoins publics, dans l'uſage des grands biens, dans les entretiens, dans les amitiés, dans le mariage, dans l'état de liberté, &c. voilà le monde : ſi vous échappez d'un péril, vous venez bientôt échouer à un autre ; & ne croyez pas que tous ces dangers euſſent été moindres pour vous que pour une autre. Quand même des exemples domeſtiques de vertu auroient quelque temps défendu votre innocence ; ah ! que les exemples touchent peu dans cette premiere ſaiſon de la vie qu'on deſtine à l'oubli de Dieu ! Vous auriez peut-être envié le bonheur des ames qui ſervent Dieu, & qui ſont à lui ſans réſerve ; mais rentraînée à l'inſtant par le torrent fatal des exemples, la vertu n'auroit jamais eu que vos foibles deſirs, & le monde toujours votre cœur & vos affections véritables. Ce n'eſt pas qu'en convenant des périls innombrables du monde, & de la difficulté d'y faire ſon ſalut, je veuille juſtifier les vaines excuſes des mondains. Il eſt difficile, diſent-ils, de vivre chrétiennement dans le monde : cela eſt vrai. Mais combien d'ames fidelles la grace y forme & y conſerve-t-elle tous les jours à vos yeux ! Le plus ſûr, dites-vous, ſeroit de tout quitter, & de s'aller cacher au fond d'une retraite. Ah ! je l'avoue avec vous, mais il ne faut pas que les deſirs d'un état devenu impoſſible, vous calment ſur les dangers de votre état préſent, c'eſt une illuſion de ne pas faire ce qu'on doit, parce qu'on voudroit faire ce qu'on ne peut pas.

3°. Le monde eſt le lieu des tourments & des triſtes inquiétudes. On croiroit d'abord que la joie & les plaiſirs ſont le partage de ce monde réprouvé, mais il s'en faut bien. Hélas ! ſi l'on pouvoit y être heureux du moins en oubliant Dieu, & en ne refuſant rien aux

paſſions inſenſées; ſi on n'évitoit pas les ſupplices éternels deſtinés aux pécheurs, du moins on jouiroit du préſent; mais ce préſent même, cet inſtant rapide, eſt refuſé aux pécheurs. Dieu qui nous a faits pour lui, ne veut pas que nous puiſſions être un inſtant même heureux ſans lui : il ſe ſert de nos paſſions pour nous punir de nos paſſions mêmes. En vain nous formons nous un plan de félicité dans le crime, notre cœur dément bientôt cette eſpérance; & il ne nous reſte rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de nous l'être en vain formée. Jeſus-Chriſt n'a pas laiſſé ſa paix au monde, il ne l'a laiſſée qu'à ſes diſciples : ainſi en le lui ſacrifiant aujourd'hui, vous ne lui ſacrifiez rien de trop aimable; & ce qui fait le prix & le mérite de votre ſacrifice, eſt bien plutôt le plaiſir ſaint avec lequel vous le conſommez, que les plaiſirs frivoles auxquels vous renoncez. Oui, ſi vous connoiſſiez le fond & l'intérieur de ce monde miſérable, vous n'y verriez que des malheureux. Voilà le monde avec toutes ſes erreurs, ſes périls & ſes inquiétudes. Réjouiſſez-vous donc de ce que Dieu vous a délivrée de la tyrannie de ce monde, pour faire ſa demeure au milieu de votre cœur, & y établir une paix & une ſérénité éternelle.

II. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *I. Les tentations : II. Les conſolations de la vie religieuſe.*

I. PARTIE. *Les tentations de la vie religieuſe.* Il y a trois tentations à craindre dans cet état : premiérement, la tentation du temps; ſecondement, la tentation du dégoût; troiſiémement, la tentation des exemples.

1°. La tentation du temps. Les commencements ſont d'ordinaire fervents & fideles : mais ces pre-

mieres années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : premiere tentation. Or pour vous armer contre un écueil où la grace de la vocation vient ſouvent échouer, ſouvenez-vous que l'eſprit de la vie religieuſe que vous embraſſez, eſt le même pour tous les âges ; que les regles ſaintes de cet inſtitut ſont les mêmes pour tous les temps ; & qu'ainſi dans un âge plus avancé, comme dans une premiere jeuneſſe, puiſque la ſainteté de votre état ſera toujours égale, votre fidélité doit toujours être la même. Ce ne ſeroit pas même aſſez : plus vous avancerez dans la profeſſion religieuſe, plus vous devez croître dans la grace de votre état. Qui n'avance pas dans les voies de Dieu, recule. Mais s'il étoit un temps où il fût permis de ſervir Dieu avec une ſorte de tiédeur, il ſemble que ce devroit être dans le commencement de la carriere, où la grace eſt encore foible : au-lieu que dans la ſuite, la grace ayant dû croître en nous, & l'eſprit de notre vocation ſe fortifier, la tiédeur devient un crime. Car il n'en eſt pas de la milice de Jeſus Chriſt, comme de celle des princes de la terre : dans celle-ci, après un certain temps de travail & de ſervice, on acquiert le droit de chercher dans le repos le délaſſement & comme la récompenſe de ſes fatigues paſſées ; mais dans la milice de Jeſus-Chriſt, c'eſt en être déſerteur que de ceſſer un moment de combattre ; & ſe relâcher après quelques années de ferveur, c'eſt perdre tout le fruit de ſa fidélité paſſée.

2°. La tentation du dégoût. Les commencements ſur-tout de la vie chrétienne & religieuſe ſont toujours accompagnés d'un certain attendriſſement de cœur qui nous en adoucit d'abord tous les exercices. Alors tout s'applanit, tout devient aiſé : mais ce premier goût s'uſe d'ordinaire ; alors nos penchants d'abord ſi dociles ſe ſoulevent contre le joug : delà vient qu'on ſe décourage, & qu'on ne fait plus que ſe traîner dans la voie ſainte. Pour prévenir une tentation ſi ordinaire dans ces retraites religieuſes, écoutez les avis

ſuivants : le premier eſt que la ſource de nos dégoûts dans les voies de Dieu, eſt d'ordinaire dans nos infidélités : ce n'eſt que lorſque nous commençons à mêler des adouciſſements aux devoirs, que les devoirs commencent à devenir triſtes & pénibles. Ainſi ſi vous éprouvez jamais ces dégoûts dans la voie ſainte où vous entrez, examinez-vous d'abord vous-même, & voyez s'il n'y a pas dans votre cœur quelque principe ſecret d'infidélité, qui infecte tout le détail de vos exercices, & qui éloigne Dieu de vous. Un ſecond avis, c'eſt que les dégoûts peuvent ſe trouver quelquefois dans la vie la plus fervente & la plus fidelle ; & en vous conſacrant aujourd'hui à Jeſus-Chriſt, vous devez vous attendre à des amertumes dans ſon ſervice. Au commencement de la carriere, il nous ſoutient par des conſolations ſenſibles ; c'eſt un lait dont il nourrit notre foibleſſe : mais à meſure que nous avançons, il nous traite comme des hommes forts ; il ne nous nourrit plus que du pain de la vérité, qui eſt la nourriture des parfaits, & un pain ſouvent de tribulation & d'amertume. Mais ce qui doit alors vous conſoler, c'eſt que le Seigneur ne demande pas de nous le goût, mais la fidélité ; c'eſt que la vie religieuſe eſt une vie de mort & de ſacrifice, & que cet état de peine & de triſteſſe paroît l'état le plus naturel d'une ame qui a pris la croix de Jeſus-Chriſt pour ſon partage.

3°. La tentation des exemples. C'eſt encore un des plus dangereux écueils de la vie religieuſe. Oui, quoique la maiſon où vous entrez conſerve encore le premier eſprit de zele, de charité & de fidélité, qu'elle reçut des mains de ſon bienheureux Fondateur, néanmoins parmi tant de Vierges fidelles & ferventes, il eſt difficile qu'il ne s'en trouve quelqu'une en qui la foi paroiſſe plus foible, la piété plus languiſſante, en un mot toute la conduite plus humaine : or rien n'eſt plus à craindre que la tentation de cet exemple. Si c'étoient des exemples d'un déréglement ouvert & déclaré, ils ne trouveroient en vous que l'indignation & l'horreur qu'ils méritent ; mais ce ſont des exemples qui

qui s'offrent à nous ſous une couleur ſpécieuſe d'innocence, qui ne nous préſentent que des adouciſſements légers & preſque néceſſaires à la foibleſſe humaine. Le remede contre une contagion ſi à craindre même dans le lieu ſaint, c'eſt premiérement, de ſe dire à ſoi-même, que Dieu permet les exemples de relâchement dans les maiſons même les plus ferventes, pour éprouver les ames qui lui ſont fidelles : ſecondement, c'eſt de rappeller ſouvent l'exemple de ces pieuſes fondatrices qui vous ont frayé les premieres voies de ce ſervent inſtitut : troiſiémement, ſans chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, c'eſt de vous propoſer ſans ceſſe celui des Vierges ferventes qui marchent ici à vos yeux avec tant de fidélité dans la voie du Seigneur ; c'eſt d'étudier leur conduite, aimer leur ſociété, rechercher leur confiance.

II. PARTIE. *Les conſolations de la vie religieuſe.* Elles conſiſtent dans trois avantages : Premiérement, les tentations y ſont moindres ; ſecondement, les ſecours y ſont plus grands ; troiſiémement, les conſolations y ſont plus pures & plus abondantes.

1°. Les tentations y ſont moindres, parce que les trois grands écueils de l'innocence des hommes n'exercent ici qu'à demi leur malignité & leur empire. La premiere tentation de la vie humaine, ce ſont les richeſſes : or le dépouillement religieux y met à couvert de cette tentation ; c'eſt-à-dire, de l'attachement aux richeſſes, de l'uſage injuſte qu'on en fait, & des ſoucis inſéparables, ſoit de l'acquiſition, ſoit de la conſervation des richeſſes. Le ſacrifice que vous allez faire à Jeſus-Chriſt de votre corps, en le conſacrant à une continence perpétuelle, vous rend ſupérieure à la tentation de la chair, qui eſt la ſeconde tentation de la vie humaine : car au-lieu que le monde entier ſemble s'empreſſer & ſe glorifier de faire naufrage contre cet écueil ; dans ces aſyles ſaints tout inſpire la pudeur, tout ſoutient l'innocence. Le troiſieme écueil de la vie humaine, c'eſt l'uſage capricieux de notre liberté, or le ſacrifice de votre eſprit & de votre volonté, que

vous allez faire à Jeſus-Chriſt, vous met à couvert de cette tentation, & des chûtes & des embarras qu'elle entraîne. Car au-lieu que dans le monde cette liberté que les hommes font tant valoir comme leur ſouveraine félicité, eſt pourtant la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous leurs plaiſirs, & la cauſe du peu d'ordre qui ſe trouve dans leur vie; au contraire, dans la vie religieuſe tout eſt réglé, chaque moment a ſon emploi marqué: la tentation de l'ennui, de l'inutilité où l'on vit dans le monde, n'y eſt point à craindre: on n'y vit point au hazard & ſous la conduite ſi incertaine & toujours dangereuſe de ſoi-même; on y vit ſous la main des regles, pour ainſi dire, toujours ſûres & toujours égales.

2°. Les ſecours y ſont plus grands. Premiérement, le ſecours de la retraite qui vous met à couvert des périls dont le monde eſt plein; ſecondement, le ſecours des exercices religieux, qui mortifient les paſſions, qui reglent les ſens, qui nourriſſent la ferveur, qui anéantiſſent peu-à-peu l'amour-propre, qui perfectionnent toutes les vertus. Troiſiémement, le ſecours des exemples: quel bonheur de vivre parmi des vierges fidelles, qui nous inſpirent l'amour du devoir, & nous ſoutiennent dans nos découragements! Quatriémement, le ſecours de la charité, des attentions & des prévenances de nos Sœurs; quelle douceur d'avoir à paſſer ſa vie au milieu des perſonnes qui nous aiment, qui ne veulent que notre ſalut, qui ſont touchées de nos malheurs, ſenſibles à nos afflictions, attentives à nos beſoins, ſecourables à nos foibleſſes! &c. Cinquiémement, le ſecours des avis & des ſages conſeils, qui nous redreſſent ſans nous aigrir, qui préviennent nos fautes, ou en ſont auſſi-tôt le remede. Sixiémement, le ſecours des prieres & des gémiſſements de nos Sœurs; qui s'intéreſſent pour nous auprès de Dieu, attirent ſur nous ſes miſéricordes. Septiémement les graces intérieures que le Seigneur verſe ici avec abondance & qui non-ſeulement adouciſſent ſon joug, mais nous le rendent aimable.

3°. Les conſolations plus pures & plus abondantes. On y goûte cette paix du cœur que le monde ne cou-

noît pas, & qu'il ne ſauroit donner; cette joie qui ſort du fond d'une conſcience pure; ce calme heureux dont jouit une ame morte à tout ce qui agite les enfants d'Adam, ne goûtant que Dieu ſeul, ne deſirant que Dieu ſeul, & ne s'étant réſervée que Dieu ſeul.

III. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

DIVISION. *Trois Réflexions ſur les trois vœux de l'état Religieux, dans leſquelles on examine ce que ces vœux ont de commun avec la vie chrétienne, & ce qu'ils y ajoutent de plus.*

I. RÉFLEXION *ſur le vœu de la virginité perpétuelle.* Ce vœu vous engage à deux devoirs : le premier, c'eſt l'entiere ſoumiſſion de la chair à l'eſprit; devoir qui vous eſt commun avec tous les fideles : le ſecond, les moyens pour parvenir à cette ſoumiſſion, dont le principal vous eſt particulier & propre de votre état, & les autres regardent également tous les chrétiens.

Premier devoir; l'entiere ſoumiſſion de la chair à l'eſprit : devoir qui vous eſt commun avec tous les fideles. Car la pureté que la ſainteté de la vocation chrétienne exige de tous les fideles, ne ſe bornent pas à leur interdire certains déſordres groſſiers & honteux; elle va bien plus loin. Comme tout chrétien a renoncé à la chair dans ſon baptême, & que par-là il eſt devenu ſaint, ſpirituel, membre de Jeſus-Chriſt, temple du Saint-Eſprit, il faut pour remplir cette haute obligation, qu'il ſe regarde comme un homme céleſte, conſacré par l'onction de la divinité qui réſide en lui. Dès-lors pour un chrétien, non-ſeulement tout ce qui ſouille la chair eſt un ſacrilege, mais tous les plaiſirs même légitimes, où il ne cherche que la ſatisfaction des ſens, ſouillent & profanent ſa conſécration. Or, pour parvenir à cette parfaite ſoumiſſion de la chair à l'eſprit,

les ſaints fondateurs vous ont preſcrit deux moyens. Le premier, qui eſt propre de l'état religieux, eſt l'entiere conſécration de votre corps à Jeſus Chriſt, laquelle ne conſiſte pas ſeulement dans le renoncement à la ſociété ſainte du mariage : tout doit être pur & chaſte dans une vierge conſacrée à la chaſteté religieuſe ; tout ce qui n'eſt pas ſaint, éternel, céleſte, la ſouille, la dégrade, l'avilit : telle eſt l'excellence de la ſainte virginité qui va vous conſacrer à Jeſus-Chriſt. Pour faciliter la pratique de ce premier moyen, les premiers inſtituteurs y en ont joint un ſecond ; ſavoir, les jeûnes, les veilles, les macérations, la priere, parce qu'ils ont compris qu'il étoit impoſſible de conſerver le corps pur au Seigneur, ſi la mortification n'en réprimoit les révoltes, & ſi la priere n'en purifioit les deſirs.

Or, voilà l'avantage que vous avez dans votre état ſur les perſonnes engagées dans le monde : comme vous ; elles ſont obligées de conſerver leur corps pur au Seigneur, & de s interdire tous les deſirs qui pourroient ſouiller l'ame : mais pour en venir là, ils ſont obligés comme vous, & encore plus que vous, de ſe mortifier ſans ceſſe, de veiller, de ne point ceſſer de prier & de gémir pour appeller le Seigneur au ſecours de leur foibleſſe. Mais ces devoirs ſi eſſentiels à cette vertu, qui vous conſerve pure & ſans tache, deviennent comme impraticables au milieu du monde : la priere n'y eſt même pour les plus réguliers, qu'un moment de bienſéance & d'ennui, accordé le matin & le ſoir à ce ſaint exercice : la mortification n'y eſt pas moins inconnue & impraticable que la priere ; en effet, comment ſe mortifier au milieu d'un monde où l'on donne tout aux ſens ? Mais dans ces aſyles ſaints la priere & la mortification deviennent comme le fonds & l'occupation néceſſaire de votre état, & il en coûteroit plus de s'y refuſer, que de s'y livrer avec une conſtante fidélité : tout y facilite la priere, parce que tout y inſpire le recueillement : tout y conduit à la mortification ; les ſaints uſages établis, les exercices religieux,

l'auſtérité de la vie commune, &c. Ainſi le ſeul privilege que les perſonnes du monde ont ici par-deſſus vous, c'eſt qu'ayant au fond les mêmes obligations que vous, elles n'ont pas les mêmes facilités pour les remplir.

II. RÉFLEXION *ſur le vœu de pauvreté.* Comme nous ne ſaurions preſque plus jouir des bienfaits de l'Auteur de la nature ſans en abuſer, les ſaints fondateurs ont cru qu'il étoit plus ſûr & plus facile de s'en dépouiller tout-à-fait, que de ſe contenir dans les bornes d'un uſage ſaint & légitime. Or, cet engagement de pauvreté religieuſe renferme trois devoirs eſſentiels: premiérement, un détachement de cœur de toutes les choſes de la terre; ſecondement, une privation actuelle de toutes les ſuperfluités; troiſiémement, une ſoumiſſion & une indépendance entiere des ſupérieurs, dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires.

Le premier devoir, qui conſiſte dans le détachement de cœur de toutes les choſes de la terre, eſt une obligation qui vous eſt commune avec tous les fideles, puiſque c'eſt une ſuite du ſecond vœu de votre baptême, par lequel vous avez renoncé au monde & à ſes pompes. Tout chrétien doit vivre détaché de tout ce qui l'environne ici-bas, parce que tout chrétien doit ſe regarder comme étranger ſur la terre; mais rien de plus rare que ce détachement de cœur dans le monde, où l'on ne vit que comme ſi nous n'étions faits que pour ce que nous voyons, & que la terre dût être notre patrie éternelle. Or, c'eſt en quoi l'opprobre de Jeſus-Chriſt, que vous embraſſez, doit vous paroître préférable à toutes les couronnes de la terre: ce détachement ſi indiſpenſable pour le ſalut, & ſi difficile dans le monde, devient comme naturel dans la religion; parce qu'il eſt aiſé de ſe détacher de tout quand on s'eſt dépouillé de tout; de ne tenir à rien ſur la terre, quand on n'y poſſede rien, & d'être pauvre de cœur, quand on eſt pauvre réellement & en effet.

Le ſecond devoir de la pauvreté religieuſe, c'eſt

le retranchement actuel de toutes les ſuperfluités ; c'eſt-à-dire, de tout ce qu'on appelle dans le monde, les aiſes & les commodités de la vie : devoir indiſpenſable à tout fidele, puiſqu'il eſt encore une ſuite des engagements du baptême. Les créatures ne ſont pas faites pour fournir de vains plaiſirs au chrétien, puiſque l'Evangile les lui interdit tous, & qu'il y a renoncé lui-même dans ſon baptême. Bien plus, comme pécheurs, nous avons perdu le droit d'uſer des créatures, & de les faire ſervir à nos beſoins, & ce n'eſt que par grace que Dieu nous en accorde l'uſage. Selon ces regles capitales de la foi, on doit vivre pauvre au milieu de l'opulence, & ſe retrancher tout ce qui ne tend qu'à flatter les ſens, tout ce qui ſert d'aiguillon aux paſſions. L'avantage que les perſonnes du monde ont donc ici au-deſſus de vous, c'eſt que ſans renoncer à leurs grands biens, elles ne peuvent pourtant les faire ſervir à leurs plaiſirs ; c'eſt qu'à portée de ſe ménager toutes les ſuperfluités, elles ſont obligées de ſe les interdire ; c'eſt en un mot, qu'elles ont plus d'embarras que vous, & n'en ont pas pour cela plus de privilege. Une Epouſe de Jeſus Chriſt, à la vérité, qui a joint à cette obligation commune, une promeſſe particuliere de vivre dans le dépouillement religieux, doit ſe diſputer avec plus de rigueur les plus légeres ſuperfluités ; & non-ſeulement éviter les profuſions de la vanité, mais y joindre les privations d'une humble pauvreté. Mais vous voyez que ce que votre engagement exige de plus de vous, que des perſonnes du monde, eſt plutôt une facilité pour remplir le vœu de votre baptême, qu'une nouvelle rigueur que vous y ajoutez.

Le troiſieme devoir de ce dépouillement religieux, eſt la ſoumiſſion & la dépendance entiere des ſupérieurs dans l'uſage même des choſes les plus néceſſaires ; c'eſt-à-dire, regarder tout ce qu'on nous laiſſe comme n'étant point à nous, n'en uſer que ſelon l'ordre & la volonté de ceux qui nous gouvernent, & n'avoir à ſoi que le ſaint plaiſir d'être libre & dépouillé de tout. Ne vous figurez pas cependant qu'en ceci même votre

condition ſoit plus dure que celle des perſonnes du monde. A la vérité, la foi n'exige pas d'eux qu'ils dépendent des hommes dans l'uſage de leurs biens : mais ils dépendent toujours des maximes de la foi qui doivent régler cet uſage; ils dépendent ſans ceſſe de Dieu, qui peut leur enlever ces biens à chaque inſtant ; ils doivent donc ſe regarder toujours comme des eſclaves à qui le maître peut redemander les biens qu'il leur a confiés, ſans qu'ils puiſſent y trouver à redire; en uſer comme pouvant en être dépouillés l'inſtant qui ſuit; ne les poſſéder que comme ne les poſſédant point; ſonger en un mot, que tout ce qui leur appartient, c'eſt le droit de faire valoir leurs biens au profit & pour la gloire du Maître ſouverain qui leur en a confié l'adminiſtration. La pauvreté religieuſe ne diminue donc pas vos droits ſur les biens & ſur les plaiſirs de la terre, puiſque le chrétien n'y a point de droit : elle diminue ſeulement vos embarras & vos inquiétudes; & loin de vous impoſer un nouveau joug, elle vous met dans une liberté parfaite.

III. RÉFLEXION *ſur le vœu d'obéiſſance.* Le monde qui ne connoît pas la vertu de la foi & l'eſprit de la vie chrétienne, regarde cet engagement comme un joug affreux & inſupportable à la raiſon : il eſt vrai qu'il paroît d'abord fort triſte & fort dur à la nature, d'être forcé de ſacrifier ſans ceſſe ſes propres lumières, aux lumieres & ſouvent aux caprices de ceux qui nous gouvernent; cette ſituation paroît révolter d'abord tous les penchants les plus raiſonnables de la nature; & ôter aux hommes la ſeule conſolation que les maux leur laiſſent, qui eſt l'indépendance & la liberté de diſpoſer de leurs actions & d'eux-mêmes. Mais ce n'eſt là qu'un langage dont le monde ſe fait honneur; car trouver dans le monde un état d'indépendance entiere, cela n'eſt pas poſſible. La vie du monde n'eſt qu'une ſervitude éternelle; mais ce qu'il y a de triſte pour les perſonnes du monde, c'eſt que leurs aſſujettiſſements, qui ſont tous leurs malheurs, ſont ſouvent auſſi tous leurs crimes : leur complaiſance eſt pénible, & elle eſt criminelle, au-lieu que

dans ces aſyles ſaints, elle coûte moins au cœur; parce qu'on eſt ſûr qu'on ne ſacrifie ſa volonté qu'à la volonté de Dieu, dont les ſupérieurs ne ſont que les interpretes, & elle a toujours un nouveau mérite.

D'ailleurs, quand vous auriez pu vous flatter de trouver dans le monde une ſituation d'indépendance & de liberté entiere, il ne vous auroit pas été permis pour cela de ſuivre aveuglément vos goûts & vos caprices. Tout chrétien a une regle éternelle & ſupérieure, qu'il doit conſulter ſans ceſſe ſur chaque action; par conſéquent, dans tout ce qu'il fait, il ne lui eſt pas permis de ne chercher qu'à ſe ſatisfaire lui-même; autrement il ſe mettroit lui-même à la place de Dieu, auteur de l'ordre qu'il doit ſuivre. Que fait donc l'obéiſſance religieuſe? elle nous manifeſte par l'organe de nos ſupérieurs cette regle éternelle que nous aurions été obligés de conſulter ſans ceſſe de nos démarches; en un mot, elle nous décharge de nous-mêmes, pour ainſi dire, pour nous mettre entre les mains & ſous la conduite de Dieu. Ainſi les perſonnes du monde ne ſe croient plus libres que parce qu'elles ne connoiſſent pas le fonds de la religion, & les devoirs de la vie chrétienne : elles ne font tant valoir leur liberté & leur indépendance, que parce qu'elles ignorent qu'il n'eſt pas plus permis à l'homme du monde d'uſer de ſa liberté ſelon ſon humeur & ſon caprice, qu'au ſolitaire qui s'en eſt dépouillé entre les mains de ſes ſupérieurs.

IV. SERMON

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

PROPOSITION. *Les caracteres de l'alliance qu'une vierge chrétienne contracte avec Jeſus Chriſt, en embraſſant l'état religieux, prouvent que de tous les préjugés du ſalut, il n'en eſt pas de plus certain & de plus conſolant pour elle.*

I. RÉFLEXION. Premier caractere de cette alliaſ-

ce ; *Une alliance de Juſtice : Sponſabo te in juſtitiâ ;* c'eſt-à dire, qu'il étoit juſte que vous donnaſſiez à Dieu cette marque de votre amour, & que votre reconnoiſſance envers lui ne pouvoit s'acquitter à moins : car la meſure de ce que nous devons à Dieu, eſt ce que nous avons reçu de lui ; plus il ſe communique à nous, plus il veut que nous ſoyons à lui. Or, rappellez en ce moment toutes les graces dont il vous a juſques ici comblée : des ſentiments de ſalut inſpirés dans une premiere jeuneſſe ; tant de périls éloignés ; tant d'obſtacles qui ſembloient rendre la démarche que vous faites aujourd'hui, impoſſible, ſurmontés : rappellez en un mot toute la ſuite des miſéricordes du Seigneur ſur vous, dans ces jours qui ont précédé ce jour heureux, lorſque laſſée, ce ſemble, de vous ſoutenir toute ſeule contre les attaques que le monde, que la nature, que votre propre cœur vous livroit, vous paroiſſiez ſur le point de ſuccomber & de vous y rendre ; que ſe paſſoit il alors dans votre ame ? quelle étoit la voix ſecrete qui vous parloit alors au fond du cœur ? n'étoit-ce pas l'Epoux céleſte qui vous parloit tout bas, pour vous faire entendre que vous auriez grand tort de prêter l'oreille aux diſcours du monde & à ſes ſollicitations, qu'il eſt plein de malheureux, & que s'il s'y trouve quelque conſolation, elle n'eſt que pour les ames qui ſont fidelles à leur Dieu ? & alors ne ſentiez-vous pas votre foi ſe raffermir, votre langueur ſe ranimer, vos irréſolutions ſe fixer, vos ténebres ſe diſſiper, & la ſérénité ſuccéder à l'orage ? Voilà l'hiſtoire des miſéricordes du Seigneur ſur votre ame. Voyez s'il en uſe de même envers tant d'autres que le torrent entraîne : il ne daigne pas diſputer leur cœur au monde qui le poſſede tout entier. Qu'avez-vous fait qui ait pu vous attirer ſes regards & ſes préférences ? où en ſeriez-vous, s'il eût borné toutes les opérations de la grace à votre égard, à ces demi-volontés dont le monde eſt plein, & à ces réflexions ſtériles ſur les abus des plaiſirs, de la fortune, & de toutes les choſes préſentes, qui ne convertiſſent perſonne ? Il le pouvoit ; & vous n'aviez rien à ſes yeux de plus que tant d'autres qu'il

traite de la ſorte : mais il vous a prévenue de ſes bénédictions ; plus le monde a fait d'efforts pour vous ſéduire, plus il a été attentif à vous protéger. En vous donnant aujourd'hui à lui, vous ne faites donc que lui offrir ſon propre ouvrage ; & la ſainte alliance que vous faites aujourd'hui avec lui, eſt une alliance de reconnoiſſance & de juſtice : *Sponſabo te in juſtitiâ.*

II. RÉFLEXION. Second caractere de cette alliance : *Une alliance de jugement & de ſageſſe* : *Sponſabo te in judicio.* Peſez en effet, ſur quoi roule ce que vous allez ſacrifier, & de quel prix eſt ce que Jeſus-Chriſt vous prépare. D'un côté, une fumée dont un inſtant décide ; des plaiſirs qui durent peu, & qui doivent être punis éternellement ; en un mot, le monde avec ſes dégoûts, ſes remords, ſes périls, &c. & enfin, une mort accompagnée ſouvent d'un repentir inutile, ſouvent d'un calme funeſte, toujours terrible pour le ſalut. Mais de l'autre côté, que vous prépare Jeſus-Chriſt pour remplacer ce ſacrifice ? l'innocence & la paix du cœur, que le monde ne connoît pas ; la joie d'une bonne conſcience, où nous trouvons des reſſources à toutes nos peines, des précautions contre toutes nos foibleſſes, des appuis dans tous nos découragements, des attraits pour tous nos devoirs, une vie tranquille pleine de bonnes œuvres ; & enfin, une mort ſemblable à celle des juſtes, & pleine de conſolation. Or, ſur le point de vous déclarer aux pieds de l'autel, ne ſentez-vous pas plus que jamais la ſageſſe de votre choix ? examinez pour la derniere fois ; & voyez ſi le monde avec tout ce qu'il pouvoit vous promettre de plus pompeux, peut être comparé à l'innocence & à la ſûreté de l'aſyle ſaint, où Jeſus-Chriſt vous appelle, quoiqu'il faille vous attendre à des amertumes & à des croix à ſon ſervice. L'alliance que vous contractez avec ce divin Epoux, eſt donc une alliance de jugement & de ſageſſe : *Sponſabo te in judicio.*

III. RÉFLEXION. Troiſieme caractere de cette alliance : *Une alliance de miſéricorde : Sponſabo te in miſericordiâ*, c'eſt-à-dire, que Jeſus-Chriſt ne regarde pas

au peu que vous lui offrez, & qu'il vous donne plus qu'il ne reçoit de vous. Car enfin, je veux que vous lui donniez beaucoup : mais quand vous mettriez aux pieds de Jeſus-Chriſt non-ſeulement votre nom, vos talents, vos eſpérances, mais des ſceptres & des couronnes, ne ſeriez-vous pas trop récompenſée de pouvoir être en échange, la derniere dans ſa maiſon? Ainſi plus vous lui ſacrifiez, plus vous lui devez ; plus le monde ſembloit, vous offrir d'attraits, plus vous paroiſſiez née avec tout ce qu'il faut pour vous y perdre, & plus il a fallu de grace pour vous dégoûter du monde, & vous établir ſolidement dans la vérité. C'eſt donc ici une alliance toute de miſéricorde pour vous. Dieu prévoyoit qu'avec la meſure de grace qu'il vous deſtinoit, vous vous perdriez dans le monde; & comme il vous a aimée d'un amour éternel, il vous a attirée à lui, avant même que vous euſſiez erré quelque temps au gré de vos paſſions, par une abondance de miſéricorde.

IV. RÉFLEXION. Quatrieme caractere de cette alliance ; *Une fidélité inviolable à répondre à toutes les miſéricordes de l'Epoux céleſte : Sponſabo te in fide.* En effet, vous ne ſerez heureuſe dans le parti que vous prenez, qu'autant que vous ſerez fidelle : il ne faut plus vous promettre d'autre conſolation que dans la pratique exacte de vos devoirs : le monde déſormais vous fera lui-même une loi de le haïr : il inſulte à l'inconſtance de celles qui après l'avoir abandonné, jettent encore ſur lui des regards de complaiſance. D'ailleurs, quelles ſont les amertumes d'une vierge infidelle que le monde a ſéduite, & qui voit ſes penchants mondains renfermés pour toujours dans le lieu ſaint? Hélas! elle traîne par-tout ſes dégoûts & ſon inquiétude ; & il n'eſt pas d'état ſur la terre plus malheureux que le ſien. Mais d'un autre côté, rien ne peut être comparé aux conſolations que Jeſus-Chriſt prépare à votre fidélité. Si vous jettez encore quelques regards ſur le monde, ce ſeront des regards de compaſſion & de

douleur; & renouvellant mille fois aux pieds de l'autel votre ſacrifice, vous y remercierez avec des tranſports d'amour & de joie, Jeſus-Chriſt de vous avoir conduite au port, & retirée d'un lieu où les apparences ſont ſi trompeuſes, les chagrins ſi réels, les plaiſirs ſi triſtes, & la perte du ſalut cependant inévitable.

Fin des Analyſes.

Le Privilege eſt à la fin du volume de l'Avent.

UNIVERSITAS O. M. L. OTTAWIENSIS